This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

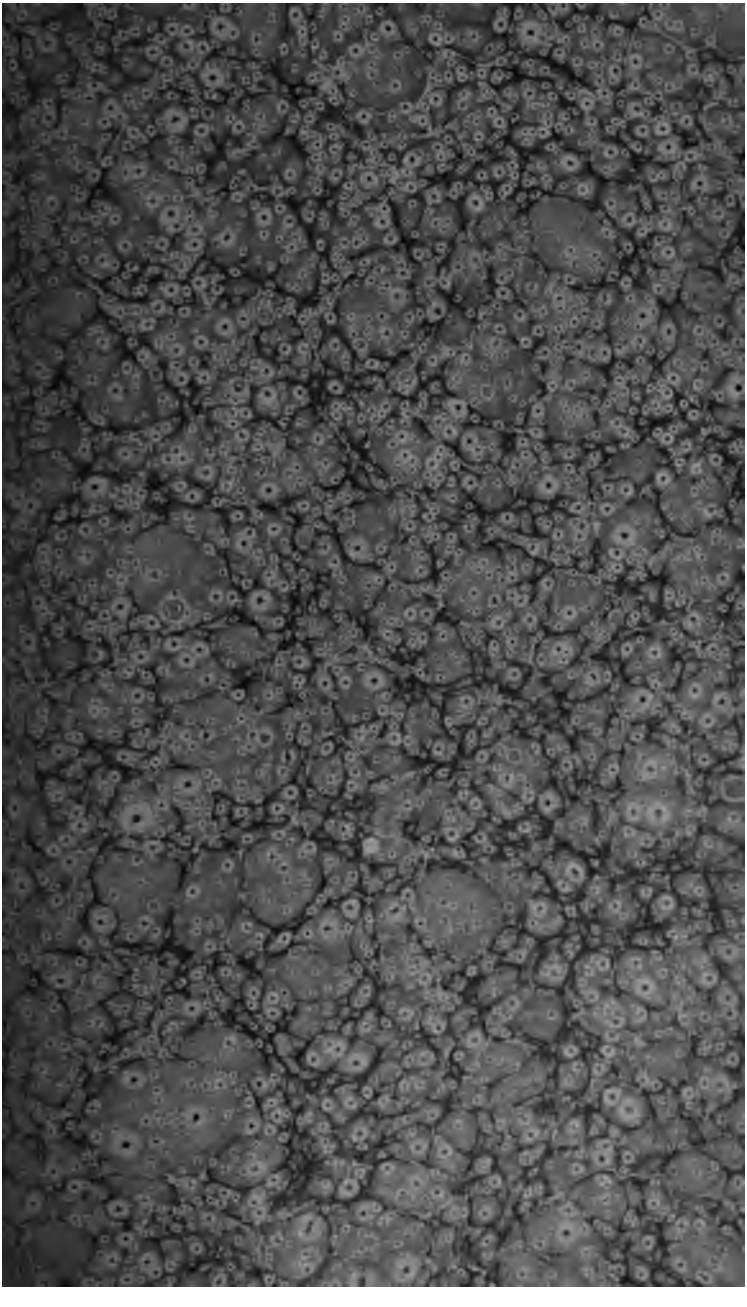
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

286 d. 22



286 d 22

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

QUATORZIÈME LIVRAISON.

251

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

QUATORZIÈME LIVRAISON.

251

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ANGLAIS.

JOHN HOME, ISAAC BICKERSTAFF,
BEAUMONT ET FLETCHER, BURGOYNE.

TOME III.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'académie française; le baron DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, membre de l'académie française; Benjamin CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, lecteur du roi; MERVILLE, Charles NODIER, PICHOT, Abel RÉMUSAT, membre de l'institut; Charles DE RÉMUSAT, le comte DE SAINTE-AULAIRE, le comte Alexis DE SAINT-PRIEST, Jules SALADIN, le baron DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, membre de l'académie française; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.

DOUGLAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR JOHN HOME.

NOTICE
SUR DOUGLAS.

On ne doit pas oublier, dans l'étude du théâtre anglais, que de tout temps deux écoles différentes ont divisé les auteurs et les critiques de la Grande-Bretagne. Ceux-ci ont défini les deux genres et discuté quelquefois avec assez d'impartialité les principes de l'un et de l'autre. Il est vrai de dire qu'ils ont généralement donné la préférence au drame romantique, qui, selon eux, tend à une imitation plus exacte de la nature, recherche une plus grande variété d'émotions, exige moins de dignité dans les incidens compliqués et multipliés à l'infini, peuple la scène d'innombrables personnages, et varie, sans scrupule, son style avec chacun d'eux, suspend souvent l'action principale, s'égare dans les digressions d'une poésie trop enthousiaste pour des interlocuteurs de sang-froid, ou descend à une familiarité trop grossière pour la pompe d'une représentation publique; mais toujours fidèle à la nature, à la vérité des caractères et des passions, nous met devant les yeux des personnages

dont on ne saurait nier la réalité, et réveille en nous des émotions auxquelles nous ne pourrions nous soustraire. Certes, le nom de Shakspeare s'offre ici naturellement pour exemple, quoiqu'il soit bien douteux qu'il ait prétendu s'asservir à un système quelconque, puisqu'il est si souvent en contradiction avec tous : mais ses contemporains et ses successeurs, par une inconcevable aberration, semblent s'être étudiés à copier servilement ses taches grossières autant que ses beautés. Si Shakspeare est le plus irrégulier des poëtes romantiques, il est peut être le seul dont le génie soit capable de compenser presque continuellement les défauts. On aurait dû en faire un homme à part; il est resté le modèle de l'école, non-seulement dans sa patrie, mais en Allemagne.

Les critiques anglais reconnaissent aussi, comme genre, la tragédie classique, moderne modification de la tragédie grecque. Celle-ci réclame une fable simple, une action grande et importante, un style grave, solennel et soutenu. Nous n'examinerons point ici jusqu'à quel point il serait vrai que la tragédie classique fût la fille du jugement et de l'art; et l'autre, celle

du génie et de l'observation ; la première ne visant qu'à des beautés de langage, et la seconde cherchant à plaire par un fidèle tableau de la nature, des caractères et des passions. Nous devons seulement remarquer, qu'adoptée et défendue par Ben Jonson, cultivée d'abord et désertée plus tard par Dryden (1), relevée faiblement par Adson, la muse du drame classique n'a jamais été en grande faveur chez les Anglais ; aucune prévention ne devait donc encourager l'auteur de *Douglas*, quand sa pièce fut soumise au jugement du public. Ici les trois unités sont religieusement observées ; unité de lieu, unité d'action, unité d'intérêt ; le langage est constamment poétique, noble, et exempt de ce mélange d'enflure et de familiarité triviale qui dépare les plus belles pages de Shakspeare ; les personnages sont en petit nombre ; aucun incident étranger à l'action principale n'en embarrasse la marche ; et le peuple qui applaudit tous les jours Shakspeare, Beaumont et Flecher, Otway, etc., est celui qui va juger *Douglas*. Que con-

(1) Nous n'oublions pas que, même dans ses tragédies héroïques, Dryden a fait de grandes concessions au goût de son siècle et au ton licencieux de la cour de Charles II.

clure, si ce peuple, séduit par l'harmonie des beaux vers, ému par les nobles pensées qu'ils expriment, intéressé par des situations pathétiques, et donnant des larmes aux tragiques infortunes de la Mérope écossaise, reconnaît tacitement qu'il n'est pas toujours nécessaire pour captiver son attention de la variété bizarre et de tout le fracas de la tragédie de Shakspeare? ne serons-nous pas en droit de soutenir qu'il n'a manqué à l'Angleterre qu'un Racine, non pour exclure la tragédie romantique, mais pour balancer ses succès par des succès d'un autre genre. Sans doute, chez un peuple dont la littérature ne serait point intolérante et exclusive, on verrait peu à peu, par des concessions et des emprunts réciproques, ou une troisième école naître des deux autres, plus conforme aux mœurs et aux localités, plus nationale enfin, où les deux tragédies rivales se perfectionner l'une par l'autre et se partager la scène au lieu de se proscrire. Mais ce n'est point une tragédie isolée qui produira une telle révolution; il faudrait un système adopté constamment par un homme de génie, et légué par lui à des successeurs dignes d'en poursuivre l'exécution.

Le succès de *Douglas* fut général à Londres. Après la représentation, au milieu des applaudissemens dont retentissait la salle, un compatriote de l'auteur se lève, et s'adressant au parterre, s'écrie : « Que devient maintenant votre Shakspeare? » exclamation qui est à l'appui des réflexions que nous nous sommes permises, quoique l'esprit national écossais entrât sans doute pour beaucoup dans le sentiment qui la dictait. Dans une lettre adressée à un de ses amis, le poëte Gray disait : j'admire la tragédie de *Douglas*, malgré tous ses défauts ; il me semble que l'auteur a retrouvé le vrai langage du théâtre, perdu depuis des siècles. Il y a une scène si belle (entre Matilde et le vieux berger), qu'elle me rendrait aveugle à tous les défauts du monde (1).

On trouve dans le recueil de poésies publié par Percy, la ballade écossaise intitulée, *Childe Maurice*, sur laquelle est fondée, selon les critiques anglais, la tragédie de *Douglas*. Mais ils auraient dû reconnaître que l'auteur est surtout

(1) *Œuvres de Gray*, éditées par Mason, page 103 de l'édition in-12.

redevable à la *Mérope* de Maffei, et à celle de Voltaire. Un rapprochement entre notre *Mérope* et *Douglas* ne saurait être à l'avantage du poëte écossais; nous demanderions vainement à celui-ci un caractère aussi profond que celui de Polyphonte. A côté de ce grand rôle politique, combien paraît petit le traître de la pièce anglaise, ce lâche Glenalvon, personnage de mélodrame! le lord Randolphe est un caractère sans couleur et indécis. Ce n'est point ainsi que Shakspeare a peint la jalousie et la scélératesse. Nous avons aussi dans *Douglas* une confidente qui rappelle presque toutes celles de nos tragédies. Mais il reste à cette production de la muse anglaise la noble douleur et la tendresse maternelle de Matilde, le caractère ardent et chevaleresque du jeune Douglas, et plusieurs scènes simples, mais éminemment dramatiques. On conçoit tout l'enthousiasme qu'elle a dû produire en Écosse, où, quoique les mœurs antiques commencent aussi à s'effacer, le nom de Douglas et des anciens héros est encore magique parmi ce peuple plein d'un respect religieux pour tout ce qui tient à la gloire de ses pères.

Nous avons peu de détails sur l'auteur de cette

tragédie. John Home faisait partie du clergé presbytérien de l'Écosse ; sa pièce, reçue avec empressement par les acteurs du théâtre d'Édimbourg n'était encore qu'en répétition quand les Anciens en eurent connaissance ; et dans leur zèle scrupuleux ne négligèrent rien pour en arrêter la représentation. Ils trouvèrent rebelle à toutes leurs remontrances un jeune auteur amoureux de la gloire littéraire, et à qui sa conscience ne pouvait faire un reproche d'une œuvre dramatique où respiraient la morale la plus pure et l'amour de la patrie. Les acteurs, qu'on voulut épouvanter par des menaces, avaient trop d'intérêt au scandale, s'il en pouvait exister, pour ne pas tenir davantage à leur acquisition. Le jour de la représentation arrive, et l'Écosse proclame le jeune poëte son Racine : il ne reste plus à l'église que des anathèmes à prononcer. Dans une assemblée générale le poëte est dépouillé du sacré ministère ; des pamphlets pieux et des affices publiques déclarèrent, dit-on, fils indignes de la congrégation presbytérienne, les acteurs, les amis de Home, et tous ceux qui contribueraient au scandale en assistant à sa tragédie. La persécution elle-même donna de puis-

sans amis au poëte; le comte de Bute le recommanda au roi Georges III, alors prince de Galles, qui lui accorda une pension et le prit sous sa protection spéciale. Home devint à son tour protecteur, et ce fut à ses frais et à ceux de Robertson que Macpherson parcourut les montagnes d'Écosse pour y recueillir ces antiques ballades et traditions galliques dont l'amplification ampoulée, attribuée au fils de Fingal, abusa quelque temps l'Europe, et reste encore un des titres littéraires de la patrie du prétendu Ossian.

Quand à Home lui-même, on lui doit cinq tragédies composées depuis *Douglas* :

Agis, 1758.

Le Siége d'Aquilée, 1760.

La fatale Découverte, 1769.

Alonzo, 1773.

Alfred, 1778.

Aucune de ces pièces n'a obtenu le succès que leur présageait la première, regardée généralement comme son chef-d'œuvre.

Il a publié aussi en 1800 l'*Histoire de la Rébellion*, qu'un critique appelle un ouvrage complet dans ses détails, d'un style vif, rempli d'intérêt, et qui s'élève jusqu'à la dignité de l'histoire.

C'est le récit de l'expédition du prétendant Charles Édouard en 1745, 46, qui a fourni à sir W. Scott le sujet de Waverley. John Home avait été lui-même acteur dans ce grand drame des annales d'Angleterre dont le dénoûment fut l'extinction totale des espérances de la maison des Stuarts. Il avait combattu contre ceux qu'il faut bien, comme lui, appeler les révoltés, puisqu'ils furent les vaincus (1).

---

(1) L'entrée triomphale que le roi d'Angleterre a faite récemment à Édimbourg, a causé beaucoup de désertions, non-seulement dans les rangs des Whigs, mais dans ceux des Stuartistes. Cette dernière opinion a été d'ailleurs *légitimée* par Georges IV lui-même, qui, depuis la mort du cardinal d'York, s'est déclaré l'héritier des Stuarts et de leurs droits, dont il n'avait été par conséquent jusqu'alors que l'usufruitier. Mais dans un pays où l'on adopte comme un héritage sacré les traditions de famille, on verra long-temps encore des fils de *rebelles* vouer à l'ombre des princes qui ne sont plus, le culte d'une fidélité superstitieuse. Qu'on nous permette, à l'appui de cette assertion, d'extraire une anecdote de la relation de notre voyage en Écosse, que nous devons publier dans le courant de cet hiver. Nous venions d'Édimbourg où nous avions laissé toute la population *affamée* de voir son roi, l'entourer de ses hommages unanimes; les gardes d'honneur du prince portaient les mêmes claymores que leurs pères avaient naguère tirées du fourreau pour la défense du prétendant. Tous les anciens costumes étaient renouvelés; on eût cru voir autour d'Holyrood l'antique Calédonie sortie du tombeau pour joindre son adhésion à celle de l'Écosse moderne. Ce ne fut qu'à Tarbet, en présence

Son dévouement à la maison de Hanovre, ou plutôt ses talens, lui firent donner une place dans l'administration, qu'il a remplie jusqu'à sa mort, arrivée en 1808.

A...e PICHOT.

---

du Ben-Lhomond, au moment où nous allions descendre le lac pour visiter la caverne de Rob-Roy, que nous apprîmes que les malheurs des Stuarts n'étaient pas oubliés en Écosse. Debout sur la porte de l'auberge, je racontais à quelques voyageurs l'entrée triomphale du roi dans sa capitale du nord, lorsqu'une femme, qui s'était tenue jusque-là à quelque distance, me reconnaît à mon accent, et s'approchant familièrement de mon compagnon de voyage et de moi, nous prend les mains, nous les serre affectueusement, et s'écrie moitié en anglais, moitié en langue gallique : « Bons Français, fidèles amis de Charles Stuart! » Je feins de ne pas la comprendre. Je continue à décrire la pompe déployée autour du roi George, et l'enthousiasme d'Édimbourg, comme si j'avais voulu séduire son imagination par un tableau qui me semblait faire quelque impression sur le reste de mes auditeurs. Que pouvait mon éloquence, en mauvais anglais, en face du sublime spectacle qui était devant nous, et peut-être à quelques pas du tombeau des ancêtres de celle qui m'écoutait avec une impatience à demi contrainte. Enfin son visage s'enflamme, ses bras se lèvent vers le ciel : « Non, s'écrie-t-elle, vous êtes Français; vous ne pouvez trahir Charles Stuart; je suis du clan de Montrose, je ne saurais écouter de sang-froid louer l'usurpation. Malédiction sur les traîtres! Les Stuarts ne sont plus, eh bien! nous serons fidèles à leurs cendres! etc. »

DOUGLAS.

PROLOGUE.

DANS l'ancien temps, lorsque la guerre était le métier de la Grande-Bretagne, et les alarmes la musique aimée de sa jeunesse, une race divine perpétuait sa noble gloire. Qui n'a pas entendu parler du brave Piercy? et à qui le nom de Douglas est-il inconnu? Des ennemis aussi illustres ne parurent jamais dans les empires rivaux de Rome et de Carthage; de siècle en siècle la valeur anglaise brillait d'un éclat toujours nouveau; chaque héros était père d'un héros : quand le destin tout-puissant décrétait le trépas d'un guerrier, le Phénix renaissait de ses cendres. Mais, sans cesser de se combattre, ces généreux rivaux s'aimaient les uns les autres. Les victoires et les défaites sanglantes se succédaient sur le théâtre du carnage; mais tout était pour l'honneur, rien pour la haine. Si Piercy outragé défiait son prince ou ses pairs, Douglas accourait avec ses lances écossaises ; et quand le fier Douglas déclarait la guerre à son roi, Piercy bandait son arc pour Douglas. Chassés de leurs domaines par des destins contraires, ils venaient frapper à la porte l'un de l'autre, et les feux de l'hospitalité s'allumaient au milieu de la nuit, dans le château féodal, pour celui dont les armes en avaient ébranlé les plus solides murailles.

Ce soir un Douglas réclame votre protection : une femme, épouse et mère, noms si doux à la pitié! vient vous confier ses malheurs. Écoutez-la avec indulgence, et accordez à votre suppliante tout ce qu'elle demande, une larme. Elle vous implore avec confiance, espérant trouver dans tous les cœurs anglais la générosité des nobles Piercy.

PROLOGUE

PRONONCE A ÉDIMBOURG.

Aux beaux jours de la gloire classique, lorsque le despote de la Perse arma ses millions de soldats contre la Grèce, la république d'Athènes était alors florissante. Ses domaines étaient peu étendus, son sol aride, et ses rivages bordés de rochers comme ceux de la Calédonie. Cependant elle acquit un nom devenu sans rival dans les annales de la gloire.

Ce ne fut point la valeur qui lui donna cette prééminence; (quel peuple fut plus brave que les indomptables fils de Lacédémone?) ce furent la science et le culte de tous les arts chéris de la vierge Pallas et de la muse; mais c'était surtout la muse tragique qui remplissait d'une noble admiration et d'enthousiasme tous les cœurs de l'Attique. Ses poëtes partagaient paisiblement avec les héros la même. récompense, ambitionnée par les héros et les poëtes : la gloire. La muse tragique consacrait par ses chants les beaux traits de l'histoire, et Athènes pleurait sur le roi qu'elle avoit vaincu (1).

Je m'arrête. Amis du théâtre, qu'ai-je besoin de vous vanter la reine tragique? Souvent ce même auditoire a montré une tendre compassion à des héros malheureux, à des héros étrangers à notre patrie.

Ce soir notre scène ne demande pas des larmes ordinaires : le voici le héros de votre terre natale, Douglas,

(1) Voyez les *Perses* d'Eschyle.

nom fameux dans tout l'univers, nom qui réveille le brave comme le son du belliqueux clairon. Souvent vos pères, prodigues de leurs vies, ont suivi un Douglas dans les champs de la mort. On vit des armées reculer devant ce nom redouté... Ce nom a encore gagné des batailles après la mort du héros qui le portait.

Prêtez une oreille attentive à ce récit de douleur; remarquez si le poëte sait faire partager ses émotions. Flottant entre l'espérance et la crainte, il attend l'épreuve de vos larmes; si elles coulent, il volera de nouveau auprès de la muse, il évoquera tous vos héros tour à tour, et rassemblera leurs ombres errantes si Douglas leur garantit un bon accueil.

PERSONNAGES.

LORD RANDOLPHE
GLENALVON.
NORVAL.
DOUGLAS.
LADY RANDOLPHE.
ANNA.

N. B. Tous les passages compris entre des [ ] sont omis à la représentation.

DOUGLAS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Cour d'un château, entouré de bois.

LADY RANDOLPHE entre.

O vous, bois et déserts dont la sombre tristesse est en harmonie avec celle de mon âme et arrache de mon sein déchiré la voix de la douleur, adieu pour un temps : je reviendrai bientôt près de vous, car il me semble que sous vos ombrages habite un esprit qui écoute les plaintes de Matilde et lui répond dans le murmure du torrent ou les gémissemens du chêne. Ah! Douglas! Douglas! si les ombres des morts peuvent jamais reparaître dans ce monde, tu es toi-même dans l'enceinte de ce bois et tu écoutes mes plaintes avec le sentiment des immortels; tu entends ta malheureuse épouse pleurer son époux immolé, son fils perdu. Si je feins de porter le deuil de la mort prématurée d'un frère qui périt avec toi dans ce jour si fatal; c'est à toi que j'élève ma voix, c'est à toi que j'adresse la plainte qu'une oreille mortelle n'entendit jamais. Oh! ne me dédaigne pas; quoique je

porte aujourd'hui le nom d'un autre, mon cœur est tout à toi. Incapable de changer, ô mon cher Douglas, mon amour reste enseveli dans ton tombeau sanglant. Mais voici Randolphe que le sort a fait mon époux, il vient me reprocher ma douleur et me disputer à celui qui n'est plus.

(Lord Randolphe entre.)

LORD RANDOLPHE.

Encore ces vêtemens de deuil ! devriez-vous nourrir une douleur qui consume votre vie? les vivans réclament quelques devoirs, c'est vainement que vous prodiguez vos regrets aux morts silencieux.

LADY RANDOLPHE.

Silencieux est, hélas! celui pour qui je pleure. Sans enfant, sans avoir laissé d'héritier de son nom, il ne vit plus que dans mon souvenir. [Ce jour fatal réveille mon chagrin assoupi par le temps et renouvelle la source de mes douleurs.

LORD RANDOLPHE.

A-t-elle jamais été tarie? ces noirs vêtemens nous peignent fidèlement votre âme toujours sombre et attristée. Sept longues années se sont écoulées depuis que nous fûmes unis par des nœuds sacrés, depuis lors un nuage n'a cessé d'obscurcir votre front sans laisser percer le moindre rayon de joie.] Le temps qui efface la trace des plus profondes douleurs, [comme la mer détruit les empreintes gravées sur le sable,] a vainement passé sur vous.

LADY RANDOLPHE.

Milord, le temps à venir serait aussi impuissant

sur mon deuil, que vous ne pourriez me blâmer. Quand tous nos jeunes Écossais se disputaient mon malheureux amour, souvent j'implorai d'eux de ne pas m'importuner avec l'aide de mon père, et de ne point unir leur destinée à la mienne. Car la tristesse avait anéanti dans mon cœur tous les sentimens affectueux dont il eût été capable. Enfin mon père irrité d'une lâche tentative faite pour m'arracher à lui, tentative déjouée par vous, mon père humilia sa tête en cheveux blancs devant sa fille et me supplia d'avoir pitié de son âge, me protestant qu'il ne pourrait mourir en paix, qu'après m'avoir vue dans les liens d'un autre hymen et à l'abri de tout outrage et de toute violence. Ce fut alors, seigneur, que, dans mon extrême détresse, j'eus recours à vous, déclarant mon ferme désir de mener une vie solitaire et demandant à votre générosité de ne pas accepter pour épouse celle dont le cœur était mort à l'amour. Vous savez que vous persistâtes après cet aveu et vous devez convenir que je ne suis point injuste, ni coupable envers vous, non plus qu'envers moi-même.

LORD RANDOLPHE.

J'en conviens, mais je ne cesserai de regretter que votre douleur ne puisse être apaisée par moi. Plût au ciel que vous ne fussiez pas toute entière à ce tendre désespoir ; [mais que vous eussiez en vous une étincelle des autres passions, telles que l'orgueil, la colère, la vanité, le désir d'être admirée, désir si vif et si naturel dans votre sexe. Ces passions pourraient lutter contre votre douleur et l'alléger

comme la rencontre des courans et des marées calme notre détroit.

LADY RANDOLPHE.

Il est vrai que souvent l'âme doit à de telles causes son calme passager, calme que je n'envie pas.]

LORD RANDOLPHE.

Oh? certes! tu n'es pas la fille de sir Malcolm, sa colère était violente et son ressentiment éternel; car lorsque ton frère périt, il sourit en apprenant que le fils de Douglas avait été tué dans le même combat.

LADY RANDOLPHE.

Ah! ne remuez pas les cendres de mes pères, un implacable ressentiment fut leur crime, ils en ont subi une cruelle expiation. Dans les guerres avec les Douglas, chaque maison perdit plus d'un brave; mes ancêtres furent enfin forcés de déserter leurs antiques patrimoines sur les rives riantes du Teviot. Il n'est plus d'héritier de leur nom; s'ils eussent été moins implacables, je ne serais pas restée la dernière de toute ma race.

LORD RANDOLPHE.

Votre douleur détourne le sens de mes paroles à son avantage. Je ne vous ai jamais demandé cet ardent amour qui brûle dans le sein des enfans de l'imagination; une affection raisonnable et une tendre bienveillance étaient tout ce que je désirais; mais en vain; aussi je vois avec moins de regret l'orage dont la guerre menace cette contrée. Si je péris par le glaive des Danois, Matilde n'en répandra pas une larme de plus.

LADY RANDOLPHE.

Vous ne le pensez pas; malgré toute ma douleur, j'aime votre mérite et j'estime vos vertus. Mais où portez-vous vos pas?

LORD RANDOLPHE.

Au camp, où tous nos guerriers impatiens demandent à tous ceux qui arrivent s'ils viennent annoncer que les Danois sont débarqués.

LADY RANDOLPHE.

Oh! puissent les vents contraires repousser leur flotte loin des côtes de l'Écosse; afin que chaque soldat des deux armées retourne en paix dans ses foyers chéris.

LORD RANDOLPHE.

Vous exprimez le vœu d'une femme, écoutez celui d'un guerrier : puisse le vent orageux du nord enfler constamment leurs voiles jusqu'à ce que leurs navires se fixent immobiles sur les bords Calcédoniens! alors nos ennemis se repentiront de leur téméraire invasion et leurs armées errantes fuiront à jamais ce fatal rivage.

LADY RANDOLPHE.

[J'abhorre la guerre, mais la guerre faite à des ennemis étrangers, dont les mœurs, le langage et l'aspect diffèrent des nôtres, n'est point aussi odieuse, aussi horrible à mes yeux que celle que nous déclarons souvent à nos voisins. Une rivière, ou même une ligne imaginaire tracée par la pensée, séparent les deux royaumes. De chaque côté vit un peuple semblable à l'autre comme le sont deux frères,

jumeaux : tous deux vaillans, tous deux fameux dans tout l'univers par leur bravoure. Pourquoi n'uniraient-ils pas leurs armes? S'il leur faut des combats, pourquoi n'iraient-ils pas en livrer dans des contrées lointaines, au lieu de se faire entre eux une cruelle guerre? intrépides dans le danger, nobles dans leur courroux, les batailles sont leur passe-temps. Ils partent chaque matin, joyeux comme s'ils allaient à des jeux, et, quand le soir arrive, le jeune guerrier, si glorieux le matin, n'est plus qu'une poussière inanimée. C'est ainsi que tombe la fleur des deux royaumes; tels sont les avantages des guerres de la Calédonie et de l'Angleterre.

LORD RANDOLPHE.

Je ne veux pas vous entendre plus long-temps. Les sons de cette douce voix feraient tomber les armes des mains d'un soldat, ils lui feraient pleurer ses conquêtes, et, tel qu'un religieux cloître, chanter des hymnes pieux pour les âmes des héros immolés dans les combats livrés par lui.] Madame, adieu; je ne vous laisse pas seule : voici celle à qui un tendre attachement rend ses devoirs si doux!

(Lord Randolphe sort.)

(Anna entre.)

ANNA.

Pardonnez la liberté de votre fidèle Anna, qui ose venir interrompre votre solitude pour vous dissuader de perdre ainsi tous vos jours dans l'affliction.

LADY RANDOLPHE.

Perdre ainsi mes jours, voilà tout l'emploi que je veux faire du temps.

ANNA.

Il ne convient pas à mon rang de vous blâmer, milady; mais j'ose dire que jamais une sœur ne pleura tant un frère. Qu'auraient donc été vos chagrins si vous aviez perdu, jeune encore, un époux bien-aimé.

LADY RANDOLPHE.

Hélas!

ANNA.

Vous aurais-je affligée par un attachement trop officieux en vous rappelant le destin de votre frère? Pardonnez-moi, milady, quoique placée dans un rang inférieur, mes sentimens n'ont rien de commun avec ma fortune, je vous aime avec tant de dévoûment que je donnerais ma vie pour tarir la source de vos larmes.

LADY RANDOLPHE.

Quelle puissance secrète t'a fait prononcer ces mots dont tu ignorais l'effet sur mon cœur.... Tu m'as nommé....

ANNA.

Je ne sais : mais puisque mes paroles ont fait trembler ma maîtresse, je me tairai pour mêler en silence mes larmes aux siennes.

LADY RANDOLPHE.

Non, tu ne garderas pas le silence. Je me fierai à ta fidèle affection et tu seras désormais la confidente de mes infortunes; mais à quoi bon? ton impuissante pitié pourra-t-elle rappeler les flots écoulés du temps, et forcer la terre et les vagues à me restituer ceux qu'ils m'ont ravis.

ANNA.

Que veut dire ma noble maîtresse?

LADY RANDOLPHE.

Ne demandais-tu pas quelle eût été ma douleur si, jeune encore, j'avais perdu un époux? — Eh bien, dans le sein glacé de la terre repose, couvert de blessures, l'époux de ma jeunesse, et dans quelque abîme de l'Océan est enseveli mon fils...

ANNA.

O maîtresse révérée, daignez me révéler le secret qu'annoncent ces paroles qui me frappent de surprise.

LADY RANDOLPHE.

Hélas! une ancienne haine, fléau héréditaire, fut la source de mes infortunes. Le sort voulut que mon valeureux frère sauvât dans un combat la vie du fils de Douglas, l'ennemi de notre maison. Les deux jeunes guerriers se vouèrent une éternelle amitié. Impatient de voir la sœur vantée de son ami, Douglas vint à Belarmo sous un nom emprunté. — Il séduisit mon cœur et je ne refusai pas long-temps de lui accorder ma main. Mon frère légitima notre hymen par sa présence. Trois semaines, trois courtes semaines s'étaient à peine écoulées que mon époux chéri fut rappelé pour combattre sous la bannière de ses ancêtres, et avec lui partit Malcolm malgré mes abondantes larmes. Ils venaient de nous quitter lorsque mon père sévère découvrit que l'étranger qui avait habité sous son toit était le fils de lord Douglas; furieux, le baron tira son épée et me questionna. Seule, abandonnée, faible, à genoux sous le fer

étincelant, je prononçai, d'une voix mal assurée, le serment équivoque de ne jamais prendre un époux qui portât le nom de Douglas. Sincérité, ô toi, première des vertus, qu'aucun mortel ne quitte tes droits sentiers, quand la terre s'entrouvrirait et que, du gouffre de l'enfer, la destruction lui crierait de suivre les voies détournées du mensonge.

ANNA.

Hélas! peu de femmes oseraient avouer une vérité si hardie !

LADY RANDOLPHE.

La première vérité est la plus facile à avouer. Apprends cette précieuse leçon de ma tragique histoire. Au bout de quelques jours arriva la fatale nouvelle que Douglas et mon frère avaient tous deux succombé. Mon seigneur, ma vie, mon époux! Dieu puissant! qu'ai-je fait pour mériter une semblable affliction?

ANNA.

Ma chère maîtresse, j'ai entendu plus d'un douloureux récit; mais jamais aucun qui fût aussi triste que celui de votre infortune.

LADY RANDOLPHE

Dans les premiers jours de mon désespoir, je me trouvai dans cet état, que désirent toutes les femmes qui aiment leurs époux. Mais qui l'eût osé dire à mon père? Le ministre des autels qui avait uni nos mains, ancien maître de mon frère, était mort avec son cher Malcolm : ils étaient seuls dans le secret de notre mariage. Je résolus de garder le silence jusqu'à ce que le temps m'eût rendue mai-

tresse de ma destinée. La nuit où mon fils naquit, ma nourrice, seule confidente qui me restait, partit avec l'enfant pour le porter à la maison de sa sœur; mais depuis cette heure fatale, Anna, je n'ai plus revu l'enfant ni la nourrice, je n'ai plus entendu parler d'eux. [O mon fils! si ta tendre mère avait craint de te perdre, elle eût négligé sans hésiter le soin de sa gloire, elle eût bravé la rage et la douleur de son père, pour errer avec toi dans ce monde si prodigue de ses mépris.]

ANNA.

Vous ne les avez plus revus? vous n'en avez plus entendu parler? Peut-être votre fils vit encore.

LADY RANDOLPHE.

Non. C'était pendant le sombre décembre : la pluie et les vents avaient lutté toute la nuit; il leur fallait traverser l'onde de Carron, et dans ses flots débordés ma fidèle nourrice périt avec mon enfant. [O malheureux fils du plus malheureux des pères! Mais ils sont tous deux en paix. Moi seule j'habite ce monde de douleur, condamnée à y poursuivre ma carrière pénible comme le spectre d'un coupable :] le destin ne m'a même pas permis la consolation d'une plainte solitaire. Quoique morte à l'amour, j'ai été forcée d'épouser Randolphe, qui me délivra des violences d'un scélérat : c'est Randolphe qui aujourd'hui possède les domaines devenus mon héritage par la mort de sir Malcolm, domaines qui auraient donné au fils de Douglas le titre et la richesse d'un baron. [Telle était la pensée qui me consolait, quand je déplorai le trépas du père de mon

fils encore dans mon sein ; et quand ce fils naquit, tel qu'un rayon céleste qui brille et disparaît,— hélas ! mon enfant, long-temps encore ta pauvre mère conserva l'espérance de te revoir : les années succédant aux années ont anéanti cet espoir, mais elles n'ont point diminué mes regrets.

ANNA.

La main qui compose le fil inégal de la vie peut adoucir les jours qu'il vous destine encore.

LADY RANDOLPHE.

Jamais dans ce monde : j'ai bien considéré ses maux divers et sur qui ils tombent. Hélas ! que de fois la bonté se blesse elle-même, que de fois les tendres affections sont une source de douleur.] Ah ! si j'avais terminé ma vie quand mon époux succomba ! si quelque ange favorable m'avait ouvert le livre de la Providence pour m'y laisser lire ma vie, mon cœur se serait brisé quand j'aurais vu la masse de malheurs que j'ai subis l'un après l'autre.

ANNA.

Ce Dieu, dont les bons anges sont les ministres, a fermé ce livre dans sa pitié pour la race humaine ; mais changeons d'entretien. Glenalvon s'approche ; je le vois attacher sur vous ses yeux pensifs, et se diriger ici à pas lents.

LADY RANDOLPHE.

Je veux l'éviter : un homme odieux est doublement importun dans une pareille heure.

ANNA.

Pourquoi milady parle-t-elle ainsi de l'héritier de Randolphe ?

LADY RANDOLPHE.

Parce qu'il n'est pas l'héritier des vertus de Randolphe : rusé et méchant, il ne montre aux autres qu'une image composée de lui-même, et il a l'art de varier ses traits pour le goût de chacun. [Il semble désintéressé, maître de ses désirs ; mais son naturel féroce, tel qu'un renard enchaîné, épie le moment de saisir sans être vu la proie que ses yeux convoitent : jamais le vice ne fit taire la vertu aussi adroitement que dans le sein de Glenalvon.] Cependant il est brave et politique habile ; il se fait remarquer dans ces temps de désordre : je te dirai plus tard pourquoi j'en fais ce portrait. Reste, et retiens-le jusqu'à ce que je sois dans le château.

(Lady Randolphe sort.)

ANNA.

O félicité ! où te trouve-t-on ? Je vois que tu n'habites point avec la naissance et la beauté, quoique la grandeur et la richesse les accompagnent ; tu n'habites pas davantage avec la vertu, ou ma maîtresse, si digne de toi, t'aurait fixée auprès d'elle.

(Glenalvon entre.)

GLENALVON.

A quoi rêves-tu, jeune fille pensive ? Tu es immobile et comme attachée à la terre, pendant que tes pensées s'adressent au ciel comme celles d'un prophète de nos îles dans l'extase de ses visions.

ANNA.

Que ne suis-je, comme vous dites, un prophète pour éclaircir mes doutes par une céleste vision.

GLENALVON.

Quels sont ces doutes? qu'as-tu à faire avec des mystères obscurs? Ta jeunesse, ta beauté, ne peuvent être mises en question; pense à ces dons précieux, et tu n'auras plus que d'agréables rêves.

ANNA.

Que les femmes voient ma malheureuse maîtresse et puis vantent leur beauté : qui est aussi belle qu'elle! Mais je dois la suivre; ce jour anniversaire réveille la mémoire de ses anciennes douleurs.

(Anna sort.)

(Glenalvon reste seul.)

GLENALVON.

Oui, lady Randolphe m'évite. Bientôt je m'offrirai à son amour comme le lion vainqueur à celui des lionnes : —l'acte s'accomplit qui va me rendre le maître de ces riches vallées, un chef puissant. L'heure est propice; le bruit de mes pas ne retentira point au milieu du tumulte des armes. Randolphe a trop long-temps vécu : la fortune lui donna jadis le succès à mon détriment quand je m'étais emparé de la fille de Malcolm, et que le hasard l'amena à son secours; elle devint le prix de sa victoire. Je m'échappai inconnu : faible consolation! Le ciel m'est témoin que je n'aime point semer dans le péril et laisser un autre moissonner dans la joie. Cependant je ne suis pas en pleine sécurité : enflammé par l'a-

mour ou par quelque chose de semblable, je balbutiai follement l'aveu de ma passion à son épouse qui m'a menacé de l'en informer. J'ignore jusqu'où va le caprice de la femme; mais je sais que la colère du baron est mortelle. Je ne veux point vivre dans les craintes : l'homme que je redoute est un Danois pour moi; oui, et malheur à l'homme qui est entre mon plus vif désir et moi. Point d'autre obstacle : elle n'a plus de proche parent, point de frère pour se vouer à la querelle d'une sœur, et je ne connais point de chef qui voulût défier Glenalvon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour, comme au premier acte.

DES DOMESTIQUES et UN ÉTRANGER arrivent d'un côté; LADY RANDOLPHE et ANNA d'un autre.

LADY RANDOLPHE.

D'ou viennent ces clameurs? Étranger, parle sans crainte : as-tu été outragé? ces hommes grossiers ont-ils osé attaquer le voyageur fatigué de sa route?

UN DOMESTIQUE.

Jamais voyageur ne fut offensé par nous : cet étranger nous a appelés par des cris effrayans; il est lui-même si ému de terreur, qu'il ne peut exprimer ce qu'il éprouve.

(Lord Randolphe entre suivi d'un jeune homme avec leurs épées nues.)

LADY RANDOLPHE.

La terreur de cet inconnu n'était pas sans motif. Milord, que vous arrive-t-il?

LORD RANDOLPHE.

Aucun mal, grâce à ce brave jeune homme dont

la valeur m'a sauvé d'une cruelle mort. Je descendais les sentiers tournans qui conduisent au vallon, lorsque j'ai été attaqué par quatre hommes armés, déserteurs, je présume, du camp licencieux, et qui auraient bientôt terrassé lord Randolphe, si ce brave et généreux étranger, tel que mon bon ange à l'heure du péril, n'était survenu pour détourner la mort de mon sein, et attaquer mes ennemis comme s'ils eussent été les siens. Ils se sont tournés contre lui, mais son bras actif a étendu par terre les plus féroces des quatre : les autres ont fui et l'ont laissé maître du champ de bataille. Parlez, lady Randolphe, c'est des lèvres de la beauté que découlent les sons les plus doux pour les cœurs nobles et valeureux; parlez, noble dame, et remerciez pour votre époux mon libérateur.

LADY RANDOLPHE.

Milord, je ne puis dire ce que je sens : mon cœur est trop plein de sa reconnaissance pour le ciel et pour ce noble jeune homme qui, inconnu à vous et aux vôtres, n'a point balancé devant le péril, mais brave par humanité s'est rangé de votre côté contre le nombre. N'avez-vous point appris de lui qui nous devons remercier? quel nom puis-je donner au sauveur de lord Randolphe?

LORD RANDOLPHE.

Je lui ai fait cette question à laquelle il n'a point répondu. (*A l'étranger.*) Mais je veux connaître qui est mon libérateur.

L'ÉTRANGER.

Un homme d'obscure naissance, qui ne peut se

vanter que de son désir d'être un soldat, et de mériter un nom par les armes.

LORD RANDOLPHE.

Qui que tu sois, ton âme est ennoblie par le grand roi des rois; la main toute-puissante de la nature a imprimé sur toi la marque des héros. Ne rougis point, modèle de modestie comme de courage, ne rougis point de nous déclarer ta naissance.

L'ÉTRANGER.

Mon nom est Norval; mon père fait paître ses troupeaux sur les monts Grampiens; c'est un pasteur frugal, dont tous les soins avaient pour but d'accroître son bien, et de retenir son fils sous son humble toit; car j'avais entendu parler de combats, et je désirais ardemment suivre à la guerre quelque chef belliqueux. Le ciel m'accorda bientôt ce que me refusait mon père. La lune, qui la nuit dernière s'est levée circulaire comme mon bouclier, n'avait pas encore perdu la forme d'un croissant. A la faveur de sa lumière, une troupe de barbares, descendue des montagnes, fondit comme un torrent sur le vallon, pour ravager nos troupeaux. Les bergers fuyaient pour se soustraire au danger ou demander des secours : moi seul, mon arc tendu et mon carquois rempli de flèches, je ne perds pas l'ennemi de vue, et j'observe, d'une hauteur, la route qu'il suivait; je cours joindre mes amis, que je rencontre s'avançant avec une troupe de cinquante hommes choisis; je les guide à la poursuite des ravisseurs, jusqu'à ce que nous ayons atteint ces ennemis, embarrassés par leur butin : nous combattons

et sommes les vainqueurs. Avant qu'un glaive fû sorti du fourreau, une flèche, lancée par mon arc avait percé le sein du chef, qui portait ce jour-l les armes dont je suis revêtu. De retour dans notr vallée, et séduit par mon premier triomphe, j'a dédaigné la vie oisive des pasteurs; et, apprenan que notre roi avait invité ses vaillans pairs à con duire leurs guerriers sur les rives du Carron, j'a laissé la maison paternelle, et j'ai pris avec moi ur serviteur choisi pour guider mes pas (c'est ce lâch qui vient d'abandonner son maître). Dans cette in tention, je m'approchais de ces tours, et le ciel m'a conduit ici pour l'heureuse action dont mon hum ble nom s'honore.

LORD RANDOLPHE.

Il est aussi éloquent que brave. Jamais récit fut il rehaussé par une plus touchante modestie! Mon brave libérateur, tu vas entrer maintenant dans une plus noble carrière, et, sous les yeux d'un monarque, disputer à des princes le prix de la gloire. Je te présenterai au roi d'Écosse dont l'âme courageuse aima toujours la valeur. Ah! Matilde, pourquoi cette larme vient-elle mouiller vos yeux?

LADY RANDOLPHE.

Je ne puis le dire; car diverses affections se combattent dans mon cœur et le troublent; mais il n'est aucun de ces sentimens qui ne puissent faire couler une larme. Je me réjouis de vous voir en sûreté; j'admire celui dont le bras heureux a sauvé vos jours; vos jours et les siens en même temps; J'ose le prédire... Obscur et sans amis, il venait

joindre l'armée, amoureux du péril et de la gloire, résolu de braver la mort pour obtenir les honneurs que lui refusait sa naissance. Dans ce projet, il aurait peut-être péri inconnu ; toute sa valeur aurait pu ne lui procurer que l'oubli : maintenant, soutenu par vous, il ne se laissera plus guider par le désespoir. Soldat honoré, il peut prétendre à tout, et les regards sont fixés sur lui. La renommée n'est plus hors de la portée de son glaive : c'est à quoi pensait mon âme, pendant que vous bénissiez la providence miraculeuse du roi des cieux.

LORD RANDOLPHE.

Vos pensées sont toujours pieuses et reconnaissantes ; je ferai tout ce que vous m'indiquerez de faire : Norval sera le premier après moi, et l'égal de Glenalvon.

NORVAL.

J'ignore comment vous remercier. Mes paroles et mes mœurs sont celles d'un berger ; jamais jusqu'à ce jour je ne me suis trouvé en présence d'aussi nobles seigneurs : cependant, milord, il est quelque chose dans mon sein qui me donne le courage de dire que Norval ne fera jamais honte à vos faveurs.

LADY RANDOLPHE.

J'oserai jurer que tu tiendras parole. Tu seras mon chevalier : défends toujours avec le même bonheur la vie de Randolphe.

LORD RANDOLPHE.

J'approuve ce que vous venez de dire. (*A Norval.*) Permets que je te défende de répliquer ; ton

mérite va au delà de notre reconnaissance. Je dois, suivant ma première intention, me rendre au camp; quelques guerriers de ma suite accourent ici, impatiens sans doute du délai de leur chef: viens avec moi, Norval, et tu verras l'élite des guerriers de ta terre natale, qui languissent de combattre, et frappent l'air de leurs épées nues.

NORVAL.

Allons, milord!

LORD RANDOLPHE, à lady Randolphe.

Attendez-nous vers l'heure où le soleil à son déclin déposera son orbe étincelant sur les collines. Je dors cette nuit encore dans ces murs; demain je dresse ma tente en pleine campagne. Préparez le banquet: le cœur de celui qui combat pour sa patrie est libre de crainte; à la veille de la bataille, il peut se réjouir avec ce qu'il aime; plaisir bien doux quand le danger double le prix d'un bonheur qu'il goûte peut-être pour la dernière fois!

(Lord Randolphe et Norval sortent.)

LADY RANDOLPHE.

Ses dernières paroles ont exprimé une fatale vérité. O Douglas! Douglas! quelle douceur dans nos derniers adieux! que d'années d'angoisse et de désespoir le ciel a fait succéder à ces heures rapides d'amour et de tendres embrassemens. Plus d'une fois mon sein glacé par le souffle de la crainte s'embrasait soudain d'une nouvelle ardeur.

ANNA.

Puisse le ciel verser le baume de ses consolations

sur les blessures qui déchirent votre cœur ; car les consolations terrestres ne sauraient les guérir.

LADY RANDOLPHE.

Le ciel lui-même n'a plus qu'un remède à m'offrir, un tombeau, seule couche où la douleur repose. Malheureuse que je suis ! Hélas ! pourquoi le suis-je ? Je vois avec envie tous les parens plus favorisés que moi. Combien est heureuse la mère de ce brave Norval ! Elle souffrit les douleurs de l'enfantement pour un époux vivant qu'elle entendit la bénir quand il se vit le père d'un fils ; elle allaita elle-même ce fils souriant à sa mère, soigna son enfance et cultiva sa jeunesse. Avec l'orgueil d'une mère elle le vit surpasser en grâce et en beauté tous les compagnons de son âge, tandis que moi je rendis père un époux déjà dans la tombe, et mis un fils au jour pour les flots mugissans.

ANNA.

Hélas ! pourquoi renouveler vos douleurs ? Je croyais que ce vaillant jeune homme vous aurait quelque temps distraite de vos regrets ; vous attachiez sur lui des regards attentifs et plus tendres que ceux que vous accordâtes jamais à aucun autre objet.

LADY RANDOLPHE.

Plus tendres, dis-tu ? Hélas ! mes yeux trouvaient encore en lui un aliment pour mon insatiable douleur. Je pensais que si le fils de Douglas avait vécu, il aurait pu être, comme ce jeune et brave étranger, semblable à lui par la taille et les traits du visage. — Du même âge que Norval, je crois que mon fils au-

rait pu le disputer en heureux dons avec lui. Pendant que ma pensée s'égarait ainsi, une étincelle de l'imagination est tombée sur mon triste cœur, et y a fait naître un tendre intérêt pour ce jeune étranger errant loin du toit paternel, et comme un orphelin que le hasard confiait à mes soins. Je te protégerai, me suis-je dit en moi-même, je te protégerai de tout mon pouvoir, et je ferai tout pour toi.

ANNA.

Certainement le ciel bénira cette généreuse résolution. Vous ne devez rien négliger, ma noble maîtresse; vous devez tenir votre bienveillance éveillée: on lui tendra des piéges, on dirigera des flèches contre le sein de Norval.

LADY RANDOLPHE.

Le perfide Glenalvon s'armera de toutes ses ruses contre ce rival qui va lui disputer l'affection de son cousin, si je ne m'y oppose pas. Moi seule je puis m'y opposer. Tout audacieux qu'il est, Glenalvon réfléchira avant de renverser ce que j'édifie : c'est moi qui serai l'artisan de la fortune de Norval. [Il est doux d'admirer! Dans des jours plus heureux j'étais portée à ce sentiment expansif, quoique je semble aujourd'hui concentrée dans ma douleur. N'as-tu jamais vu une fleur matinale ouvrir son bouton et étaler ses corolles soyeuses pour aspirer l'air pur et répandre ses parfums? Soudain l'ouragan souffle sur cette fille des champs, et la prive de sa beauté et de ses suaves odeurs : c'est mon emblème. L'affliction, comme un vent d'orage, a flétri mon cœur jeune encore.]

(Glenalvon entre.)

GLENALVON.

Où est mon cher cousin, le noble Randolphe.

LADY RANDOLPHE.

N'avez-vous pas entendu parler, Glenalvon, du lâche attentat...

GLENALVON.

Je le sais; et de peur que les traîtres n'échappent, j'ai fait cerner le bois par une troupe nombreuse. S'ils s'y cachent ils seront pris, et la torture leur arrachera leur secret; car il est important de savoir si quelque ennemi de Randolphe a acheté leurs bras, ou si...

LADY RANDOLPHE.

Ce soin regarde un parent dévoué. J'ai un avis à donner à Glenalvon.

(Anna sort.)

GLENALVON.

Vos avis sont toujours des ordres pour lui.

LADY RANDOLPHE.

C'est ce que je n'ai point éprouvé : vous m'êtes connu.

GLENALVON.

Connu!

LADY RANDOLPHE.

J'ai des raisons pour n'être point trompée sur vous.

GLENALVON.

Que voulez-vous dire? Par la sainte croix du Christ, vous me surprenez; nul être créé, excepté vous, n'oserait aborder ainsi Glenalvon.

LADY RANDOLPHE.

Le crime est si audacieux! Vous faites-vous un mérite de votre prétendue douceur? Et cela vis-à-vis de moi qui, par une indulgence que blâme mon devoir, ai tu jusqu'à présent un secret qui serait votre ruine si je le divulguais : je n'ai qu'un mot à dire, et vous ne seriez bientôt plus qu'un proscrit, sans asile, sans pain, et n'inspirant aucune pitié, car les hommes frémissent au seul nom d'un crime tel que le vôtre.

GLENALVON.

Votre vertu m'intimide, O la première des femmes! permettez-moi de vous dire que si le mortel trop tendre que l'amour transporte au delà des strictes limites de la vertu se perd par l'excès de sa passion, il ne peut que mériter la pitié. La pitié est aisément accordée à de tels infortunés; car les mortels savent que l'amour reste toujours leur maître et se rit de leurs vaines résolutions : tel le feu qu'allument nos bergers continue à s'étendre sur la bruyère devant le souffle du vent.

LADY RANDOLPHE.

Réserve ces discours pour une autre oreille; je n'écoute point l'apologie de l'amour : toi, retiens bien mes paroles; retiens-les à tes périls. Randolphe garde ici auprès de lui son brave libérateur. Peut-être sa présence ne saurait te plaire, mais ne va point conspirer contre lui; que ta jalousie ne cherche point à le bannir du cœur de Randolphe, dont je sais que tu as supplanté tous les favoris. Tu me regardes comme si tu voulais pénétrer dans mon

cœur; il est ouvert et sans détour comme mes paroles; je te donne d'avance cet avis, et t'impose un frein avant que ton caractère dangereux ne se montre. Cet étranger sans soutien réclame ma protection; je suis son ami, ne te déclare point son ennemi.

(Elle sort.)

GLENALVON.

Enfant que j'étais d'avoir peur de mon ombre et d'être la dupe de ma lâche conscience; je ne suis plus ce que j'étais, ce que je devais être. Les traits de la destinée ont presque percé mon cœur de marbre. Si j'avais la moindre foi dans les saintes légendes, contes pieux, je conclurais qu'il y a là-haut un bras qui a combattu contre moi, et perfidement tourné contre moi-même le piége que j'avais préparé. Une violence incomplète donna une épouse à Randolphe, et le meurtre que j'avais médité aura introduit un favori entre le soleil et moi.... bien plus encore, un rival. Flammes de l'enfer! je ressentirais ici vos atteintes, si je pensais qu'elle l'aimât! il est certain qu'elle me méprise; bien plus, qu'elle me donne des ordres et me menace si j'ose être jaloux de son protégé. Me laisserai-je ainsi braver, dompter, comme elle l'appelle, par son austère vertu? O vous, démons, s'il est des démons plus terribles que la haine, l'ambition et la vengeance, accourez, venez remplir mon sein de vos flammes dévorantes et d'une politique sans remords! Le hasard peut bien faire échouer un projet; mais la persévérance doit réussir à la fin; car le hasard et le destin ne sont que des mots : la prudence qui persiste,

voilà la destinée de l'homme. Mon âme entrevoit un sombre dessein semblable à une de ces noires vapeurs que sillonnent les traits de la foudre : je vais trouver l'esclave venu ici avec Norval, et qu'il a repoussé loin de lui pour sa lâcheté. Je sais par expérience qu'il n'est pas de venin plus funeste que celui qui naît dans le cœur d'un vassal irrité par son seigneur imprudent.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour, comme dans les actes précédens.

ANNA entre.

Ceux que tes traits déchirent, ô douleur! oubliant les lois de la nature, confondent les heures du jour avec celles de la nuit. Pendant que lady Randolphe repose, je viens respirer l'air pur de ces ombrages: puisse son sommeil être paisible! Vous, ministres du ciel, qui aimez la race des hommes, anges et séraphins qui protégez la vertu, quittez les cieux et descendez sur sa couche; bannissez de ses songes les sombres images qui attristent ses veilles; charmez son âme attristée par des créations célestes, semblables à celles qui ravissent les bienheureux sur leur couches d'or.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Un des lâches assassins est saisi; nous avons trouvé le scélérat dans l'épaisseur de la forêt. Il nie avec de terribles imprécations qu'il ait connaissance du crime; mais ce n'est point son premier essai. Les

joyaux que voilà étaient cachés avec soin sous ses vêtemens, ce sont sans doute les dépouilles de quelques victimes immolées par lui.

ANNA.

Laissez-les moi voir. Ah! voici un cœur qui fait parties des armoiries des valeureux Douglas; ce ne sont point des joyaux vulgaires. Gardez le misérable.

(Anna sort.)

(Des domestiques entrent avec un prisonnier.)

LE PRISONNIER.

Je suis aussi innocent que l'enfant à la mamelle, de ce dont vous m'accusez.

PREMIER DOMESTIQUE.

Vous le dites, mais la torture bientôt vous fera avouer la vérité. Voici l'épouse de lord Randolphe, préparez-vous à sa juste vengeance.

(Lady Randolphe entre avec Anna.)

ANNA.

Rappelez tout votre courage avant de l'interroger. Votre dignité, votre gloire sont maintenant en péril; songez au fatal secret qui dans un instant peut échapper de vos lèvres.

LADY RANDOLPHE.

Tu me verras apprendre avec un désespoir calme, comment a péri mon fils.

(Le prisonnier se met à genoux.)

LE PRISONNIER.

Que le ciel bénisse cet aspect si doux et si bienveillant; un juge comme vous rend l'innocence plus hardie. Oh! sauvez-moi, madame, de ces hommes

cruels qui m'ont attaqué et emmené ici pour m'accuser d'un assassinat. Au nom de l'espérance que je conserve de la clémence du ciel, je proteste que le tendre agneau dans le sein de sa mère n'est pas plus innocent que moi du meurtre qu'on m'attribue.

LADY RANDOLPHE.

Quelle preuve avez-vous du crime de cet homme?

PREMIER DOMESTIQUE.

Nous l'avons trouvé se cachant dans le bois; se voyant découvert et s'entendant appeler, il a fui avec terreur; nous l'avons atteint, et sommé de nous dire d'où il venait, et ce qu'il était; il a répondu qu'il venait de loin et se rendait au camp. Non satisfait de ses réponses, nous avons fouillé ses vêtemens et trouvé ces bijoux, dont la richesse parle hautement contre lui. Cet homme semble endurci, et vieux dans le crime. Permettez-nous d'éprouver son opiniâtreté contre les tourmens de la torture.

LE PRISONNIER.

O bonne lady! par la vie de votre époux, que ces faibles mains, je le jure, n'attaquèrent jamais; par le bonheur de vos enfans, ayez pitié de ma vieillesse; ne permettez point que le fer déchire mes membres usés. Laissez-moi porter sans douleur mes cheveux blancs dans la tombe.

LADY RANDOLPHE.

D'où viennent ces bijoux? ils ne peuvent t'appartenir: de qui les tiens-tu, dis-je? avoue franchement la vérité : une mort certaine serait le prix de son imposture.

(Anna éloigne les domestiques et revient.)

LE PRISONNIER.

Hélas! dans quel cruel embarras je me trouve! que jamais l'homme ne se rende coupable pour l'amour du gain! L'éternelle justice se montre ici elle-même. Innocent aujourd'hui, je me vois forcé de révéler un ancien crime.

LADY RANDOLPHE.

Anna, écoute! —Encore une fois je te somme de dire la vérité sans détour; car ces bijoux me révèlent d'avance une partie de tes aveux, si le reste ne s'accorde point avec ce que je sais déjà, une mort terrible t'attend aujourd'hui même.

LE PRISONNIER.

Interpellé ainsi, je vous parlerai comme si vous étiez le ministre du ciel envoyé pour découvrir les crimes secrets des hommes. Il y a dix-huit ans que je pris à ferme un domaine du brave sir Malcolm, alors seigneur de Belarmo; mais, malheureux dans mon travail, je vis saisir tout ce que j'avais par ses serviteurs, qui me chassant, moi et les miens, me livrèrent à la merci des intempéries de l'hiver, avec quatre enfans et leur mère éplorée. Une petite cabane nous reçut sur le bord de la rivière. Là, un travail constant, et la pêche, qui jadis était une distraction pour moi, pourvurent à notre existence. Pendant que nous vivions ainsi dans la pauvreté, survint une nuit d'orage que je n'oublierai jamais; le vent et la pluie assiégeaient notre toit; la rivière, grossie, accourut plus rapide, et maintes fois retentit le cri de l'esprit menaçant de l'onde [1]. Au mi-

lieu de la nuit je distinguai la voix de quelqu'un en détresse, je me levai et courus vers cette partie de la rivière où un tourbillon amenait souvent à ma portée les objets flottans entraînés par les eaux. La voix s'était tue; celui qui l'avait fait entendre n'était plus; mais, ayant fixé sur les flots un regard attristé, je reconnus à la clarté de la lune un berceau autour duquel tournoyait l'onde bouillonnante. Je l'attirai bientôt sur la rive, et j'y trouvai un enfant nouveau-né.

LADY RANDOLPHE.

Vivait-il?

LE PRISONNIER.

Oui.

LADY RANDOLPHE.

Barbare! comment as-tu pu priver de la vie ce qu'avaient épargné les vagues et l'orage?

LE PRISONNIER.

Je ne fus point si barbare.

LADY RANDOLPHE.

Ne lui ravis-tu pas la vie?

ANNA.

Ma noble maîtresse, vous êtes trop émue. Cet homme n'a point l'aspect d'un farouche meurtrier. Laissez-le aller, et j'espère que vous recevrez bientôt d'heureuses nouvelles de cet enfant qu'on a si long-temps cru perdu.

LE PRISONNIER.

L'indigent qui a connu de meilleurs jours, celui que le malheur expose aux dédains du monde, est-

il celui que les démons tentateurs exciteraient à commettre ces actions dont le récit étonne la pitié des mortels fortunés. Tel était mon sort : j'étais un homme éprouvé par toutes les adversités ; cependant pour le trésor d'un empire je n'aurais pas voulu blesser ce pauvre enfant.

LADY RANDOLPHE.

Ah ! que dis-tu ? peut-être vit-il encore ?

LE PRISONNIER.

Il vivait il y a peu de jours.

LADY RANDOLPHE.

O dieux du ciel ! est-il donc mort depuis si peu de temps ?

LE PRISONNIER.

Je n'ai point dit qu'il fût mort, j'espère qu'il vit, et il y a peu de jours que ces yeux l'ont vu florissant de beauté et de jeunesse.

LADY RANDOLPHE.

Où est-il donc maintenant ?

LE PRISONNIER.

Hélas ! je l'ignore.

LADY RANDOLPHE.

O destin ! je te crains encore. Ah ! toi qui parles par énigmes, explique-toi clairement, ou par les tourmens j'arracherai la vérité à ton âme.

ANNA.

Maîtresse toujours honorée, souffrez que je vous avertisse que l'impatience se nuit à elle-même par son trop d'empressement. (*Au prisonnier.*) Poursuis

ton histoire sans t'écarter de la vérité, jusqu'au jour où tu as perdu l'enfant de vue.

LE PRISONNIER.

Ne doutez pas de ma véracité, quoique je parle à ma honte. Dans le berceau de l'enfant, étaient de l'or et des bijoux; tentés par ce trésor, nous résolûmes de cacher à tout le monde cet événement merveilleux, et d'élever ce noble enfant comme s'il était le nôtre. Afin que personne ne remarquât le changement de notre fortune, nous quittâmes le pays, et nous nous rendîmes dans le nord de l'Écosse; nous y achetâmes des bestiaux, et nous ne montrâmes que peu à peu notre secrète richesse. Mais Dieu qui voit tout, vit notre avarice, et nous frappa de ses afflictions : tous nos enfans périrent l'un après l'autre, et l'étranger seul resta héritier de ce qui, dans le fait, n'appartenait qu'à lui. Je l'aimais avec la tendresse d'un père, et quand il fut d'un âge moins tendre, j'aurais bien voulu lui confier son secret; mais ma compagne, inquiète et craintive, n'y voulut jamais consentir. Cependant l'enfant croissait en âge et en beauté : nous observâmes plus d'une fois qu'il démentait l'humble sang dont nous lui persuadions qu'il était né; car la nature ne peut se contraindre. Bon avec les bons, il était terrible comme le feu avec les méchans, et la nuit et le jour ne parlait que guerre et combats. Je m'opposais à ses belliqueuses inclinations; mais en vain, car un jour qu'une bande de voleurs descendit des montagnes...

LADY RANDOLPHE.

Éternelle providence! Quel est ton nom?

LE PRISONNIER.

Mon nom est Norval, et il porte mon nom.

LADY RANDOLPHE.

C'est lui! c'est lui-même! c'est mon fils! O souveraine miséricorde! c'est mon fils que j'ai vu! Je ne m'étonne plus, Anna, si mon sein battait pour lui.

ANNA.

Vos transports sont justes! [Jamais le cœur d'une femme ne fut si cruellement éprouvée, ma malheureuse maîtresse.] Mais souvenez-vous que vous êtes aperçue par des mercenaires. On peut observer vos gestes passionnés, les trouver étranges, on peut même entendre vos paroles.

LADY RANDOLPHE.

Ton conseil est sage, Anna, que le ciel m'accorde la prudence qui m'est si nécessaire.

ANNA.

[Les momens d'hésitation sont bientôt écoulés. Il faut vous résoudre. Cet homme utile peut être renvoyé en sûreté, avant que milord revienne avec son noble libérateur.]

LE PRISONNIER.

Si au milieu de ma surprise et de ma terreur j'ai bien compris vos paroles et vos gestes, vous êtes la fille de mon ancien maître, et cet enfant que j'ai sauvé des flots est votre fils.

LADY RANDOLPHE.

Toute dissimulation serait vaine avec toi. Je suis

en effet la fille de sir Malcolm, l'enfant que tu as préservé des flots est mon fils.

LE PRISONNIER.

Bénie soit l'heure qui me vit tomber dans la pauvreté; mon indigence a sauvé la maison de mon maître.

LADY RANDOLPHE.

Tes discours me surprennent. Assurément tu ne feins point avec moi. Une larme mouille tes yeux. Mais la maison de Malcolm mérite-t-elle cette fidélité, si tu as dit la vérité sur ta propre détresse?

LE PRISONNIER.

Sir Malcolm était la fleur de nos barons, le plus indulgent des protecteurs, le meilleur des maîtres! Mais hélas! il ne savait rien de ma triste position. Après le combat qui vit succomber son noble fils, votre valeureux frère, le bon vieillard, dans son désespoir, négligea le soin de ses domaines; il cessa de venir lui-même, selon son usage, surveiller la conduite de ses serviteurs. Ce furent eux qui me chassèrent, ce sont eux que je blâme. Puisse le ciel me juger comme je juge mon maître! puisse Dieu m'aimer autant que j'aime sa race!

LADY RANDOLPHE.

Sa race pourra encore te récompenser. De ta fidélité dépend le destin de la maison du maître que tu aimas. Te rappelles-tu une petite cabane solitaire qui s'élève comme un saint ermitage au milieu des rochers de Carron.

LE PRISONNIER.

Je me rappelle la cabane des rochers.

LADY RANDOLPHE.

C'est celle-là même. C'est là qu'habite un vénérable vieillard qui passa sa jeunesse au service de mon père. Dis-lui que je t'envoie, et demeure avec lui jusqu'à ce que je t'appelle pour déclarer devant le roi et ses nobles pairs ce que tu viens de me raconter. Je n'en demande pas davantage de toi, et tu vivras heureux le reste de tes jours. Celui qui fut si long-temps ton fils t'appellera encore son père, et tout le royaume bénira l'homme qui sauva le fils de Douglas et l'héritier de sir Malcolm. Souviens-toi bien de mes paroles : si tu rencontres celui que tu appelles ton fils, donne-lui encore ce nom, et ne lui parle point de son plus noble père.

LE PRISONNIER.

Je saurai attendre que l'épi soit mûr pour y porter la faucille. Pourquoi avais-je quitté ces jours-ci ma demeure et ma vieille compagne? Pour trouver le jeune homme, lui révéler tout ce que je savais, et placer à ces bras ces bijoux qui pouvaient être réclamés, pensé-je, et faire ainsi luire la lumière sur le secret de sa noble naissance.

(Lady Randolphe s'approche des domestiques.)

LADY RANDOLPHE.

Cet homme n'est point l'assassin que vous soupçonniez, quoique le hasard ait réuni contre lui quelques apparences. Il est le porteur fidèle de ces bijoux qu'il va remettre à celui qui en est le propriétaire légitime ; son message est pressé. Je vous

prie de le reconduire dans son chemin, puisqu'un excès de zèle vous l'a fait amener ici.

(Les domestiques sortent avec Norval.)

LADY RANDOLPHE.

Ma fidèle Anna, partages-tu ma joie? Puis-je en douter? Événement sans égal! Le bras du Très-Haut s'est étendu lui-même jusqu'aux vagues pour leur arracher mon fils. Juge de la veuve, père de l'orphelin, accepte la reconnaissance d'une veuve et d'une mère pour un tel bienfait. Que pense mon Anna de ce jeune aiglon? Digne de son aire, comme il a contemplé bientôt l'éclat des armes, méprisé le vil réduit où le destin l'avait rejeté, pour s'élancer vers les régions de son père!

ANNA.

Comme vos regards s'attachaient tendrement sur ce jeune inconnu! L'instinct de la mystérieuse nature vous attirait vers votre fils.

LADY RANDOLPHE.

L'histoire si simple de sa naissance prétendue avait occupé exclusivement ma pensée. Mais aurais-je pu d'ailleurs le reconnaître? Maintenant, qu'il me tarde de revoir son visage, d'en examiner tous les traits, d'y découvrir ceux de Douglas ou les miens. Mais surtout, il me tarde de lui apprendre qui sont ses infortunés parens, de le serrer dans mes bras, et de lui dire toute l'histoire de son père.

ANNA.

Vous devez vous conduire en public avec pru-

dence, de peur que votre tendresse n'éclate et n
fasse naître d'étranges conjectures dans l'esprit d
ceux qui vous observent; car si un ange sous l
forme d'une femme descendait sur la terre, la ca
lomnie s'acharnerait sur ses traces. Aujourd'hu
même le baron a tressailli en voyant couler vo
larmes.

LADY RANDOLPHE.

En vérité, Anna? Ah! ta maîtresse n'ignore pa
que le moindre soupçon exciterait la jalousie dan
l'âme défiante de Randolphe; mais il doit m'en tai
der davantage de déclarer la naissance de Douglas
et de faire connaître ses droits. Je prétends ce soi
avoir une entrevue avec mon fils, lui révéler le s
cret et me consulter avec lui; car il est déjà sage, o
ma tendresse égare mon jugement. Tel il est, t
était son père: c'est le même naturel, la même a
sance; son maintien, ses discours, étaient égal
ment simples, et trompaient ces âmes communes q
veulent toujours paraître sages. Mais quand l'occ
sion était digne de sa grande âme, le héros se mo
trait: son œil perçant exprimait l'attention du g
nie; chaque pensée était suivie d'une décision
comme la foudre suit de près l'éclair.

ANNA.

Le même démon vous persécute sans cesse. Voi
Glenalvon.

LADY RANDOLPHE.

Maintenant je ne le fuirai plus. Ce matin
l'ai bravé en lui parlant en faveur de Norval; j'

peut-être été trop loin : c'est du moins ce que me fait craindre ma sollicitude pour Douglas.

(Glenalvon sort.)

GLENALVON.

Noble dame ! le Danois enfin débarque ses guerriers. Ce n'est plus une bande de pirates, mais une puissante armée qui vient s'établir aux lieux conquis par sa valeur, décidée à obtenir une patrie ou à se perdre.

LADY RANDOLPHE.

De qui tenez-vous cette nouvelle, Glenalvon ?

GLENALVON.

Un rapide courrier envoyé du camp pour presser le départ des chefs du nord, m'a informé en passant que les farouches Danois ont débarqué sur la côte orientale du Lothian, [près de ce lieu où un immense rocher domine une terre fertile.

LADY RANDOLPHE.

Alors l'armée de l'ouest ira joindre les bataillons belliqueux qui gardent les tours d'Édina.

GLENALVON.

Sans doute. Si le temps n'a pas effacé l'image d'un lieu jadis fidèlement gravé dans ma mémoire, il est un emplacement désert à l'ouest de ce rocher gigantesque; ce lieu semble destiné par la nature à servir de camp aux armées arrivées par les sentiers de l'Océan, dont la principale force consiste en infanterie. Si un habile général guide les Danois, leur armée peut rester là inaccessible à nos cava-

liers, et le terrain doit leur être disputé homme à homme.]

LADY RANDOLPHE.

Que de mères pleureront leurs fils ! que de veuves porteront le deuil de leurs époux ! Mères de Danemarck, mon cœur s'attendrit même pour vous. Je crois vous voir assises sur les bords de la mer attendant vos époux qui ne reviendront plus.

GLENALVON.

Maintes fois l'invincible glaive de la Calédonie a augmenté le nombre des veuves du nord. Les enfans des morts viennent sans doute recevoir le destin de leurs épées. Le monstre de la guerre avec son cortége infernal, les cris de la fureur et les plaintes de la souffrance plaisent à l'âme de Glenalvon. Le mépris est plus dur à supporter que les angoisses du trépas. Le reproche est plus déchirant que la pointe du glaive.

LADY RANDOLPHE.

Je ne vous méprise que quand je dois vous mépriser ; mes reproches ne se font entendre que lorsque la vertu outragée se défend contre l'audace du vice. Je reconnais votre mérite, Glenalvon ; personne n'est plus disposée que moi à louer votre supériorité dans les armes, et à être l'écho de votre renommée guerrière. Cessez de nourrir une passion coupable : allez courtiser une maîtresse légitime, la gloire. Rachetez votre erreur en combattant les Danois, et que votre valeur soit le bouclier de Randolphe.

GLENALVON.

Arrêtez un instant, et écoutez un homme converti. Quand la beauté plaide pour la vertu, le vice honteux déserte ses propres bannières et se range sous celle de son ennemi. Je me rends à vos remontrances : le temps prouvera ma sincérité ; mais je veux vous en donner une preuve immédiate. Dans un excès de zèle, vous avez aujourd'hui, avec trop de hauteur, défié votre esclave en faveur d'un jeune inconnu ; eh bien, je le veux défendre au milieu du choc des armes, et mon bras détournera la mort de son sein. [Calme par habitude, mon cœur ne se trouble point dans le tumulte enivrant de l'action.]

LADY RANDOLPHE.

Tiens parole, Glenalvon, et je deviens ton amie ; mais ce sera là ta moindre récompense. Croyez-moi, seigneur, celui qui est vraiment généreux est seul vraiment sage ; celui qui n'aime pas ses semblables est seul malheureux.

(Lady Randolphe sort.)

GLENALVON seul.

Ainsi soit-il ! La vertu est sa propre récompense. Je crois avoir saisi le véritable ton dont elle aime à parler. Doucereuse complaisance, comme tu charmes la vanité de l'homme et celle de la femme ! La flatterie directe répugne rarement : ils connaissent bien mal l'homme ceux qui doutent de ses effets ; c'est la clef qui m'ouvre le cœur humain. Cependant je suis enclin à penser que sa terrible vertu est endormie pour un temps. C'est elle seule que je crains : tant qu'elle et Randolphe vivront et vivront fidèles

l'un à l'autre, mon héritage est incertain. [La destinée fait planer sur ma tête la disgrâce et la mort. Par le caprice d'une femme je ne cesse point de veiller; mais le flux et le reflux de la fortune ne saurait être calculé.]

J'ai trouvé cet esclave de Norval prêt à me servir. Je lui ai montré de l'or et il m'a vendu son âme pour déclarer avec serment tout ce que je lui suggèrerai. Norval est doué de ce regard séduisant qui tient de l'homme et de la femme et qui, je l'ai observé, captive aisément ces dames fantasques délicates et vertueuses comme lady Randolphe. En éveillant la jalousie de Randolphe, je puis bien ne le mettre que sur les traces de la vérité. Il se trompe rarement celui qui juge le sexe au pire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Fanfares de trompettes. LORD RANDOLPHE entre avec une suite.

LORD RANDOLPHE.

Que demain au lever de l'aurore cent cavaliers attendent nos ordres à la porte du château.

LADY RANDOLPHE.

Hélas! milord, j'ai appris de tristes nouvelles. Les Danois sont débarqués.

LORD RANDOLPHE.

Oui, ce n'est point ici une invasion des maraudeurs du Northumberland attirés par l'appât du butin. Ce n'est pas un jeu guerrier, un tournois où de jeunes chevaliers viennent rompre une lance et souiller de quelques gouttes de sang leurs armes vierges encore. Les Danois sont débarqués, il nous faut les repousser ou vivre les esclaves du Danemarck.

LADY RANDOLPHE.

Temps de désolation!

LORD RANDOLPHE.

Les villages sans défense sont tous abandonnés. Les mères tremblantes accourent avec leurs enfans dans l'enceinte des villes entourées de remparts ou dans les châteaux forts. Les hommes aussi se retirent, mais indignés et semblables aux vagues qui retournent plus terribles.

LADY RANDOLPHE.

La renommée représente l'armée danoise comme très-nombreuse.

LORD RANDOLPHE.

Serait-elle aussi nombreuse que la fait la renommée, une armée unie comme la nôtre pénétrerait ses rangs; des frères qui ne quittent jamais le côté l'un de l'autre, et des amis dévoués composent nos bataillons belliqueux. L'époux et le père intrépide se sont armés pour l'épouse et les enfans qu'ils aiment. Dans les cœurs les plus vulgaires brûle un héroïque courage et le pauvre vassal égale son vaillant seigneur.

LADY RANDOLPHE.

Les âmes de nos guerriers sont trempées pour la guerre comme l'acier de leurs glaives. [Amoureux du danger, sur le bord de leur tombe, ils se redressent fièrement; voilà pourquoi tant de trépas précoces, tant de veuves éplorées, tant de mères condamnées à une amère solitude pendant leurs vieux jours.] Où est notre hôte vaillant.

LORD RANDOLPHE.

Je l'ai laissé dans le vallon, domptant un impétueux coursier dont la fougue a déjoué la vigueur et

l'adresse de tous nos cavaliers; mais le voici dans un sérieux entretien avec Glenalvon. (*Norval entre avec Glenalvon.*) Glenalvon! sois aussi matinal que l'alouette; va guider mes troupes réunies dans ce vallon. J'irai seul au camp du roi; Norval m'accompagne. Mais dis-moi, jeune homme, où as-tu appris à parler de la guerre et dans des termes aussi justes que ceux dont je t'ai entendu te servir aujourd'hui? la guerre n'est pas une science du hameau, la langue n'en est pas parlée parmi les pasteurs.

NORVAL.

C'est une science bien imparfaite que celle que mon noble seigneur aime à louer dans celui que sa faveur honore; sachez à quelle source je l'ai puisée. Sous l'abri d'une montagne presque inacessible, dans une sombre caverne non creusée par des mains mortelles, vivait un ermite, homme mélancolique, qui était l'étonnement de nos bergers. Austère dans sa solitude, et dur pour lui-même, disait-on, il faisait de la terre son lit, de l'eau son breuvage, des aumônes des pasteurs son unique nourriture. Je fus le voir, et mon cœur fut touché de respect et de pitié; il parlait avec douceur, et, ne se refusant pas à mon entretien, il me raconta des histoires qui me firent souvent visiter sa triste cellule. Il avait été soldat dans sa jeunesse et s'était trouvé à de fameuses batailles lorsque, les chevaliers de l'Europe, conduits par le vaillant Godefroi, déployèrent contre l'infidèle l'étendard de la croix et conquirent la Terre sainte. Flatté peut-être de mon admiration et de l'ardeur qu'allumaient en moi

ses discours, le vieillard oubliait le poids de ses ans, et me représentait les exploits de sa jeunesse; puis, après m'avoir montré ses blessures, il s'asseyait près de moi et m'entretenait tout le jour de la guerre. Pour aider mon imagination il dessinait sur le sable le tableau des deux armées en présence, me décrivait leurs mouvemens, m'expliquait toutes les évolutions des phalanges prêtes à en venir aux mains. Tout ce qui était pratiqué dans les guerres des chrétiens et des Sarrasins était un art connu de cet ermite.

LORD RANDOLPHE.

Pourquoi ce guerrier ensevelissait-il dans un désert des qualités capables de le faire honorer dans un camp?

NORVAL.

Ce fut aussi ce que j'appris avec le temps. Mortel malheureux! il revenait à la maison paternelle, parti du port de Messine, chargé de richesses et de lauriers noblement acquis. Un capitaine grossier et emporté lui chercha querelle; ils combattirent avec fureur. L'étranger succomba, et, en rendant le dernier soupir, déclara son nom et sa naissance. Puissance du ciel! le guerrier s'écria : Mon frère! ô mon frère!

LADY RANDOLPHE.

Son frère!

NORVAL.

Oui, son frère; né des mêmes parens, son seul frère. Ils se pardonnèrent mutuellement; et heureux selon moi celui des deux qui mourut; car celui qui lui survécut a souffert mille morts. Il s'assied

sur le rocher aride du désert, ou sur les bords non frayés de quelque fleuve sans nom, et là rêve tout le jour de son triste destin. Parfois, hélas! sa raison se trouble, et il s'entretient avec l'ombre de son frère; souvent aussi dans la nuit il abandonne sa couche, et prie pour celui dont sa main a tranché la vie.

LADY RANDOLPHE.

A combien de mystérieuses infortunes sont réservés les mortels! Achève cette tragique histoire; les parens de ces deux malheureux vivaient-ils?

NORVAL.

Non; ils n'étaient plus. Le ciel, dans sa clémence, avait fermé leurs yeux avant que leur fils eût versé le sang de son frère.

LORD RANDOLPHE.

Son sort est cruel; car il n'était pas à blâmer. Il est, dans ce monde étrange, une fatalité qui nous condamne souvent à un injuste malheur. Que les sages nous apprennent pourquoi... Mais d'où viennent ces sons de guerre?

(On entend des fanfares dans le lointain.)

(Un officier entre.)

L'OFFICIER.

Milord, ce sont les clairons des guerriers de Lorn; leur vaillant chef m'envoie saluer le noble Randolphe.

LORD RANDOLPHE.

Il fut jadis mon hôte! Conduit-il lui-même ses vassaux? le Danemarck a-t-il mis les armes à la main au vieux chevalier?

L'OFFICIER.

Non; lassé de la guerre, il renonce à porter le glaive; l'espoir de sa maison, le vaillant John de Lorn, commande ses fidèles soldats.

LORD RANDOLPHE.

Glenalvon, va inviter à une cordiale hospitalité ce fils d'un ami.

(Glenalvon sort.)

L'OFFICIER.

Milord, toutes prières sont inutiles; il s'empresse, impatient du moindre retard, et excité par la nouvelle de l'approche des ennemis.

LORD RANDOLPHE.

Que la victoire couronne le front du guerrier! ô le plus brave des hommes! ses domaines sont en sûreté, loin des alarmes de la guerre, et situés derrière d'inaccessibles montagnes; cependant il accourt dans nos plaines, impatient de prendre part à une querelle qui n'est pas la sienne. Tels étaient les anciens héros; méprisant la mollesse et les trésors, mais toujours prêts pour la gloire à courir au-devant du péril, et à lever la lance contre tout ennemi digne de leur valeur. J'irai serrer ce héros sur mon sein.

(Il sort avec l'officier.)

LADY RANDOLPHE.

O Norval! je le vois, la noblesse du guerrier, l'orgueil et la pompe qui accompagnent la guerre, transportent ta jeune âme.

NORVAL.

Comment ne le transporteraient-ils pas? Bénie soit

l'heure où j'ai quitté la maison de mon père! j'aurais pu y vivre berger toute ma vie, et y descendre obscur dans le tombeau d'un vassal. Maintenant si je vis, c'est parmi des chefs puissans; si je tombe, je mêlerai ma poussière à de nobles cendres.

LADY RANDOLPHE.

Il est dans ton sein un esprit généreux qui aurait fait honneur à une plus haute fortune. Suis-moi; viens sous l'ombrage de ce bouleau; nous y serons inaperçus; et loin d'indiscrets témoins, je t'étonnerai par un merveilleux récit.

NORVAL.

Qu'il y ait quelque danger dans ce secret, madame, que je puisse le renfermer dans mon cœur reconnaissant, et prouver ma fidélité! disposez de mon épée, de ma vie. Ce sont les seuls biens du pauvre Norval.

LADY RANDOLPHE.

Connais-tu ces joyaux?

NORVAL.

Si j'ose en croire mes yeux, je les connais; ils ont appartenu à mon père.

LADY RANDOLPHE.

A ton père, dis-tu? ah! oui; ils étaient à ton père.

NORVAL.

Je les ai vus une fois, et je demandai avec curiosité à mon père et à ma mère d'où leur venait tant de richesses. Mais ils imposèrent silence à mes questions, et je n'en pus savoir davantage.

LADY RANDOLPHE.

Apprends donc de moi que tu n'es pas le fils Norval.

NORVAL.

Je ne suis pas le fils de Norval?

LADY RANDOLPHE.

Ni le fils d'un berger.

NORVAL.

Madame, qui suis-je donc?

LADY RANDOLPHE.

Tu es noble, car ton père l'était.

NORVAL.

Oh! achevez. Quel fut donc mon père?

LADY RANDOLPHE.

Douglas.

NORVAL.

Lord Douglas que j'ai vu aujourd'hui?

LADY RANDOLPHE.

Son plus jeune frère.

NORVAL.

Et dans quel camp est-il?

LADY RANDOLPHE.

Hélas!

NORVAL.

Vous me faites trembler. Des larmes! des soup
Mon valeureux père vit-il encore?

LADY RANDOLPHE.

Ah! trop valeureux, en effet! Il périt dans les combats, avant ta naissance.

NORVAL.

Ah! infortuné que je suis! infortuné avant que je visse le jour! Mais ma mère vit-elle? Je puis conclure de ma propre destinée que la douleur a été son partage.

LADY RANDOLPHE.

Elle vit, mais consume ses jours dans les regrets, pleurant son époux dans la tombe, et son fils perdu.

NORVAL.

Vous qui êtes si bien instruite de la triste histoire de mes malheureux parens; vous qui donnez des larmes à leur destinée, ayez compassion de l'enfant qu'ont laissé ceux que vous aimiez sans doute. Oh! dites-moi qui est ma mère? où est-elle? Opprimée par un monde peu généreux, peut-être qu'elle plie sous le poids d'autres maux que le chagrin, et, dans sa désolation, implore du ciel le secours que son fils lui porterait. Oui; je devine..... il en est ainsi.... Vos regards m'apprennent qu'elle est malheureuse; oh! informez-moi de sa situation! Le glaive peut-il?... Qui me résisterait dans la cause d'une mère?

LADY RANDOLPHE.

Tes vertus finissent ses malheurs.... Mon fils! mon fils! je suis ta mère, et l'épouse de Douglas!

(Elle se jette dans les bras de Norval.)

NORVAL.

Grand Dieu! quelle miraculeuse destinée est la

mienne! Êtes-vous ma mère? Ah! laissez-moi tomber à vos genoux!

LADY RANDOLPHE.

Image de Douglas! fruit d'un fatal amour! je m'acquitte envers toi de tout ce que je dois à ton père.

NORVAL.

Le respect et l'admiration le disputent encore dans mon cœur à la tendresse filiale. Cependant j'étais bon fils pour mes humbles parens. Mais, dites-moi, mon père surpassait-il le reste des hommes comme vous surpassez tout votre sexe?

LADY RANDOLPHE.

Lève-toi, mon fils. Tu vois en moi les débris d'une beauté jadis admirée. Je suis déjà à l'automne de mes jours; car le chagrin a hâté la fuite de mon printemps; cependant je n'égalai jamais ton père: ses yeux étaient tour à tour ceux de l'aigle et ceux de la colombe; à son gré, il séduisait les âmes par sa douceur, ou les frappait de respect par son courage.

NORVAL.

Comment périt-il? Ce fut sans doute un champ de bataille bien disputé, que celui où périt un Douglas! Ah! j'ai tant de questions à faire!

LADY RANDOLPHE.

Tu apprendras bientôt la longue histoire de tous les malheurs de ton père et de ta mère. Écoute maintenant ceci: Tu es le légitime héritier de ce château et des vastes domaines que possède lord Randolphe, en qualité de mon époux; mais tu ne

seras pas dépouillé. J'ai le pouvoir de réclamer tes droits; j'irai me prosterner aux pieds du monarque, et je supplierai lord Douglas de protéger son sang.

NORVAL.

Le sang de Douglas se protégera lui-même.

LADY RANDOLPHE.

Mais nous aurons besoin et d'amis et de faveur, mon fils, pour faire restituer tes titres et tes domaines à lord Randolphe et à son cousin. Je pense cependant que mon histoire excitera la pitié de tout noble cœur. Ma vie sans tache m'attirera la croyance des hommes vertueux.

NORVAL.

Être le fils de Douglas est un héritage suffisant pour moi. Déclarez ma naissance, et j'irai chercher dans les combats la gloire et la fortune.

LADY RANDOLPHE.

Tu ignores que de périls et d'injustices attendent la valeur du pauvre! oh mon fils! le plus noble sang est dégradé s'il n'a d'autre cortége que son indigence. Tel a été long-temps le tien, ô Douglas! trop long-temps on t'a cru le fils d'un vassal; le frivole héritier de quelque chef sans gloire, t'a peut-être méprisé dans les jeux de ta jeunesse, pendant que ton cœur soulevé s'indignait en vain. Tu ne supporteras plus cette ignominie; mais tu apprendras plus tard ce que je me propose de faire pour réparer les torts de la fortune envers toi. La prudence veut que nous nous séparions avant que lord Randolphe revienne. Retire-toi, et reçois des mains du serviteur qui t'a suivi,

un billet que sa sollicitude et l'impatience de te voir avaient dicté à ta mère avant que le hasard nous eût procuré ce premier entretien secret. Observe bien ce que je traçais dans cette lettre, afin de te trouver au rendez-vous qu'elle t'indique. Quitte-moi, mon fils, et continues à te conduire comme Norval, et non encore comme le noble Douglas.

NORVAL.

Je m'en souviendrai. — Mais où est maintenant le vrai Norval, ce bon vieillard?

LADY RANDOLPHE.

Il est caché à portée de ces lieux, témoin utile. Mais défie-toi, mon fils, de ce perfide Glenalvon: dans son âme coupable, une lâche malignité lui fait sans cesse trouver de fausses conjectures. Il a plusieurs fois déjà affligé mon cœur.

DORVAL.

Lui? oh! alors, c'est au perfide Glenalvon à me craindre.

(Il sort.)

LADY RANDOLPHE.

La flamme étouffée vient d'éclater soudain; ô toi, Roi éternel et toujours juste, qu'on appelle le père de l'orphelin, protége mon fils. Ton inspiration, Seigneur, a rempli son cœur de ce feu sacré qui consumait le sein de ses ancêtres. Fais-le monter aux premiers rangs comme eux, afin qu'il puisse briller, l'astre et la gloire de sa race natale. — Les voici; comment les femmes coupables peuvent-elles trouver d'impassibles visages pour cacher leurs fautes, puisque moi, que la raison et la justice con-

seillent, je puis à peine dissimuler dans la sainte cause de la nature.

(Lord Randolphe entre avec Glenalvon.)

LORD RANDOLPHE.

Ce brave guerrier, amoureux de la gloire, repousse tout repos.

LADY RANDOLPHE.

Ne vous laissez pas, seigneur, guider par son exemple ; faites les préparatifs de la fête de demain, et quand vous rentrerez, ne parlons plus de guerre.

(Elle sort.)

LORD RANDOLPHE.

Tu m'as dit vrai, par le ciel ! son maintien, sa voix, son regard et son impatience de me fuir, le confirment assez.

GLENALVON.

Il vient de la quitter. Je l'ai vu se glisser le long des arbres derrière la colline.

LORD RANDOLPHE.

On vante partout sa vertu et son austère solitude.

GLENALVON.

En effet, milord.

LORD RANDOLPHE.

Et cependant cette dame, si vantée, invite un jeune homme, la connaissance d'un jour, à un rendez-vous à l'heure de minuit. Cette assignation (*il montre une lettre*), la mise en liberté de l'assassin, son attachement marqué pour ce jeune homme, suffiraient pour engendrer le soupçon dans le

cœur d'un époux dont la tendre compagne n'aurait accepté sa main que par amour, à plus forte raison dans le mien. Matilde ne m'aima jamais! que par mon exemple on apprenne à ne jamais épouser une femme dont on sait n'être pas aimé, quand elle apporterait en dot une mine d'or ou un royaume. Semblerait-elle aussi mélancolique et aussi froide que la reine de la nuit, on ne doit point se fier à elle : elle peut encore... oui, prodiguer à son époux la douleur et les affronts; la plus cruelle des douleurs, le plus honteux des affronts!

GLENALVON.

Ne cédez point, milord, à ces tristes pensées. Abstenez-vous de croire vos soupçons jusqu'à ce que vous soyez convaincu par vos propres yeux. Ce billet doit être rendu au beau Norval. Mon fidèle espion m'attend ici près. Je le lui remettrai pour qu'il le donne à son maître. Vous vous cacherez dans le feuillage du bois. La lune brille de tout son éclat cette nuit, et vos yeux pourront juger jusqu'où va leur secrète intelligence.

LORD RANDOLPHE.

Ton conseil est bon à suivre.

GLENALVON.

Permettez-moi maintenant de faire un essai. De tous les trophées dont les vains mortels s'enorgueillissent, obtenus par l'esprit, la valeur ou la sagesse, le premier et le plus brillant aux yeux d'un jeune homme est le cœur captivé de la femme. L'amour heureux enivre follement l'esprit; le vainqueur

s'avance triomphant, comme s'il était doué d'ailes légères, et exalté au-dessus de la foule des hommes.

LORD RANDOLPHE.

Et à quoi tend cette maxime?

GLENALVON.

Le voici, milord; tenez-vous à l'écart : j'aborderai le jeune Norval et le sonderai par des conseils ironiques. S'il n'est rien de plus que l'humble Norval, créature de votre faveur, tout brave qu'il est, il s'éloignera de moi avec surprise; mais s'il est le favori d'une beauté, aimé par la plus noble des dames calédoniennes, il se tournera comme le lion contre l'épieu des chasseurs.

LORD RANDOLPHE.

C'est une idée heureuse.

GLENALVON.

Quand la querelle s'échauffera, approchez-vous; mais, milord, contenez votre ressentiment. (*Lord Randolphe s'éloigne.*) Il est étrange qu'elle se livre ainsi sans remords à sa tendresse pour un étranger si peu connu, elle qui semblait aussi pure que l'onde limpide changée en glace brillante par le froid d'hiver; moi-même je la croyais chaste, moi dont la charité ne passe pas les bornes. O sexe précieux! dont l'incontinence va plus loin que la pensée de Glenalvon. (*Norval entre. — A part.*) J'aime sa démarche : le voilà tout disposé à attaquer le tonnerre s'il grondait contre lui. (*Haut.*) Norval a-t-il vu défiler les soldats?

NORVAL.

Le soleil couchant dorait toute l'enceinte de la vallée, et ses rayons étaient réfléchis par le casque, la cuirasse et la lance de chaque soldat qui passait devant nous; ils ont gravi la colline et fait halte sur le sommet : là, leur taille a semblé au-dessus de la taille humaine; on eût dit une armée d'anges revêtus d'armes étincelantes.

GLENALVON.

Tu t'exprimes avec éloquence : aucun de nos chefs ne parle en terme plus nobles des pompes de la guerre.

NORVAL.

Si j'acquiers jamais le nom d'un chef, mes discours seront plus simples. La nouveauté de tout ce que je vois inspire mon langage, et ma jeune admiration se donne une libre carrière, puisque je ne puis réclamer ma part de la gloire due aux illustres guerriers.

GLENALVON.

Vous vous faites tort à vous-même, vaillant Norval; vos belliqueux exploits vous ont classé parmi les plus nobles courages. Mais écoutez-moi, Norval. La faveur de lord Randolphe place votre jeunesse au-dessus des vétérans ennoblis sous les drapeaux. Permettez-moi de vous donner un conseil, moi qui connais ces soldats. Attribuez-leur tout honneur; n'ayez pas l'air de les commander, ou ils supporteront avec peine votre crédit de fraîche date, que nulle alliance ne soutient, et que la naissance ne justifie guère.

NORVAL.

Seigneur, j'ai été accoutumé toute ma vie à écouter et à dire la simple vérité. Quoiqu'on m'ait appris qu'il y avait des hommes qui empruntent le langage de l'amitié pour exprimer leur dédain, cependant je suis peu fait à ce langage. Je remercie donc Glenalvon de son conseil, quelque dur qu'il soit à mon oreille. Pourquoi me rappeler mon obscure naissance? pourquoi parler en termes si méprisans du pouvoir dont je suis revêtu?

GLENALVON.

Je ne songeais pas à blesser votre orgueil, qui, je le vois maintenant, est susceptible.

NORVAL.

Mon orgueil!

GLENALVON.

Dissimulez-le si vous voulez réussir. Oui, votre orgueil est excessif: cependant, par égard pour Randolphe, je ne vous laisserai pas livré à sa téméraire direction. Si vous vous irritez ainsi contre des hommes nobles, croyez-vous que ces hommes nobles endureront les mépris d'un berger?

NORVAL.

Les mépris d'un berger!

GLENALVON.

Oui, si vous fixez sur des guerriers ces regards dédaigneux, que deviendrez-vous?

NORVAL, à part.

Si l'on savait! (*Haut.*) Ne crains-tu pas le châtiment de ta présomption?

GLENALVON.

Ah! me menacez-vous?

NORVAL.

N'as-tu pas entendu?

GLENALVON.

J'avais peine à le croire. Cette question n'eût pas été faite à un plus noble ennemi : mais un être tel que toi...

NORVAL.

Qui crois-tu que je suis?

GLENALVON.

Norval.

NORVAL.

Je le suis. Et qu'est donc Norval aux yeux de Glenalvon?

GLENALVON.

Le fils d'un paysan, un vagabond sans asile ; rien de pire, s'il faut le croire lui-même.

NORVAL.

Traître que tu es, soupçonnes-tu ma véracité?

GLENALVON.

Ta véracité! Tu n'es que mensonge : l'enfer n'a pas d'imposture plus misérable que le vain récit que tu as fait à lord Randolphe.

NORVAL.

Si j'étais dans les chaînes, sans armes, et cassé de vieillesse, peut-être te répondrais-je outrage pour outrage ; mais comme je suis, je ne perdrai point le temps en de vaines injures : l'humble Norval est

d'une race qui se montre par des actions. Si je ne craignais de glacer ta prétendue valeur et de te voir trop tôt anéanti devant mon épée, je te dirais qui tu es : je te connais.

GLENALVON.

Ne sais-tu donc pas que Glenalvon est né pour donner des ordres à dix mille esclaves tels que toi ?

NORVAL.

Lâche ! c'en est trop ; tire ton épée et défends ta vie : j'avais dessein de te défier pour une autre cause. Le ciel accélère l'instant de ma vengeance : je vais te châtier en mon nom et en celui de lady Randolphe.

(Lord Randolphe survient.)

LORD RANDOLPHE.

Arrêtez, je vous l'ordonne. Celui des deux qui frappe l'autre se déclare mon ennemi.

NORVAL.

Toute autre voix que la vôtre me menacerait en vain, noble Randolphe.

GLENALVON.

Entendez-le, milord ; il est d'une condescendance extraordinaire : remarquez l'humilité du berger Norval.

NORVAL.

Maintenant tu peux m'injurier en sûreté.

(Il remet son épée dans le fourreau.)

LORD RANDOLPHE.

Cessez de vous défier l'un l'autre : déclarez-moi la

cause de la querelle, afin que je prononce entre vous.

NORVAL.

Non, mon bon seigneur; malgré le respect que je ressens pour vous, je ne plaide point ma cause et ne demande point votre jugement. Je rougis de répéter... Non, je ne pourrai jamais répéter les noms injurieux qui sont sortis de sa bouche. Je dois l'hommage d'un sujet au seigneur suzerain de ma terre natale; mais je rejetterais même son auguste arbitrage. Dans mon sein règne un autre maître, l'honneur, seul juge et seul arbitre dans sa propre cause. Si mon discours vous offense, noble Randolphe, révoquez vos faveurs, et souffrez que Norval quitte ces lieux comme il y est venu, seul, mais non déshonoré.

LORD RANDOLPHE.

J'emploîrai ici ma médiation avec impartialité. L'ancien ennemi des Calédoniens arbore ses bannières dans nos campagnes épouvantées; suspendez vos ressentimens jusqu'à ce que les armes de votre patrie aient repoussé ces barbares ravisseurs : vous déciderez alors votre querelle particulière.

GLENALVON.

J'y consens.

NORVAL.

J'y consens aussi.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Le banquet est prêt.

LORD RANDOLPHE.

Nous nous y rendons.

(Le domestique sort.)

GLENALVON.

Norval, que notre querelle ne trouble point cette heure consacrée à la joie, et ne faisons point outrage à l'hospitalité de Randolphe. Ni la haine, ni la colère, n'altéreront mon visage. Adoucis toi-même tes regards; ne donnons aucune inquiétude à la noble châtelaine.

NORVAL.

Ne croyez pas, seigneur, que mon ressentiment soit si léger. Quand nous reprendrons notre querelle, ce sera un combat à mort.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le parc, dont on apercevait les arbres de la cour où se sont passés les actes précédens.

DOUGLAS entre.

Voici le lieu du rendez-vous, le centre de la forêt; voici le chêne, monarque de ces ombrages. Que cette heure de la nuit est douce et solennelle! La lune à la lumière argentée poursuit sa course paisible dans un ciel si pur, que je pourrais compter le nombre des astres qui l'accompagnent. Le souffle de la brise soulève à peine les feuilles; l'onde, fuyant sur son lit de cailloux, semble recommander le silence par son doux murmure. Si nos pères méritent quelque foi, c'est dans un tel lieu, dans une heure semblable, que les esprits sont descendus pour s'entretenir avec l'homme et lui révéler les secrets du monde inconnu.

(Le vieux Norval entre.)

LE VIEUX NORVAL.

C'est lui; mais s'il allait me repousser. Je crains ses justes reproches. (*Douglas se retourne et l'aper-*

çoit.) Pardonne, pardonne; pourras-tu pardonner l'homme intéressé qui éleva l'héritier de Malcolm comme le fils d'un pasteur?

DOUGLAS.

Ne te prosterne point à mes pieds; tu es encore mon père : ta présence désirée complète ma joie. Sois le bienvenu; tu partageras ma fortune, et tu vivras toujours honoré avec Douglas.

LE VIEUX NORVAL.

Et tu m'appelles ton père? Oh! mon fils, il me semble que je donnerais ma vie pour réparer le tort que je t'ai fait : combien je fus criminel de cacher si long-temps dans un désert la fleur de ta jeunesse!

DOUGLAS.

Le fruit qui a succédé à cette fleur n'en a pas été plus mauvais. Parmi les bergers, sous l'humble chaumière, j'ai reçu quelques leçons que je n'oublierai point quand j'hériterai de ces superbes tours. Après avoir été berger, je me montrerai toujours l'ami du pauvre; quand mes vassaux s'humilieront devant moi, Norval modérera l'orgueil de Douglas.

LE VIEUX NORVAL.

Que je vive seulement pour voir ton élévation! Hélas! mes terreurs sont cruelles. Oh! quitte ces lieux et ces fatales tours.

DOUGLAS.

Et pourquoi?

LE VIEUX NORVAL.

Lord Randolphe et son cousin en veulent à ta vie.

DOUGLAS.

Comment le sais-tu?

LE VIEUX NORVAL.

Je vais t'en instruire. J'avais quitté à l'approche du soir le lieu secret que m'avait désigné la sollicitude de ta mère, et je suivais gaiement les sentiers, bien connus de moi, qui mènent au château. Tout à coup j'ai été alarmé par les sons inattendus de deux voix en conversation sérieuse. Deux personnes sont survenues. Je me suis caché, et sans être vu je les ai entendu se nommer, en se parlant, l'un, lord Randolphe, l'autre, Glenalvon. Ils s'entretenaient de toi et de ta noble mère. Leurs paroles étaient menaçantes, quoique je n'aie pu qu'imparfaitement en saisir le sens. Ils s'étonnaient d'une étrange découverte, et plusieurs fois se promettaient la vengeance.

DOUGLAS.

La vengeance! et pourquoi?

LE VIEUX NORVAL.

Pour vous punir d'être ce que vous êtes, l'héritier de sir Malcolm. Quelle autre offense avez-vous commise? Quand ils se sont éloignés, j'ai été de nouveau me cacher dans la chaumière pour y rêver aux moyens de vous informer de ce méchant dessein; mais n'en trouvant aucun, je suis enfin accouru moi-même, dans mon inquiétude, errant autour du château d'un pas fatigué, jetant çà et là des regards attentifs. La Providence vous conduit à ma rencontre; que votre courage

ne vous fasse point mépriser l'avis que je vous donne.

DOUGLAS.

Je ne le méprise pas. Ma mère m'a prévenu de la lâche perfidie de Glenalvon; mais je ne saurais soupçonner le noble Randolphe. Dans notre combat avec ses vils assassins, j'ai admiré sa grande âme. Il a toute ma confiance.

LE VIEUX NORVAL.

Beaucoup trop, je le crains.

DOUGLAS.

J'attends ici ma mère. Elle va connaître ce que tu viens de me dire. Je suivrai ses conseils. Ceux d'une mère sont toujours guidés par la prudence; éloigne-toi, ta présence pourrait empêcher notre entrevue.

LE VIEUX NORVAL.

Que ma bénédiction t'accompagne! Puisse la main du ciel, qui te préserva des vagues et des glaives ennemis, ne pas t'abandonner; devrait-elle tourner contre moi tout ce qui menacerait ta tête!

(Il sort.)

DOUGLAS.

Il m'aime comme un père. Non, il ne perdra point le fils qu'il aime, quoique ce fils ait trouvé un plus noble père. Jour fécond en événemens, combien tu as changé ma destinée! Le hasard m'avait relégué sur les flancs glacés d'une aride montagne, pour m'y flétrir sur un sol où je n'étais pas né. Aujourd'hui, transplanté comme une fleur

dans un vallon aimé du soleil, j'y vois croître rapidement ma fortune. Astres étincelans, glorieuse armée du ciel, à qui je me suis souvent plaint de mon sort, écoutez le vœu constant de mon âme Que je meure ou que je survive, je n'ambitionne que la gloire ; puisse ce ciel inspirer à quelque Danois à la taille gigantesque de porter un fier défi à notre armée. Avant qu'il ait parlé, je l'accepte pour vaincre comme Douglas, ou pour mourir comme lui.

(Lady Randolphe entre.)

LADY RANDOLPHE.

Mon fils, j'ai entendu une voix.

DOUGLAS.

C'était la mienne.

LADY RANDOLPHE.

Ne te plaignais-tu pas du malheur qui force une mère et son fils de se chercher ainsi, pendant la nuit à la faveur de ce sombre ombrage ?

(Elle l'embrasse.)

DOUGLAS.

Non. Dans cet heureux jour, vrai jour de ma naissance, mes paroles et mes pensées sont toutes inspirées par l'espoir et la joie.

LADY RANDOLPHE.

L'inquiétude et la tristesse disputent encore mon cœur à ces deux sentimens. Maintenant, écoute mon conseil.

DOUGLAS.

D'abord permettez-moi de vous apprendre ce qui pourrait changer la nature de vos avis.

LADY RANDOLPHE.

Mon cœur pressent quelque fatal événement.

DOUGLAS.

Ce que je vais dire semblerait l'annoncer. Ce soir même, le bon vieillard Norval, caché dans ce bois, a entendu une conversation entre Randolphe et Glenarvon. Ils parlaient de moi avec de terribles menaces, et quelquefois vous nommaient aussi. Il s'agissait entre eux d'une étrange découverte ; et par intervalle ils prononçaient des sermens de vengeance.

LADY RANDOLPHE.

Protège-nous, grand Dieu! nous sommes trahis. Ils auront découvert le secret de ta naissance. L'héritier de sir Malcolm vient réclamer son patrimoine, et ils veulent se venger. Peut-être à présent même, armés, préparés pour le meurtre, ils n'attendent qu'une heure plus sombre et plus silencieuse pour s'introduire dans la chambre où ils te croient endormi... Le ciel a voulu te sauver, ô mon fils, en te conduisant ici. Fuis vers le camp.

DOUGLAS.

Et je vous laisserais ici! Non. Rendons-nous ensemble au château, appelez les anciens serviteurs de votre maison, qui dans leur jeunesse furent nourris du pain de votre père, et dites-leur hautement que je suis votre fils. Si dans le cœur de ces hommes survit encore un reste d'attachement pieux, de fidélité ou de pitié, quelques-uns s'armeront pour

votre cause. Je n'en demande que quelques-
pour chasser ces spoliateurs de la demeure de
ancêtres.

LADY RANDOLPHE.

Oh! nature, nature! qui pourrait dompte
force de ton instinct! O toi, véritable fils du
méraire Douglas, ne va point te précipiter
perte; conserve-toi et je n'ai rien à craindre
n'ont aucun dessein de me frapper moi-mé
Ton séjour ici ne fait qu'exposer inutilemen
précieuse vie. Ce sentier détourné conduit à l
vière; traverse-la où tu verras une route b
qui aboutit au camp. Fais-toi amener sans re
en présence de lord Douglas, montre-lui ces bi
que son frère portait; ton regard, ta voix, lui
suaderont la vérité, que je confirmerai bientô
des preuves irrécusables.

DOUGLAS.

Je cède et j'obéis. Cependant ce départ m
chire le cœur; une voix secrète me dit de r
pour défendre la vie d'une mère. J'ai souvent
récit de maint exploit achevé par un bras seul
ennemis ne sont que deux : laissez-moi dem
et voir s'il est quelque bouclier capable de défi
Glenalvon.

LADY RANDOLPHE.

Si tu aimes ta mère, si tu respectes la mé
de ton père, renonce à ce projet. Je n'ai
qu'une chose à dire avant ton départ : T
long-temps perdu pour moi, et je retrouve
fils dans des temps bien dangereux. J'ai tout à

dre de la guerre et des combats. Je ne vois que trop où te pousse ton bouillant caractère. Je te retrouve aujourd'hui, après avoir désespéré si longtemps de te revoir. Si tu lâches la bride à ta téméraire valeur, demain je puis être à jamais privée de mon fils. L'amour que je te portai quand tu n'avais pas encore vu le jour, me fit encore aimer la vie quand j'appris le trépas de ton père valeureux : si tu péris aussi, je n'ai plus d'amour ni d'espoir dans ce monde désert pour moi. Mon fils, souviens-toi de ta mère!

DOUGLAS.

Que dirai-je? Quelle consolation pourrai-je vous donner? Que le dieu des combats épargne ma vie pour ma mère; à cause d'elle je modérerai ma soif de gloire. Mais considérez cependant que ce n'est point un nom vulgaire parmi les guerriers que le nom que je réclame; comment croira-t-on à la timide prudence d'un Douglas? Les ennemis de la patrie doivent attester qui je suis; je veux prouver ma naissance par les coups que je destine aux Danois, jusqu'à ce qu'amis et ennemis avouent que je ne démens point ma race. Si je succombe dans la bataille, ne blâmez pas votre fils, qui n'aurait pu vivre sans honneur.

LADY RANDOLPHE.

Je ne veux point dire ce que sent mon cœur; j'aime trop encore cette valeur qui fait toute ma crainte. Adieu, mon fils, mes conseils sont inutiles. (*Elle l'embrasse.*) Tout sera comme le ciel l'aura voulu. (*Ils se séparent.*) Ne me regarde pas, tu te tromperas de sentier. Je vais mieux te l'indiquer.

(Elle va indiquer le sentier à son fils ; et au moment où ils se séparent, on voit entr lord Randolphe et Glenalvon.)

LORD RANDOLPHE.

Pas en sa présence; maintenant.

GLENALVON.

Je suis prêt.

LORD RANDOLPHE.

Non. Je t'ordonne de demeurer. J'irai seul. Il n sera jamais dit que je combattis à forces inégal contre un homme mortel. La plus noble vengeanc est la plus complète.

(Il sort.)

GLENALVON, fait quelques pas dans la même direction du théâtre ; écou et dit :

Démons de la mort, venez assurer mon glaive le guider à un double exploit. L'amant et l'épou doivent périr tous deux.

LORD RANDOLPHE, derrière la coulisse.

Défends-toi, scélérat, défends-toi.

DOUGLAS, dans la coulisse

Ne m'attaques point, lord Randolphe, si tu tie à la vie.

(Cliquetis d'épées.)

GLENALVON, courant du côté du bruit.

Voici le moment.

(Lady Randolphe entre du côté opposé, faible et respirant à peine.)

LADY RANDOLPHE.

Lord Randolphe, arrête! Tout est à toi; ma épargne, épargne mon fils!

(Douglas entre avec une épée dans chaque main.)

DOUGLAS.

La voix de ma mère ! Je puis encore la défendre.

LADY RANDOLPHE.

Il vit ! il vit; oh ! béni soit à jamais le ciel ! Mais mon fils, je t'ai vu tomber.

DOUGLAS.

C'était Glenalvon; je venais de désarmer Randolphe, lorsque le lâche est accouru par derrière; mais je l'ai terrassé.

LADY RANDOLPHE.

Ah ! tu es blessé; ô mon fils, quelle pâleur couvre ton visage. Le ciel me priverait-il de mon fils ?

DOUGLAS.

Ne perdez pas l'espérance; je sens une légère faiblesse, elle ne durera pas.

(Il s'appuie sur son épée.)

LADY RANDOLPHE.

Il n'est plus d'espérance, il faut nous séparer ! la main de la mort est sur toi ! oh ! mon fils bien-aimé ! Douglas ! Douglas !

(Douglas s'affaiblit de plus en plus)

DOUGLAS.

Nous nous séparons trop tôt : je n'ai pas été longtemps Douglas ! O destinée, tu te montres sévère envers moi. Étranger à moi-même, j'ai vécu jusqu'à ce jour pauvre et obscur.

LADY RANDOLPHE.

Le ciel t'avait-il réservé pour un semblable trépas ?

DOUGLAS.

Ah! si j'étais mort comme mes valeureux ancêtres, en donnant la victoire à nos guerriers par mes derniers coups! comme eux j'aurais reçu la mort en souriant; mais périr ainsi par la main d'un lâche! et me voir arraché à la gloire dont aucun mortel n'avait jamais tant désiré de parcourir la carrière!

LADY RANDOLPHE.

Entends-nous, éternelle justice, lève ton bras vengeur!

(Douglas tombe.)

DOUGLAS.

Je meurs inconnu; aucune langue ne parlera de moi. Quelques nobles âmes, jugeant les autres par elles-mêmes, pourront prédire peut-être ce que j'aurais été et croire que la vie seule a manqué à ma gloire; mais, ma mère, qui te consolera?

LADY RANDOLPHE.

O désespoir, désespoir!

DOUGLAS.

Si le ciel eût daigné me laisser vivre quelque temps encore!.... mes yeux attachés sur toi s'obscurcissent de plus en plus, ô ma mère!... ma mère!

(Il meurt.)

(Lord Randolphe entre avec Anna.)

LORD RANDOLPHE.

Tes révélations, dont je ne doute plus, m'ont percé le cœur! je suis la honte de la chevalerie et des guerriers! Ah! si mon brave libérateur survit à la blessure que lui a portée le traître!

ANNA.

Hélas! voyez, seigneur.

LORD RANDOLPHE.

La mère et le fils! ô malheureux que je suis! Suis-je la cause de ce cruel événement! non, ce n'est pas moi. Ce traître sans égal distilla dans mon âme une fatale et folle jalousie.

ANNA.

Ma maîtresse vit : l'angoisse de la douleur a seulement suspendu en elle l'usage de ses sens.

LORD RANDOLPHE.

Mais mon libérateur n'est plus. [Les hommes estimaient naguère lord Randolphe, et vantaient sa sincérité, son honneur sans tache. Dans ma jeunesse j'acquis de la gloire sous les saintes bannières de la croix; c'est après l'été de ma vie que la honte vient me visiter; l'infamie, la haine publique vont fondre sur moi; car tout l'univers croira que Randolphe a égorgé l'héritier de sir Malcolm.]

(Lady Randolphe revient à elle.)

LADY RANDOLPHE.

Où suis-je? toujours dans ce monde de malheur! le désespoir ne peut-il briser un cœur aussi attristé que le mien.

[Ma jeunesse s'écoula dans la douleur, mais alors l'espérance émoussait ses traits les plus aigus; le Dieu tout-puissant dans sa colère me destinait à offrir un spectacle capable d'épouvanter les mortels.]

LORD RANDOLPHE.

Oh! désespoir! c'est au milieu de tant de douleurs que je dois proclamer mon innocence!

LADY RANDOLPHE.

Ton innocence!

LORD RANDOLPHE.

Mon crime est l'innocence même, comparé à celui dont tu me crois coupable.

LADY RANDOLPHE.

Je ne pense point à toi; qu'ai-je à faire avec toi, ou avec qui que ce soit au monde? mon fils, mon fils! si beau, si brave; que j'étais fière de toi et de ton courage! Mon cœur abusé allait au delà de ce jour, et je me voyais déjà entourée de tes fils qui m'auraient rendu l'enfance de leur père, et auxquels j'eusse donné les noms de mon frère et de mon époux. Maintenant il n'est plus d'espoir! tout à l'heure encore j'étais épouse; hélas! et j'étais mère. Mais que suis-je maintenant?.... Mais je suis enfin maîtresse de mon sort. Mon fils et mon époux m'appellent.

(Elle sort en fuyant.)

LORD RANDOLPHE.

Anna, suis-la; j'irais-moi-même, si je ne craignais que, dans ce moment de désespoir furieux, ma présence ne lui fût odieuse.

(Anna sort.)

(Le vieux Norval entre.)

LE VIEUX NORVAL.

J'ai entendu des cris de douleur! que le ciel conserve mon fils!

LORD RANDOLPHE.

Déjà la foule oisive, prodigue de mépris, vient-elle insulter Randolphe : retire-toi.

LE VIEUX NORVAL.

Je ne vous crains pas. Je resterai ici ; je suis, seigneur, votre complice dans le meurtre. Oui, mon âme vous a aidé à détruire cette jeune fleur. O le plus noble de tous les enfans ! âme tendre, brave et généreuse ! et moi, malheureux, qui voyais cette âme si grande s'élever au-dessus des lieux étroits dans lesquels je la renfermais, sans que ses vertus m'aient forcé à lui rendre justice et à révéler un secret qui, connu plus tôt, t'aurait placé hors de l'atteinte de son meurtrier. Oh ! je suis bien puni ! ces cheveux blancs auraient dû être traînés sur la terre, et non ceux de Douglas.

(Il s'arrache les cheveux et se jette sur le corps de Douglas.)

LORD RANDOLPHE.

Je te reconnais maintenant ; [je pardonne à ta hardiesse ; mon orgueil est humilié.] Je te destine un asile paisible, si la douleur consent à ne t'y point accabler. Je récompenserai, quoique je ne puisse punir... Infernal Glenalvon ! il n'a pas eu le sort qu'il méritait, le traître ! quoique, frappé par la main qui lui était odieuse, écumant de rage, il soit mort en maudissant son vainqueur.

(Anna entre.)

ANNA.

Milord ! milord !

LORD RANDOLPHE.

Parle ; je m'attends à tout ce qu'il y a d'horrible.

ANNA.

Horrible en effet.

LORD RANDOLPHE.

Matilde!...

ANNA.

N'est plus. Elle a couru comme l'éclair sur la colline, jusqu'aux rochers escarpés sous lesquels la rivière forme un abîme. Elle s'y est arrêtée aussi intrépide que l'aigle qui s'y pose, et soudain....

LORD RANDOLPHE.

C'est moi, hélas! c'est moi qui ai causé ce délire et qui l'ai poussée dans le précipice. Misérable que je suis!

ANNA.

Oh! si vous aviez vu son dernier regard! elle s'est arrêtée un instant sur le bord de l'abîme et y a plongé les yeux. Puis, levant son visage et ses mains vers le ciel, elle semblait dire : pourquoi suis-je réduite à ce désespoir! et elle s'est élancée dans le vide des airs

LORD RANDOLPHE.

Je ne me livrerai pas à de vaines plaintes dans le trouble qui égare mon âme. Il n'est plus pour moi de calme dans ce monde.... Ces blessures sont le fruit de la reconnaissance de Randolphe ; elles me parlent et empruntent la voix de la destinée pour m'annoncer ma fin. Je suis résolu ; je me jetterai dans la mêlée des batailles, et il n'est pas de

trépas capable de me faire reculer : pour toi, toujours fidèle à ta maîtresse, reçois cet anneau, gage de ma volonté. Que la pompe la plus splendide décore leurs funérailles. Randolphe espère ne plus reparaître dans ces lieux.

ÉPILOGUE.

Je demandais un épilogue, mais notre poëte ne veut pas écrire un seul mot, il prétend qu'il est très-absurde de contredire par des phrases comiques le ton sérieux de sa tragédie et d'interrompre votre douleur. Il ajoute d'un ton lamentable que la pitié est la meilleure et la plus noble passion du cœur humain ; car lorsqu'elle inonde le cœur elle y apporte le plaisir avec la peine, et lorsque sa source sainte se retire, semblable aux flots du Nil, elle laisse derrière elle un sol si fertile, que les vertus y germent sans culture et qu'on y voit croître en abondance les fleurs de la sympathie.

Telle a été sa réponse, elle sortait du fond de son cœur ; j'en ai été touché : je ne chercherai donc point par un spirituel épilogue à bannir de votre sein la céleste mélancolie.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE.

(1) Le kelpie, esprit des rivières, superstition écossaise dont sir W. Scott a souvent parlé.

LE CADENAS,

OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES,

PAR ISAAC BICKERSTAFF.

NOTICE

SUR

LE CADENAS.

Le nom de l'auteur de cette pièce rappelle un de ces personnages fictifs auxquels Addisson et Steele surent donner une originalité si piquante. La notice sur sa vie et ses ouvrages précédera *Lionel* et *Clarisse*, le plus intéressant de tous les opéras comiques anglais après la *Duena*. Rien de plus léger et de moins neuf que le cadre de celui-ci, emprunté à une nouvelle de Cervantes. Un vieillard soupçonneux, qui est dupe d'une inutile précaution, une ingénue qui lui préfère selon l'usage un aimable étudiant, un jeune homme qui jure qu'il aime et qui le chante, une duègne qui fait la sévère et se laisse séduire fort aisément : voilà des personnages qui n'ont plus rien de fort original. Un nègre paresseux, malin et naïf à la fois, est le gracioso de ce canevas espagnol. Quand on a vu Éme-

ry (1) prêter à ce rôle son jeu franc, et son *humour* divertissante, on conçoit que cette bluette attire du monde, surtout si miss Kelly, qui ajoute tant de charme aux plus heureuses conceptions dramatiques, veut bien se charger de faire valoir l'ingénue de la pièce. Le chant est l'âme de ces sortes d'ouvrages; rien ne peut le suppléer pour le lecteur. Nous avons essayé de donner ariette pour ariette. Quoique, sans oser nous dire poëte, nous ayons pu faire parfois de moins mauvais vers que ceux-ci, nous ne croyons pas que la poésie du Padlock perde beaucoup à l'équivalent. En Angleterre comme en France, le mot de Beaumarchais est vrai: ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante. Cependant il faut avouer que quelquefois nous avons entendu aux théâtres de Londres des couplets passables, surtout quand la jolie miss Tree ou miss Stephens, le rossignol de Covent-Garden en chantaient les paroles. Mais, en général, Dieu préserve nos oreilles du chant des Anglais! Pour ce qui est de la musique de leurs opéras comiques, elle est quelquefois assez bonne,

(1) Cet acteur, qui m'a quelquefois rappelé Michot, est mort au mois de juillet dernier.

mais c'est toujours quand nos compositeurs de Paris en ont fait les frais. Malheureusement si les airs et les ouvertures de nos musiciens passent le détroit, leur gloire y est perfidement étouffée. Les soi-disant compositeurs anglais, avec une impudence rare, se gardent bien de nommer ceux qu'ils pillent. Il en est de même pour nos auteurs! nous sommes les pourvoyeurs de tous les théâtres de la Grande-Bretagne. Depuis 1814, on ne fait plus qu'y copier, souvent avec maladresse, nos comédies, opéras, vaudevilles, etc., etc. Mais cette *collection de théâtres étrangers* est toute au profit des traducteurs. Ceux-ci se donnent tout au plus la peine de changer les titres. Ainsi, Adolphe et Clara, s'appelle *Matrimony* (le Mariage), petite comédie anglaise; *le Voyage à Dieppe*, *un Tour à Brighton*, etc., etc. La comédie si gaie des Étourdis amuse aussi les Anglais sous un titre de localité; mais croyez-vous que l'on connaisse de l'autre côté de la Manche les noms d'Andrieux, de Duval, de Picard? Les pirates littéraires de Londres ont trop *d'esprit* national pour cela.

Il faut donc consulter un habitué de nos théâtres, avant de traduire dans cette collection

aucune de leurs pièces modernes. Le sujet du *Cadenas* n'est certes pas non plus inconnu chez nous : mais il est curieux de voir quel parti nos voisins tirent des matériaux puisés à un fond commun : Il s'agit de faire connaître aussi ce qui a plu et ce qui plaît encore au parterre anglais. Or, le *Cadenas* a eu cinquante-trois représentations consécutives lors de sa première apparition, et il est resté depuis au répertoire. Ce qui précède doit faire pressentir que les traducteurs des chefs-d'œuvre dramatiques étrangers ne sauraient trouver en Angleterre une mine riche en fait de comédies à couplets et à roulades, quoique le goût de ces sortes de pièces y soit devenu exclusif. Ce goût, qui n'est qu'une manie ridicule chez un peuple anti-musical, va jusqu'à faire introduire du chant dans les drames les plus graves : le couplet, amené tant bien que mal, est souvent en contradiction manifeste avec le ton du rôle. Mais il faut du chant pour les loges comme pour la galerie; qu'importe le sens commun? On ne fait pas tant de façon pour le sacrifier sur la scène anglaise!

A...e PICHOT.

LE CADENAS.

PERSONNAGES.

DON DIÉGO.
LÉANDRE.
MONGO.
LÉONORE.
URSULE.
ÉTUDIANS, etc.

La scène se passe à Salamanque.

LE CADENAS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Jardin attenant à la maison de don Diégo.

DON DIÉGO entre rêvant.

AIR :

Voyons, pensons en homme sage,
Car il s'agit du mariage....
Être ou n'être pas (1) un mari,
C'est la question aujourd'hui.
Gare, gare le cocuage!...
Qu'on en dise ce qu'on voudra,
Pour braver ce vilain mot-là
Il faut avoir un fier courage....
Mais la peur grossit le danger;
Par les verroux et par les grilles,
Seule sûreté des familles,
Je saurai bien me protéger.

Ursule!

(Ursule entre.)

URSULE.

Me voilà. Que désire votre seigneurie?

DIÉGO.

Où est Léonore ?

URSULE.

Dans sa chambre, monsieur.

DIÉGO.

En voilà la clef. Voici celle du grand vestibule, celle de la porte du premier étage, et celle de la porte du second. Cette double clef-ci ferme le loquet d'en bas, cette autre, la porte d'entrée.

URSULE.

Je les connais toutes.

DIÈGO.

Vous savez, Ursule, que lorsque je reçus Léonore de son père et de sa mère, je devais, d'après nos conventions, la garder trois mois dans ma maison, et, au bout de ce terme, la leur rendre telle qu'elle m'avait été remise, avec deux mille pistoles pour dot, si je n'en faisais pas ma légitime épouse.

URSULE.

Oui, et l'on est venu secrètement s'informer à moi si l'on pouvait se fier à votre seigneurie : mon Dieu! ai-je répondu, il y aura, ce premier août, neuf ans et neuf mois que je vis avec monsieur, et je n'ai vu rien que d'honnête en lui. Et cela est vrai; car je vous le déclare à vous-même, si ce ne l'était pas, vous auriez mal choisi en voulant vous attacher Ursule; Dieu merci, je suis pauvre, mais je suis honnête, et je ne vivrais pas avec un homme qui voudrait me toucher illégitimement.

DIÉGO.

Ursule, je vous crois, et vous êtes particulièrement heureuse que votre âge et votre figure vous préservent de toute tentation; mais ce n'est pas ce dont il est question : les parens de Léonore, après quelques difficultés, consentirent à mes propositions; or, étant pleinement satisfait du caractère et de la conduite de leur fille, que je désirais connaître, et le terme de l'épreuve que j'en ai voulu faire expirant aujourd'hui, je suis décidé à remplir mes engagemens en l'épousant demain.

URSULE.

Le ciel vous bénisse l'un et l'autre.

DIÉGO.

Pendant le temps qu'elle a vécu avec moi, elle n'a jamais été un moment hors de ma vue. Maintenant dites-moi, Ursule, ce que vous avez remarqué en elle.

URSULE.

Elle est toute douceur et toute ingénuité, monsieur, et néanmoins, je vous assure, spirituelle et pleine de sens. Pardienne! quand elle veut, elle est aussi fine qu'une aiguille.

DIÉGO.

Vous n'avez pu découvrir en elle aucune affection particulière.

URSULE.

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai remarqué dernièrement...

DIÈGO.

Voyons, quoi donc ?

URSULE.

Qu'elle a conçu une affection toute partic pour le petit chat.

DIÉGO.

Oh ! c'est là tout ?

URSULE.

Oui, sur ma foi; je ne crois pas qu'elle ait tre affection.

DIÉGO.

Et pour moi, Ursule ?

URSULE.

Oh ! oui; pour le petit chat, et pour voi pour ses oiseaux, et pour la messe ! J'ai rem dernièrement qu'elle est devenue très-affecti pour la messe, à laquelle vous la laissez al bon matin.

DIÉGO.

Fort bien ! je vais aller trouver ses parens leur faire connaître ma résolution. Je ne l'em rai pas avec moi, parce que, habituée comi l'est à une vie retirée, que je veux qu'elle cor ce serait aller contre mon système. Je revi demain matin avec les bonnes gens. Jusq Ursule, je me repose sur vous ; veillez b mon absence, si vous voulez me plaire.

URSULE.

Oh ! je veillerai, monsieur; s'il est dan

manque une veuve plus en état de veiller sur une jeune fille....

DIÉGO.

Allez me chercher Léonore.

URSULE.

AIR :

Hommes trompeurs, Ursule vous défie,
Je suis pour vous un vieux renard;
Et, pour trouver ma prudence endormie,
Il faudrait vous coucher bien tard.
Chassez, monsieur, toute triste pensée;
Je vous réponds de sa vertu :
Auprès de moi la jeune fiancée
Est comme avec son prétendu !

DIÉGO.

J'ai rêvé l'autre nuit que j'allais à l'église avec Léonore, pour y recevoir la bénédiction conjugale, lorsque nous avons été rencontrés par un troupeau de bœufs... De bœufs!... je n'aime pas ce bétail-là; j'aurais préféré rencontrer un troupeau de moutons.

(*Léonore entre avec un oiseau sur son doigt ayant une ficelle attachée à sa pate, et qu'elle tient de l'autre main.*)

AIR.

LÉONORE.

Joli petit serin,
Joli petit volage,
Ne soyez pas mutin;
Restez dans votre cage!

Pourquoi voulez-vous fuir
La main qui vous caresse ?
Qui pourrait vous chérir
Comme votre maîtresse ?

Où trouver pourriez-vous
Un bonheur aussi doux?
Joli petit volage,
Restez dans votre cage.

DIÉGO, s'avançant.

Joli petit serin,
Joli petit volage,
Ne soyez pas mutin,
Restez dans votre cage.

Léonore!

LÉONORE, mettant l'oiseau dans la cage.

Me voici.

DIÉGO.

Regardez-moi en face, et écoutez-moi attentivement.

LÉONORE.

Je vous écoute.

DIÉGO.

Je vais ce soir trouver votre père et votre mère et je suppose que vous n'ignorez pas le motif de mon voyage. Voulez-vous être ma femme?

LÉONORE.

Je veux tout ce qui plaît à papa, à maman et à vous.

DIÉGO.

Mais ce n'est pas répondre! M'aimez-vous?

LÉONORE.

Ou....i.

DIÉGO.

Pourquoi soupirez-vous?

LÉONORE.

Je ne sais pas.

DIÉGO.

Quand vous vîntes ici, vous sortiez d'une petite et pauvre maison, mal située, plus mal meublée encore; vous n'aviez point de domestiques, et vous étiez obligée d'aider votre mère à faire le ménage.

LÉONORE.

Oui; mais quand nous avions fini, je pouvais regarder à la fenêtre, ou aller me promener dans la campagne.

DIÉGO.

Peut-être vous n'aimez pas à rester enfermée.

LÉONORE.

Non, sans doute.

DIÉGO.

Je disais donc que je vous retirai de cette pauvre chaumière où vous travailliez péniblement, pour vous transporter dans cette belle maison, et ce beau jardin. Loin d'y être esclave, vous êtes maîtresse absolue; au lieu de porter une robe grossière, regardez-vous, je vous prie; vous voilà vêtue comme une princesse.

LÉONORE.

Magnifiquement, il est vrai.

DIÉGO.

Eh bien, Léonore, vous savez comment vous avez été traitée depuis que vous êtes avec moi; demandez-vous à vous-même maintenant si vous continueriez volontiers à vivre avec moi d'après ce *specimen*.

LÉONORE.

Specimen!

DIÉGO.

Oui, d'après la manière dont je vous ai trait
Selon...

LÉONORE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

DIÉGO.

Alors, ma chère, donnez-moi un baiser.

LÉONORE.

Adieu.

DIÉGO.

Approchez, Ursule.

AIR.

J'ai bien entendu dire
Que j'étais un barbon;
Sans doute on voulait rire :
Je n'en crois rien, non, non;
Car je sens dans mes veines
Couler un sang ardent,
Tel qu'un vin pétillant,
Ou semblable au torrent
Qui bondit dans les plaines.

Je serais un barbon!
Qui donc l'oserait dire!
Je n'en crois rien; non, non :
Sans doute on voulait rire.
Je me sens en ce jour,
Oui, je me sens encore
Tout dispos pour l'amour;
Ma belle Léonore,
Attends mon prompt retour.

(Il sort.)

LÉONORE.

Hélas! il est plein de bontés pour moi, sans ıte, et je dois l'aimer, sous peine d'être ingrate; is je ne voudrais pas l'épouser néanmoins, quoi- : je n'ose pas le lui dire. Les belles plumes, dit- font les beaux oiseaux; mais je suis certaine :lles ne font pas les oiseaux heureux. Un moi- u l'est plus dans les champs qu'un chardonneret s la cage. Il y a quelque chose qui me rend bien uiète : pendant que don Diégo me parlait, il me ıblait n'avoir jamais rien vu d'aussi laid que lui, , mon Dieu! pourquoi ai-je oublié de lui de- nder la permission d'aller demain à la messe? ıs son absence, j'ai peur qu'Ursule ne veuille pas mener avec elle. Je voudrais bien lui en avoir nandé la permission.

AIR.

Ah! si j'étais une simple bergère
Qui dans les champs fait paître son troupeau,
J'irais du moins parcourir la clairière,
Et je jouerais avec mon jeune agneau.

Si quelque oiseau plaignait mon esclavage,
Et me prêtait ses ailes un moment,
Comme j'irais chercher dans le bocage
La liberté qui rend le cœur content!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Rue de Salamanque.

LÉANDRE entre avec DEUX ÉTUDIANS dans le costume de l'université.

LÉANDRE.

Son nom est don Diégo : voilà sa maison, telle qu'un couvent, ou plutôt une prison. Ses domestiques sont une vieille duègne et un esclave noir.

PREMIER ÉTUDIANT.

Et après avoir vécu un demi-siècle dans le célibat ce vieux barbon a choisi une jeune beauté de seize ans qu'il aperçut par hazard à une fenêtre.

SECOND ÉTUDIANT.

Et vous êtes amoureux de la jeune personne?

LÉANDRE.

Amoureux fou; et je ne crois pas lui être indifférent. Ayant découvert que son jaloux geôlier la menait chaque matin avant le jour à la chapelle d'un couvent voisin, je m'y suis rendu, déguisé en pèlerin, pour me placer aussi près d'elle qu'il m'était possible. J'ai changé plusieurs fois de costume pour la suivre, jusqu'à ce que je me sois convaincu qu'elle a remarqué et compris mes intentions.

PREMIER ÉTUDIANT.

Fort bien, Léandre; j'oserai dire qu'il n'y a p

dans toute l'université un jeune galant plus industrieux que vous pour dénicher une jeune fille.

SECOND ÉTUDIANT.

Mais où as-tu obtenu ces renseignemens?

LÉANDRE.

D'abord le bruit public éveilla ma curiosité, ensuite je parlai au nègre lui-même; je remarquai que lorsque tout le monde était couché dans la maison, il venait souvent prendre l'air à cette grille. Vous savez que je ne suis ni mauvais chanteur, ni mauvais musicien. Je m'armai donc d'une guitare, après m'être appliqué un taffetas sur l'œil, et adapté une jambe de bois à un de mes genoux; je nouai bientôt connaissance avec mon ami Mongo; il aime mes chansons et mes sarabandes. Me prenant pour un estropié, il me fait souvent part de sa pitance, et j'accepte pour éviter le soupçon.

PREMIER ÉTUDIANT.

Ainsi donc....

LÉANDRE.

Il m'a conté tous les secrets de la famille, un entre autres qui en vaut la peine; car il m'a informé hier que son maître va faire ce soir un court voyage, et qu'il ne sera de retour que demain, laissant sa jeune femme au logis.

SECOND ÉTUDIANT.

Allons, escaladons le mur.

LÉANDRE.

Doucement; je vais aller de ce pas chercher mon

déguisement, pour revenir épier le départ de don Diégo, j'aborderai de nouveau mon nègre, et j'essaierai si par son moyen je ne puis pas m'introduire dans la maison, ou du moins voir mon ange.

SECOND ÉTUDIANT.

Ton ange ! Est-elle donc si jolie ?

LÉANDRE.

Il est temps de nous retirer ; venez à mon logement, et je vous y dirai tout ce que vous pouvez désirer.

SCÈNE III.

L'extérieur de la maison de don Diégo ; fenêtres fermées, grille de fer.

DON DIÉGO ouvre la porte après avoir enlevé deux ou trois barres de fer qui servaient à l'assurer en dedans.

DIÉGO.

Avec les précautions que j'ai prises, je ne risque rien de laisser ma maison pendant un court espace de temps. Léonore n'a jamais montré la moindre inclination à me tromper ; d'ailleurs ma vieille est prudente et fidèle ; elle a toutes les clefs, et ne s'en séparera pas. Mais supposé.... supposé !... Par le cordon de saint François ! je ne lui laisserai pas le moyen de me jouer un mauvais tour. Une femme qu'on met dans l'impossibilité de tromper, est la seule vraiment fidèle, la seule à laquelle doive se fier le sage. Tenez bien, et vous ne perdrez pas, et

un excellent proverbe. J'enfermerai Ursule avec les autres. Il y a un crochet à la porte, et j'ai là-dedans un cadenas qui sera ma garantie. J'attendrai que le nègre soit revenu avec les provisions qu'il a été acheter, et les enfermant tous ensemble, j'aurai l'esprit tranquille en emportant la clef dans ma poche.

(Il se retire.)

(Mongo entre avec un gros panier.)

MONGO.

Allons, descendre toi, maudit panier, toi m'entraîner moi. Au diable le maître à moi qui toujours envoyer moi chercher quelque chose pour fatiguer moi comme un mulet. Au diable ses ordres et lui!

DIÉGO, rentrant.

Eh bien!

MONGO.

Ah! maître, Dieu vous bénisse!

DIÉGO.

Qu'est-ce que tu marmottes là entre tes dents, coquin?

MONGO.

Rien, maître; seulement moi dire vous être un très-bon maître.

DIÉGO.

Pourquoi laisse-tu ton panier par terre?

MONGO.

Maître, moi être un petit brin fatigué.

DIÉGO.

Reprends ton panier, maraud.

MONGO.

Oui, maître, Dieu vous bénisse!

DIÉGO.

Non, laisse-le; maintenant que j'y pense, vie

MONGO.

Que dire vous, maître?

DIÉGO.

Peux-tu être honnête?

MONGO.

Moi ne pas savoir, maître; vous ne me l jamais demandé auparavant.

DIÉGO.

Peux-tu dire la vérité?

MONGO.

Que me donnerez-vous, maître?

DIÉGO.

Voilà un réal pour toi. Maintenant, parle tu s'il se passe quelque chose dans ma maison

MONGO.

Ah! maître, beaucoup de mal!

DIÉGO.

Comment! Et je l'ignore?

MONGO.

Mon maître, vous battre moi chaque jour votre canne. Certes, maître, cela être assez pour le pauvre homme nègre.

DIÉGO.

Allons! allons!

MONGO.

Là, maître, comment vous avoir le cœur de battre le pauvre homme nègre comme vous fîtes jeudi dernier?

DIÉGO.

Si tu ne veux que je te châtie encore, retiens ta langue.

MONGO.

Oui, maître, si vous ne battre plus moi.

DIÉGO.

Écoute-moi, te dis-je.

MONGO.

Vous savoir, maître, moi être très-bon serviteur.

DIÉGO.

Tu veux donc continuer?

MONGO.

Et moi devoir être traité doucement.

DIÉGO.

Si tu dis encore une syllabe...

MONGO.

Et moi être sûr, maître, vous ne pouvoir nier que moi travailler... travailler.... Moi faire la cuisine, faire les commissions, laver la vaisselle, faire le lit, cirer les souliers, et servir à table.

DIÉGO.

Tiens. (*Il le bat.*) Maintenant m'écouteras-tu?

MONGO.

Là, maître, si moi avoir jamais vu....

DIÉGO.

Je vais en voyage, et ne reviendrai que demai matin. Je t'ordonne de ne pas fermer l'œil de l nuit, de veiller comme un lynx; de monter con tinuellement et de descendre les escaliers, afin d donner l'alarme, si tu entends le moindre bruit Reste ici, animal pervers, et prends garde qu personne ne s'approche de la porte.... J'entre et re viens dans un moment.

(Il sort.)

MONGO.

Ainsi donc, moi devoir rester au froid toute l nuit; moi n'avoir point de sommeil, et pas de re mercîmens, et lui m'appeler voleur, fripon et co quin, comme pour me tenter.

AIR.

Bon Dieu, quelle dure existence
Je mène dans cette maison :
Le chien que l'on dresse au bâton
N'est pas plus à plaindre, je pense.
Mongo par-ci, Mongo par-là ;
Faites ceci, faites cela.
Quelque chose qu'il faille faire,
Pauvre Mongo c'est ton affaire.
Toujours aller, toujours venir,
Marcher toujours, toujours courir :
Maraud, vite, ou crains ma colère !
Hélas ! c'est à n'y plus tenir.
Pour l'autre monde, autant vaudrait partir.

(Il sort.)

(Don Diégo rentre avec Ursule qui, après avoir fait entrer le nègre, ferme la porte en dedans. Ensuite don Diégo s'approche sans être vu, place un gros cadenas et s'en va. Bientôt après, Léandre entre déguisé.)

LÉANDRE.

Ainsi donc, voilà mon vieil argus parti, et la soirée est aussi favorable à mes desseins que je pouvais le désirer... Maintenant, attirons mon ami Mongo; s'il est à portée d'entendre ma guitare, je suis sûr qu'il ne tardera pas à paraître.

MONGO, se montrant à la fenêtre.

Qui va là? Holà! hé!

LÉANDRE.

Le ciel vous bénisse, mon digne monsieur, votre seigneurie voudrait-elle un peu de musique ce soir?

MONGO.

Vous attendre un peu, moi descendre.

(Il vient à la grille.)

LÉANDRE.

J'ai ici une bouteille d'un cordial exquis, que m'a donné un charitable moine du couvent voisin; si votre grâce voulait le goûter.

MONGO.

Toi donner à moi une goutte à travers la grille; toi approcher, et ne point avoir peur : vieux maître il être parti, comme moi te le dire l'autre soir, et lui ne revenir que demain. Allons, toi faire musique et régaler nous d'une chanson.

LÉANDRE.

Je chanterai à votre seigneurie une chanson que

j'appris en Barbarie, quand j'étais esclave parmi l Maures.

MONGO.

Oui, toi la chanter.

LÉANDRE.

Il y avait un méchant et cruel Turc appelé Hél Abdallah-Mahomet-Scah, qui avait cinquante fen mes et trois cents concubines.

MONGO.

Pauvre homme! que faire avec lui, tant c femmes?

LÉANDRE.

Or ce Turc méchant avait une belle esclave chr tienne, nommée Isabelle; comme elle ne veut poi céder à son désir brutal, il tire son sabre, va l couper la tête, et voici ce qu'il lui dit : (*Il chan en s'accompagnant.*) Maintenant, écoutez la répon de l'esclave. (*Il chante en s'accompagnant.*) Main tenant vous allez voir comment ce méchant Turc dans sa rage, va de nouveau couper la tête de l belle esclave. (*Il chante en s'accompagnant.*) Main tenant vous allez entendre....

MONGO.

Que signifie, moi entendre? Moi ne comprendi pas. Si vous m'aviez dit que...

(Ursule paraît à la fenêtre.)

URSULE.

Mongo! Mongo!

MONGO.

Mongo, Mongo! Que diable vous demander?

URSULE.

Quel bruit d'enfer est cela ?

MONGO.

Gibier d'enfer vous-même. — Vous jouer, et ne faire pas attention à elle.

URSULE.

Je descends, si vous continuez.

MONGO.

Oui ; allons, ne pas écouter elle... Rien ici que pauvre homme, et lui chanter pour un morceau de pain.

URSULE.

Je ne veux point de pauvre homme près de notre porte. Écoutez, l'ami, savez-vous *Le plaisir de la fille abandonnée*, ou *la brune Marguerite de Castille ?* Ah ! Mongo ! si vous m'aviez entendu chanter quand j'étais jeune.

MONGO.

Diantre ! moi avoir assez d'entendre vous, maintenant que vous être vieille.

URSULE.

Je gazouillai comme un merle.

MONGO.

Maintenant, vous crier comme une chouette. Allons, vous jeter un sou à pauvre homme, et lui jouer un air à vous.

URSULE.

Où avez-vous perdu l'usage de votre jambe ?

LÉANDRE.

A la guerre, ma bonne dame; je fus pris par un corsaire de Barbarie, et emmené à Tunis, où, pendant onze ans et neuf mois, je vécus d'eau pure et de racines sans avoir un habit sur le dos, ni un coussin pour appuyer ma tête. Un infidèle m'acheta; il me donna l'estrapade sur les épaules, et la bastonnade sur la plante des pieds : or, comme je disais tout à l'heure, cet infidèle Turc avait cinquante-trois femmes et cent douze concubines.

URSULE.

C'était donc un coquin déraisonnable ?

(Léonor paraît à une autre fenêtre.)

LÉONORE.

Ursule.

URSULE.

Oh! sur ma vie, comment faire? Rentrez, rentrez. La belle affaire que nous nous attirerions. Brave homme, adieu.

LÉONORE.

Je ne puis pas rester plus long-temps seule; je vous en prie, laissez-moi prendre un peu l'air à la grille.

LÉANDRE.

Allons, bonne dame, permettez à la jeune demoiselle de rester, je lui jouerai une chanson d'amour pour rien.

URSULE.

Non, non, point de vos chansons d'amour ici; si vous pouviez nous jouer une sarabande, à la bonne heure, et si nous avions assez de place pour danser.

LÉANDRE.

Je ne suis qu'un pauvre homme ; mais si vous vouliez me laisser entrer dans le vestibule ou la cuisine, vous pourrez tous danser et je ne vous demanderai rien.

URSULE.

Ah! si ce n'était à cause de mon maître, je ne verrais pas grand mal à une petite récréation innocente.

MONGO.

Allons, vous laisser danser nous.

LÉANDRE.

C'est donc madame qui a les clefs ?

URSULE.

Oui, oui, j'ai les clefs.

LÉANDRE.

Avez-vous aussi la clef de ce cadenas, madame ? Il y a à la porte un cadenas qui serait, Dieu me bénisse, assez gros pour une prison d'état.

URSULE.

Que dites-vous? Un cadenas!

MONGO.

Oui, le voilà ; moi le sentir.

URSULE.

Il se défiait donc de moi?

MONGO.

Et si le feu prendre à la maison, aucun de nous pouvoir sortir pour sauver nous.

LÉANDRE.

Eh bien, madame, pour ne point vous donner de regret à vous et à la jeune demoiselle, je connais l'autre mur de votre jardin, et j'essaierai d'y monter si vous consentez à me laisser descendre de l'autre côté.

URSULE.

Pensez-vous pouvoir y parvenir avec votre jamb estropiée?

LÉANDRE.

Oh! oui, madame, j'en suis sûr.

URSULE.

En ce cas, sur mon âme, vous pouvez venir : j consens. Un cadenas! Mongo, venez avec moi da le jardin.

(Mongo et Ursule s'éloignent, Léandre et Léonore restent ensemble. La première p tie du quatuor est chantée par eux en duo; puis Mongo et Ursule reviennent chac à l'endroit où il était tout à l'heure.)

LÉONORE.

Oh! laissez-moi aller.

LÉANDRE.

Demeurez, charmante Léonore; pourquoi vou driez-vous fuir celui qui vous adore?

LÉONORE.

Oh! mon Dieu; je suis d'une frayeur...

LÉANDRE.

N'avez-vous pas remarqué, belle Léonore, le pè lerin qui vous a si souvent rencontrée à l'église? J suis ce pèlerin : un amant qui changerait de form

ussi souvent que Protée pour jouir de votre céleste ue.

QUATUOR.

LÉANDRE, LÉONOR, URSULE, MONGO.

LÉANDRE.

O toi, dont la beauté m'enchaîne,
Ah! daigne plaindre ma douleur.

LÉONORE.

Non, non, je dois fermer mon cœur
Au doux sentiment qui m'entraîne.
Ce cœur ne saurait être à vous :
Un autre de ce cœur dispose.

LÉANDRE.

Faut-il donc qu'un trésor si doux
Soit le partage d'un jaloux?

LÉONORE.

Un autre de mon cœur dispose :
Ce cœur ne saurait être à vous.
Je vous plaindrais bien, mais je n'ose.

URSULE.

Allons, brave homme, par-ici;
J'ai mesuré notre muraille.

MONGO.

Moi l'avoir mesurée aussi,
Et vraiment la trouver de taille
A se laisser franchir, l'ami.

LÉANDRE.

Le bonheur semble me sourire.
Refuseriez-vous d'y souscrire?
Ah! si vos lèvres disent non,
Docilement je me retire.

LÉONORE.

Laissez-le entrer dans la maison.
Je n'ose pas lui dire non ;
Mais je prétends qu'il se retire
Sans hésiter si je désire
Ne plus entendre sa chanson.

URSULE.

Il faudra qu'il nous le promette.

MONGO.

La promesse être bientôt faite.

LÉANDRE.

Par l'azur de ses jolis yeux,
Par l'incarnat de son visage,
Par son accent mélodieux,
Oui, je le jure et je m'engage...

MONGO.

Mon Dieu, mon Dieu, lui jurer bien
A faire trembler un chrétien!

URSULE.

Il suffit, venez, venez vite;
Nous danserons, nous chanterons.
Soyons heureux quand nous pouvons :
Si promptement le temps nous quitte!
Allons, allons, chantons, dansons.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

e dans la maison de don Diégo, avec des portes battan-
i s'ouvrent dans le fond de la scène. D'un côté est un
:r conduisant à un appartement, et par lequel vont et
ent les personnages; de l'autre est une porte basse con-
ıt à un cellier, et disposée de manière à ce qu'on
:y placer une bouteille, un verre, deux bougies, une gui-
t le déguisement de Léandre.

LE entre suivie de LÉANDRE dans un riche costume.

URSULE.

NTE! Ne m'en parlez plus, seigneur; moi, je
: dire, renommée dans toute l'Espagne par
rtu et ma discrétion; moi, la fleur et la quin-
:e des duègnes! Vous avez imprimé une tache
ıe réputation aussi pure qu'une feuille de pa-
lanc; je serai déshonorée, montrée au doigt,
ecevrai les noms les plus odieux à cause de

LÉANDRE.

quels noms vous donnera-t-on?

URSULE.

On dira que je suis une vieille entremetteuse.

LÉANDRE.

Fi donc! fi! les hommes sont mieux appris que cela. D'ailleurs, quoique introduit dans votre maison, soyez assurée que je n'y commettrai aucune offense. Si j'ai été coupable de quelque indiscrétion que l'amour soit mon excuse.

URSULE.

Sur ma vie, c'est un charmant jeune homme.

LÉANDRE.

Vous savez, ma chère et tendre Ursule, vous savez par expérience ce qu'est l'amour, et je suis sûr que vous avez souvent eu des admirateurs à vos pieds : vos yeux ont encore assez de feu pour me l'apprendre.

URSULE.

Mes yeux ne mentent pas; car, certes, quand j'étais jeune, j'étais grandement recherchée. Le bruit courut même qu'un jeune homme était mort d'amour pour moi : c'était un certain Joseph Pérez tailleur de son métier, grand et maigre comme un lévrier, et, si ma mémoire ne me trompe, son épaule droite était plus haute que la gauche de la largeur de la main; mais il était droit comme une flèche et chacun convenait qu'il faisait une boutonnière comme jamais tailleur n'en fit.

LÉANDRE.

Mais où est Léonore?

URSULE.

Où est-elle? Sur mon honneur, je l'ai enfermée dans la chambre sous trois verroux et une double serrure.

LÉANDRE.

Et ne nous laisserez-vous pas nous voir?

URSULE.

Qui, moi? Comment pouvez-vous me faire une semblable question? Réellement, seigneur, je prends cela très-mal.

LÉANDRE.

Vous ne m'entendez donc pas?

URSULE.

Je vous disais tout à l'heure que si vous me répétiez une telle proposition, vous me rendriez malade: je suis déjà sens dessus dessous.

LÉANDRE.

En vérité, ma meilleure amie.

URSULE.

Oh! soutenez-moi, ou je tombe.

LÉANDRE.

Je vous soutiendrai.

URSULE.

Et sentez-vous quelque compassion pour moi?

LÉANDRE.

Beaucoup.

URSULE.

Ah! vous avez de grands reproches à vous adresser pour faire couler des larmes de ces yeux qui

n'avaient pas pleuré depuis la mort de mon p
mari.

LÉANDRE.

Ah ! ne pensez pas à cela maintenant.

URSULE.

Sachez, seigneur, que vous ruinez une gr
discrète matrone ; cependant après tout, s
foi, je ne suis pas surprise que vous aimiez la
personne confiée à mes soins, car elle est bie
des plus douces personnes que j'aie jamais co
et, entre nous, notre maître est trop vieux pou
enfant.

LÉANDRE.

Ursule, prenez cet or.

URSULE.

Pourquoi, seigneur ?

LÉANDRE.

Seulement pour l'amour de moi.

URSULE.

Oh ! si ce n'est que pour l'amour de vous,
puis vous refuser ; car je vous aime, je vous l'a
Vous me rappelez mon cher époux : c'était u
homme. Je me souviens qu'il avait entre les
cils un signe de la grosseur d'une noisette ; m
voue que vous êtes mieux que lui du bas
figure.

LÉANDRE, à part.

La vieille s'attendrit.

URSULE.

Dieu vous protége; vous avez une tournure charmante

LÉANDRE.

Mais Léonore....

URSULE.

Ah, ah, ah! faire semblant d'être estropié! Je ne vis jamais jambe plus fine.

LÉANDRE.

Léonore!

URSULE.

J'y vais, seigneur.

LÉANDRE, à part.

Je ne m'en débarrasserai jamais.

URSULE.

Seigneur...

LÉANDRE.

Eh bien?

URSULE.

Voudriez-vous bien, seigneur, m'accorder la faveur d'un baiser?

LÉANDRE.

Diable!

(Il l'embrasse.)

URSULE.

Dieu soit loué; votre joue... Ah! j'ai vu le temps... Mais n'importe, je suis à la lie du vin aujourd'hui; cependant, seigneur, vous auriez dû avoir la politesse... Quand une dame vous offre...

(Elle sort.)

(Mongo entre.)

MONGO.

Ah! maître; vous, brave maître, que faire ici avec la vieille?

LÉANDRE.

Où est votre jeune maîtresse, Mongo?

MONGO.

Par Gog [2]! elle être sous clef. Mais pourquc pas me dire auparavant que vous être un ge homme?

LÉANDRE.

Ai-je donc donné une bourse pour rien?

MONGO.

Une bourse! Vous lui avoir donc donné arg Au diable la vieille. Pourquoi ne pas avoir dc l'argent à moi? Vous donner à moi aussi-bien elle; vous m'avoir vu le premier, maître.

LÉANDRE.

Tiens, tiens, es-tu content?

MONGO.

Moi aller préparer le souper, et d'abord des dre dans la cave. Mais dites donc, jeune maî demandez maintenant au vieux maître à quoi lui veiller, lui avoir des verroux, lui avoir des res, lui des murs et lui un cadenas?

LÉANDRE.

Chut! Léonore vient.

MONGO.

Mais, maître, vous promettre apprendre n que à moi?

AIR.

Si mon cœur est mélancolique,
Un air de guitare, un refrain,
M'ont aussitôt remis en train.
Mon grand remède est la musique.
Que ne puis-je tout à la fois
Entendre flûte, cor, guitare,
Cymbale, tambour et hautbois,
Faire aujourd'hui leur tintamarre!
Si le vieux maître survenait,
Bon gré, mal gré, lui-même il danserait.

(Il sort en dansant.)

(Léonore rentre avec Ursule.)

LÉANDRE.

O charmante Léonore! comment vous exprimer le ravissement de mon cœur? J'ai moi-même peine à me persuader dans mon trouble que je vous vois, que je puis vous parler librement.

URSULE.

Non, non, ce ne doit pas être librement, cela ne peut pas être; non, sur ma foi. Voilà mon vertige qui me reprend.

LÉONORE.

Écoutez, Ursule; j'ose dire que ce jeune homme n'a nul dessein de m'offenser. — N'est-ce pas, seigneur? Car je sais bien, pour moi, que pour rien au monde je ne voudrais pas lui nuire, ni à lui, ni à personne.

URSULE.

Allons, seigneur, où est votre luth? vous allez me voir danser une sarabande. Préférez-vous une chanson? ou bien, si vous aimez mieux la grâce

que l'agilité, je vais danser un menuet avec jeunesse.

LÉANDRE, à part.

Quelle folle! Je voudrais la voir à tous les dia

LÉONORE.

Mais qu'avez-vous donc, Ursule?

URSULE.

Ce que j'ai? Eh bien donc, ce que j'ai? (*A l dre.*) Ah! le seigneur Diégo n'a pas cette tour Je n'aime rien tant qu'un joli garçon avec jambe bien faite.

LÉANDRE, bas à Léonore.

Je vous en prie, laissons-la.

LÉONORE.

Comment faire?

LÉANDRE.

Rien de plus aisé. Je vais aller au jardin ave guitare : il fait clair de lune. Échappez-vous venir me rejoindre; belle Léonore, je vous jur votre innocence n'a rien à craindre.

LÉONORE.

Je n'en doute pas, avec un cavalier tel que v vous avez d'ailleurs pris tant de peine pour a un entretien avec moi, que je m'estimerais trè grate si je ne faisais pas tout pour vous obliger.

LÉANDRE.

Vous viendrez donc?

LÉONORE.

Je ferai mon possible.

LÉANDRE.

Et puis-je espérer que vous m'aimez?

URSULE.

Allons, allons, qu'est-ce donc que ce colloque? il faut que je voie ce qui se passe. D'ailleurs, seigneur, vous devez savoir que ce n'est pas honnête de se retirer dans les coins et de chuchoter devant quelqu'un.

LÉANDRE.

Bah!

URSULE.

Oui, vous pouvez dire ce qui vous plaît, seigneur; mais ce que je dis est ce qui est bien : j'oserais à peine moi-même me hasarder dans un coin avec vous. Non, je n'en ferais rien, je le proteste, je le jure.

LÉANDRE.

Belle Léonore, ma vie dépend de votre estime : voudriez-vous être cause de ma mort?

URSULE.

Non, non, jamais.

LÉANDRE.

Loin de vous d'un cruel délire
J'éprouve les tourmens, hélas!
Si vous ne voulez que j'expire,
De vous ne m'éloignez donc pas. } *Bis.*

(Il sort.)

URSULE.

Que je m'asseoie un peu. Venez ici, ma fille, je veux vous donner un bon avis : écoutez-moi donc bien, car j'ai quelques années de plus que vous.

LÉONORE.

Eh bien, ensuite.

URSULE.

Ensuite! Eh bien, il faut faire attention à ce que je vous dis. Comme je disais... Mais qu'allais-je dire?

LÉONORE.

Très-certainement je l'ignore.

URSULE.

Vous voyez que ce jeune homme vient de s'en aller; il m'a dit qu'il mourait d'amour pour vous: aurez-vous le cœur de le laisser mourir?

LÉONORE.

Certes, je ne voudrais rien faire de mal.

URSULE.

Voilà qui est bien : c'est ce que vous avez appris de moi. Ne vous ai-je pas mille fois dit et répété : Ne faites jamais de mal; ne vous l'ai-je pas dit? Répondez à cela.

LÉONORE.

Eh bien, ensuite.

URSULE.

Fort bien; écoutez-moi. Don Diégo est vieux, laid, jaloux, et cependant il pourrait vivre plus long-temps qu'un autre qui vaut mieux que lui.

LÉONORE.

Il a été plein de bontés pour moi, Ursule, et je dois faire mes efforts pour lui plaire.

URSULE.

Encore! Ne vous ai-je pas dit mille fois qu'il était

plein de bontés pour vous, et que vous deviez vous efforcer de lui plaire ? Ce serait un dur métier que de prêcher sans fruit du matin au soir.

LÉONORE.

Après tout, Ursule, j'aimerais mieux que ce cavalier ne fût jamais entré dans la maison. Dieu veuille qu'il ne s'ensuive rien de mal !

URSULE.

C'est encore ce que je dis. Dieu le veuille ; mais je suis dans une cruelle peur : comment nous débarrasserons-nous de lui ? Il ne pourra jamais sauter de l'autre côté du mur, quoiqu'il ait pu descendre dans le jardin.

LÉONORE.

Oh ciel ! croyez-vous ?

URSULE.

Non, jamais, sur ma conscience ; et quand votre futur viendra, nous aurions cinquante têtes, qu'il nous tordrait cinquante fois le cou s'il le trouve ici. Pour ma part, ce qui peut m'arriver de mieux, c'est de finir mes jours dans une prison.

LÉONORE.

Dites-vous bien vrai ?

URSULE.

Bien vrai, et d'y penser seulement me tue ; mais chacun a son mauvais jour ; c'était aujourd'hui le mien.

LÉONORE.

J'ai promis d'aller le trouver au jardin.

URSULE.

Faites tout ce que vous voudrez maintenant, car nous sommes perdues. Cependant, si vous pouviez lui persuader de grimper au faîte de la cheminée, et de rester sur le toit de la maison jusqu'à demain soir, nous tâcherions de soustraire les clefs à don Diégo. Mais je crains que vous ne parveniez pas à le persuader.

LÉONORE.

J'irai me jeter à ses genoux.

URSULE.

Allez le trouver pendant que je monte dans ma chambre.

LÉONORE.

Priez pour nous, chère Ursule.

URSULE.

Je le ferai, si je le puis.

LÉONORE.

AIR.

Hélas! dans ce triste souci
Cousultons-nous; que faut-il faire?
La faute en est à vous, ma chère,
Qui l'avez introduit ici.
Désirais-je cette personne?
Ah! quand don Diégo reviendra,
Je tremble, frémis et frissonne!
Ah! quand don Diégo le saura,
Je doute fort qu'il nous pardonne.
Il vous tûra,
Il me tûra.
Je frémis, je tremble et frissonne.

(Elles sortent.)

devient sombre. Diégo entre en tâtonnant, avec le cadenas à la main.)

DIÉGO.

: est sombre, tout est tranquille. Ils sont tous
tous endormis, je gage. Cependant je ne suis
hé d'avoir renoncé à rester absent toute la
ıa rencontre que j'ai faite en route du père
nore a été très-heureuse, dans tous les cas.
eux pas les troubler dans leur sommeil; puis-
suis entré avec mon passe-partout, j'irai tout
ıent me glisser entre mes draps. Je saurai
ıttre le briquet; après quoi je pourrai dire
us mes périls sont passés. Bon Dieu! que
études les mortels peuvent éviter avec un
prudence! Je ne doute pas que bien des gens
)lace ne se fussent en allés en se fiant à leur
fortune, laissant leur maison et leur honneur
ns d'une jeune fille sans expérience, ou à la
ion d'une servante mercenaire. Absent, on
rmenté de crainte et de jalousie; de retour,
uve probablement chez soi le désordre, et
la honte. Mais moi, qu'ai-je fait? j'ai mis un
s à ma porte, et tout est en sûreté.

entre venant du cellier, un flacon d'une main, une chandelle de l'autre.)

MONGO.

a la, ta la la!

DIÉGO.

t! n'ai-je pas ouï du bruit?

MONGO.

ı!

DIÉGO.

. et terre! que vois-je?

MONGO.

Où êtes-vous donc, jeune maître et jeune mam voici du vin pour souper.

DIÉGO.

Je suis foudroyé !

MONGO.

Mon vieux maître penser peu nous être si j Hic ! hic ! Quoi donc être arrivé à moi ? la ch tourner.

DIÉGO.

Coquin ! me connais-tu ?

MONGO.

Vous connaître ? Au diable vous !

DIÉGO.

Monstre ! que fais-tu ici, à cette heure de l As-tu le projet de surprendre les pauvres fill leur lit, et de les tuer pendant qu'elles dorm

MONGO.

Chut ! chut !... Ne pas faire bruit... hic ! hi

DIÉGO.

Le drôle est ivre.

MONGO.

Point faire bruit ; moi dire à vous jeune l être avec jeune dame ; lui jouer sur guitare, aimer lui mieux que vous. Ta la la !

DIÉGO.

Monstre ! je ferai un exemple sur toi.

MONGO.

Quel nom donner toi à moi, vieux chien ?

DIÉGO.

Le coquin ose-t-il lever la main contre moi?

MONGO.

Vouloir vous battre avec moi?

DIÉGO.

Il est fou!

MONGO.

Y avoir quelqu'un dans la maison; vous être absent; un autre faire votre affaire!

DIÉGO.

Va te coucher dans ta loge et cuver ton vin.

MONGO.

Cuver, cuver vous-même; vous être ivre. Ah, ah, ah! vous mettre un cadenas, vous mettre encore un cadenas à la porte, n'est-ce pas? Ah, ah, ah!

DIÉGO.

N'est-ce pas de la musique que j'entends?

MONGO.

Hic, hic...

DIÉGO.

N'est-ce pas le son d'une guitare?

MONGO.

Oui, lui jouer parfois avec guitare; vous donner poignée de main à moi; vous être un vieux coquin : oui, vous l'être, n'est-ce pas?

DIÉGO.

Quelle idée sombre m'accable! Un nuage obscurcit mes yeux, et mes genoux se heurtent l'un l'autre comme s'il me prenait un tremblement de paralysie.

MONGO.

Moi vous dire un mot à l'oreille.

DIÉGO.

Un étranger s'est-il introduit dans ma maison?

MONGO.

Oui, oui, un beau jeune cavalier : lui être maintenant avec mam'zelle.

DIÉGO.

Grand saint François, est-il possible ?

MONGO.

Vous aller tout doucement, et les surprendre.

DIÉGO.

Confusion, désespoir ! j'en deviendrai fou.

(Il sort.)

(Ursule entre.)

URSULE.

O vilain ivrogne, tu es descendu à la cave : la peste soit de toi.

MONGO.

Vous laisser moi embrasser vous.

URSULE.

Oh ! je suis perdue. Au secours! au secours! au rapt !

(Léandre et Léonore rentrent.)

LÉONORE.

Bonté divine ! de quoi s'agit-il ?

URSULE.

Oh ! chère enfant, ce scélérat m'a fait une peur.. Il a voulu...

MONGO.

Moi! au diable; moi n'avoir rien voulu d'elle. Que dire elle? moi vouloir...

LÉONORE.

Ursule, ce cavalier dit qu'il a des amis qui l'attendent de l'autre côté du mur du jardin, et qui lui jetteront une échelle de cordes dont ils sont munis.

DUO.

LÉANDRE.

Il faut quitter ces lieux.

LÉONORE.

Adieu, prenez courage.

LÉANDRE.

Qu'un baiser soit le gage
De mes tendres adieux.

LÉONORE

Non, non, quittez ces lieux,
Point de semblable gage.

LÉANDRE.

Adieu, ma Léonore.
Que ce baiser est doux!
Je n'aimerai que vous.

LÉONORE.

Que ce baiser est doux!
Vous reviendrez encore:
De moi souvenez-vous.

LÉANDRE.

Si Léandre vous quitte,
Il reviendra vous voir.
Adieu, je pars, bonsoir.

LÉONORE.

Mon cœur tremble et palpite.
Adieu, partez, bonsoir.
Partez, partez bien vite.

LÉANDRE.

Qu'il m'en coûte, ma chère!
Ah! me voilà parti.

LÉONORE.

Du voisin monastère
La cloche a retenti.

LÉANDRE.

Qu'un baiser soit le gage
De nos tendres adieux.

LÉONORE.

Adieu, prenez courage;
Il faut quitter ces lieux.

(Diégo rentre.)

DIÉGO.

Arrêtez : que personne ne sorte d'ici.

URSULE, tombant à terre.

Ah! un esprit, un esprit!

DIÉGO.

Femme, relève-toi.

URSULE.

Non, non. Au secours, ne me touchez pas.

DIÉGO.

Léonore, que dois-je penser de tout ceci?

LÉONORE.

Oh! cher don Diégo, ne m'ôtez pas la vie.

DIÉGO.

Jeune homme, qui êtes-vous? Pourquoi vous êtes-vous ainsi introduit clandestinement dans ma maison à une telle heure? Dois-je vous considérer comme un voleur, ou à quel titre...

LÉANDRE.

Mon seul titre est celui d'un amant que l'amour a rendu indiscret, mais qu'il a voulu sans doute aussi rendre heureux. J'aime la belle Léonore, et Léonore m'aime; voilà tout notre crime à l'un et à l'autre.

MONGO.

Écouter-le, écouter-le.

LÉANDRE.

Don Diégo, vous connaissez mon père don Alphonse de Luna. Je suis étudiant de l'université, et je consens à me soumettre à tout châtiment que mon père voudra m'infliger par votre moyen; mais ne contentez pas ici votre vengeance.

DIÉGO.

si donc mes espérances et mes peines sont dé-
tout d'un coup. Je me croyais possesseur d'un
et désirais le garder pour moi-même ; j'avais
usser les murs de cette maison, j'avais grillé
êtres donnant sur la rue et mis des verroux
es les portes ; après avoir banni tout ce qui
l'ombre d'un homme ou du genre masculin,
ais sentinelle moi-même pour être à l'abri de
surprise. J'abandonne ma surveillance un
nt, et pendant ce moment...

LÉONORE.

gneur Diégo, laissez-moi vous tout avouer, et
ie me trouverez pas blâmable.

DIÉGO.

ı, ma fille, c'est moi qui le suis, moi qui au-
û considérer que *soixante* et *seize* ne s'accor-
as ensemble ; mais, quoique trop vieux pour
ge, je ne suis pas trop vieux pour recevoir
ernière leçon. Aussi qu'on m'appelle un serru-
our enlever toutes mes grilles, mes serrures,
erroux, et rendre ma maison accessible.

LÉONORE.

oulez-vous toujours m'épouser ?

DIÉGO.

ı, ma fille, je vous donnerai à quelqu'un en
us trouverez un mari qui vaudra mieux pour
Jeune homme, acceptez Léonore ; si vos pa-
consentent, le jour de demain vous verra
ux pieds des autels. La somme que je m'étais

engagé à payer si je renonçais à la prendre po
femme, lui servira de dot.

LÉANDRE.

Seigneur, c'est trop de générosité.

DIÉGO.

Pas de remercîmens : peut-être est-ce m
vous en dois. Mais vous, Ursule, vous êtes
vieille pour avoir l'excuse de l'amour; vous
dû mieux faire votre devoir. Je vous donne
cents réaux, mais que je ne vous revoie plus.

MONGO.

Et que me donner à moi, maître?

DIÉGO.

Des coups de bâton pour te récompenser d
ivrognerie et de ta fidélité. Appelez nos voi
amis. O homme! homme! que ta vue est c
que ta prudence est vaine ! les moyens auxqu
as recours deviennent eux-mêmes les instrum
ta perte.

FINALE.

DIÉGO.

Dompte une tempête et l'enchaîne;
Sonde le fond de l'Océan
Avec une aune de ruban;
Comme un fuseau brise le chêne;
Avec une tasse de thé
Du Vésuve éteins-nous la flamme :
Peut-être de sa liberté
Tu priveras alors la femme.

URSULE.

Qu'il me soit permis de le dire,
Notre sexe doit obéir,

Mais c'est seulement par plaisir :
Employer la force est délire.
De la fable qui se souvient?
Du soleil la chaleur féconde
Réussit, où le vent et l'onde
Malgré leur rage n'ont pu rien.

MONGO.

Si mon maître à moi favorable
Permettre à moi deux petits mots,
Moi comme elle avoir une fable,
Moi la citer plus à propos.
Un vieux hibou se mettre en tête
De se présenter comme époux
A la linotte, à fauvette;
Mais lui n'attendrir que coucoux.

LÉONORE.

Jeunes époux, de l'hyménée
Pour perpétuer le plaisir,
Soyez tendres toute l'année :
N'allez pas tyrans devenir.
Une indulgence mutuelle
Fera votre félicité;
La devise d'amour fidèle,
C'est confiance et liberté!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE CADENAS.

---

(1) C'est le *to be or not to be* d'Hamlet parodié.

(2) Dieu païen, mais qui n'est pas plus dieu nègre autre.

L'ÉCOLE
DES ÉPOUSEURS,

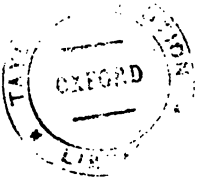
OU

CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE PRENDRE FEMME *,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE BEAUMONT ET FLETCHER.

* Le titre anglais est : *Rule a wife and have a wife*. Littéralement : « Gouvernez une femme et prenez une femme. » Ou plus clairement : « Avant de prendre femme, sachez la mener, et être le maître au logis. » Il était impossible de rendre exactement en français la précision piquante et la tournure originale de la phrase anglaise. Nous avons cherché à y suppléer par des équivalens.


OXFORD

NOTICE

SUR

BEAUMONT ET FLETCHER,

ET SUR

L'ÉCOLE DES ÉPOUSEURS.

Malgré toutes les difficultés que nous nous attendions à rencontrer dans la traduction de *Rule a wife and Have a wife*, nous nous sommes décidés à faire entrer cette pièce dans notre collection, d'abord parce que la lecture en pourra être amusante, ensuite parce que cet ouvrage singulier est très-propre à donner une idée de la comédie anglaise en général.

L'*Edinburg review* disait, il y a quelques années, dans un article de littérature : « Que cette pièce est une des meilleures comédies qui aient jamais été écrites, et qu'elle est encore aujourd'hui en possession de la scène, où son mérite n'est pas contesté (1). »

---

(1) Rule a wife and have a wife *is one of the very best co-*

Les critiques anglais s'accordent à lui donner de pompeux éloges ; et ce qui semble les justifier, c'est qu'après deux siècles, cette pièce est encore vue avec plaisir et applaudie au théâtre; on peut donc la regarder, à juste titre, comme un des *Chefs-d'œuvre* du théâtre anglais.

Mais il faut observer d'abord que l'on ne représente plus la pièce telle que les auteurs l'ont composée.

Vers le milieu du dernier siècle, le célèbre acteur Garrick, qui était en même temps directeur de troupe et auteur, revit beaucoup de pièces de l'ancien théâtre anglais; celle-ci fut du nombre.

Il en a retranché une scène entière, et, dans le cours de la pièce, il a fait des coupures fréquentes; tantôt il a ôté ce qu'on appelle des longueurs, des répétitions ou des développemens inutiles, tantôt des vers bizarres et des expressions vieillies, et souvent enfin de grossières indécences.

---

medies that ever was written; and holds, to this day, undisputed possession of the stage. Edinburg review, february 1816, n°. 71.

Nous avons hésité si nous donnerions au public l'ancienne pièce, que nous avions d'abord traduite, ou celle que l'on joue à présent, telle qu'elle est sortie des mains de Garrick.

D'un côté, nous pensions qu'il était bon de faire connaître le théâtre anglais presque dès son origine, et par conséquent qu'il fallait ne rien retrancher de l'œuvre des deux anciens poëtes; mais, d'une autre part, nous avons considéré que la pièce n'a point été retouchée, mais seulement abrégée par Garrick; qu'il n'y a rien à regretter dans les passages qu'il a jugé à propos de supprimer; nous avons été surtout rebutés des plaisanteries ordurières qu'il n'y avait pas moyen de rendre en français, sans faire de notre traduction un livre obscène.

Il ne reste encore que trop de traces de cette gaieté cynique; Garrick n'a pas voulu sans doute priver les spectateurs anglais de ce genre de rire auquel ils sont accoutumés. Nous avons pris le parti d'adoucir les traits qui nous ont paru trop libres et d'y substituer des *à-peu-près;* en renvoyant aux notes le texte anglais *dans toute son impureté,* mais sans le traduire.

Cette pièce est l'ouvrage de deux auteurs,

Beaumont et Fletcher, non moins célèbres par leurs talens que par l'amitié qui les a constamment unis.

Ils étaient contemporains de Shakspeare qui, ayant été comédien en même temps qu'auteur, a probablement rempli des rôles dans quelques-uns de leurs ouvrages.

Un poëte anglais a fait en l'honneur de ces deux illustres amis le distique suivant :

Beaumont and Fletcher, those twin stars that run
Their glorious course round Shakspere's golden sun.

« Beaumont et Fletcher, ces deux astres jumeaux, qui ac-» complirent leur course glorieuse autour du soleil brillant de » Shakspeare. »

Beaumont est né en 1585, ou 1586; il est mort en 1615. Il n'a donc pas vécu plus de trente ans.

Fletcher était de dix ans plus âgé que lui; car il était né en 1576, et il lui survécut aussi dix années. Il mourut, dit-on, de la peste qui désola Londres en 1625. La durée de sa vie a donc été d'un demi-siècle environ.

Aussi a-t-il composé ou seul, ou avec d'autres associés, trente ou quarante pièces auxquelles Beaumont n'a point eu de part; mais

usage a prévalu de les comprendre au nombre les cinquante-quatre ou cinquante-sept pièces que communément on dit être de *Beaumont et Fletcher ;* car on ne sépare guère leurs deux noms qui, depuis long-temps, semblent n'en former qu'un seul.

Tous deux étaient nés dans la classe opulente et élevée; Fletcher était fils de l'évêque de Londres; le père de Beaumont était un juge des *Common-Pleas ;* tous deux durent vivre avec les gens d'une certaine condition, et ce qu'on appelle *la bonne compagnie ;* mais il faut croire, pour l'honneur du beau monde de ce temps-là, que ce n'est pas dans leurs sociétés habituelles que nos auteurs ont pris les modèles des personnages de la comédie qu'on va lire.

Beaumont fit d'abord quelques études en jurisprudence, se destinant apparemment à la profession de son père; mais il est probable qu'il ne suivit pas avec beaucoup d'assiduité ce genre d'occupations; car il donna sa première comédie, en société avec Fletcher, à l'âge de vingt et un ans; et le reste de sa trop courte existence fut consacrée entièrement à l'art dra-

matique, comme on en peut juger par le nombre des pièces qu'il a laissées.

Il se maria, et il eut deux filles, dont l'une mourut fort avancée en âge, en l'année 1700.

Beaumont a composé des poésies lyriques qui lui donneraient des titres à la renommée, indépendamment de ceux qu'il s'est acquis comme poëte dramatique.

On dit qu'avant son mariage, Beaumont demeurait avec Fletcher dans une maison assez proche du théâtre; que les deux amis avaient la même chambre, qu'ils se servaient des mêmes habits, du même manteau, etc.

On ne parle pas des études de Fletcher; il passe pour avoir été plus homme du monde que savant. Mais Beaumont avait joint une instruction solide aux heureuses dispositions qu'il tenait de la nature.

On dit aussi que Beaumont, quoique moins âgé de dix ans que son ami, avait plus de maturité de jugement, et Fletcher plus de vivacité d'esprit; en conséquence, Beaumont concevait la fable, disposait le plan, arrangeait les scènes; Fletcher écrivait la plus grande partie du dialogue, fournissait les plaisan-

eries et les traits de gaieté bouffonne et même burlesque qui s'y trouvent en abondance.

Mais un critique anglais (1) fait cette remarque, que si c'était en effet Beaumont qui disposait les plans et les scènes, il a prouvé fort bien qu'il était le plus jeune des deux associés, en mettant dans cette disposition beaucoup plus de chaleur et de désordre que de raison et de suite, et que des plans pareils ne font honneur ni à son jugement ni à son goût.

Le même critique ajoute qu'il n'est pas vraisemblable que le travail fût ainsi partagé entre eux; que d'ailleurs ils paraissent ne s'être pas beaucoup mis en peine de travailler leurs ouvrages; que les défauts de leurs pièces et même le genre de mérite qui s'y trouve trahissent également leur précipitation à composer. Mais il semble que soit faire une insulte à l'amitié de ces deux poëtes que de vouloir les séparer en cherchant assez inutilement à faire la part de cha-

(1) *Specimens of the british poëts. With biographical and critical notices*, etc., by Thomas Campbell. *Notice on Beaumont and Fletcher.*

cun d'eux dans le travail commun, et dans une gloire indivise et solidaire, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Madame Inchbald dit que les femmes auteurs seront surprises de la durée constante de cette bonne intelligence entre deux écrivains; qu'entre elles cette union aurait cessé du moment qu'elles auraient obtenu un peu de succès et de gloire; que chacune en aurait revendiqué la plus grande part; et qu'enfin, grâce à l'indiscrétion naturelle au beau sexe, le public aurait eu connaissance des procédés que des dames auteurs auraient suivis dans leurs compositions.

Toutes ces plaisanteries usées sont d'assez mauvais goût, et plus inconvenantes encore, sortant de la plume d'une femme, et d'une femme auteur. Mais le sexe que madame Inchbald a tant honoré par ses ouvrages doit lui pardonner quelques mauvaises épigrammes.

C'est avec plus de raison qu'elle a remarqué qu'il règne dans les pièces de Beaumont et Fletcher une grande immoralité de principes et de mœurs, et qu'elles se ressentent en cela de l'époque où elles ont été composées; l'indé-

cence des sujets, la liberté, ou pour mieux dire le libertinage qui se montre trop souvent dans le dialogue, devrait, ajoute madame Inchbald, les exclure de la représentation; et l'on a sujet de s'étonner qu'il y ait eu en Angleterre une époque où l'on ait été assez dépourvu de goût pour leur donner la préférence sur les drames de Shakspeare (1).

Mais cette indécence que madame Inchbald reproche aux pièces de Beaumont et Fletcher se retrouve dans la plupart des comédies anglaises. Wicherley, Congrève, Farquhar, Shadwell, etc., en un mot, tous les auteurs comiques anglais (excepté peut-être ceux qui se rapprochent de notre temps moderne) ont montré sur la scène des tableaux extrêmement

(1) Quelques littérateurs anglais se sont mis depuis peu à prétendre que l'époque de Shakspeare, de Ben-Johnson et de Beaumont et Fletcher, a été l'âge d'or du théâtre anglais. Cependant ce n'était pas jusqu'à présent l'opinion généralement reçue, même en Angleterre, et l'on sait que les auteurs dramatiques les plus connus et les plus estimés, ceux qui ont le plus de réputation (si l'on en excepte Shakspeare) sont venus plus ou moins long-temps après ce poëte; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, et ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de la décider.

licencieux, et les ont accompagnés de discours révoltans pour des oreilles chastes.

C'est là, en général, l'esprit de la comédie anglaise, particulièrement chez les auteurs les plus estimés dans ce genre. Il paraît qu'en Angleterre on passe sur tout cela assez facilement, pourvu que la comédie fasse rire par des situations fortes, fussent-elles indécentes, et par ce qu'on appelle *humour*, c'est-à-dire par une plaisanterie piquante, originale, et souvent plus que libre.

Il semble même que Beaumont et Fletcher aient eu une assez grande influence sur le genre de poésie qu'ils ont cultivé, et que leurs successeurs aient voulu marcher sur leurs traces.

La pièce dont nous publions la traduction a deux actions très-distinctes l'une de l'autre, et la duplicité d'action est presque une règle rigoureuse de la comédie anglaise.

Les deux actions de l'*École des Épouseurs*, offrent certainement un fonds de satire, de ridicule et de gaieté.

Dans l'une, Margarita, riche héritière, jeune et belle, mais décidée à mener une vie peu régulière, craint seulement l'inspection et la ri-

gueur des magistrats ; il paraît qu'il existait, au temps où l'action de la pièce est censée se passer, des lois contre les veuves et les personnes du sexe non mariées qui causaient du scandale par une conduite irrégulière ; elles pouvaient être condamnées à de fortes amendes. Margarita veut vivre en toute liberté, mais garder son argent ; elle imagine pour cela de prendre un mari qui lui servira de manteau, et la préservera des condamnations ; il faut que ce mari soit un idiot, un stupide qu'elle mène à son gré ; sa *camariste*, ou dame de compagnie, lui présente un jeune homme de l'extérieur le plus avantageux, et qui est tel qu'elle le désire ; il est impossible d'avoir moins d'esprit et d'instruction ; c'est un niais dont madame fera ce qu'elle voudra, et qui ne sera pour elle qu'une espèce de serviteur. Après avoir vu Léon (c'est le nom du personnage), Margarita, enchantée de sa timidité, de sa gaucherie, de sa bêtise, se dépêche de l'épouser ; mais, après le mariage, Léon se trouve tout d'un coup un autre homme ; il montre du sens, de l'esprit, du caractère ; il veut être le maître chez lui, et il sait l'être ; il défend ses droits

contre un duc qui fait la cour à sa femme; enfin il réunit tant de bonnes qualités, que Margarita, qui d'abord a voulu résister à ses ordres, finit par se rendre de bonne grâce, par aimer tendrement et sincèrement son époux, et par prendre la ferme résolution de se conduire en femme vertueuse. Par malheur ce Léon n'est autre chose que le propre frère de la *camariste;* il a mis sa sœur dans ses intérêts, en lui promettant de lui payer mille couronnes après son mariage, qui n'est de sa part que le résultat d'un avare calcul; c'est la fortune de Margarita qu'il a voulu épouser.

L'autre action est toute différente: un officier, nommé Michel Pérez, a de lui-même une très-bonne opinion; il est particulièrement persuadé que jamais aucune femme ne pourra venir à bout de le tromper; il est en garde contre toutes leurs ruses qu'il connaît depuis longtemps : cela ne l'empêche pas de devenir tout d'un coup amoureux d'une belle qu'il ne connaît pas du tout, et à laquelle l'amour lui fait accorder aussitôt une entière confiance; elle se donne pour une personne d'importance; elle

introduit Pérez dans une fort belle maison qui lui appartient, à ce qu'elle dit; outre celle-là, elle en a encore plusieurs autres avec des meubles magnifiques et des revenus considérables. Pérez, de son côté, n'a qu'un peu d'argent, des habits et quelques bijoux; il fait beaucoup valoir ce qu'il possède, et, persuadé qu'il fera une excellente affaire en épousant sa maîtresse qu'il croit très-opulente, il la presse de lui accorder sa main qu'il obtient en effet; mais la belle et riche Estifania est tout simplement une femme de chambre de Margarita qui, allant passer du temps à la campagne, a laissé cette servante dans sa maison de ville pour la garder; Estifania, en l'absence de sa maîtresse, s'est donnée à Pérez pour être la propriétaire de la maison et de tout ce qu'elle renferme; mais il faut enfin que la fraude se découvre; le mari et la femme ne s'en doivent guère l'un à l'autre; car ils se sont trompés réciproquement: après beaucoup de querelles et d'injures des deux parts, ils finissent par se raccommoder.

Cette seconde fable est empruntée d'une nouvelle de Cervantes, intitulée: *Le Mariage*

mal couché. Margarita se déclare grosse: « Eh quoi! lui dit Léon, son mari, en êtes-vous bien sûre? au bout de quatre jours? » Enfin, à en juger par la quantité d'événemens dont les deux actions se composent, on pourrait penser que ce n'est pas trop que de donner à la pièce un ou deux mois de durée.

En général, il n'y faut chercher ni plan ni conduite raisonnable; mais il faut se souvenir que nous en étions alors en France aux pièces d'*Alexandre Hardy*, de *Mont-Chrestim*, de *Théophile*, etc. (1), qui n'étaient ni moins extravagantes, ni moins indécentes, et que peut-être ce désordre se fût maintenu sur notre scène si Corneille ne fût venu, *dont le génie*, comme a dit Voltaire, *a tout créé en France*, et particulièrement le théâtre.

Les caractères des personnages de l'*École des Épouseurs* sont faux et invraisemblables

(1) Saint-Évremond, homme d'esprit et de goût, dit, en parlant de cet auteur : « Dans ma jeunesse, on admirait Théophile, malgré ses *irrégularités et ses négligences*, qui échappaient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vu décrié depuis par tous les versificateurs, sans égard *à sa belle imagination et aux grâces heureuses de son génie.* » Il y a dans ce jugement quelque chose d'applicable à Beaumont et Fletcher.

à force de turpitude et de bassesse : Margarita déclare effrontément qu'elle veut mener une vie licencieuse, et prendre un mari tout exprès pour se livrer à la débauche plus librement; Léon est un homme vil et intéressé qui fait le sot par hypocrisie, et pour se rendre maître d'une grande fortune; Pérez et Estifania sont deux intrigans du dernier ordre; et encore ne sont-ils pas bien fins, puisqu'ils ne s'avisent pas d'abord de se défier l'un de l'autre. Le duc de Médina est un libertin assez maladroit dans ses ruses, qui veut se mêler de séduire sans avoir rien d'aimable; pour Cacafogo, c'est une véritable brute, ayant tous les vices et en faisant parade; ivrogne, gourmand et avare tout à la fois; se vantant sans cesse de son immense fortune, disant des injures à tout le monde, et tenant des propos d'une indécence grossière et stupide. Si c'est là le *Turcaret* anglais, il faut convenir que celui de Lesage est, en comparaison, l'homme du monde le plus spirituel et le mieux élevé.

Le style ou le dialogue a le mérite de la vivacité, de la force comique; il a quelque analogie avec celui des farces de notre ancien théâ-

tre italien, lesquelles ne sont pourtant pas beaucoup près aussi licencieuses, et dont l gaieté est plus franche; car nos deux auteu tombent souvent dans le burlesque et grimace au lieu de rire. On dit aussi qu'ils se permette beaucoup d'incorrections et de fautes contre grammaire; mais madame Inchbald, qui fa cette remarque, dit qu'il était alors du bon to (*it was the fashion of the times*) d'être inco rect; et *l'absence de la géne*, ajoute-t-elle, e *la mère du génie*. Nous avons la simplicité d croire que le génie doit savoir manier sa langu et même s'en créer une au besoin, mais e respectant les règles de la grammaire.

Quant à *l'absence de la géne*, elle est très favorable aux talens médiocres: le vrai *géni* ne craint pas les difficultés, il les surmonte et les difficultés heureusement vaincues se chan gent en beautés; la sottise ou la folie trouve qu les règles du bon sens sont *une géne;* elle s'e affranchit, et tombe dans l'absurde et dan l'extravagant.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à nc deux auteurs de la facilité, de l'abondance, de l verve; ils sacrifient tout, raison, vraisemblance

décence, à l'excès de leur bonne humeur; ils ne choisissent guère ce qu'ils disent, mais ils rencontrent souvent des choses plaisantes; ils se soucient fort peu que leurs personnages

Immunda crepent ignominiosaque dicta.

Enfin c'est leur rendre justice, mais une justice bienveillante plutôt que rigoureuse, que de leur appliquer cet autre vers d'Horace :

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

« C'est un torrent qui roule un limoneux mélange;
» Mais on peut quelquefois puiser dans cette fange. »

ANDRIEUX.

L'ÉCOLE
DES ÉPOUSEURS.

PERSONNAGES.

LE DUC DE MÉDINA.
DON JUAN DE CASTRO.
MICHEL PÉREZ.
ALONZO.
SANCHO.
LÉON.
CACAFOGO (1).
LORENZO.
VASCO.
MARGARITA.
VICTORIA.
ISABELLA.
ALTÉA.
ESTIFANIA.
CLARA.
UNE VIEILLE FEMME.
UNE JEUNE SERVANTE.

La scène est en Espagne.

(1) Nom burlesque. Littéralement : *Chie-feu*, rodomont, faux-brave.

L'ÉCOLE DES ÉPOUSEURS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre chez don Juan.

DON JUAN DE CASTRO, MICHEL PÉREZ.

PÉREZ.

Vos compagnies sont-elles complètes, colonel?

DON JUAN.

Pas encore, pas encore, et elles ne le seront pas vant un mois suivant mon calcul; vous-même, où n êtes-vous de vos recrues?

PÉREZ.

Nous ramassons encore des hommes, et nous en urons de nouveaux tant que nous aurons de l'ar-ent; nous pourrons aussi être au complet dans un ois, à ce que j'imagine : il nous vient de jolis jeu-es gens.

DON JUAN.

Et qui sont bien neufs au service. Il y a un de Léon, un bon garçon assez original, qui m'est re commandé par quelques nobles amis pour être mo lieutenant.

PÉREZ.

J'en ai entendu parler; j'ai ouï dire qu'il a dé servi.

DON JUAN.

Mais il n'a jamais fait de mal, et n'a jamais e l'intention d'en faire, au moins suivant ce que sais de lui; faites-lui une question, il rougit comm une fille, il répond peu et à toute autre chose qu ce qu'on lui demande. Je n'ai pas ouï dire que j mais personne l'ait vu en colère.

PÉREZ.

Gardez-le, il sera bon pour conclure la paix : besoin : plusieurs braves comme lui se propose pour venir avec nous. Ils jurent avec un coura admirable; ils sont capables de lâcher six impréc tions d'un seul coup, et des juremens si terrible qu'ils pourraient faire rentrer nos ennemis, e ivrognes de Hollandais, dans des trous de taupes

DON JUAN.

Cela est vrai; belles acquisitions à faire po nous! Mais, Michel Pérez, avez-vous eu dep quelque temps des nouvelles de Margarita, la ric héritière?

PÉREZ.

J'entends parler d'elle fort souvent, quoique ne l'aie jamais vue; on s'occupe beaucoup d'el

lon Juan de Castro, heureux sera l'homme qui
ı s'emparer du cœur de cette femme-là! Il
joyeux et content; elle est jeune, belle, riche,
ıent riche, et faisant avec beaucoup de grâce
ıneurs de chez elle, à ce que disent les hom-
i vont la voir.

DON JUAN.

; elle a de l'orgueil, c'est ce dont je suis cer-
t je sais aussi que l'orgueil ne va guère sans la
terie : celui qui épousera cette belle aura
ıeine à la conduire.

PÉREZ.

e me mariais, j'aurais le talent de mener ma
e, je voudrais la gouverner le plus aisément
ɔnde (2); si jamais la femme la plus subtile
ınt à me tromper, je permets aux enfans de
ffler au point de me forcer à quitter la pa-

SCÈNE II.

Les mêmes, VASCO.

VASCO, s'adressant à don Juan.

ısieur, il y a là deux dames qui désirent de
ɔarler.

DON JUAN.

s-les venir.

PÉREZ, à Vasco.

deux dames sont-elles belles?

VASCO.

Elles m'ont paru fort bien; mais, monsieur, elles ont leurs voiles qui les cachent.

PÉREZ.

Tu me fais venir l'eau à la bouche; j'aime tant une jolie fille!

DON JUAN, à Vasco.

Fais-les venir, te dis-je.

(Vasco sort.)

SCÈNE III.

DON JUAN, PÉREZ.

DON JUAN.

Michel, comme vous vous échauffez! Vous aurez donc toujours cette ardeur militaire? Oh! comme vos yeux brillent!...

PÉREZ.

Il y en a deux.

DON JUAN.

Êtes-vous embarrassé de vous trouver avec deux femmes honnêtes? car je pense qu'elles le sont.

PÉREZ.

Vous le pensez? je voudrais le voir. J'ai fait deux fois le voyage aux Indes, et j'ai vu bien des choses rares; mais pour deux honnêtes femmes!... Ah! ah! j'ai lu une fois, je ne sais où, qu'il peut s'en trouver une par hasard [3].

DON JUAN.

Soyez sage, s'il vous plaît.

PÉREZ.

Je serai tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE IV.

Les mêmes, CLARA et ESTIFANIA, toutes deux voilées; VASCO.

DON JUAN.

Mesdames, soyez les bienvenues.

PÉREZ.

Toutes deux encapuchonnées! je les aime bien nalgré cela. Elles ne viennent pas ici, je pense, our parler d'affaires sérieuses : elles ont l'air fort odestes; elles s'y prennent bien.

DON JUAN.

Madame, est-ce à moi ou à ce gentilhomme que ous voudriez parler?

CLARA.

C'est à vous, monsieur, si vous êtes, comme je le rois, don Juan de Castro.

PÉREZ, à part.

Son voile se dérange : c'est vraiment une jolie ersonne.

DON JUAN.

C'est moi-même; et je dois rendre grâces à la for-

tune, si elle me procure l'occasion de faire quelque chose d'agréable à une aussi charmante dame.

CLARA.

Capitaine, j'ai entendu dire que vous êtes sur le point de partir pour la Flandre, où vous allez servir le roi catholique (4)?...

DON JUAN.

Il est vrai, ma toute belle.

CLARA.

J'ai un parent, un noble ami, qui sert dans cette guerre : peut-être vous est-il connu. C'est don Campusano, capitaine de carabiniers; je vous prierai d'avoir la bonté de lui remettre cette marque de mon souvenir.

(Elle lui donne une lettre.)

DON JUAN.

Je n'y manquerai pas. Je connais votre parent; c'est un très-bon officier.

CLARA.

Deux mots en particulier.

DON JUAN.

Éloignons-nous : je suis à tes ordres.

(Don Juan et Clara sortent; Vasco les suit.)

SCÈNE V.

PÉREZ, ESTIFANIA.

PÉREZ, à Estifania.

te prie, laisse-moi voir ta figure.

ESTIFANIA.

ɔnsieur, vous m'excuserez; des dames comme qui tiennent à leur réputation, et qui veulent re leur modestie à l'abri des soupçons, de- ɛnt porter des voiles bien plus épais que le mien.

PÉREZ.

respecte la fleur de la beauté chez une dame, n'ai pas la hardiesse de prétendre d'abord à ses és particulières; je sais combien la réputation ɛndre à blesser, et avec quelles précautions on la conserver. Madame, vous pouvez me per- re...

(Il va pour ôter son voile.)

ESTIFANIA.

ɪrdonnez-moi, monsieur; cela ne se peut pas (5). le opinion auriez-vous de moi?

PÉREZ.

ɪr l'honneur d'un gentilhomme, d'un soldat...

ESTIFANIA.

: vous crois un galant homme; je vous prie re civil. Je pense que vous avez bien quelque ie de voir ma figure, et quand vous l'aurez vue

je crois que vous pourriez bien m'aimer; mais ici, où je ne suis pas chez moi, et lorsque vous m'êtes encore inconnu, il ne m'est pas possible de me montrer : il semblerait que je viens pour vous séduire.

PÉREZ.

Je vous aimerai tendrement, et c'est bien mal à vous de vous refuser à mon affection. Je n'ai point de maîtresse, et ne désire d'en servir aucune autre que vous; je ne sais, votre modestie m'a frappé si profondément, qu'elle a rassemblé sur vous tous les désirs que je pourrais former pour les autres : accordez-moi la grâce de vous voir pendant que nous sommes seuls.

ESTIFANIA.

Je n'ose, en vérité ; mais puisque vous avez tant d'envie de voir une pauvre figure qui n'en vaut pas la peine, et qui ne fera naître en vous que le repentir d'avoir voulu la voir...

PÉREZ.

Elle ne peut qu'être charmante.

ESTIFANIA.

Et puisque vous m'en demandez la permission avec honnêteté, que votre domestique me suive quand je m'en irai, et qu'il remarque la maison où j'entrerai. Venez-y; c'est là que je pourrai ôter mon voile, et comme vous m'avez plu par votre conduite vertueuse et réservée, je suis disposée à vous y bien recevoir.

SCÈNE VI.

Les mêmes, DON JUAN, CLARA, VASCO.

ESTIFANIA.

Ma compagne a terminé son affaire ; je vais prendre congé de vous, monsieur.

PÉREZ.

Laissez-moi baiser votre belle main blanche, madame, et vous faire mes remercîmens ; mon domestique vous suivra, et je suis votre très-humble serviteur. (*A Vasco.*) Approche, drôle, écoute.

(Il lui parle à l'oreille.)

VASCO.

Je n'y manquerai pas ; comptez sur mon exactitude.

DON JUAN, à Clara.

Vous n'avez plus rien à m'ordonner pour votre service ?

CLARA.

D'avoir bien soin de votre santé, cher monsieur, à laquelle je prendrai toujours intérêt.

DON JUAN.

Je vous remercie et je vous baise les mains. (*A Vasco.*) Conduis ces dames en bas à présent.

(Les dames sortent avec Vasco.)

SCÈNE VII.

DON JUAN, PÉREZ.

PÉREZ.

Vous avez eu le bonheur de voir la figure de cel qui est allée avec vous?

DON JUAN.

Oui; elle est très-belle. Comment était la vôtr don Michel?

PÉREZ.

La mienne est restée en éclipse, toujours couver d'un sombre nuage; mais je crois bien qu'elle e belle, et je l'espère. Elle avait une main à tent un vieil et saint ermite.

DON JUAN.

Vous ne connaissez ni l'une ni l'autre?

PÉREZ.

Non.

DON JUAN.

Je les connais un peu, moi; mais je ne dirai rie avant d'avoir acquis des preuves. Soyez prudent don Pérez, ou votre seigneurie pourrait bien êtr attrapée.

PÉREZ.

Est-ce un billet doux qu'elle vous a remis?

DON JUAN.

C'est un paquet pour un de ses parens qui est ac

tuellement en Flandre. — La vôtre était fort modeste, à ce qu'il m'a paru.

PÉREZ.

Je crois que c'est une jeune personne fort innocente; mais je verrai bien par la suite.

DON JUAN.

C'est une expérience qui en vaut la peine. Sortons, et allons donner un coup d'œil à nos compagnies.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre change et représente une autre rue.

ESTIFANIA traverse le théâtre, et entre dans une maison. VASCO, domestique de Michel Pérez, vient après elle.

VASCO.

C'est dans cette maison-ci ou dans cette autre,... ou bien j'en suis pour mes pas et mes peines... Ces deux maisons sont belles et bien bâties... La dame marchait diablement vite; c'est dans ces environs-ci que je l'ai perdue de vue.... (*Estifania paraît, fait une révérence à Vasco, et rentre dans la maison.*) Ah! mais la voici... Oui, c'est elle... c'est elle-même.... Elle me fait une profonde révérence. Remarquons bien sa demeure... Pour la rue, je n'aurai pas de peine à m'en souvenir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

Le théâtre change et représente un appartement dans la maison de Margarita, à la campagne (7).

VICTORIA et ISABELLA entrent.

VICTORIA.

Que signifie ce message? Pourquoi nous envoie-t-elle dire de venir si promptement?

ISABELLA.

Apparemment madame Margarita veut nous communiquer en secret quelque importante affaire.

VICTORIA.

Cela se pourrait bien. C'est une jeune femme fort aimable et fort sage.

ISABELLA.

Oh! je vous en réponds; elle est trop vertueuse pour son âge. Comment sa tendre jeunesse ne succombe-t-elle pas sous tant de vertu? C'est un fardeau bien lourd, et je la plains, la pauvre enfant!

(Altéa entre.)

ALTÉA.

Bonjour, mesdames...

TOUTES DEUX.

Bonjour, ma bonne dame.

VICTORIA.

Comment se porte notre chère jeune dame, la belle Margarita?

ISABELLA.

ment a-t-elle dormi après sa promenade d'hier ?...

VICTORIA.

lle fait de jolis rêves?

ALTÉA.

se porte à merveille. Elle vous a envoyé cher- i toute hâte pour vous demander conseil sur aire qui l'intéresse beaucoup.

ISABELLA.

fait bien, et c'est très-sage de sa part.

ALTÉA.

aurait grande envie de se marier.

VICTORIA.

ce qui lui convient, et à son âge elle ne sau- eux faire. A quel heureux mortel songe-t-elle la?

ALTÉA.

sur quoi il s'agit de raisonner. Mais entrez là , et venez déjeuner ; buvez un ou deux bons de vin [8] pour vous donner encore plus d'es- t ensuite elle causera avec vous.

ISABELLA.

on vin produit les bonnes pensées ; nous fe- que vous voudrez....

(Elles sortent.)

SCÈNE X.

Le théâtre change et représente une rue.

DON JUAN DE CASTRO et LÉON.

DON JUAN.

Avez-vous déjà servi?

LÉON.

Oui.

DON JUAN.

Dans quel pays?

LÉON.

Partout.

DON JUAN.

Quel grade aviez-vous?

LÉON.

Aucun; je n'aurais pas été capable de commander.

DON JUAN.

De quels capitaines êtes-vous connu?

LÉON.

De pas un seul. Ils étaient trop au-dessus de moi pour me remarquer.

DON JUAN.

Vous n'avez jamais été blessé?

LÉON.

Non pas, autant qu'il m'en souvienne; mais un jour j'ai volé une poule, et j'ai été battu. De

grâce, ne me faites pas tant de questions ; j'ai une fort mauvaise mémoire.

DON JUAN.

C'est un âne que cet homme-là !... Vous n'avez jamais tiré l'épée?

LÉON.

Jamais pour faire mal à personne, Dieu merci !...

DON JUAN.

Vous n'avez jamais été fait prisonnier?

LÉON.

Jamais. J'ai eu soin de m'enfuir ; car je n'aurais pas eu de quoi payer ma rançon.

DON JUAN.

Pouvez-vous endurer le bruit du tambour?

LÉON.

Il me fait mal à la tête.

DON JUAN.

N'êtes-vous pas brave, quand vous avez bien bu?

LÉON.

Je ne crois pas ; mais alors je suis fort amoureux.

DON JUAN.

Quel lourdaut est-ce là? Votre père avait-il son bon sens?

LÉON.

Il en a eu trop pour moi, assurément ; car il a donné tout son bien à mon plus jeune frère.

DON JUAN.

Il a fort bien fait, je vous en réponds. Comment

a-t-on pu t'envoyer à moi avec tant de recommandations pour que je fisse de toi un officier, quand tu n'oses pas te battre ?

LÉON.

Il y a beaucoup d'officiers qui dans le fond pensent comme moi, ou je suis bien trompé ; mais ils ont la langue bien plus longue.

DON JUAN.

Comment t'y prendras-tu pour échapper aux boulets de canon ?

LÉON.

Que sait-on ? le bonheur ! Et puis les boulets n'en veulent qu'aux gens de mérite, aux hommes remarquables ; je n'en suis pas un.

DON JUAN.

Ce drôle a dans son langage quelque chose de singulier qui m'étonne ; il n'est pas tout-à-fait imbécile (9).

SCÈNE XI.

Les mêmes, ALONZO.

DON JUAN.

Sois le bienvenu, Alonzo.

ALONZO.

Qu'est-ce que tu faisais ici avec cet homme-là? On le dit fort sage et grand ami de la paix. Avec de pareils soldats, il faudrait faire la guerre très-bénignement. (*On entend Cacafogo parler dehors.*) Oh!

voici un autre canard, le fils engraissé du sec et affamé usurier Cacafogo; de leurs deux cervelles fricassées avec du beurre, il n'y aurait pas de quoi faire deux cuillerées.

SCÈNE XII.

Les mêmes, CACAFOGO.

CACAFOGO, entrant.

Mon père est mort; je suis un homme de guerre assurément, un homme de conséquence. A présent j'ai de l'argent, des domaines; j'ai des vaisseaux à la mer, capitaine.

DON JUAN.

Prenez garde aux Hollandais, ils pourraient bien couler bas vos navires.

CACAFOGO.

Je me moque des Hollandais; c'est moi qui leur fournis le vin qu'ils boivent.

ALONSO.

Serrez votre or, mon cher; autrement je l'emprunterai.

CACAFOGO.

Je suis convaincu que vous n'en ferez rien... (*A Léon.*) Viens avec moi, je te connais; il faut que tu éprouves sur-le-champ l'effet de ma colère.

LÉON.

Je ne vous ai jamais offensé.

CACAFOGO.

Tu as offensé mon honneur; tu as jeté troi
un regard trop hardi sur ma maîtresse. T
le paieras.

DON JUAN.

Ne vous échauffez pas. Cela vous ferait du m

CACAFOGO, à Léon.

Tu m'as gagné mon argent avec une paire
fâmes dés de contrebande; c'est pourquoi il
que je te rosse, que je te rosse d'importanc
veux te faire une blessure dont tu te resse
voici pour te provoquer.

(Il le frappe.)

LÉON.

Je ne peux m'empêcher de vous le rendre; je
demande bien pardon.

(Il le frappe.)

CACAFOGO.

Si tu ne m'avais pas demandé pardon, je t'a
tué; je te laisse comme un être méprisable.
las manos a vostra segnoria.

Cacafogo sort.)

SCÈNE XIII.

DON JUAN, ALONSO, LÉON.

ALONSO, à Léon.

C'est un miracle que vous l'ayez échappé; il n'y a pas dans toute l'Espagne un esprit plus violent, plus terrible que ce dragon.

LÉON.

Je vois qu'il est emporté; et je lui donnerais permission de me battre à son aise, s'il voulait me prêter de l'argent sur mon billet.

DON JUAN à Alonso, en lui montrant Léon.

Que ferai-je de ce drôle?

ALONSO

Renvoie-le bien vite. Il infecterait tout le camp de sa couardise, si tu le menais avec toi.

DON JUAN, à Léon.

Dans quelques semaines d'ici, mon cher, au cas que je ne trouve pas de meilleur officier, vous aurez de mes nouvelles.

LÉON.

Je ne demande pas mieux.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

Un appartement dans la maison de Margarita, à la ville [19].

PÉREZ, ESTIFANIA.

PÉREZ.

Vous me dédommagez avec trop de bonté, madame, du rigoureux traitement que vous m'avez fait éprouver à notre première entrevue. Tant de beautés méritaient bien de ne pas rester cachées; c'était un crime de voiler un objet si charmant; je pourrais à présent vous gronder; mais voici comme je me venge... (*Il l'embrasse.*) Et qu'aucun autre chagrin n'approche jamais d'une âme aussi douce que la vôtre.

ESTIFANIA.

Vous me paraissez, monsieur, si obligeant et si honnête, que j'ose vous avouer, sans rougir, que je suis bien aise de vous voir chez moi.

PÉREZ.

Permettez-moi de vous demander votre nom.

ESTIFANIA.

Je m'appelle Estifania, l'héritière de cette bicoque de maison.

PEREZ.

Une bicoque, dites-vous? Il n'y a rien de tout ce qui frappe ici mes regards, qui ne soit riche et admirable; toutes les chambres sont tapissées comme pour une princesse; les jardins, les vergers, tout

en est magnifique. Toute cette argenterie vous appartient?

ESTIFANIA.

Vous en voyez bien peu, et seulement celle qui sert toujours. J'en ai en plus grande quantité et de beaucoup plus riche pour les jours où elle est nécessaire et où je reçois des amis. Les tapisseries que vous voyez [11] et qui sont celles des chambres d'en haut, servent à orner ordinairement la maison; je crois en avoir bien d'autres dont on trouverait à peine les pareilles dans Séville ou dans toute autre ville d'Espagne.

PÉREZ, à part.

Si elle n'est pas mariée, je conçois des espérances... (*Haut.*) Êtes-vous encore fille?

ESTIFANIA.

Vous me faites rougir; j'ai toujours passé pour telle jusqu'à cette heure, monsieur, et c'est ce qui me détermine à vivre fort retirée.

PÉREZ.

J'oserais donc vous conseiller de vous marier tout au plus tôt... (*A part.*) Si je puis obtenir sa main, je suis heureux pour toujours... (*Haut.*) Car chaque année vous fait perdre une beauté. Mais un époux, un tendre, un honnête époux vous servirait d'appui. Voulez-vous monter à l'autre étage?

ESTIFANIA.

Celui-ci est convenable pour vous recevoir, beaucoup plus convenable, monsieur; je n'oserais être seule avec vous là-haut, monsieur.

PÉREZ, à part.

Elle est vraiment d'une sagesse exemplaire; est évident.

ESTIFANIA.

Vous parlez d'un mari; je ne suis pas pri monsieur, ni absolument déterminée à me v à la solitude et au célibat; et s'il se présentait honnête homme qui eût de la naissance, qui riche et surtout militaire... car j'ai fait vœ n'épouser qu'un militaire,... je pourrais l'acce Mais surtout je voudrais être aimée.

PÉREZ.

Il faudrait qu'il fût un monstre, s'il ne vou mait pas... (*A part.*) Ce mot de militaire est bon augure pour moi... Oh! que je mènerais agréable vie!

ESTIFANIA.

Je ne suis pas si ignorante que je ne sache quand je devrai obéir et quand ce sera à m commander. Je dépense peu; j'ai beaucoup am et je saurai toujours faire un bon usage de argent et ne pas le dissiper. Pour plaire à mari, je saurai être sa servante à la cuisine montrer la dame du logis dans le salon.

PÉREZ, à part

Aimable, riche et prudente!... Maintenant, une, favorise-moi!... (*Haut.*) Madame, je sui litaire et garçon; et j'aimerais infiniment une fe comme vous; les grands parleurs sont quelqu de grands trompeurs; il me tarde d'être m

bon mari, je veux servir d'exemple à ceux qui viendront après moi, et leur apprendre à bien aimer leurs femmes; je suis jeune, comme vous voyez, et propre à faire un époux, je vous prie de le croire; s'il vous plaît de me connaître mieux, essayez-moi avant de me prendre; je n'ai pas, il est vrai, une aussi grande fortune que vous; mais des bijoux, des chaînes et tout ce que j'ai gagné à la guerre; mille ducats en or et d'aussi belles nippes qu'aucun autre homme de ma profession.

ESTIFANIA.

Vous êtes gentilhomme, à ce que je vois, et fort bien de votre personne, et ce serait plutôt là ce qui me déciderait.

PÉREZ.

Décidez-vous donc et je fais venir un prêtre sur-le-champ.

ESTIFANIA.

Pour vous en repentir tout aussi promptement.

PÉREZ.

Avant de me repentir, je serai plutôt pendu ou noyé; j'en jure par ce baiser et par cet autre et par cet autre encore....

ESTIFANIA.

Vous êtes un flatteur; mais je dois vous avouer que dès le premier instant où je vous ai vu, j'ai trouvé dans votre figure noble quelque chose qui a éveillé mon imagination.

PÉREZ.

Je l'éveillerai bien mieux avant que vous vous

endormiez, mon aimable reine. Je vais envoy chercher tous mes coffres, vous les faire voir, mettre à votre disposition, avant que nous allic au lit nuptial; et alors, mon cher cœur...

ESTIFANIA.

Vous avez l'art de me persuader.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement de la maison de Margarita, à la campagne.

MARGARITA, ALTÉA, VICTORIA, ISABELLA.

MARGARITA.

ENEZ et donnez-moi vos avis; le sujet est séux.

VICTORIA.

Vous dites que vous avez dessein de vous marier, dame?...

MARGARITA.

Sans doute; et ce que j'en fais, c'est pour conver ma réputation, et sauver les apparences; je ux passer mon temps agréablement; j'aime le isir, et il faut que j'en aie.

ISABELLA.

Rien n'est plus raisonnable; vous devez jouir de vie.

VICTORIA.

Mais ne pourriez-vous pas jouir de la vie en restt fille? si vous vous mariez, vous vous privez la variété; l'abondance des jouissances vous est

alors interdite; n'est-ce pas l'abondance que vous désirez?

MARGARITA.

Oui, vraiment; ne suis-je pas femme?

ISABELLA.

Il vous faut chaque jour un nouvel amant?

MARGARITA.

A quoi servirait-il d'être jeune et belle, si l'on ne prenait un peu de bon temps?

VICTORIA.

Vous avez bien raison; mais alors pourquoi vous marier?

ALTÉA.

Parce qu'il y a quelque danger à se divertir, et qu'un mari est une sûreté, entendez-vous bien?

ISABELLA.

Vous-même comment l'entendez-vous? de quel mari s'agit-il?...

ALTÉA.

Il s'agit d'un mari crédule, d'un sot, qui la prendra pour sa fortune et qui sera fait exprès pour son plaisir; d'un bonhomme qui, voyant bien qu'on courtise madame de près, tiendra la porte ouverte aux galans et leur fera bon accueil.

ISABELLA.

Vous croyez donc possible de trouver un pareil homme?

VICTORIA.

Cela n'est pas impossible; mais la difficulté sera de l'amener à ce rare degré de perfection.

ISABELLA.

Il faudrait donc l'aller prendre parmi ces êtres qui n'ont ni honneur, ni apparence d'honnêteté?

MARGARITA.

Que m'importe? Je ne me soucie guère de ce que sont mes galans, pourvu qu'ils soient de jolis garçons.

ISABELLA.

Si vous preniez un homme de loi riche ou quelqu'un de ce genre qui eût de la considération, un air respectable et imposant?

MARGARITA.

Non : il n'y a pas à se fier à ces sortes de gens; ils sont trop habiles; l'étude des lois en fait de malins chicaneurs.

VICTORIA.

Alors vous pourriez choisir un grave gouverneur, un homme d'honneur, mais pourtant d'une humeur facile...

MARGARITA.

S'il a de l'honneur, je suis perdue; ce n'est pas ce qu'il me faut.

ALTÉA.

A force de recherches, grâce à mon esprit et aux peines que j'ai prises, j'en ai trouvé un qui fera parfaitement votre affaire.

MARGARITA.

Est-ce un homme comme il faut?

ALTÉA.

Oui, et un militaire; mais aussi doux que vous

pouvez le désirer; c'est une bonne créature et qui a de bons habits, il ne lui manque que de savoir les porter.

MARGARITA.

J'aurai soin qu'il soit bien vêtu; cela me fera honneur... Le métier des armes ne l'a-t-il pas rendu querelleur, emporté?

ALTÉA.

Il ne sait point se fâcher contre un chien qui le mord; et, qu'il ait bu ou qu'il soit à jeun, il ne dit pas un mot.

MARGARITA.

Est-il aussi bonhomme que tu nous l'assures?

ALTÉA.

Vous le verrez et vous en jugerez; il est encore plus bête que je ne vous le dis; c'est une souche, un tronc de bois [12].

MARGARITA.

C'est bien là l'homme qui me convient. Va me le chercher et amène-le moi; s'il a les dispositions que tu dis, et s'il ne fait pas plus de bruit, je le prendrai à mon service... Amène-le...

ALTÉA.

Il aura l'honneur de faire sa cour à madame [13].

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Une rue (14).

JUAN, ALONSO, PÉREZ, SANCHO.

DON JUAN, à Pérez.

ement tu n'es pas marié?

PÉREZ.

non : je te prie de le croire. Hélas! je suis
re diable dont on ne tient pas grand compte;
érite pas de fixer les regards d'une belle

ALONSO.

rais-tu escamoter une grande fortune sans
part à tes amis, sans les inviter au moins à
?

PÉREZ.

dis-tu? Serait-il sage d'inviter à venir dî-
sa femme un galant comme toi, un séduc-
sommé! je me tirerai bien d'affaire, sans
de vos leçons.

DON JUAN.

la friponne avec son voile?...

PÉREZ.

c'est elle-même; la plus charmante fille
aies jamais vue; amoureuse et désirable à

DON JUAN.

Et est-elle riche avec cela? car c'est l'essentiel.

PÉREZ.

Riche à millions... Une mine d'or, colonel!... un Pérou!... Dis-moi, colonel, je te prie, tes compagnies sont-elles bientôt complètes?...

DON JUAN.

Vous vous divertissez, monsieur, avec cette question; vous songez à faire une guerre où vous courrez moins de dangers.

PÉREZ

Je ne crois pas qu'on me voie beaucoup à l'armée cette année; je vais songer à me donner un peu de bon temps. J'ai presqu'envie de vendre ma compagnie; le métier est périlleux.

ALONSO, à part.

J'enrage de voir ce fat-là séduire, à la première vue, une jeune personne riche... (*A Pérez.*) Quand irons-nous te voir dans ta maison, et quand nous y feras-tu un libre et bon accueil?

PÉREZ.

Quand je serai moi-même un peu plus libre et plus à mon aise avec la dame. J'ai une maison assez grande pour tenir une armée.

SANCHO.

Si ta femme est belle, tu n'auras guères moins d'une armée de visiteurs.

PÉREZ.

Dans quel endroit de la maison ils seront reçus

ront se divertir, c'est là le point. Messieurs, ne fais pas blanc de mon épée ; je ne suis âbleur, je ne bats point le tambour. Peut-être, ın mois ou deux de mariage, entrerai-je en ;ne, pour changer d'exercice. Ma foi, colo- richesse a bien quelques inconvéniens, je si je m'en accommoderai. C'est vraiment barras d'être marié et d'avoir à conserver up de choses d'une grande valeur, des bi- le l'argenterie, mille drogues pareilles ; vrai- je vous le dis, cela m'importune. Une grande : occupe trop la cervelle d'un homme. Avant marié, j'allais, je venais, sans avoir plus de u'aucun de vous, messieurs, et avec aussi ırgent dans ma poche, sur ma parole.

SCÈNE III.

Les mêmes, VASCO.

VASCO, à Pérez.

cher maître ! monsieur !...

PÉREZ.

ien ? que veux-tu ?

VASCO.

naîtresse est malade de votre absence ; elle et ne veut pas manger.

PÉREZ.

s ! la pauvre enfant ! Allons, je vais la trou-

ver. Messieurs, je vous souhaite le bonjour. Vous voyez que j'ai une chaîne qui se fait un peu sentir; je vous prie de m'excuser. Je vous souhaite à tous deux des femmes aussi aimables que la mienne.

(Il sort avec Vasco.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, ALONSO.

DON JUAN.

Je vous remerçie de votre bon souhait. Ne perds pas courage, Alonso, parce que ce maraud t'a enlevé ta fortune; dans dix jours d'ici, tu me diras ce qu'il en pense et comment il se trouve de l'état du mariage. Allons dîner. Quand Margarita sera de retour à la ville, nous lui ferons tous deux une visite; ce sera là peut-être que tu trouveras le bonheur.

nt.)

SCÈNE V.

Une chambre de la maison de campagne de Margarita (15).

MARGARITA, ALTÉA, VICTORIA, ISABELLA.

MARGARITA.

Est-il venu?...

ALTÉA.

Oui, madame; il y a une demi-heure qu'il est ici. Je l'ai questionné sur tout ce que vous pouvez

désirer de savoir de lui, et je l'ai trouvé tel précisément qu'il vous le faut, comme si on vous l'avait fait exprès.

MARGARITA.

Fais-le venir.

(Altéa sort pour l'aller chercher, et rentre aussitôt avec lui.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, LÉON.

MARGARITA, le voyant entrer.

Un fort bel homme!... et de très-bonne mine!... (*A Altéa.*) Tu réponds de sa docilité?

ALTÉA.

Faites-moi le plaisir de l'interroger; et si vous ne le trouvez pas à votre gré, mettez-le tout simplement à la porte, il n'y aura aucun mal de fait.

MARGARITA, à Léon.

Venez un peu de mon côté... Aimeriez-vous bien une jeune dame?... Oh!... comme il rougit!....

ALTÉA, à Léon.

Ne faites pas tant tourner votre chapeau; levez la tête et parlez à madame.

LÉON.

Oui, je crois que je l'aimerais assez; il faudrait m'apprendre... je ne sais pas bien ce que cela signifie, madame.

MARGARITA.

On vous l'apprendra... et voudriez-vous, quand

cela lui ferait plaisir, partir à cheval, vous en aller de la maison, être absent une semaine ou deux ? Vous auriez des gens et des chevaux à votre service, et de l'argent dans votre bourse.

LÉON.

Oui, j'aime bien à monter à cheval ; et quand je suis dehors à courir, cela m'amuse tant !

MARGARITA.

Oh ! vous vous amuserez tant qu'il vous plaira, et quand elle vous rappellerait auprès d'elle, reviendriez-vous tout de suite avec soumission remplir votre devoir et répondre à son amour ?

LÉON.

Oh ! sûrement, je n'y manquerai pas.

MARGARITA.

Et quand vous verriez ici, à la maison, ses amis ou ses nobles parens, sauriez-vous faire compagnie à leurs domestiques dans le cellier, ou vous occuper de votre côté et rester tranquille, quelque chose que vous pussiez entendre ou voir ?

LÉON.

Si je me conduis autrement, je consens à être pendu.

MARGARITA.

Allons, embrassez-moi.

LÉON.

Ma... dame....

MARGARITA.

Comme il tremble, cet imbécile ! je ne vous man-

gerai pas. Est-ce que vous ne pouvez pas m'embrasser?...

LÉON.

Je ne sais rien... moi; mais, s'il plaisait à madame de m'instruire, sûrement j'apprendrais bien.

MARGARITA.

Allons donc... Approchez.

LÉON.

Allons donc... J'approche.

(Il l'embrasse.)

MARGARITA.

Soit, on vous instruira. Et si j'étais cette dame qui songe à vous, dites, si je voulais vous épouser?...

ALTÉA.

Faites attention à ce que vous dit madame.

MARGARITA.

Avez-vous du bien?

LÉON.

Non, madame; je n'ai ni bien, ni argent, ni amis; je voudrais faire tout au monde pour vous servir, madame.

MARGARITA.

Vous ne vous figurerez pas, monsieur, que vous êtes mon maître; vous ne parlerez pas dans la maison comme le chef et comme si vous y portiez les culottes, et vous n'y commanderez en rien.

LÉON.

En rien absolument. Hélas! je n'en serais pas capable. Je n'ai pas d'esprit, madame.

MARGARITA.

Et tâchez de n'en point acquérir du tout; cela vous ferait mal à la tête; je vous prends par charité, comme un domestique. Vous remarquez bien cela? vous vous en souviendrez ?....

LÉON.

Oui, assurément, sauf votre respect, madame.

MARGARITA.

Écoutez encore ceci..... Soit que je vous prenne avec moi, ou que je vous en éloigne, que je vous en éloigne entièrement, vous ne devez jamais être impertinent et jamais en aucun temps ne vous familiariser avec moi; à peine sembler me connaître quand je ne vous appellerai pas.

LÉON.

Bien volontiers... Hélas !... je ne me suis jamais connu moi-même.

MARGARITA.

Il n'est pas nécessaire que vous vous connaissiez.

LÉON.

Je serai fidèle et caressant; je serai un chien pour vous plaire mieux.

MARGARITA.

En effet, votre devoir sera de chercher et d'apporter à mes ordres.

LÉON.

Autrement je mériterais d'être puni.

MARGARITA.

Baisez-moi encore.... (*Il l'embrasse.*) Si vous me

voyez baiser quelqu'autre homme vingt fois dans une heure, vous ne devez pas sourciller, encore moins vous fâcher.

LÉON.

Non du tout; si vous en baisez mille, je serai bien content; cela m'apprendra mieux ce que je dois faire pour vous être agréable.

ALTÉA.

Quand je vous l'ai dit, madame.

MARGARITA.

C'est bien l'homme que je désirais.... (*A Léon.*) Vous parlerez le moins possible.

LÉON.

Je ne parlerai jamais, madame, à moins que vous ne m'adressiez la parole; et alors je répondrai tout bas, tout doucement.

MARGARITA.

Ayez-moi un prêtre, je l'épouse à l'instant; mais quand vous serez mon mari, songez qu'il faut être à mes ordres et suivre en tout mes lois.

LÉON.

Si je ne le fais, je vous permets de me pendre.

MARGARITA.

Je vous donnerai de meilleurs habits quand vous les aurez mérités. Allons... (*Aux femmes.*) Et vous, vous servirez de témoins.

TOUTES.

Oui madame.

(Victoria et Isabella sortent.)

MARGARITA.

Après la cérémonie, je pars tout de suite pour la ville. J'irai à ma nouvellé maison où j'aurai quelques amis à recevoir.

(Elle sort.)

LÉON, à Altéa.

Les mille couronnes sont à toi. Ma fortune est faite.

ALTÉA, bas à Léon.

Paix, ne te découvre pas sitôt.

LÉON, de même à Altéa.

Laisse-moi faire, je saurai bien me conduire. (16)

SCÈNE VII.

Un grand salon dans la maison de ville de Margarita.

CLARA, ESTIFANIA.

CLARA.

Eh bien! est-il à vous?

ESTIFANIA.

Oui.

CLARA.

Et trouvez-vous en lui un homme qui vous convienne?

ESTIFANIA.

Tout-à-fait; un homme fort doux; et de plus il est riche; il est très-riche, Clara.

CLARA.

Es-tu mariée avec lui ?

ESTIFANIA.

Et crois-tu que je pêche sans hameçon, ma fille ? je tâche de prendre les sots ; il est mien, il m'appartient en propre ; je t'ai dit que je le prendrais comme une truite, en le chatouillant ; [17] j'ai jeté tout doucement mon filet et j'ai attrapé le poisson ; sa personne et son bien sont entièrement à ma dévotion.

CLARA.

Et ta maîtresse sait-elle tout cela ? Elle est sur le point de revenir à la ville, ici, pour y vivre dans cette maison.

ESTIFANIA.

Qu'elle arrive, elle sera la bienvenue ; je suis préparée pour la recevoir ; il faudrait qu'elle fût folle pour être fâchée de ma fortune, pour m'en vouloir de ce coup un peu hardi.

CLARA.

N'aimes-tu pas ton mari ?

ESTIFANIA.

Oui, je l'aimerai tout-à-fait, tant qu'il sera comme il est, et qu'il ne s'avisera pas de pénétrer mes secrets ; car s'il les soupçonne, je commencerai à le haïr, et cette sage haine m'apprendra à le bien tromper. Oh ! le voici. Tu vas voir un homme charmant.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, PÉREZ.

PÉREZ.

Mon Estifania, allons-nous dîner, mon agneau? je sais que vous m'attendez.

ESTIFANIA.

Je ne peux pas manger, si vous n'y êtes pas.

PÉREZ.

Je n'entre jamais où vous êtes que je ne croie voir le paradis autour de moi.

ESTIFANIA.

Et vous êtes le bien reçu dans ce paradis, monsieur.

PÉREZ.

Je crois, ma chère, que j'ai la plus douce retraite de l'Espagne et la plus riche en même temps. Nous mangerons dans le jardin, sous les arbres; nous y goûterons une agréable fraîcheur, et nous mettrons le vin rafraîchir dans l'eau courante de la fontaine. (*Apercevant Clara.*) Qui est cette personne?

ESTIFANIA.

Une de mes amies.

PÉREZ.

Que fait-elle ?..

ESTIFANIA.

C'est une dame comme il faut.

PÉREZ.

Oui ; mais quelles sont ses occupations?... est-elle savante en mathématiques ? dit-elle la bonne aventure ?

ESTIFANIA.

Vous m'en demandez plus que je n'en sais, monsieur...

PÉREZ.

Ou vous rapporte-t-elle une lettre d'une parente, de ces lettres qu'on remet en l'absence du mari, ma chère femme ?... ou vient-elle de la part du docteur pour s'informer de votre santé ? elle ne ressemble pas à un confesseur.

ESTIFANIA.

A quoi bon toutes ces questions ? de quoi vous inquiétez-vous, monsieur ? elle ne peut pas vous donner de craintes [18]..... C'est une femme, monsieur; c'est bien réellement une femme.

PÉREZ.

Votre femme très-réelle peut fort bien s'occuper très-réellement de certaines choses.... car si elle ne peut rien faire pour son compte personnel, elle agit peut-être pour le compte d'autrui, et en qualité de Mercure ;.... les meilleurs faiseurs de tours ont toujours des compères pour les aider.

ESTIFANIA.

Demandez-moi pardon, mon mari ; quoi ! déjà vous devenez jaloux ; vous me soupçonnez peut-être?

PÉREZ.

Non point du tout, ma femme.

ESTIFANIA.

Attendez au moins pour vous inquiéter, que vous en ayez plus de raisons et des raisons plus claires; vous avez sûrement entendu dire, mon cher mari, qu'une femme qu'on garde malgré elle passerait à travers des barreaux de fer pour se mettre en liberté; et une femme heureuse, tranquille et bonne, la meilleure femme du monde enfin, peut apprendre bien des ruses, si on la mécontente.

PÉREZ.

Non, non; je ne faisais que badiner avec vous.

ESTIFANIA, à Clara.

A demain, mon amie; j'irai vous voir.

CLARA.

Je vous laisse donc; et je vous souhaite à tous deux tout ce qui peut vous faire le plus de plaisir.

(Elle sort.)

(On frappe à la porte)

ESTIFANIA.

Qu'est-ce? Où est la fille? Qui est à la porte ?....

(On frappe encore.)

PÉREZ.

Qui est-ce qui frappe ?... Venez-vous de la part du roi, pour frapper si insolemment?... Voyez donc à la porte....

SCÈNE IX.

Les mêmes, CLARA rentrant précipitamment.

CLARA.

Je vous le jure, ma chère amie, et il n'y a rien le si vrai; madame est arrivée, elle est à la porte; e l'ai vue, elle amène une compagnie de belles lames avec elle.

ESTIFANIA, à part.

Elle arrive une semaine trop tôt, mais il faut que 'aille au-devant d'elle et que je fasse jouer quelque ıouveau ressort. Si par quelque adresse je n'a- eugle pas ce terrible Mars, je suis perdue.

PÉREZ.

Eh bien? qui sont ces personnes qui sont à a porte?

ESTIFANIA.

Des personnes telles que vous pouvez bénir le our de leur entrée dans cette maison; elles ne ıiennent que pour votre bien.

PÉREZ.

A la bonne heure.

ESTIFANIA.

Mais pour que les choses aillent encore mieux, l faut que vous me laissiez arranger les affaires, ue vous demeuriez étranger à tout ceci et que ous ne me gêniez pas. Ai-je à présent autre chose

à faire qu'à chercher tout ce qui peut vous être avantageux ?

PÉREZ.

J'ose donc me confier à vous; je suis fâché de l'humeur que j'ai eue; je vois que vous êtes une jeune personne sage et prudente.

ESTIFANIA, à part.

J'aurai donné une leçon de sagesse à ta seigneurie, avant de te quitter.... (*Haut.*) Je vous prie, promenez-vous là de côté et d'autre; ne dites rien; saluez seulement ces dames, et laissez le reste à ma disposition; je vous réponds de votre fortune.

(Estifania sort avec Clara, et va au-devant de la compagnie qui arrive.)

SCÈNE X.

PÉREZ seul.

La friponne parle à cœur ouvert; sa bonne volonté se peint sur sa physionomie et l'anime; je suis né pour l'aimer; je dois répondre à ses tendresses par de bons procédés; la rudesse d'un soldat ne sied pas bien quand on traite avec les dames; nous ne devons pas leur parler, comme nous faisons entre nous autres officiers; je vais la laisser faire; c'est pour moi qu'elle agit maintenant; je suis son mari, son héritier; je suis tout pour elle....

SCÈNE XI.

MARGARITA, ESTIFANIA, ALTÉA et d'autres femmes. LÉON, PÉREZ.

PÉREZ, continuant à parler.

Quelles sont ces personnes ?... Je hais ces airs si pimpans !... (*Apercevant Margarita.*) Une belle femme !..Oui vraiment... d'une beauté rare même !.. Cette maison-ci ne peut pas être un rendez-vous pour des aventures galantes ; elle est trop grande, trop remarquable, trop en vue pour cela....

ESTIFANIA, à Margarita.

Madame, je vous présente mon mari.

MARGARITA.

Vous avez épousé un bel homme.

PÉREZ.

Tel que je suis, madame, je suis votre serviteur.

(Il la salue en l'embrassant. La compagnie entre dans les appartemens de la maison.)

SCÈNE XII.

ESTIFANIA, PÉREZ.

ESTIFANIA.

Monsieur, écoutez-moi bien ; faites ce que je vous dirai, et je vous enrichis pour toujours ; cette dame est ma cousine ; le monsieur qui l'accompagne en

est éperdument amoureux ; il en meurt ; voyez comme il la regarde!

PÉREZ.

C'est une bien belle femme.

ESTIFANIA.

C'est un modèle de beauté, mais elle est pauvre; sans cela elle aurait été la femme d'un prince. Elle a dit à son amant que cette maison lui appartient, à elle, en propre ; elle a compté sur moi, sur ma complaisance ; concevez-moi bien et promptement, il la croit fort riche.... Écoutez, mon mari, nous devons conduire cette affaire avec discrétion, il nous faut aider ma parente pendant quatre jours....

PÉREZ.

L'aider de notre maison, de nos meubles, de notre bien ?

ESTIFANIA.

Tout cela n'est qu'un semblant. Voyez-vous cet écrit ? il nous assure deux cents livres sterling de rente, aussitôt qu'ils seront mariés ; elle l'a signé à notre profit. Ce n'est pas le moment de vous le faire lire ; je vous le montrerai demain.

PÉREZ.

Vous lui prêtez toute la maison ?

ESTIFANIA.

Toute la maison, et nous la quitterons même, pour mieux appuyer la ruse.

PÉREZ.

Abandonner toute notre possession ! ma femme,

enez garde à ce que vous faites; si nous ne cédions
ı'une partie de la maison ?...

ESTIFANIA.

Non, non, il faut qu'ils l'aient toute entière et
u'ils en disposent à leur gré. C'est pour notre avan-
ıge... Qu'est-ce après tout que quatre jours ?... Si
ous aviez une sœur, une nièce ou une dame de
os amies qui demandât cette complaisance, et que
: fisse difficulté de m'y prêter... que diriez-vous?...

PÉREZ.

Si la maison doit nous revenir aisément...

ESTIFANIA.

Aussi aisément, je vous jure, que nous l'avons
:quise. Ne serait-ce pas une pitié de laisser une si
ille dame manquer un bon mariage, faute d'un
eu de secours?... Vous ne perdrez pas la maison...

PÉREZ.

C'est au moins ce dont il faudrait être sûr...

ESTIFANIA.

Je mettrai les écrits dans vos mains, et vous les
ırderez vous-même.

PÉREZ.

Bon cela. Je suis satisfait.

ESTIFANIA.

Quand elle aura épousé son amant, il en est tel-
:ment épris, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour
lle; et alors vous et moi et tous ceux qui auront
dé la pauvre femme dans cet embarras, Dieu
ait ce qu'ils obtiendront !....

PÉREZ.

Je vais faire emporter d'ici mes coffres à l'instant, et louer quelque petit appartement à très-bon marché; mais ce n'est que pour quatre jours.

ESTIFANIA.

J'ai une pauvre bonne vieille de mes amies, nous serons bien chez elle.

PÉREZ.

Soit.

ESTIFANIA.

Allez-vous-en donc de bonne grâce et débarrassez la maison.

PÉREZ.

Fort bien.

ESTIFANIA.

Le peu d'effets dont nous pourrons avoir besoin, nous suivra de près; et vous prendrez un petit garçon pour vous conduire. Soyez tranquille; notre fortune est faite.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A la ville, dans la maison de Margarita.

MARGARITA, ALTÉA.

ALTÉA.

rez-vous pas tranquille à présent?... Votre
: n'est-il pas à son aise et en plein repos?...

MARGARITA.

suis sans inquiétude, Altéa, s'il continue
e tel qu'il se montre, s'il persévère dans cette
licité dont il fait profession, me voilà heu-
:. Je vais vivre à mon gré, au sein des plaisirs
a libre conduite sera à l'abri de l'œil sévère
ois et de la critique maligne des langues en-
ses.

ALTÉA.

uis voilà au comble de vos vœux [19].

MARGARITA.

ais s'il allait se montrer une espèce de mari fin
ssimulé, un adroit fripon, un maître con-
né dans l'art de la tromperie?...

ALTÉA.

Bon! sur ma vie, c'est un innocent.

MARGARITA.

C'est ce que je veux qu'il soit; c'est sur quoi je compte; alors je suis sûre de le gouverner à ma fantaisie. Les chambres sont-elles prêtes pour recevoir mes amis?

ALTÉA.

Oui, toutes, madame. Votre maison n'est à présent qu'un asile de plaisirs de toute espèce; et les galans commencent à la regarder avec des yeux de désir.

MARGARITA.

Qu'ils la regardent. J'ai été élevée à la mode de la cour, dans l'opulence et dans les divertissemens; la bonne compagnie, la galanterie, voilà mes goûts; je veux autour de moi des adorateurs de bonne mine et à choisir. Que fait mon bon mari? Où attend-il mes ordres?..

ALTÉA.

Il sait se tenir à sa place, madame. Je gage qu'il est au cellier avec les domestiques ses camarades; ou peut être qu'il dort, jusqu'à ce qu'il vous plaise de le faire éveiller.

MARGARITA.

C'est bien, Altéa; c'est ce qu'il doit faire; je dois le tenir toujours sous ma tutelle...

SCÈNE II.

Les mêmes, LÉON, LORENZO.

MARGARITA, voyant entrer Léon.

! mais!... Qui est-ce qui lui a dit de venir? uoi ose-t-il se présenter sans que je le de- ɜ? Il a son chapeau sur la tête!...

ALTÉA.

·ement c'est qu[illegible] ne vous voit pas.

MARGARITA.

ɜ son regard est insolent!...

LÉON, à Lorenzo.

ıtes les chambres sont donc ainsi préparées et s pour le plaisir de madame?... et il y faut de :lles tapisseries à chaque heure pour la réjouir? fait acheter de nouvelle argenterie, de nou- bijoux pour donner à sa maison un air d'o- ce?

LORENZO.

ıme vous voyez... et elle achètera encore ɔup d'autres objets plus riches; c'est sa vo-

LÉON.

m!... Est-ce sa volonté?... c'est à merveille. aussi sa volonté d'avoir des festins, des ban- des bals de nuit et des mascarades?...

LORENZO.

Elle a toujours eu un goût décidé pour les divertissemens. Allez, nous pouvons compter que la maison sera sur un bon pied, mon cher monsieur; je ne dois pas vous appeler mon maître, elle m'en a averti.... ni vous ôter mon chapeau.

LÉON.

Ce n'est pas la mode, sans doute : quoique je sois son mari, je ne suis que votre camarade... Aurai-je au moins quelque préférence?

LORENZO.

Autant que vous en aurez mérité, monsieur.

LÉON.

Vous êtes bien bon...

SCÈNE III.

Les mêmes, VICTORIA.

VICTORIA.

Madame, le duc de Médina et quelques capitaines se proposent de venir dîner ici; ils ont envoyé des vins rares et vous font présenter leurs hommages.

MARGARITA.

Ils seront les très-bienvenus. Que tout dans la maison ressente le bon ton et les grandes manières; qu'on brûle des parfums (20). (*A Léon.*) Allez mettre vos beaux habits; mais, à moins que je ne

ous appelle, qu'on ne vous voie point; vous dînerez avec les femmes, et conduisez-vous décemment avec elles, pour me faire honneur.

SCÈNE IV.

Les mêmes, ISABELLA.

ISABELLA.

Madame, c'est de la part de madame Julia...

LÉON, à part.

Une coquine, une vraie coquine; la plus grande coquine de tout le royaume [21].

ISABELLA.

Elle a envoyé son carrosse aux ordres de madame, et lui fait demander si elle veut aller prendre l'air ce matin.

LÉON.

Oui, le bon air de quelque galant réduit [22].

MARGARITA.

Dites que non; cet après-midi, j'irai la voir.

ISABELLA.

Je vais le dire, madame.

(Elle sort. Victoria la suit.

SCÈNE V.

MARGARITA, ALTÉA, LÉON.

MARGARITA, à Léon.

Pourquoi n'êtes-vous pas allé vous prépa comme je vous l'ai ordonné?...

LÉON.

Par ma foi, madame, selon mon petit jugen vous feriez mieux de voir vos honnêtes voisins amis qui vous entourent, qui parleront bie vous et feront l'éloge de votre bonté.

MARGARITA.

Comment donc?... Qu'est-ce que c'est?

LÉON.

C'est seulement pour vous persuader que le merce avec les courtisans est quelque chose de dangereux; ce sont des gens sur lesquels on n pas compter; toutes leurs brillantes apparenc valent pas la plus mince réalité (26).

MARGARITA.

Ce drôle est fou....

LÉON.

Celui qui donne des conseils aux dames qu des yeux avides de plaisir et de grandeur tout fois, est, pour elles, un fou ou un ivrogne, q même il leur prêcherait l'Évangile.

ALTÉA.

Il s'échappe d'une manière étrange.

LÉON.

Je vous prie de n'être point fâchée ; mon indiscrétion m'a enhardi à vous dire ce que vous trouverez vrai.

MARGARITA.

Tu oses parler, je crois ?

LÉON.

Pas beaucoup, madame ; vous enchaînez la langue le votre serviteur ; il n'ose vous dire tout ce que a raison lui suggère ; il serait bon que votre caractère fût plus fortement enchaîné que sa langue ; ne ne regardez pas si sévèrement : je suis votre mari.. lais que sont les maris ?..... Lisez les merveilleux écits qu'on nous fait du monde nouvellement découvert ; et vous n'y verrez rien d'aussi étrange, 'aussi difforme que la conduite de la plupart des maris de notre pays ; les maris ne sont plus ici que es ombres qui servent à couvrir les fautes de leurs emmes, et même ils ont trop souvent la bassesse le souffrir et d'autoriser leur désordre [24].

MARGARITA, à Altéa.

Entends-tu comme il parle ?....

LÉON.

J'ai fini madame ; un bœuf parla une fois [25] à ce que disent les savans ; je vais bientôt ressembler au bœuf [26], et alors je dirai des merveilles ; en attendant, je vous proteste de ma profonde obéissance.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARGARITA, ALTÉA.

MARGARITA.

Je commencerai par me débarrasser de toi.... As-tu remarqué comme il m'a parlé avec hardiesse et impertinence ?... Oh! qu'il est différent de ce que je l'ai cru! je le prenais pour un lourdaut!.... et c'est toi qui me l'as fait choisir!... voilà le fruit de ta sagesse, de ton habileté! voilà comme tu as su bien juger cet homme!... Qu'en penses-tu à présent?

ALTÉA.

Je pense toujours qu'il est un sot... Quelqu'un de vos gens lui aura inspiré cette hardiesse à raisonner en lui faisant boire trop de vin ; c'est un tyran qui fait même le philosophe et qui trouve des argumens.

MARGARITA.

J'aurai mon cellier fermé au cadenas, et il ne s'y tiendra plus d'école, et l'on n'y fera plus de découvertes; je mets sur-le-champ à la porte mes drôles qui ont tant d'esprit quand ils ont bu, et qui disputent sur les pourquoi et les comment; je les envoie s'engraisser à la campagne ; je ne garderai que les sots qui seront toujours sots à jeun comme ivres, et qui ne sauront et n'apprendront rien que l'obéissance ; et de cette manière je gouvernerai mon mari et le ferai vivre à mon gré....

ALTÉA.

Il retombera, je le crains !.... Il crie à présent ; empêchez-le de boire ; il est d'une constitution irritable.

SCÈNE VII.

Les mêmes, LÉON.

LÉON.

Prendrai-je ma nouvelle parure, madame ?

MARGARITA.

Non ; gardez vos vieux habits ; partez à l'instant même pour la campagne ; allez voir si mes faucons sont bien dressés ; vous y serez nourri comme il convient à un grossier personnage, monsieur ; et vous logerez avec les valets ; cela est encore trop bon pour vous.

LÉON.

Bonne madame, ne traitez pas si rudement mon repentir.

ALTÉA.

Vous voyez comme il revient faire le chien couchant.

MARGARITA.

Je ne vois pas ce que j'avais droit d'attendre.

LÉON.

Vous le verrez, madame, quand il plaira à votre seigneurie.

ALTÉA.

Allons, il s'humilie, il demande pardon, veuill oublier sa faute.

MARGARITA.

Eh bien!... soit, allez vous faire beau et n'en pa lons plus.

LÉON, à part.

Tu n'as donc pas de sentiment?... Je te pincer jusqu'aux os, mon insolente femme....

(Il sort.)

MARGARITA.

Voyez à le maintenir dans ces dispositions, so peine de perdre mes bonnes grâces. Vous connais son caractère, attachez-le à la meule [27]; à la pr mière révolte, je me débarrasse de lui; je ne sou frirai pas que des misérables que je prends ch moi, se mêlent de contrôler la vie que je mène; e trons [28] et voyons à mettre tout en bon ordre.

ALTÉA.

Je souhaite que tout aille à votre gré, autreme j'aurais perdu ma peine.

SCÈNE VIII.

Un mauvais galetas.

PÉREZ entre.

PÉREZ seul.

Ne retournerai-je donc jamais dans la maison q m'appartient?.... Nous sommes logés ici dans la pl

misérable niche à chien. Le taudis d'un sorcier aurait de quoi plaire davantage ; un endroit à mettre percher des faucons serait un palais de prince en comparaison : nous avons un lit qui n'est pas plus grand qu'un panier, et nous y couchons serrés comme des livres de beurre. Aussi y suons-nous jusqu'à fondre ; ajoutez à cela des vapeurs épaisses et fétides à faire reculer un vidangeur.... Encore une fois, ne retournerai-je jamais dans ce paradis dont je suis le propriétaire ? Holà !... ma femme !... venez donc....

ESTIFANIA, en dedans.

J'y vais tout à l'heure.

PÉREZ.

Hâtez-vous, mon cher bijou. Je ressemble aux habitans des îles fortunées, quand ils sont hors de leur pays ; je péris, je meurs, si je reste ici seulement un jour de plus ; nos camarades de logement sont deux rats affamés, car on n'a pas ici le moyen de nourrir un chat ; ces rats sont aussi terribles que deux diables ; ils ont déjà mangé une carte de géographie, sur laquelle était le monde entier ; et si nous passons ici la nuit, nous serons dévorés de même ; il y a une vieille femme qui est devenue aussi dure que le marbre, à force d'être séchée et recuite dans ce four à briques. Elle se tient dans la cheminée (qui n'est faite qu'avec trois tuiles arrangées comme un petit château de cartes). Cette bonne femme est le vrai portrait d'une vieille sibylle enfumée. Il y a une espèce de servante que la nature avait faite pour être une fille, mais qui est

à présent un monstre ; elle a sur sa personne une sorte de peau dure, comme la coque d'une châtaigne, tant elle est recouverte de crasse et de malpropreté! ajoutez-y la chaleur qu'il fait dans ce taudis où l'on brûle comme sous la ligne ; ces deux femmes font ensemble un bruit semblable au cri des grenouilles ou au grondement du vent qui passe entre deux portes.

SCÈNE IX.

PÉREZ, ESTIFANIA.

PÉREZ, à sa femme.

Ah! c'est vous, ma femme?... Quand sortirons-nous de cette prison?...

ESTIFANIA.

Je vais dehors m'en occuper ; et vous allez tout de suite retourner dans votre maison, monsieur; le souvenir de cette petite contrariété vous fournira de quoi rire tout le reste de votre vie. Pendant le temps que vous aurez dit vos prières et que vous aurez déjeuné, je serai de retour et prête à vous rendre votre ancienne bonne humeur, votre liberté.

PÉREZ.

Déjeuner!... rompre le jeûne!... Me rompre le cou plutôt. Qu'y a-t-il à manger ici, à moins qu'on ne se mange les uns les autres comme des cannibales?... Ou bien croyez-vous qu'un morceau de la muraille avec du beurre soit un grand régal? Re-

tournons à notre maison tout de suite; et prenez garde qu'on ne nous ait gâté nos meubles.

ESTIFANIA.

On ne nous a pas fait tort d'une épingle, je vous en réponds.

PÉREZ.

Faites en sorte que nos hôtes s'en aillent sur-le-champ.

ESTIFANIA.

Ils s'en iront tous deux; ils n'abuseront pas de notre complaisance; car, depuis qu'ils y sont, je sais qu'elle a informé son mari de la vérité et que tout est arrangé; elle me l'a fait dire et va s'en aller pleine de reconnaissance pour vous...

PÉREZ.

Je vais faire un tour dans le cimetière; les morts me déplairont moins que les vivans qui sont ici. Dans une heure, je vous attends.

ESTIFANIA.

Je ne manquerai pas au rendez-vous, monsieur.

PÉREZ.

Entendez-vous, ayons un bon dîner; que tout soit dans la maison bien ordonné, comme quand nous y étions; faites-moi préparer un bain chaud, dont j'ai grand besoin; car je sens aussi mauvais qu'une boutique de vieux poissons, ou qu'un magasin d'huile gâtée.

ESTIFANIA.

Vous aurez tout ce que quelques personnes ont

coutume d'appeler rien. Je vous enverrai du monde pour emporter les coffres et le bagage.

PÉREZ.

Que ce soient des gens sûrs et honnêtes; faites mes complimens à votre nièce.

ESTIFANIA.

Je les ferai, monsieur; mais si vous ne me voyez pas à l'heure dite, allez toujours à la maison pour que nos hôtes puissent vous faire leurs remercîmens de votre complaisance; et, je vous en prie, soignez votre toilette pour me faire honneur.

PÉREZ.

J'y ferai attention.

SCÈNE X.

Une rue de la ville.

D. JUAN DE CASTRO, SANCHO, CACAFOGO.

SANCHO.

Tu es bien brave.

CACAFOGO.

J'ai raison de l'être, j'ai de l'argent.

SANCHO.

L'argent est-il une raison?

CACAFOGO.

C'est la raison et la rime encore avec; capitaine, si vous n'avez pas le sou, vous êtes un âne.

SANCHO.

Je vous remercie....

CACAFOGO.

Voilà de bonnes manières, il faut toujours remer-
:r celui qui est riche.

SANCHO.

Veux-tu me prêter quelque chose ?

CACAFOGO.

Pas un liard, capitaine. Les gens de ton métier
ıt sujets à caution.

SANCHO.

Tous les hommes le sont. Je te ferai mon billet.

CACAFOGO.

Ton billet et rien c'est la même chose [29]. Mon
ɟent est à moi. Cela n'est pas douteux, je pense.

DON JUAN.

A quoi l'emploies-tu ?

CACAFOGO.

A de pieux usages; à payer du vin et des filles et
'uiner au jeu de jeunes fats qui voudraient bien
: ruiner.

DON JUAN.

Irez-vous à la guerre, monsieur ?

CACAFOGO.

Je ne suis pas assez pauvre pour me faire soldat;
: que j'ai de foi ne suffirait pas pour écarter un
)ulet, ni pour faire une doublure qui pût me
ıantir dans la tranchée, je vous en réponds.

DON JUAN.

Vous parlez en homme sage.

CACAFOGO.

Vous penseriez comme moi, colonel, si vous aviez seulement mon argent; j'aime mieux compter mes écus et ranger mes sacs chez moi que de faire faire l'exercice à dix mille imbéciles et de ne rien avoir; l'homme sage, en mangeant ses morceaux, prend ses précautions; les sots se coupent les doigts.

SANCHO.

Voilà bien un usurier fieffé! Pourquoi ne te maries-tu pas et ne deviens-tu pas un juge respectable?

CACAFOGO.

N'est-il pas plus noble de commander à un respectable juge que de l'être soi-même?... Et qu'ai-je affaire de me marier quand chaque sot complaisant qui m'emprunte de l'argent, veut bien me prêter sa femme (30)?

DON JUAN.

Viens-tu dîner avec nous?...

CACAFOGO.

Oui, j'irai; je verrai la perle de l'Espagne, cette belle aurore qui se lève et qui est riche; et je serai respecté; je porte ici mon titre avec moi, je parlerai à cette belle; et tandis que vous autres, messieurs les capitaines, vous vous tiendrez de côté, en vous rongeant les ongles, je déroberai son cœur et ses affections.

DON JUAN.

Le duc dîne chez elle aujourd'hui, le duc de Médina.

CACAFOGO.

Que le roi y dîne, s'il veut; le duc me doit de l'argent, et ainsi il dépend de moi; et je puis certainement faire le fier, ayant autant de bien que j'en ai, capitaine.

SANCHO.

Tu vas manger monstrueusement.

CACAFOGO.

Comme un bon et brave Espagnol. Je mangerai comme si j'étais en Angleterre, où il pousse des bœufs, et je boirai tout mon soûl; et quand je serai ivre, je parlerai avec autant de facilité et d'esprit qu'Ovide pour exciter et enflammer l'imagination des dames; j'ai eu des leçons chez mon père de son jeune commis qui était un galant.

DON JUAN.

Si nous jouons, tu me fourniras des fonds.

CACAFOGO.

Vous me donnerez pour sûreté votre compagnie de cavalerie; et alors cela se pourra faire, capitaine.

SANCHO.

Allons, venez; ce drôle va nous procurer un rare divertissement. Comme les dames vont rire de lui!...

DON JUAN.

Je ferai une saignée à sa bourse, si j'en trouve l'occasion.

CACAFOGO.

Allons, messieurs, conduisez-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

Une mauvaise chambre.

PÉREZ, UNE VIEILLE FEMME, UNE JEUNE FILLE.

PÉREZ.

Allons, je vous en prie, venez ici et comprenez-moi bien; et tâchez de parler un peu plus haut, madame; vous ne m'échapperez pas... Comment mes coffres sont-ils ouverts?... et mes effets en allés?... Quel démon crocheteur de cadenas?...

LA VIEILLE.

Ah!... Qu'est-ce que vous avez?...

PÉREZ.

Je veux ravoir mes effets; comment mes coffres sont-ils tous ouverts?...

LA VIEILLE.

Vos coffres sont tous ouverts?

PÉREZ.

Oui; et l'on a pris mes habits, mes chaînes, mes bijoux... Pouah!... elle a l'odeur du bœuf fumé!.. Fi! fi!... elle rote l'ail tout pur!

LA VIEILLE.

st votre dame!... la jeune belle dame?

PÉREZ.

st-ce que cela fait à ma question? c'est mon , et elle est sortie pour mes affaires.

LA JEUNE FILLE.

est votre épouse, monsieur?

PÉREZ

ui! Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?... est-ce ne connaît pas ici le nom d'épouse?

LA VIEILLE.

est votre vraie et légitime épouse?

PÉREZ.

vraie et légitime épouse... je le crois ainsi, e je suis marié avec elle. Je ne l'ai pas rêvé, mment?..

LA JEUNE FILLE.

a les clefs, monsieur.

PÉREZ.

ais bien qu'elle les a... Mais qui a mes effets, sorcière?

LA VIEILLE.

ous avez épousé cette femme-là, tant pis pour Elle a vingt maris.

LA JEUNE FILLE.

vous dit vrai.

LA VIEILLE.

Et elle les a tous attrapés, monsieur.

PÉREZ.

Diable!.. est-il possible?.. Elle m'a apporté
riage une belle maison qui est ici près et
meublée avec une magnificence royale.

LA VIEILLE.

Vous êtes joliment attrapé; cette maiso
point à elle, mon brave homme; elle est à u
tre dame.

LA JEUNE FILLE.

A lady Margarita. Votre femme était sa s
et gardait sa maison, mais elle allait être re
et ce n'était pas pour sa bonne conduite...

PÉREZ.

Quel tour du diable est-ce là?... comm
avec toute ma sagesse et habile comme je le
me verrai joué par une friponne?..... co
est faite cette dame que vous dites propriét
la maison?...

LA VIEILLE.

Une jeune, charmante dame.

PÉREZ.

Elle n'est pas grande?...

LA VIEILLE.

Non, elle n'est pas grande en effet; mais
d'une beauté surprenante.

PÉREZ.

Je vois que je suis attrapé; je suis perdu, cela est clair; la charmante dame dont vous parlez est sûrement cette cousine à laquelle ma moitié m'a prié de prêter sa maison seulement pour quatre jours, disait-elle; elle s'y est prise avec douceur pour me persuader.

LA JEUNE FILLE.

Quand elle est sortie ce matin, monsieur, j'ai vu à la porte deux femmes avec elle; elle leur donnait des effets, elle les en a chargées; mais ce qu'étaient ces femmes, je n'en sais rien... J'ai entendu ouvrir vos coffres.... s'ils sont bien à vous.

PÉREZ.

Ils étaient à moi quand ils étaient pleins; mais à présent que vous les avez vidés, ils ne valent pas la peine que je les réclame... vous dites que cette dame était sa maîtresse?...

LA VIEILLE.

Sa vraie maîtresse, sa propre maîtresse et la propriétaire de la maison et de tout ce que vous avez vu dedans.

PÉREZ.

Celle que j'ai épousée n'a ni argenterie, ni bijoux, ni tapisseries?...

LA JEUNE FILLE.

Pas un liard.... Elle est pauvre, monsieur. Une pauvre diablesse qui vit d'industrie.

PÉREZ.

Point d'argent?

LA VIEILLE.

Abominablement pauvre, aussi pauvre que nous le sommes; elle ne voit guère d'argent à moins qu'elle n'en vole; si elle n'avait une seule jupe que sa maîtresse lui a donnée, elle pourrait bien aller nue, la pauvre femme!

PÉREZ.

J'en deviendrai fou, je crois. Je suis aussi pauvre qu'elle.... autrement je ferais des extravagances terribles; il me reste un seul habit, et c'est tout; avant de me l'ôter, il faudra qu'elle m'écorche, si elle peut... Mais où demeure-t-elle?...

LA VIEILLE.

Vous trouveriez la vérité aussitôt que sa demeure. Hélas!.. elle se cache dans mille petits recoins; elle accroche d'un côté, elle grapille de l'autre; et elle vit dans les brouillards et dans les fumées où personne ne peut la trouver.

PÉREZ.

Et c'est une coquine à coup sûr?...

LA VIEILLE.

Elle ne vaut pas beaucoup mieux, mon cher monsieur; je n'ose vous dire qu'elle est une coquine parce qu'elle est votre femme; depuis cinq ans elle a vécu de ce qu'elle a pu voler.

PÉREZ.

Elle m'a volé à mon tour... Coquine et voleuse!.. voilà deux beaux textes pour le panégyrique mordant d'une seule sainte! j'espère que je verrai sa légende

Les femmes ont craint mon habileté à découvrir leurs fredaines ; elles m'ont fait la cour pour m'engager à les cacher ; j'ai long-temps étudié les artifices de ce sexe et j'en ai fait leçon aux jeunes gens ; j'ai professé l'art d'apprivoiser les beautés rebelles... Et je suis joué !.... je suis mené par le nez comme un benêt ! j'ai ici une réale de reste.... ce sera pour le logement et la nourriture que vous nous avez fournis pendant une semaine ; un ver à soie a un ordinaire plus abondant et dort dans un meilleur lit !... Adieu, vieille grand'mère.... si je trouve que vous ayez été complice, votre affaire sera faite en deux petites minutes ; je vous étranglerai de ma propre main.

(Il la pousse rudement, la fait tomber et sort.)

LA VIEILLE.

O l'insolent !... ô le vilain !... est-ce ainsi qu'on traite le beau sexe ?

(Elle sort avec la jeune fille.)

SCÈNE XII.

Un grand appartement dans la maison de Margarita.

LE DUC DE MÉDINA, DON JUAN DE CASTRO, ALONZO, SANCHO, CACAFOGO, des domestiques.

LE DUC.

Voilà une fort belle maison !

DON JUAN.

Et richement meublée, monsieur le duc.

ALONZO.

Et ornée avec goût et d'une manière qui prom d'agréables momens; j'aime ces apprêts qui éve lent l'appétit de plus d'une manière, qui annonce que la maîtresse du logis n'est pas une prude.. Vive une maison où, dès en entrant, on voit qu' est attendu par le plaisir !

LE DUC.

Et vous, Cacafogo, que dites-vous de cette hal tation ?.... Vous plaît-elle ?.... ce serait une bon hypothèque; on pourrait prêter dessus.

CACAFOGO.

Elle m'appartiendra, elle a été bâtie à ma conv nance; les appartemens en sont commodes, bi aérés, spacieux et très-agréables; ils me convie nent beaucoup; quand j'aurai goûté du vin et q j'aurai fait connaissance avec la bonne chère de ce maison-ci, que je me serai bien empifré à table, vous dirai ce que je sens d'affection pour la jeu dame....

SCÈNE XIII.

Les mêmes, MARGARITA, ALTÉA, d'autr dames.

MARGARITA.

Que votre grâce soit la bienvenue!... Bonjou messieurs les militaires; votre présence honc beaucoup mon humble demeure; je désire que vc

y trouviez quelque peu d'agrément. Je prie votre grâce de commander; tout est ici à son service, et au vôtre, messieurs. Je serai enchantée si vous vous plaisez ici.

LE DUC.

Je vous remercie, belle dame; j'ai voulu vous faire visite pour venir encore une fois admirer de près vos charmes; ç'a été une longue nuit pour moi, depuis que vous avez quitté la cour; à présent que je vous revois, je crois voir briller l'aurore.

MARGARITA, aux domestiques.

Faites-nous dîner. Qu'on serve monsieur le duc...

SANCHO.

Elle est charmante.

DON JUAN.

C'est la plus rare beauté que j'aie jamais vue; j'aimerais, ma foi, mieux l'avoir sous mes ordres que mon régiment....

CACAFOGO.

Je veux avoir cette femme-là une fois en passant; qu'est-ce qu'il m'en coûtera?.. un millier de ducats, que, grâce à mon adresse, je regagnerai en moins de dix jours.

SCÈNE XIV.

Les mêmes, LÉON.

MARGARITA, à Léon qui entre.

Eh bien!... où en est ce dîner?...

LÉON.

Il n'est pas prêt, madame; et il ne le sera pas que je n'aie fait d'abord connaissance avec nos hôtes; ils ne peuvent être ici les bienvenus, qu'après que je les aurai reçus moi-même.

DON JUAN.

Eh! mais, c'est mon lieutenant, je crois?... il a une toute autre mine à présent... Est-ce qu'il se fait encore des miracles?...

MARGARITA, à Léon.

Qu'est-ce, faquin que vous êtes?... qu'est-ce, monsieur le drôle?...

LÉON.

Je vous entends, mon impertinente femme; et comme je suis votre mari, je vous engage à vous mieux observer et à connaître votre devoir: la modestie est la couronne de votre sexe.

LE DUC.

Madame est votre femme?

LÉON.

Oui, mon cher duc, je suis son mari; et prenez

ırde à ce que je dis; je me fais honneur de ce tre et je maintiendrai les droits qu'il me donne.

CACAFOGO.

Si tu es son mari, je suis décidé à te la souffler; : serai ton meilleur ami.

LÉON.

Tais-toi, fange et fumier que tu es; je ne veux as perdre ma colère contre un misérable comme)i. Si tu m'insultes encore, je t'étrillerai de ma- ière que j'enverrai ton corps rebondir loin de moi)mme une balle de paume.

CACAFOGO.

Je vous parlerai dans un autre moment.

ALONZO.

Cela tient du prodige!

SANCHO.

Est-ce là ce compagnon qui a eu la patience de se onner l'air d'un sot ridicule?... Je ne reviens pas e ma surprise!

MARGARITA.

Je vais divorcer à l'instant.

LÉON.

C'est ce que vous ne ferez pas; vous ne descen- lrez point à ce degré de méchanceté. Je m'intéresse votre honneur, madame, plus que vous-même. Vous m'avez pris pour une ombre; vous m'avez ris pour colorer vos erreurs, pour être votre jouet; ous avez cru trouver un pauvre sot; je me croirais)upable de consentir à votre déshonneur, à pré-

sent que je suis connu pour votre seigneur et maître; je le serai comme il convient, ou j'y périrai...

MARGARITA.

Je vous commande de vous en aller, mon pauvre garçon, imbécile que j'ai attrapé.

LEON.

C'est vous-même qui êtes une imbécile et qui êtes attrapée. Vous n'avez rien à me commander; je suis au-dessus de vous. Vous pouvez me priver de vos bonnes grâces, madame; mais me priver de votre bien, vous ne le pouvez en aucune manière. Je le garderai, s'il vous plaît, et je m'en servirai, comme la loi m'y autorise; quand vous n'aurez rien, divertissez-vous à votre aise; je ferai semblant de ne pas m'en apercevoir.

MARGARITA.

Ainsi je suis bravée dans ma propre maison?...

LÉON.

C'est ma maison, madame; vous vous trompez, si vous la croyez à vous. J'en suis le maître; c'est à moi à la conduire et à disposer de tout ce qu'elle renferme; vous n'avez rien à faire ici, madame, qu'à tenir le logis propre comme une servante et qu'à obéir à tous les ordres que je vous donnerai; et il faut que cela soit ainsi.

MARGARITA.

C'est bien...

LÉON.

Cela sera encore mieux.

MARGARITA:

Si vous m'aimez, cédez-moi...

LÉON.

Je ne vous céderai sur rien, madame; il s'agit ici de mon propre honneur et je le défendrai... Vous verrez en moi désormais un homme intelligent, sensible, et qui connaît les goûts et les prétentions de votre sexe. Je sais ce que c'est qu'une femme vive et légère et qui ne demande qu'à s'émanciper... Je jette désormais le masque et je me montre à découvert; je réduirai votre petite volonté; je la soumettrai, et je tracerai autour de vous un cercle hors duquel vous ne pourrez faire un pas sans ma permission.

LE DUC.

Est-ce là ce compagnon qu'on montrait au doigt comme une ombre d'homme, comme un zéro vivant, une pure apparence?... Il parle d'un ton ferme et décidé.

LÉON.

Comme un mari, monsieur le duc, doit parler dans sa propre maison et comme il me convient certainement de parler. Si votre grâce avait une femme ou une servante, (car une servante ou une femme c'est la même chose [31]), j'imagine que vous ne souffririez pas que chez vous-même elle voulût vous commander.

LE DUC.

N'y a-t-il point de différence entre elle et vous, monsieur?...

LÉON.

Non pas à présent, monsieur... Ma fortune me rend son égal; et je suis plus noble qu'elle, parce que je suis un honnête homme.

MARGARITA.

Je ne veux plus entendre de pareils discours; qu'on prépare mon carrosse.

LÉON.

Nous verrons qui sera assez hardi pour le préparer jusqu'à ce que j'en donne l'ordre. Je lui ferai tirer le carrosse, je le lui ferai manger (ce qui serait pourtant d'une dure digestion), si quelqu'un ose ici exécuter votre volonté; ou bien, prenez votre carrosse, madame, je vous donne toute liberté. Prenez vos gens que je chasse de chez moi; et vous ferez ce que vous voudrez quand vous serez dehors; prenez tout cela librement, mais ne comptez plus sur moi; partez, vous dis-je, et adieu...

LE DUC.

C'est trop, monsieur; vous ne devez pas pousser les choses si loin; vous ne devez pas la traiter avec cette dureté insultante, et vous imaginer que vous serez le maître de la faire souffrir. Nous ne resterons pas ici, comme des lâches, les insensibles témoins de votre cruauté et à voir pleurer une femme... Défendez-vous, monsieur.

(Il tire l'épée.)

LÉON.

Remettez votre épée, monsieur le duc; ce que vous faites, est un acte d'oppression qui appelle à

secours le glaive de la justice, la loi pour me prê-
main, le roi pour assurer mes droits, tous ceux
qui connaîtront la manière dont vous me
)quez; me braver dans ma propre maison,
là agir en prince, en grand seigneur?... Puis-
ous m'y forcez, je dois me défendre; si j'é-
ie votre grâce et si je ne lui fais pas de cette
un monument trop beau pour une si coupable
uite, qu'il n'y ait jamais de pitié pour moi....
re l'épée.) Vous me donnez un juste sujet d'en
mille comme vous.

DON JUAN, au duc.

là! monsieur le duc, je vous supplie. Ce gen-
nme a raison et ne fait que soutenir son droit
beaucoup de noblesse.

LÉON.

lui qui osé combattre contre la liberté et l'au-
du mari, la malédiction du mari le frappera...
e sa femme belle et jeune être la plus mal-
ête et la plus impudente des femmes! Puisse-
re insensible à sa propre honte et subir lâche-
un opprobre volontaire! puisse-t-elle ne lui
que des caresses perfides et tuer à la fois son
eur et sa race! Puisse-t-il périr sans être pleuré
ersonne, et ne pas trouver une terre assez vile
daigner lui servir de tombeau!... Maintenant,
ieur le duc, en garde; je suis prêt à vous faire
a.

LE DUC.

qui vaudra mieux, monsieur, et ce que je vous
nde, c'est de mieux traiter votre femme...

LÉON.

C'est, monsieur, ce que ma propre humanité saura bienm'enseigner; et maintenant soyez tous les bienvenus; allons dîner, c'est aujourd'hui mon jour de noces.

LE DUC, à part.

Je trouverai encore un moyen de troubler ta joie.

DON JUAN.

J'ai vu un miracle; garde ton bien, soldat. Sûrement celui qui sait dompter une femme n'aura pas peur du feu de l'ennemi.

SCÈNE XV.

Les mêmes, PÉREZ.

PÉREZ.

Bonjour, la compagnie. Qui est la maîtresse de la maison ?

LÉON.

La voici, monsieur; c'est cette jolie et excellente dame; vous pouvez lui parler.

DON JUAN.

Ah! c'est don Michel!....

PÉREZ.

Je vous prie, ne vous occupez pas de moi; je suis plein d'inquiétudes; quand j'en serai débarrassé, je pourrai plaisanter avec vous. Voici donc la dame du logis! Eh bien, belle dame, parlez-moi sincèrement,

ivez-vous eu une femme de chambre appelée Estifania ?....

MARGARITA.

Oui, cela est vrai ; je l'ai eue...

PÉREZ.

Et croyez-vous qu'elle fût d'une mauvaise conduite ? que pensez-vous d'elle ?...

MARGARITA.

Mais je ne voudrais pas répondre de cette fille ; car elle avait une assez chétive réputation.

PÉREZ.

Était-elle votre parente ?

MARGARITA.

Non pas que je sache ; mais je vous reconnais à présent ; je pense que c'est vous qui l'avez épousée. je vous souhaite bien du plaisir.

PÉREZ.

Souhaitez-moi une corde pour me pendre.

MARGARITA.

Vous pourrez la ramener au bien ; c'est une jeune personne vive et qui est volontaire.

PÉREZ.

Cette maison-ci ne m'appartient-elle pas ?... Parlez-moi vrai : Estifania n'en est-elle pas propriétaire?

MARGARITA.

Non, assurément, la maison est à moi; je l'ai

achetée et payée de mon argent; et je ne me souviens pas de vous en avoir fait présent, monsieur.

PÉREZ.

Les tentures et l'argenterie ?...

MARGARITA.

Sont à moi aussi-bien que tout ce qui est dans la maison; j'avais confié le tout à sa garde pendant mon absence, et elle s'est si mal acquittée de la commission, que j'étais fort mécontente d'elle.

PÉREZ.

Où est-elle à présent?

MARGARITA.

Ne le savez-vous pas, vous dont elle est la femme? Pourquoi m'occuperais-je d'elle?.. c'est votre affaire... je l'ai trouvée ici à l'instant de mon arrivée et ne l'ai pas revue depuis.

PÉREZ.

Je l'ai revue plus nouvellement et voudrais que le diable l'eût emportée avant de me la faire revoir. Tout ce qu'on m'en a dit est vrai, je m'en aperçois; que la peste l'étouffe.

DON JUAN.

Ta femme est-elle grosse, don Michel, ton excellente femme? Es-tu riche à présent?

ALONSO.

Quand irons-nous chez toi te faire visite ?

SANCHO.

Et manger quelques-uns de tes fruits rares? tu

as des vergers admirables; es-tu devenu jaloux? au diable la jalousie!... comme il nous fait des yeux en colère!...

PÉREZ.

Laisse là tes plaisanteries, je t'en conjure; je ne suis pas en humeur de jaser et de rire.... (*A Margarita.*) N'a-t-elle pas fait des siennes chez vous?

MARGARITA.

Oui, beaucoup trop; si souvent que j'avais honte de la garder; je lui pardonnais dans l'espoir qu'elle se corrigerait; mais, si vous ne l'aviez pas épousée, j'étais sur le point de la chasser de chez moi.

PÉREZ.

Je vous remercie... Me voilà bien; de quelque côté que je me tourne, mon affaire est faite. Je suis misérablement trompé sans ressource.

DON JUAN.

Restes-tu à dîner, capitaine?...

PÉREZ.

Je ne le puis pas, colonel; écoutez que je vous dise un mot à l'oreille: je suis le sot le plus fieffé, l'âne le plus âne!.. mais il faut que je vous quitte... j'ai hâte, grande hâte. Dieu vous bénisse, madame. Puissiez-vous vous montrer aussi bonne que ma femme!

LÉON.

Que voulez-vous dire, monsieur?

PÉREZ.

Que si le diable en tenait une, il n'y aurait pas grand mal qu'il vînt chercher l'autre.

(Il sort.)

LÉON.

Voulez-vous entrer, monsieur le duc? Votre grâce veut-elle bien me faire l'honneur d'être de notre dîner? Soyez tous persuadés que je désire de vous faire un accueil qui vous plaise; tous les chagrins sont passés, j'espère; et je suis tout entier au plaisir de vous recevoir.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans une rue.

PÉREZ seul.

J'IRAI voir un sorcier, pour qu'il me dise où est cette méchante bête, libertine et voleuse à la fois! Au diable soient les mensonges et les infâmes artifices qui couvrent l'impudence des femmes! elles ont l'air saintes; elles tromperaient le diable..... Ah! voici mon mauvais ange; il faut que je fasse le signe de la croix.

SCÈNE II.

PÉREZ, ESTIFANIA, tenant à la main un petit coffre.

ESTIFANIA, apercevant Pérez.

C'est lui! je suis prise! Il faut faire bonne contenance et ne pas laisser paraître la moindre frayeur. Je vois qu'il est bien fâché et dans une belle colère contre moi.

PÉREZ.

Ma digne femme, j'ai couru toute la ville en cherchant votre modeste personne.

ESTIFANIA.

Mon très-noble époux, je suis charmée de vous avoir rencontré; car je suis extrêmement lasse et presque boiteuse à force d'avoir cherché votre seigneurie.

PÉREZ.

J'ai été dans les mauvais lieux.

ESTIFANIA.

Je le crois; je pense même que vous en sortez.

PÉREZ.

Laissez-moi dire, je vous prie. Pour chercher votre seigneurie, je suis allé au théâtre vous chercher parmi les jeunes acteurs; aux jeux de marionnettes, vous êtes aussi savante que ceux qui les font le mieux danser. Je suis allé chez les religieuses, parce que vous chantez bien; mais elles disent que vous ne savez que des chansons malhonnêtes, et elles pleurent sur votre conduite. A la fin, je suis allé à l'église; mais il y a si long-temps que vous n'y avez mis le pied, qu'on ne vous y connaît plus du tout.

ESTIFANIA.

Vous avez fait un joli voyage; je vais vous dire le mien à présent : je suis allé dans vingt tavernes...

PÉREZ.

Et n'êtes-vous pas ivre?

ESTIFANIA.

Non, monsieur ; vous voyez que je me tiens encore sur mes jambes ; j'ai vu beaucoup d'ivrognes dont la plupart étaient des militaires ; j'espérais fort vous trouver déguisé parmi eux ; de là je suis allée au tripot, à la maison de jeu, où j'ai trouvé des querelles qui n'avaient ni rime, ni raison. Les épées, les pots, les chandeliers, les tables, les tabourets, tout servait d'armes ; c'était un effroyable désordre ; personne n'y reconnaissait son ami. J'ai laissé ce chaos et je suis allée chez le chirurgien ; il voulait me faire rester ; car, disait-il habilement, si votre mari a trop bu, il y a vingt à parier contre un qu'il aura une querelle, et j'entendrai parler de lui. Je vous ai cherché ensuite où il est fort périlleux d'aller. Car, je me suis souvenu de votre vieil axiome romain, que, plus on court de dangers, plus on acquiert de gloire. En dernier lieu, je suis allée à votre confesseur qui m'a dit que vous étiez trop fier pour prier ; et c'est ici qu'enfin je vous ai trouvé.

PÉREZ.

Elle ne se défend pas mal et la coquine a de l'esprit ; mais je vais rabattre à l'instant son caquet. Laissons de côté tous les beaux complimens que nous nous prodiguons l'un à l'autre, et venons au fait... Pourquoi m'avez-vous trompé ?

ESTIFANIA.

Pourquoi m'avez-vous abusée ?

PÉREZ.

C'est toi, la plus vile, la plus basse, la plus abominable...

ESTIFANIA.

Capitaine!...

PÉREZ.

C'est toi, puante enfoncée dans le vice... incorrigible!...

ESTIFANIA.

Capitaine!...

PÉREZ.

Voulez-vous me répéter toujours la même chose?

ESTIFANIA.

Oui, monsieur, et prendre le même ton que vous, pour vous apprendre à me railler, et à me reprocher votre propre faute, votre friponnerie.

PÉREZ, mettant la main sur la garde de son épée.

Et tu oses me braver ainsi?...

ESTIFANIA.

Vous allez mettre l'épée à la main, capitaine?.... Fort bien, tirez l'épée contre une femme, brave capitaine; contre votre propre femme, très-illustre capitaine....

PÉREZ.

Le ciel te confonde!... Réponds-moi positivement. Pourquoi m'as-tu épousé?

ESTIFANIA.

Pour que vous fussiez mon mari; j'ai cru que vous étiez infiniment riche; mais j'ai été trompée.

PÉREZ

Pourquoi m'as-tu flatté et m'as-tu fait voir un prodige de fortune?... une maison et des richesses? mais tout cela n'était que des chimères... des chimères à moi!...

ESTIFANIA.

Pourquoi m'avez-vous tendu des piéges? je n'ai fait que prendre ma revanche, monsieur. Je devais compter sur l'honneur d'un soldat qui me jurait qu'il m'apportait un avoir magnifique, tant en belles chaînes, tant en bijoux précieux, tant en riches habits!....

PÉREZ.

Tu les as, mauvais sujet! je t'ai mis tout mon avoir dans les mains, mes coffres et tout. Tu as ouvert les coffres et tu as vendu mon trésor.

ESTIFANIA.

Le voilà, monsieur, votre trésor; envoyez-le au chaudronnier pour mettre des pièces à de vieilles casseroles.... N'est-ce pas une noble conduite que la vôtre? il faut que tout le monde voie ici le trésor du capitaine; il n'y a personne qui ne juge qu'il est composé de fort belles pièces et bien précieuses; voici une chaîne dorée qui tient à un chausse-pied de corne, cela sent aussi mauvais que les pieds crottés et moisis auxquels a servi cet instrument; voici une autre chaîne de moindre valeur encore, et qui est si misérable, que j'aurais honte de la mettre au cou de mon singe, c'est là mon douaire; rougissez, ou bien ces bijoux vont rougir pour vous; épargnez-leur-en la peine.

PÉREZ.

Vous êtes une charmante personne, bien fine et bien adroite.

ESTIFANIA.

Voici un magnifique joyau, l'avez-vous gagné à l'assaut de la Goulette, capitaine, ou pris sur le champ de bataille à quelque bacha? voyez comme il brille!.... comme les yeux d'une vieille femme.

PÉREZ.

Je vous en prie, laissez le bavardage.

ESTIFANIA.

Voici encore une chaîne avec des yeux de merlans au lieu de perles. Un marchand de moules en aurait fait un plus beau bijou.

PÉREZ.

Parlons sérieusement, ma femme; mes habits.... rendez-moi mes habits....

ESTIFANIA.

Vos habits ?.... A dire vrai, ils sont comme vos joyaux; mettez le tout sur vous et vous serez bien paré; ce n'est que cuivre au lieu d'or, fausseté et vaine apparence, et vous leur ressemblez. Vous êtes un effronté menteur, capitaine; vous avez cru me tromper avec toutes ces richesses de contrebande, me tromper joliment; mais je suis quitte envers vous.

PÉREZ.

Vous n'avez donc point de maison, point de terres qui en dépendent? point d'argenterie ni de tentures ?....

ESTIFANIA.

n de tout cela, mon bon mari. Chimère pour
re, et nous sommes à deux de jeu. (*Pérez se
chanter. — Elle fait comme lui et chante.*)
z-vous encore m'insulter?... Allons, fâchez-
.. dites de grands mots... tirez l'épée... vous
n soldat, morbleu!.... faites tapage!....

PÉREZ.

arlerai peu; j'ai fait une sottise, et j'en suis
ayé.

ESTIFANIA.

là qui est bien parlé, monsieur; et à présent
us devenez raisonnable, je vous dirai quelque
qui vous fera plaisir.... Allez à votre maison;
balle pour la quitter; vous y souperez; j'irai
oindre. Je vous porterai des habits et du linge
et tout ira bien.... (*A part.*) Je t'attraperai
une fois pour t'apprendre à me donner du
pour de l'or.

PÉREZ.

s-moi une chose, et surtout parlez-moi vrai,
ume; quelle que soit votre réponse, je vous
me... Êtes-vous honnête femme?... La vieille
...

ESTIFANIA.

ıi avais donné l'ordre de vous parler ainsi;
mon jeu. Ah! mon pauvre crédule mari!...
e dame vous a dit aussi?

PÉREZ.

anges choses sur votre compte.

ESTIFANIA.

C'était encore une plaisanterie que j'avais arrangée pour vous tourmenter... Elle a nié que la maison m'appartînt?

PÉREZ.

Elle m'a dit qu'elle ne me connaissait pas et que je n'avais aucun titre valable à cette propriété.

ESTIFANIA.

La chose a été bien conduite, je le vois; je suis contente; j'ai réussi à ce que je voulais.

PÉREZ.

J'aimerais à vous croire; mais le ciel sait ce que j'ai dans le cœur; venez-vous avec moi?...

ESTIFANIA.

Je vous rejoins dans l'instant.

PÉREZ.

Je suis dupé et je crains de m'assurer que je le suis.

(Pérez sort.)

SCÈNE III.

ESTIFANIA seule.

Va, pauvre imbécile; tu peux être un bon soldat à l'armée; mais pour traiter avec les femmes, tu n'y entends rien. Je te ferai voir que tu n'es qu'un innocent.

SCÈNE IV.

ESTIFANIA, CACAFOGO.

ESTIFANIA, le voyant venir.

Voici une autre truite à chatouiller; je vais m'y rendre comme il faut; autrement mon but serait manqué... Puis-je vous parler, monsieur?

CACAFOGO.

Mets-toi, je te prie, dans la tête, que je t'ai répondu, et alors tu n'auras pas besoin de demander la permission de me parler. Je suis dans mes méditations, laisse-moi tranquille; j'ai été battu et dans ce moment je suis encore meurtri à faire compassion... Je suis plus résolu que jamais à me faire aimer de la femme [32]; en pareil cas, l'argent est d'un grand secours; il s'agit d'un millier de ducats: c'est une bien petite saignée au patrimoine d'un gros héritier.

ESTIFANIA.

De grâce, monsieur, écoutez-moi...

CACAFOGO.

Qu'as-tu à mettre en gage?... Une alliance d'argent doré, avec une pierre fausse au milieu, ou le hochet de ton petit enfant, ou la chaîne de ton écureuil?... Je ne prends rien de tout cela... Je voudrais seulement qu'elle me connût, ou je voudrais que son coquin de mari eût besoin d'argent; alors je trouverais quelque moyen de réussir...

ESTIFANIA.

Je vous quitte, monsieur, et je dirai à la belle dame qui m'a envoyée vers vous, à madame Margarita...

CACAFOGO.

Demeure, je te prie. Qu'est-ce que tu me veux? je suis tout oreilles pour t'écouter; et parle tant que tu voudras jusqu'à ce que ta langue te fasse mal; je ne perds pas un mot.

ESTIFANIA.

Elle voudrait vous demander un service, monsieur.

CACAFOGO.

Je suis à ses ordres, faisons ce qu'elle veut; et toi aussi, je t'en prie, ma chère amie, ne t'oublie pas toi-même.

ESTIFANIA.

Elle attend donc de vous une complaisance, parce qu'elle sait combien vous avez l'âme noble.

CACAFOGO.

C'est votre maîtrese à ce que je pense?

ESTIFANIA.

Ma propre maîtrese; elle vous prie de lui prêter de l'argent sur ces bijoux; ils sont beaux et riches; examinez-les bien.

CACAFOGO.

Douter de leur valeur serait une hérésie...

ESTIFANIA.

Il lui faut un millier de ducats; c'est pour les be-

oins du moment; son mari, monsieur, lui refuse out.

CACAFOGO.

Puisse-t-il continuer de même!

ESTIFANIA,

Elle désire aussi bien vivement de faire une onnaissance particulière avec une personne de otre mérite, et quand vous voudrez bien lui faire honneur....

CACAFOGO.

Allons, dépêchons-nous.

ESTIFANIA.

En vérité, je lui ai entendu dire, monsieur, que, le tous les hommes gros et gras, vous étiez celui ui lui reveniez le plus. Mais dans cette affaire, nonsieur...

CACAFOGO.

Commençons par la terminer, cette affaire, et ious verrons ensuite; les besoins de la dame doivent a rendre impatiente.

ESTIFANIA.

Elle vous demande un profond secret sur cet emprunt; elle m'a dit que vous étiez un homme d'une grande prudence.

CACAFOGO.

Nous ne sommes pas prudens de perdre du temps à bavarder; porte-lui l'or; je lui chercherai un joyau aussi brillant que ses beaux yeux, et tu en auras un aussi; allons, je te prie; je languis de servir cette

dame ; je languis effroyablement ; à présent, mon brave, je puis vous défier, vous qui défiez les ducs, les grands seigneurs.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ESTIFANIA seule.

Pauvre oison que tu es, te voilà bien attrapé.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

Une chambre de la maison de Margarita.

LE DUC, SANCHO, DON JUAN et ALONZO.

LE DUC.

Il ne viendra pas à bout de ce qu'il veut ; je saurai le prévenir ; j'ai là une petite bagatelle qui va faire tourner la chance d'une manière soudaine et singulière ; tenez, don Juan, allez lui présenter ceci.

(Il lui remet un papier.)

DON JUAN.

Je vais exécuter vos ordres... (*A part.*) Mais vous ne réussirez pas, je l'espère.

(Il sort.)

LE DUC.

Un malheureux élevé par charité, et à qui on a donné un rang et de la fortune, mépriser la per-

ne qui l'a fait ce qu'il est, méconnaître la main éreuse dont il a tout reçu!... Cela ne doit pas :.

SANCHO.

)u'une pareille écaille d'huître renferme une perle elle et si précieuse et la tienne comme en pri- !... c'est un vol que Léon nous fait à tous, et monde entier se plaindra de votre faiblesse, nsieur le duc, si vous lui laissez enlever cette rveille.

LE DUC.

Ne craignez pas, Sancho; nous la délivrerons, :et astre ne tardera pas à reparaître à la cour et décrire son brillant orbite. Le ciel ne nous a ıné qu'une beauté unique pour être le plus rare ement de cette partie de l'Espagne, et cette beauté ıit ainsi sacrifiée!

ALONSO.

'est ici la cause commune de tout ce qu'il y a ɔnnêtes gens, et nous devons tous la soutenir à risques et périls.

LE DUC.

e vous réponds de le rendre plus accommodant, l'amener même à partager avec nous son trésor; e ferai changer de note; cela ne sera pas long; ıez....

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Une autre chambre de la même maison.

LÉON D. JUAN.

LÉON, tenant un brevet (33).

Colonel, je vous suis très-obligé de votre complaisance; je me proposais d'être officier dans votre régiment, et j'aurais été très-fier de l'honneur de servir sous vos ordres. Il plaît au roi, dans son excessive bonté, de m'élever au même rang que vous: ce brevet me donne un régiment de cavalerie.

DON JUAN.

Je me réjouis avec vous, et je suis enchanté de vous avoir pour camarade. Je suis sûr que le roi n'ignore pas que vous êtes nouvellement marié, et qu'à cause de cette circonstance, il vous accorde un peu de temps avant de partir.

LÉON.

Il faut que je parte dans quatre jours; c'est l'ordre que je reçois, et il ne me conviendrait pas de faire la moindre réprésentation; le temps devient plus court à chaque moment... Vos effets sont-ils prêts?

DON JUAN.

Ils sont à bord.

LÉON.

Hola!... quelqu'un!...

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LORENZO.

LORENZO.

Monsieur,...

LÉON.

Écoutez-moi bien ; portez ceci (*il lui donne le ret*) à votre maîtresse ; qu'elle soit instruite de honneur que le roi vient de me faire; dites-lui que lui recommande d'avoir de la force et de la nté ; elle est la femme d'un soldat, qu'elle imite n courage ; allez. Défaites toutes les tapisseries ; mpaquetez tous mes habits, mon argenterie, mes ijoux et tout le mobilier qu'on peut transporter... *A don Juan.*) Monsieur, quand nous vivrons en rnison, il convient que nous tenions un grand at, et cela pour l'honneur du roi. (*Au domestique.*) coutez encore; ayez soin que toute la garderobe e votre maîtresse soit bien et convenablement pla- ée dans des coffres que nous emporterons aussi.

LORENZO.

Où tout cela doit-il donc aller ?

LÉON.

A la guerre, Lorenzo.

LORENZO.

Est-ce que madame ira à la guerre ?...

LÉON.

Oui, mon cher ; madame ira, et toi aussi et toute la maison. Tout mon monde part.

LORENZO, en sortant.

Hola ! Pédro ! Vasco ! Diégo ! Allons venez m'aider, mes enfans !

(Il sort.)

DON JUAN, à part.

Il a pris le bon chemin pour sauver son honneur et pour renverser les projets du duc ; je l'en aime encore davantage.... (*A Léon.*) Sur mon honneur, tu es un brave et galant homme.

(Don Juan sort.)

SCÈNE IX.

LÉON, MARGARITA, soutenue par deux femmes.

LÉON.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère femme ? Quoi ! êtes-vous malade à cause du bien qui m'arrive ? Cela ne serait pas aimable de votre part.

MARGARITA.

Quoi ! c'est au moment où je vous aime, où je vous aime avec une entière tendresse, où j'ai enfin reconnu la bonté de votre âme et mon propre devoir, c'est à ce moment que je vous perds, qu'il faut me séparer de vous ! c'est une cruauté !... J'irai au roi, je lui dirai qu'il est injuste de séparer deux âmes, deux cœurs si étroitement unis.

LÉON.

Ne songez pas à une pareille démarche, ma chère amie.

MARGARITA.

S'il n'était marié que depuis quatre jours, comme je le suis...

LÉON, à part.

Il se pendrait le cinquième ou il quitterait bien vite le pays (34).

MARGARITA.

Il ferait une loi qui qualifierait de haute trahison le premier mot qu'on lui dirait en faveur de la guerre ou pour le contrarier dans ses amours; vous ne partirez pas...

LÉON.

Je ne puis faire autrement, ma chère femme; voudrais-je désobéir au roi pour quelques caresses?.. Nous n'y perdrons rien, et par la suite...

MARGARITA.

Je m'adresserai au duc mon cousin, il parlera au roi.

LÉON.

Le duc m'a rendu le grand service de me faire colonel; j'en suis reconnaissant; irons-nous à présent le prier de défaire ce qu'il a fait?.. Fi!.. Ce serait une honte, un déshonneur!

MARGARITA.

Que n'est-il en mon pouvoir de vous accompagner! Que j'en serais satisfaite et joyeuse! je ne peux vivre seule.

LÉON.

Soyez tranquille, vous ne serez pas seule.

(On entend du bruit et des coups de marteau dans la maison.)

MARGARITA.

Quel horrible tapage !.. D'où vient-il ?. O ciel !. On me fend la tête; que font ces drôles? Je crois que la guerre commence déjà dans la maison.

LÉON.

Ce sont les apprêts du départ; on fait des ballots pour emporter les tentures, l'argenterie, les joyaux et tout le mobilier qu'il me faudra avoir quand je serai en garnison.

(Lorenzo entre.)

LORENZO.

Emmènera-t-on aussi le carrosse, monsieur?

LÉON.

Sans doute; comment votre maîtresse pourrait-elle, sans cela, voyager commodément jusqu'à la mer? Nous trouverons moyen d'embarquer ensuite le carrosse pour le transporter avec nous.

MARGARITA.

Hélas !.. Est-ce que je pars?

LÉON.

J'aurai le plus grand soin de vous; je sais que vous êtes malade; le cocher vous mènera très-doucement; et vous ne manquerez d'aucune commodité.

MARGARITA.

Je voudrais être en état.

LÉON.

Vous l'êtes, partons ; je vous réponds de tout ; ne suis-je pas avec vous, ma tendre amie? (*A Lorenzo*). A-t-on empaqueté ses robes, tout son linge? (*à Margarita.*) Donnez vos ordres à vos femmes ; vous savez combien il me reste peu de temps, j'ai des ordres...

MARGARITA.

Laissez-moi chercher une nourrice et tout le monde dont j'ai besoin. Il faut une barque commode.

LÉON.

La barque ne vous fatiguera point trop, je vous le promets. Il pourra bien y avoir de temps en temps quelques secousses.

MARGARITA.

Je suis grosse, monsieur.

LÉON.

Grosse en quatre jours!.... cela est prompt, au moins. Avez-vous la conception aussi facile que nos jumens qui engendrent du vent d'ouest?... Mon héritier sera alors extrêmement léger à la course (35).

MARGARITA.

Il faudra emporter un berceau, et jugez quel embarras ce sera qu'un enfant nouveau-né!

LÉON.

La mer le bercera, c'est la meilleure nourrice ; elle mugira et bercera l'enfant tout ensemble. Le balancement des vagues et le bruit de l'orage vous

tiendront lieu d'une chanson pour endormir le marmot.

MARGARITA.

De grâce, laissez-moi ici, ma faiblesse en voyage vous fera déshonneur.

LÉON.

Quand vous devriez me faire mille hontes en venant avec moi, vous m'en feriez, j'en suis sûr, un million de plus, si je vous laissais au logis. Chaque homme porte, en punition de ses péchés, sa croix sur son dos. Vous êtes la mienne ; il faut bien que j'aie la peine de vous porter.

SCÈNE X.

Les mêmes, LE DUC DE MÉDINA, ALONZO, SANCHO, DON JUAN.

LE DUC.

Eh bien! monsieur, vous faites vos préparatifs pour votre voyage?... C'est bien, mais cela vous donne beaucoup de peine. J'ai vu que vous aviez les inclinations belliqueuses et que vous seriez un bon et brave défenseur de votre pays.... (*A Margarita.*) Ma belle cousine, vous me pardonnerez si j'ai obtenu cet honorable emploi pour votre mari... Mais quoi!... vous êtes triste de son avancement: vous avez tort; il reviendra, ma chère cousine; et vous en l'attendant, semblable à la sage et fidèle Pénélope, vous resterez au milieu de vos femmes, occupée des soins du ménage...

LÉON.

Non, monsieur, je ne la laisserai pas vivre ainsi solitaire; elle est jeune, le chagrin de notre séparation, les mauvaises nouvelles qui pourraient venir de l'armée, lui feraient du mal; elle partira avec moi, monsieur.

LE DUC.

Cela ne sera point, colonel.

LÉON.

Cela sera, s'il vous plaît.

LE DUC.

Comment!... vous voulez emmener une jeune femme délicate et malade encore?... l'exposer à tant de dangers, à des épreuves si pénibles?...

LÉON.

Cela lui fera du bien, monsieur; il n'y a rien de meilleur pour la santé que de voyager.

SANCHO.

Bon! tu n'en feras rien, c'est impossible.

ALONSO.

Assurément, c'est impossible; vouloir l'enlever de force!... où est l'humanité, colonel?...

LE DUC.

Je ne puis blâmer ses larmes; il est cruel de l'épouvanter avec les tempêtes, avec le fracas de la guerre!... J'ose jurer que si elle le pouvait...

LÉON.

Elle le peut très-fort, et, je vous prie, ne jurez

pas; elle partira, il n'y a point de remède; ni votre grandeur, ni le tour que vous avez voulu me jouer pour me séparer d'elle, tour si facile à démêler, si clair, si évident, et je vous dirai encore à vous, monsieur, tour si peu digne d'un homme de votre rang, rien de tout cela ne peut m'arrêter. N'eût-elle que dix heures à vivre, je dis plus, n'eût-elle que deux heures, je l'emmènerai avec moi; je ne laisserai pas sa réputation ainsi exposée au danger; je saurai la mettre à l'abri du déshonneur et des fautes où sa propre faiblesse et votre coupable ardeur pourraient l'entraîner.... Fi! fi! vous devez rougir.

SCÈNE XI.

Les mêmes, MICHEL PÉREZ.

DON JUAN, à Pérez.

Eh bien! Michel du hibou, comment t'en va? dans quel sombre grenier ou dans quel amas de vieux lierre es-tu allé te percher et te dérober aux regards?

PÉREZ.

Les choses ne doivent pas aller toujours de même, colonel; les hommes doivent tantôt se cacher et tantôt se montrer avec éclat; vous êtes tous ici les bienvenus, messieurs; je vous le dis en ami; vous voyez une belle maison agréablement située; des promenades charmantes, des eaux de cristal.

ALONSO.

Il est fou, certainement.

DON JUAN.

Aussi fou qu'un tailleur français qui n'a dans la tête autre chose que les changemens de mode.

PÉREZ.

Je vois que vous faites vos paquets, mon aimable cousin; ma femme m'avait annoncé que je vous trouverais occupé de votre départ; je vois qu'elle m'a dit vrai. (*A Margarita.*) Vous étiez dans un accès de gaieté, madame, la dernière fois que je vous ai vue; vous vous êtes amusée à exercer ma patience, je suis fâché que la nécessité des circonstances où je me trouve, m'empêche de pouvoir vous laisser vous divertir ici plus long-temps; cependant je vous prie de croire, mon honoré cousin, que cette maison et tout ce que j'ai est à votre service....

LÉON.

Quelle maison?... quel divertissement?... Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur?

PÉREZ.

Vous poussez la plaisanterie si loin qu'elle en devient désobligeante... Je parle de cette maison, des divertissemens qu'on peut y trouver.

LÉON.

Eh bien?... Qu'est-ce que vous en dites?

PÉREZ.

Que la maison est à moi, et vous le savez fort

bien; je veux dire qu'elle appartient à ma femme qui me l'a apportée en dot... (*Le bruit recommence en dedans.*) Je prierai vos domestiques qui sont si occupés à défaire les tapisseries de vouloir bien les remettre à leur place ordinaire. Je vais tout à l'heure passer en revue l'argenterie et les meubles qui sont en bas; vous êtes encore de bonne humeur, cousin; votre tempérament vous porte à la gaieté; les gens riches s'amusent de tout, comme il leur plaît.

LÉON.

Je te prie, bonne entêtée de femme, de me répondre d'une manière positive; laissons la raillerie, mon bon mal de femme [36], et parle-moi en conscience: cet homme est-il mon parent?...

MARGARITA.

Je ne puis vous en rien dire.

LÉON.

J'ai bien des parens; mais un aussi fou et aussi extravagant!... Toute la maison, dites-vous?...

PÉREZ.

M'appartient et tout ce qui est dedans. Je n'en veux rien rabattre, pas la moindre chose. Ne pouvez-vous pas, mon cousin, recevoir de bonne grâce la politesse que je vous fais, au lieu de prétendre en avoir la gloire?

LÉON.

Sais-tu te battre?...

PÉREZ.

Je te le dirai tout à l'heure; j'aurais pu le faire autrefois.

DON JUAN.

Allons, point de dispute.

LÉON.

A présent que je suis plus calme, je consens à tenir pour prouvé que vous n'avez jamais été à Bedlam; que vous n'avez jamais été amoureux, car c'est une folie; que vous n'avez jamais hérité d'un grand bien auquel vous ne vous attendiez pas, et que vous n'avez pas su régir, ce qui peut causer aussi du dérangement dans la cervelle; je tiendrai même pour certain que vous avez été baptisé; et je vous trouverai des parrains [37], et alors je cède... Mais voyez donc quelle mine il fait!...

PÉREZ.

Il m'a à moitié persuadé que je suis né dans la lune, que je n'ai jamais porté un uniforme [38]. Ne sommes-nous pas tous deux fous et ne sommes-nous pas dans une bien drôle de maison?... et tout ce que nous faisons n'est-ce pas un rêve? Ne voulez-vous pas vous en aller, monsieur? Si tout à l'heure, je ne vous bats jusqu'à vous convaincre que cette maison est à moi, scellez-moi dans ce mur pour servir d'ornement à la cheminée, et dites que j'étais un des Césars dont les têtes servent de modèles aux graveurs de cachets.

LÉON.

Je ne dirai plus rien. Et nous, ma femme, partons sur-le-champ.

MARGARITA.

Eh bien, donc, la maison et tout ce qu'elle contient est à lui. Je perdrai tout ce que j'ai; mais je vous ruinerai [39]. J'ai donné la maison à sa femme, et il faut la rendre, monsieur, et vous en procurer une autre...

PÉREZ.

Suis-je fou à présent ou suis-je baptisé, mon cousin le mahométan? Quelle plaisanterie allez-vous faire maintenant? Vous serez tous les bienvenus, j'espère voir ici votre grâce et mon cousin. Nous sommes tous des militaires, et nous devons vivre en bonne intelligence et nous rendre service l'un à l'autre dans l'occasion.

LE DUC, à Léon.

Vous restez déconcerté à ce langage? Je vous dirai de plus que vous ne devez pas compter sur un régiment de cavalerie; laissez-nous; allez où il vous plaira, et commandez une compagnie d'ânes, si vous voulez [40].

LÉON, à Margarita.

Tout ceci ne m'émeut pas, ne me met pas en colère, et surtout ne change pas mes sentimens pour vous. Vous avez d'autres meubles, d'autres maisons, et même de fort belles; je conserverai celles-là et je sais aussi que vous avez des propriétés aux Indes; nous irons visiter un peu ce pays; nous compterons avec vos gens d'affaires qui peuvent vous tromper. C'en est fait, il faut partir.

MARGARITA.

Je le vois à présent. Tu es un homme honnête et

courageux; et je le jure par la lumière du ciel, je t'aime du fond de l'âme... (*A Pérez.*) Écoutez, monsieur; cette maison n'est pas à vous; je ne faisais que plaisanter; vous n'êtes pas mon cousin, je vous prie de vous en aller. Votre femme vous a encore une fois attrapé. Allez et prenez garde à ce que vous faites.

LÉON.

Bonjour, mon cher cousin le mahométan. Vous êtes tous bienvenus, mon cousin aussi. Nous sommes tous des militaires, et nous devons vivre en bonne intelligence et nous rendre service l'un à l'autre dans l'occasion [41].

PÉREZ.

C'est de cette main qu'elle mourra, elle et tous ceux qui me parleront en sa faveur.

MARGARITA, à Léon.

Souffrez que je vous prie de rester ici un mois seulement, vous aurez alors votre commission et je partirai avec vous. Accordez-moi cette seule demande.

LÉON.

Eh bien! ce temps me servira à vous éprouver. (*Au duc.*) Il faut que je reste à parler d'affaires avec madame.... C'est par-là qu'est votre chemin, par là. Adieu, messieurs.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue.

PÉREZ entre.

Je voudrais avoir des poumons assez forts pour crier de manière que toutes les friponnes de la chrétienté pussent m'entendre, et que tous les hommes fussent préservés de la contagion dont je me suis laissé atteindre. On devrait faire un crime de haute trahison, je dis de la plus haute, pour tout homme, de se marier. J'entends pour tout homme qui veut vivre heureux et tranquille et conserver son honneur, sa raison et son crédit.... Quels tourmens lui ferai-je souffrir?.. la couperai-je en morceaux?.. chaque tronçon serait encore en vie et trouverait moyen de faire du mal; elles sont si vivaces, que la potence ne les ferait pas mourir! elles sont trop légères pour qu'on puisse les noyer, elles sont de liège et de plumes, trop froides pour brûler, elles vivent dans le feu comme les salamandres. Dois-je l'enterrer sous d'énormes tas de pierres et l'en acca-

ler, comme il est arrivé aux géans?.... Elle soulè-erait un poids plus lourd que ne le serait l'édifice le la vieille tour de Babel.... Il faut absolument ue je lui arrache l'âme.

SCÈNE II.

PÉREZ, CACAFOGO, tenant une cassette.

CACAFOGO.

Être attrapé par une laveuse d'écuelles, par une vermine femelle!... être dupé, et de mille ducats, par une je ne sais qui [42]!..

PÉREZ.

Qu'est-ce qui a été dupé?... Parle encore, fantôme qui m'apparais [43]!... dis, as-tu réellement été dupé? donne-moi quelque soulagement; parle-moi, je te conjure!

CACAFOGO.

Alors ne sors pas de ton cercle de sorcier; car je suis un esprit terrible qui erre et voltige autour de toi; et, qui que tu sois, si tu es quelque chose d'humain, je te le dis d'un manière positive: oui, j'ai été damnablement dupé.

PÉREZ, riant.

Ha... ha... ha !...

CACAFOGO.

Tu ris?... damnablement; je dis très-damnablement.

PÉREZ.

Par qui, bon esprit?... Parle, parle; ha... ha... ha!...

CACAFOGO.

Je te le dirai clairement, dusses-tu rire jusqu'à crever... Par un mauvais sujet de femme, par une indigne, une abominable, enfin une vraie femme... Ris-tu encore à présent?...

PÉREZ.

Il faut que je rie... Pardonne-moi, je te prie... je ne puis m'empêcher de rire bien fort.

CACAFOGO.

Et moi, je dois être chagrin, terriblement chagrin; j'en ai sujet...

PÉREZ.

C'est cela... et malgré tout ton chagrin, dont tu te plains si fort, il faut encore que je rie à tes dépens. Dupé par une femme?... Tu es sûr que c'était une femme?...

CACAFOGO.

Je te casserai la tête; je me sens une démangeaison de valeur qui m'excite à te battre.

PÉREZ.

Ce n'est point là ce dont il s'agit. Attrapé par une femme, par une vraie femme?

CACAFOGO.

Par un vrai diable. La peste soit de ses joyaux et de ses chaînes de cuivre!... Comme tout cela pue!...

PÉREZ.

Mon bon monsieur l'attrapé, permettez-moi de les voir. J'ai été dupé aussi, je vous prie de le remarquer, et dupé d'une manière infâme, et aussi par une femme, par une mauvaise femme. Je suis très-malheureux, mon cher monsieur, et c'est pour cela que vous devez me permettre de rire, mon cher monsieur.

CACAFOGO.

Comptez sur ce que je vais vous dire : Vous êtes l'infortuné le plus gai de toute l'Europe ; qu'avons-nous besoin de violons, de chansons grivoises et de bon vin clairet, si nos propres misères suffisent pour nous mettre en train de rire?

PÉREZ.

Ha... ha... ha!... Voilà de riches joyaux! vous avez fait là un bon marché, merveilleux; en prendriez-vous bien, monsieur, quelques vingt ducats?

CACAFOGO.

Vous vous trompez. J'en prendrai quelques dix, quelque tout ce qu'on voudra, la moitié de dix, et même un demi-ducat.

PÉREZ.

Un excellent lapidaire a monté ces pierres, monsieur... Ne les trouvez-vous pas d'une belle eau?

CACAFOGO.

Mais je la retrouverai : que n'est-elle au fond de l'eau, la friponne qui me les a fait prendre (44).

PÉREZ.

J'espère bien aussi la trouver; mais ne lui faites

point de mal; vous ne rencontreriez pas dans tout le royaume une femme qui pût vous attraper aussi joliment. Elle m'a fait passer la moitié de ma mauvaise humeur avec cette espièglerie.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une chambre.

LÉON, MARGARITA.

LÉON.

Allons; nous irons à votre maison de campagne, et là nous apprendrons à vivre satisfaits; il y a ici trop d'embarras et de fatigue; ce n'est jamais dans les villes qu'on trouve la paix et le bonheur.

MARGARITA.

Partout où vous irez, je vous suivrai avec plaisir; quand vous fixeriez votre demeure dans la plus triste solitude, je m'y plairais avec vous.

LÉON.

Ah! maintenant, vous me faites entendre une douce harmonie dans cette obéissance que vous promettez à votre époux. Maintenant, je raffole de vous, je vous aime de toute mon âme, et mon rude naturel se perd, comme les torrens s'écoulent après avoir grondé; il se perd, il s'épure, et s'adoucit dans vos embrassemens. Commandez à présent, ma chère; prenez cette peine à ma place; j'aurai avec vous toute l'humilité d'un serviteur; invitez qui

vous voudrez; faites venir vos nobles amis; ils seront tous bien reçus.... Maintenant votre propre expérience vous a enseigné à marcher pour toujours dans la route de la bonté [45]. (*On entend un cliquetis d'épées.... On entend crier :* DÉSARMEZ-LES....) Quel bruit est-ce là?... quels cris affreux!...

MARGARITA.

Ils sont effrayans; il faut qu'il arrive quelque malheur dans la rue; voyez ce que c'est?...

LÉON, criant à ses domestiques.

Allez voir d'où vient ce bruit, et portez secours.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LORENZO.

LORENZO.

Ah! monsieur... le duc de Médina....

LÉON.

Que lui est-il arrivé?...

LORENZO.

Ce bon seigneur est presque égorgé.

MARGARITA.

Courons, courons-y; il faut le secourir; toute la maison!.... au secours!...

(Elle sort avec Lorenzo.)

SCÈNE V.

LÉON seul.

Comment.... égorgé ?.... Ouais !.... Margarita!... ma femme !.... sûrement ils ont imaginé quelque nouvelle intrigue, dressé quelque nouveau piége contre mon honneur.... Je démêlerai leur ruse.... Je me chargerais plutôt de conduire seul, au milieu de la tempête, un vaisseau de haut-bord, que de gouverner une femme.

SCÈNE VI.

LÉON, MARGARITA, LE DUC, ALONZO, SANCHO.

MARGARITA.

Comment avez-vous été blessé, monsieur le duc?

LE DUC.

J'ai eu querelle avec mon ami le noble colonel; ma cause n'était pas bonne, car j'avais attaqué votre honneur; et celui qui fait tort à l'innocence ne prospère jamais; par charité, procurez-moi un lit où je puisse reposer mon corps souffrant; il faut aussi que je songe à mon âme; car je crains bien que ma blessure ne soit mortelle.

LÉON.

Aidez à le transporter; il n'y a rien dans cette

aison, monsieur le duc, qui ne soit à votre ser-ice, et dont vous ne puissiez disposer.

LE DUC.

Je vous remercie, noble seigneur.

LÉON.

Allez le mettre au lit; et vous, ma femme, veillez ce qu'il soit bien soigné.

(Ils sortent tous, excepté Léon.)

SCÈNE VII.

LÉON seul.

Il joue à merveille la comédie, et se moque de oi en ma présence.

SCÈNE VIII.

LÉON, DON JUAN.

DON JUAN.

Vous l'avez deviné, mon cher; le duc n'est pas lessé; nous avons fait un peu de bruit, comme si ous étions en colère; cette égratignure qu'il a sur a main, a été faite exprès pour qu'on le plaignît et our qu'il pût entrer chez vous au moyen de cette use. Il ne faut pas que je reste davantage; soyez ur la défensive; vous êtes un galant homme.

LÉON.

Je vous remercie, noble colonel, et je vous estime.

(Don Juan sort.)

SCÈNE IX.

LÉON, MARGARITA.

LÉON, à part.

N'être jamais tranquille !

MARGARITA.

Il est extrêmement malade, monsieur; je ne crois pas que de dix mois il soit guéri.

LÉON.

Est-ce qu'il loue ma maison pour y venir faire des folies ?... ou cette maison est-elle enchantée ?... nous y sommes poursuivis par des génies malfaisans... Est-ce que tous les maris et toutes les femmes sont ainsi tourmentés par des visions ?....

MARGARITA.

Qu'est-ce donc, monsieur ? Quelle mouche vous pique ?

LÉON.

Quelle mouche vous pique, vous-même, ma chère amie, de vous faire tous les jours des passe-temps qui mettent à l'épreuve ma patience ? Que voyez-vous en moi qui puisse vous faire croire que je le souffrirai ?

MARGARITA.

Hélas ! je vous plains....

LÉON.

Tu me feras mettre en colère; tu ne m'as pas encore vu dans mes momens de fureur.

MARGARITA.

Hé! vous extravaguez toujours; vous ressemblez un véritable échappé de Bedlam.

LÉON.

Si vous continuez, je deviendrai tout-à-fait fou; i vous avez encore des ducs et des messieurs qui iennent réclamer vos soins, j'en perdrai la tête. e connais le tour qu'on me joue, et vous verrez bien ue je le connais. Votre sang est-il si bouillant que ien ne puisse le calmer? je vous ferai ouvrir les veines, je découvrirai vos pensées, je les connaîtrai fond... Je vous ôterai ces esprits indociles qui vous mettent ainsi toute en feu; ta femme de chambre era la maîtresse, et tu seras sa femme de chambre; u feras tout l'ouvrage de la maison, et tu le feras aiement, ou tu iras coucher sans souper... Votre emme de chambre partagera mon lit pour vous pprendre votre devoir, tandis que vous serez à côté ur un grabat, pour vous humilier et vous faire re- retter ce que vous aurez perdu, femme folle et néchante (46).

MARGARITA, se mettant à genoux.

C'en est fait, monsieur; je ne suis plus la même; out ce que j'avais de bas, de léger, de désobéissant t d'opiniâtre a disparu et n'est plus en moi; je vous ure à présent par cette foi pure qui fait la gloire les honnêtes femmes, par la noblesse de vos pro- édés...

LÉON.

Prenez garde! prenez garde! n'est-ce pas encore uelque détour?...

MARGARITA.

Non; j'en jure par mon repentir; non...

LÉON.

Mais es-tu sincère ?.. Puis-je compter sur ton honnêteté ?...

MARGARITA.

Mes pleurs le prouveront...

LÉON.

Je vous relève et vous rends mon amour; c'est à vous de le mériter...

SCENE X.

Les mêmes, ALTÉA.

LÉON, à Altéa.

Que demandez-vous ?...

ALTÉA.

Je viens dire à madame qu'il y a un gros homme fort gras et fort dégoûtant qui demande à lui parler.

LÉON.

C'est Cacafogo; empêchez qu'il ne voie le duc et que le duc ne le voie. Il nous apprêtera à rire tout à l'heure.

ALTÉA.

Où voulez-vous que nous le retenions? Il paraît brouillé avec la raison. Il est ivre.

LÉON.

Mettez-le à la cave; c'est le repaire des ivrognes : l'endroit qui leur convient; s'il n'est pas tranquille, dites-lui seulement que je suis à la maison; :, malgré son énorme corpulence, il se fourrera ans un trou de souris pour m'éviter.'

ALTÉA.

Je le ferai conduire à la cave.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LÉON, MARGARITA.

LÉON.

C'est maintenant, Margarita, que je vais pouvoir ous juger. Le duc vous attend; comportez-vous avec ıi comme vous le devez; je vous mets à l'épreuve, ıais en même temps je me fie à vous; vous possédez toute ma confiance, tout mon amour.

MARGARITA.

Je les mériterai...

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LÉON seul.

Ma tâche est finie; mon cœur est soulagé; je lis lans ses yeux qu'elle est de bonne foi; aussi mon

amour sera sa juste récompense ; le mari qui laisse usurper ses droits et se rend l'esclave de l'orgueil et des caprices de sa femme, et celui qui refuse son affection et son cœur à une épouse douce et soumise, manquent également de courage ou d'humanité.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

Une rue.

PÉREZ, ESTIFANIA.

PÉREZ.

Comment oses-tu venir au-devant de moi, malheureuse?.. Ne sais-tu pas comment tu as agi trois fois à mon égard, coquine? N'aurais-tu pas mieux fait de fuir ma vengeance? Ne pouvais-tu pas trouver quelque trou, quelque caverne pour te sauver de ma furie, au lieu de venir te présenter à moi face à face, et m'obliger à te tuer?... Je ne t'aurais pas cherchée exprès pour te détruire ; mais tu viens toi-même me provoquer ; tu viens te jeter au-devant de moi. Comme tu ressembles à un voleur de moutons pris sur le fait, et qui mérite la potence! Que tu as réellement une mine pendable, malfaisante créature que tu es!... N'as-tu pas un couteau, n'as-tu pas quelque corde dont tu puisses te servir pour faire le dernier voyage?... N'y a-t-il pas dans la ville quelques braves gens d'apothicaires qui, par pitié pour des carognes comme toi, consentiraient à leur

donner une dose de mort aux rats?... Et faut-il absolument que tu me passes par les mains?

ESTIFANIA.

Je sais que vous avez un si grand fonds de pitié!

PÉREZ.

Quand j'en aurais des tonneaux remplis, tu n'en mérites point. Quel nouveau tour médites-tu à présent?... As-tu bâti quelques nouvelles maisons en l'air? as-tu quelques jardins en idée?... Que peux-tu dire pour sauver ta vie?...

ESTIFANIA.

Peu de chose ou rien; je sais que vous me tuerez et qu'il est inutile de vous demander grâce; laissez-moi seulement prendre mon livre et prier un peu.

PÉREZ.

Soit; mais que ta prière ne soit pas longue; car j'ai autre chose à faire après t'avoir tuée; j'ai de l'argent à emprunter... Tu m'avertiras, quand tu seras prête...

ESTIFANIA. Elle montre un pistolet.

A présent, monsieur, à présent.... avancez.... Quoi!.. reculez-vous devant moi?.. Avez-vous peur, grand capitaine?... avez-vous vu un revenant?...

PÉREZ.

Portez-vous des armes?...

ESTIFANIA.

Je suis la femme d'un soldat, et j'ai le privilége d'être armée... Eh bien!... voyons; quelles nou-

velles?... Parlons paisiblement de nos affaires, et causons de bonne amitié...

PÉREZ.

Laisse-moi voir ton pistolet, je t'en prie; laisse-le-moi voir; il est bien joli.

ESTIFANIA.

Non, non, monsieur; au lieu de le voir, vous le sentirez.

PÉREZ.

Arrêtez, arrêtez, malheureuse!...Voudriez-vous tuer votre mari?...

ESTIFANIA.

Que mon cher mari conserve sa raison; voilà mille ducats que j'ai ici; regardez-les; eh bien?... Qui est-ce qui pourvoit à vos besoins?... Et cependant vous voulez me tuer!

PÉREZ.

Je ne voudrais pas te faire de mal pour dix mille millions.

ESTIFANIA.

Quand dégagerez-vous vos bijoux? je les ai mis en gage, et vous voyez ce que j'en ai tiré.

PÉREZ.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Tâche d'en avoir encore autant, et je chante partout tes louanges. Que n'avons-nous la maison à présent!...

ESTIFANIA.

Venez avec moi; si celle-là nous manque, nous en trouverons bien d'autres à louer.

PÉREZ.

Je vois qu'auprès de toi je ne suis qu'un sot.

(Ils sortent.)

SCENE XIV.

Une chambre avec un lit sur lequel le duc est couché.

LE DUC.

Je me suis avisé là d'une excellente invention; je ussirai en dépit de ce maussade mari.

SCÈNE XV.

LE DUC, MARGARITA.

LE DUC.

Qui est là?... C'est vous, mon amour?

MARGARITA.

C'est moi-même, monsieur le duc.

LE DUC.

Êtes-vous seule, chère amie?

MARGARITA.

Je suis seule; je viens savoir dans quel état sont os blessures.

LE DUC.

Je n'en ai point; je ne suis point blessé; tout on mal n'était que supposé aussi-bien que la quelle. J'ai fait tout cela pour vous posséder; je me ns autant de force et de bonne santé que j'ai d'aour pour vous.

MARGARITA.

Que vous avez peu d'amour pour moi, vous vou-

lez dire... les pensées malhonnêtes sont indignes des gens bien nés. L'homme noble, qui ne se comporte pas bien, souille et ternit son honneur.

LE DUC.

Ah! ma chère Margarita, viens auprès de mon lit, et murmurons le doux langage de l'amour.

MARGARITA.

Voudriez-vous prendre ce que je n'ai pas le droit de donner? voudriez-vous priver un mari de son bien, et dans sa propre maison séduire sa femme? Voudriez-vous ressembler à la couleuvre ingrate qui, rendue à la vie, mordit le sein qui l'avait réchauffée?

LE DUC.

Ah! laisse ces pensées tristes aux pénitens qui se mortifient, et profitons de ces momens favorables au plaisir.

MARGARITA.

Des désirs indignes de moi ont autrefois avili mon cœur; vous aviez découvert ma faiblesse, et vous vouliez en profiter. Honteuse de ma faute, je l'avoue et je m'en repens. Je ne suis plus la coquette Margarita, mais la chaste épouse de Léon; son rare mérite, sa noble tendresse, sa grande bonté veulent que je lui donne en retour l'amour le plus pur, né d'une parfaite estime. Je lui dois mon changement; je lui dois tout mon cœur.

LE DUC.

Laissez ces vains discours; venez, que je vous

resse contre mon sein, et que de douces caresses...

MARGARITA, criant.

Holà!... Venez!... Quelqu'un!

SCÈNE XVI.

Les mêmes, LÉON, DON JUAN, ALONSO, SANCHO et ALTÉA.

LÉON.

Est-ce vous, ma femme, qui m'avez appelé, ou est-ce vous, monsieur le duc? Votre grâce aurait-elle besoin de moi?.., Pas de réponse!... Quoi!... hors du lit!.. Comment vous trouvez-vous, mon cher duc?... Il me semble que vous n'avez pas l'air satisfait! Avez-vous à vous plaindre de ma femme? vous a-t-elle fait quelque mal? Vous étiez beaucoup mieux, il n'y a qu'un moment.

LE DUC.

Je suis plus mal à mon aise que jamais; épargnez-moi vos reproches; je ne souffre déjà que trop.....

LÉON.

Je le vois, monsieur, et votre grâce apprendra que je sais aussi bien pardonner que me venger.... Remettez-vous, tout est oublié....

LE DUC.

Je vous remercie, monsieur.

LÉON.

Ma femme, je connais à présent ce que vous valez ; et toujours et en tous lieux vous aurez ma confiance.

DON JUAN, au duc.

N'ayez plus de fausses querelles, monsieur le duc; elles ne tournent pas à bien.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, LORENZO.

LORENZO.

Nous ne pouvons plus, monsieur, contenir ce gros ivrogne; il jure qu'il sera admis chez madame; il ne peut plus se tenir sur ses jambes, et il fait un bruit épouvantable.

LÉON.

Qu'on le fasse monter ; ma femme, voici un autre amant que nous avons oublié ; c'est à la cave qu'il est allé soupirer et ce sont mes tonneaux qu'il prenait pour ses maîtresses. (*Au duc.*) Votre grâce veut-elle bien me permettre de lui présenter un de ses rivaux?

LE DUC.

Ne parlons plus de tout cela, je vous prie, don Léon.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, CACAFOGO, ivre.

LÉON.

ci le marsouin. Il est furieusement ivre; lais-oi-le recevoir.

CACAFOGO.

est ma *buona roba*?... Oh! vous êtes tous ici... crains personne.... Je suis plein de vin grec; ınait du courage et du vrai courage aux an-! chère madame Margarita, laisse-moi t'em-ɜr....

LÉON.

ɐ voulez-vous?

CACAFOGO.

nsieur.....

LÉON.

menez ce malheureux.

LE DUC.

! la dégoûtante figure !....

CACAFOGO.

goûtante !.... Oh! vous êtes un prince; cepen-je puis acheter ta principauté; je puis vous ɜr tous, vos femmes et tout.

DON JUAN.

rs et ne dis mot.

CACAFOGO.

Vous croyez parler à vos créanciers, capitaine à la demi-paye. Je ne prendrai point de tes gages.

LÉON.

Laquelle de mes bottes de vin a reçu tes caresses?

CACAFOGO, s'escrimant.

Une botte dans ton ventre.

LÉON.

Il y en a deux dans le tien; j'en suis sûr, tant il est enflé.

CACAFOGO.

Une botte à ta face...

LÉON.

Allez le coucher; quand il ne sera plus ivre, faites-le sortir. Qu'il aille plaisanter ailleurs ou se se pendre : ce ne sera pas une grande perte.

(Cacafogo et le domestique sortent.)

SCÈNE XIX.

Les mêmes, PÉREZ, ESTIFANIA.

LÉON.

Qui est là?... Ah! c'est mon cousin le mahométan!

PÉREZ.

Vous êtes fort heureux, mon cher monsieur; je voudrais bien avoir aussi une maison à moi et n'être pas réduit à coucher dans la rue. N'importe, je n'en serai pas moins gai, mon brave cousin; je vous le

is franchement, vous avez bien du bonheur, une
›lie demeure, une jolie femme; je les ai manquées
›utes deux. On ne m'a bâti que des châteaux en
'spagne; j'ai bien de l'obligation à celle qui en a fait
: plan. Mais laissez-moi encore une fois voir toute
otre maison; faites-moi ce plaisir; il y aura de quoi
ne faire pleurer de colère; et, pour me punir de ma
ottise, je veux louer une boutique de chandelier
out auprès de chez vous; je m'y établirai marchand
le savon et de ficelle. Si vous ne riez pas à votre
our, et si vous ne riez pas de bon cœur, vous avez
;rand tort, mon cousin.

LÉON.

Eh bien!... oui, je rirai un peu; mais à présent,
non cousin, parlons raison; vous demeurerez avec
noi, rien ne nous séparera, mon joyeux cousin;
rous êtes un brave homme, et je ne vous laisserai
nanquer de rien. Êtes-vous content?

PÉREZ.

J'ai les larmes aux yeux, et je me sens à peine
a force de vous remercier. Vous pouvez compter
ur ma reconnaissance. Oui, je vais être heureux,
›mme l'oiseau dans son nid. Et toi, ma femme, je
e pardonne si tu te comportes bien.

ESTIFANIA.

Je demanderai plutôt l'aumône que de me con-
luire mal (46).

MARGARITA, donnant une bourse à Estifania.

Prenez, elle vous appartient comme une récom-
›ense de vos services; faites-en un plus noble usage
ne celui qui l'a donnée.

LE DUC, à Léon.

Et voici qui vous appartient, votre véritable commission, monsieur; vous êtes capitaine (47).

LÉON.

Vous êtes un noble seigneur et vous agissez en vrai militaire.

DON JUAN, à Léon.

Mon ami, je veux vous suivre partout, quelle que soit votre fortune.

ALONSO.

Et moi de même.

ALTÉA.

Pour moi, il faut aussi que j'accompagne ma maîtresse...

LÉON.

Le voulez-vous bien, ma sœur?

ALTÉA.

Oui, de bon cœur, mon cher frère, et à double titre; car elle est à la fois ma maîtresse et ma sœur.

MARGARITA, à Léon.

Comment!... elle est votre sœur?

LÉON.

Oui, vraiment, ma chère femme; elle est ma très-bonne sœur, et elle l'a prouvé quand elle vous a trompée pour vous donner un mari qui vous aime bien.

ALTÉA.

Je n'en aurais pas fait autant pour un étranger.

MARGARITA, à Altéa.

Je suis tentée de vous gronder; mais il faut que ce soit en amie et en sœur (48).

LE DUC, à Léon.

Je vous accompagnerai dans votre voyage et vous ne permettrez de vous soigner et de vous traiter de mon mieux, jusqu'à ce que je vous voie embarquer. Comptez maintenant que j'ai pour vous des sentimens dignes de votre estime et de votre amitié (49).

DON JUAN, à Léon.

Allons, capitaine (50)... Vous allez vous distinguer et honorer votre grade par des actions de valeur; vous nous distinguerons à la guerre, et tout le monde nous connaîtra pour de braves gens.

LE DUC.

Tout le monde saura aussi que les bons et purs sentimens embellissent une femme et font taire l'envie.

LÉON.

Vous tous qui voulez être heureux, *Apprenez à gouverner une femme, et ensuite mariez-vous.*

(Ils sortent tous.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

L'ÉCOLE DES ÉPOUSEURS.

(1) Ceci date à peu près la pièce. Il s'agit des guerres de Philippe II contre les Hollandais, vers la fin du seizième siècle (1570-1584). Dans un autre endroit il est question de la découverte du nouveau monde (1592); cette comédie doit avoir été composée dans les premières années du 17me. siècle, sous le règne d'Élisabeth.

(2) Il y a de l'artifice à montrer Pérez, plein d'une excessive confiance en lui-même, et se vantant avec orgueil qu'aucune femme ne sera jamais assez fine pour le tromper. Il en sera plus plaisant de le voir attrapé, comme un sot, par la première aventurière qu'il rencontre.

(3) Ce sont là de ces plaisanteries de mauvais goût qui se trouvent dans la bouche des libertins; il est bon que Pérez se fasse tort à lui-même dans l'esprit du spectateur qui en rira de meilleur cœur aux dépens du personnage.

(4) *Le roi catholique.* C'est-à-dire le roi d'Espagne, Philippe, contre les Provinces-Unies qui s'affranchirent alors de la domination espagnole.

(5) Il y a dans l'original : *I come not here to sell myself.* « Je ne viens point ici pour me vendre. »

(6) Il se trouve ici, dans les anciennes éditions, une scène entre Alonzo et Sancho, deux officiers qui ne sont que des personnages secondaires dans la pièce. On retranche actuelle-

ment cette scène à la représentation, et nous l'avons aussi retranchée, non-seulement comme n'étant pas absolument nécessaire, mais aussi comme pleine de détails d'un libertinage grossier. Toutefois cette scène contribue à l'exposition ; elle se passe dans la rue ; les deux officiers parlent ensemble de Margarita la riche héritière, du dessein qu'elle a de se marier, et du bonheur futur de celui qui, en l'épousant, deviendra le maître de son immense fortune. Alonzo dit qu'il a quelques prétentions et même des espérances ; Sancho lui souhaite un bon succès ; et ils s'en vont. Le théâtre change et représente une autre vue pour la scène suivante. Cet entretien d'Alonzo et de Sancho semble aussi avoir été placé en cet endroit pour donner à Estifania le temps de retourner à la maison qu'elle habite et où elle se rend après avoir quitté Pérez.

(7) Il faut bien remarquer que la scène est à la campagne où se trouve Margarita, tandis que sa maison de ville est gardée par Estifania.

(8) Altéa envoie les deux conseillères boire un ou deux verres de vin et elles acceptent de bonne grâce. Ce trait suffit pour les caractériser toutes les trois et préparer le spectateur à la scène de la consultation qui suivra bientôt. On prévoit aisément que le sujet n'en sera pas très-édifiant.

(9) Le caractère de Léon en apparence est le parfait contraste de celui de Pérez ; celui-ci est un avantageux qui s'en fait accroire ; Léon est d'une modestie excessive et qui va jusqu'à une timidité niaise. On verra par la suite qu'il n'est pas si sot qu'il veut bien le paraître.

(10) La scène est actuellement dans la maison de ville de Margarita. On retournera dans sa maison de campagne au commencement du second acte. Il est essentiel d'y faire attention pour bien suivre l'intrigue et la marche de la pièce.

(11) *The suits you see of all the upper chambers.* « Les tapisseries que vous voyez de toutes les chambres d'en haut. » Il y a apparemment des tapisseries roulées et entassées comme dans

une maison dont les maîtres sont absens. Cette circonstance est assez adroitement imaginée; car Estifania n'est pas chez elle comme on le verra bientôt.

(12) *As you shall see, Lady ;*
But to all this he's but a trunk.

MARGARITA.

I'l have him so ;
I shall add brancket to adorn him.

« Vous le verrez par vous-même, madame;
» Ce n'est qu'une souche, un tronc de bois.

MARGARITA.

» S'il est ainsi, il me convient fort bien, j'ajouterai à ce tronc » des branches qui en feront l'ornement. »

On peut juger par cette équivoque sur les mots *tronc* et *branches*, du ton de plaisanterie qui règne dans le dialogue de ces quatre commères.

(13) Ce conciliabule de femmes est un peu scandaleux; l'auteur suppose qu'il existait en Espagne des lois telles qu'il y en avait alors en Angleterre, en vertu desquelles les juges pouvaient rechercher et punir les femmes non mariées qui se conduisaient mal. On les condamnait à de grosses amendes. Margarita veut se mal conduire et garder son argent et se moquer des juges et du qu'en dira-t-on. C'est pour cela qu'elle cherche un mari imbécile qui lui servira de chaperon et d'abri. Autant le fond de la scène est immoral, autant le dialogue est indécent. Encore avons-nous adouci les expressions et adopté les retranchemens qui ont été faits dans les derniers temps. Que serait-ce si nous avions traduit sur les anciennes éditions?

(14) La scène revient tout d'un coup de la campagne à la ville, sans que rien en avertisse le spectateur, sinon le changement de décoration.

(15) Au commencement de l'acte on était à la campagne; on

est venu à la ville pour une scène, et sur-le-champ et dans le même acte on est de nouveau transporté à la campagne.

(16) Ces deux mots en *à parte* entre Léon et Altéa sont placés adroitement pour faire soupçonner au spectateur qu'il y a quelque ruse concertée entre ces deux personnages; que Léon a des projets dans lesquels il est secondé par Altéa, sa confidente.

(17) C'est un proverbe anglais. Ce nom de *truite* se donne à un homme simple qui se laisse aisément duper. Il y a dans Shakspeare :

Here comes the trout that must be caught with tickling.

« La voilà qui vient la truite qu'il s'agit de prendre en la chatouillant. » On prétend que les truites se plaisent, dans le temps du frai, à se laisser gratter et chatouiller le ventre, et c'ainsi il n'est pas difficile au pêcheur de les prendre.

(18) Il y a tout simplement dans l'anglais : *she cannot cuckold ye.*

(19) *Now you have got a shadow, an umbrella,*
To keep the scorching world's opinion
From your fair credit.

« Vous vous êtes donné un abri, un parasol qui préservera votre bonne réputation de l'action brûlante de l'opinion publique. »

On retranche à présent ces vers à la représentation et nous ne les avons pas rétablis; ils ne sont cependant pas inutiles, et servent à faire bien connaître les honnêtes motifs qui ont déterminé Margarita à se pourvoir d'un mari.

(20) *Now I shall take my pleasure,*
And not my neighbour justice maunder at me.

« Je vais me donner du bon temps; et (maintenant que je » suis mariée) mon voisin le juge n'aura pas le mot à dire » contre moi. »

Même observation que ci-dessus. Ces deux vers contribuent au développement du caractère de Margarita et de ses secrètes intentions.

(21) *That's a bawd*
A three pil'd bawd, bawd-major to the army.

(22) *The neat air of his nunnery.*

(23) *Courtiers are tickle things to deal with all.*
A kind of march-pane that will not last, madam.
An egg and pepper goes further than their portions;
And in a well kint body, a poor parsnip
Will play his price above their strong potables.

« Les courtisans sont choses chatouilleuses et glissantes; il » ne fait pas bon avoir affaire avec eux; ce sont des espèces de » pâtes molles et douces (de massepains) qui ne durent pas » long-temps, madame; un œuf et du poivre soutient mieux » que leurs grands repas (ou que ce qu'ils peuvent donner), et » dans un corps bien constitué, un pauvre légume (panais) » vaudra son prix plus que leurs liqueurs fortes. »

Voilà un singulier langage et de bizarres comparaisons; nous avons tâché de rendre plus claires ces phrases recherchées et peu intelligibles.

(24) La découverte de l'Amérique n'était pas ancienne, et sans doute on débitait bien des miracles, bien des fables au sujet de ce monde nouveau; Léon parle de ces pays qui n'étaient encore connus que par les relations de quelques voyageurs.

Read the new world's wonders,
Such husbands as this monstrous world produces,
And you will scarce find sunch strange deformities;
They're shadows to conceal your venial virtues,
Sails to your mills, that grind vith all occasions,
Balls that lie by you, to wash out your stains,
And bills nail'd up, with horns before your doors
To rent your wantonness.

« Lisez les merveilles qu'on nous raconte du nouveau monde; et vous trouverez à peine des prodiges aussi étranges que le sont les maris du monde monstrueux où nous vivons. Ici les maris sont des ombres qui couvrent les petits péchés que commettent vos vertus douteuses, des ailes à vos moulins prêts à moudre en toute occasion, des savonnettes qui couchent avec vous, pour laver vos taches, des écriteaux attachés à vos portes avec des cornes pour annoncer que vous êtes à louer. »

Que dire d'un pareil dialogue? De toutes ces comparaisons izarres? De ces maris qui sont des *ailes de moulin*, des *savonettes* et des *écriteaux attachés avec des cornes?*... Sont-ce là e bien bonnes plaisanteries?..

(25) Nous laissons à la sagacité du lecteur à deviner quel trait e ressemblance peut se trouver entre la tête d'un mari et celle 'un bœuf. C'était une opinion reçue chez les anciens que des nimaux avaient parlé dans certaines grandes circonstances. Virle place ce prodige au nombre de ceux qu'il dit avoir eu lieu rès la mort de Jules César.

Pecudes que locutæ,
Infandum!.... Georg. lib. I. v. 478.

Est frequens in prodigiis priscorum, bovem locutum. « On ouve souvent parmi les prodiges rapportés par les anciens l'un bœuf a parlé. » *Plin. hist. nat. lib.* VIII, *cap.* 45.

(26) *Tie him to the grindstone.* « Attachez-le à la meule. » llusion aux moulins des anciens. Les meules étaient tournées ır des bêtes de somme ou par des esclaves ou par des malfaiurs condamnés à ce supplice. On les attachait à la meule par écaution, de peur qu'ils ne vinsent à bout de s'enfuir. Quelefois aussi c'étaient des mercenaires qui faisaient cet ouvrage. n dit que Plaute, le célèbre poëte comique, réduit à la derière indigence, n'eut d'autre ressource que de louer ses bras un meunier pour tourner la meule, et qu'il finit ses jours au oulin.

(27) Elles passent dans une autre chambre de la maison et vont ordonner les préparatifs nécessaires pour recevoir le duc et sa compagnie. Ce motif de sortie est suffisant.

(28) *Nor bonds, nor fetters.* « Ni liens ni chaînes. » Jeu de mots sur *bond* qui signifie *billet, obligation*, et qui veut dire aussi *lien, attache. Fetters* signifie *fers, entraves.*

(29) *When every courteous fool, that owes me money*
Owes me his wife too, to appease my fury ?

(30) *For wives are reckon'd in the rang of servants.*

« Car nos femmes doivent être mises au rang de nos servan-» tes. » Ce mot insolent et injuste est d'un fort mauvais mari; ce Léon montre d'ailleurs, dans toute cette scène, qu'il n'a épousé Margarita que pour s'emparer de sa fortune, et par un vil calcul d'intérêt. Léon est pourtant le héros et presque l'honnête homme de la pièce, celui que les auteurs ont donné pour un modèle à suivre.

(31) *I have a mind to make him a huge monster.*

« J'ai le projet de faire de lui un monstre énorme. »

(32) On vient de voir, dans la scène précédente, le duc de Médina charger D. Juan de remettre à Léon son brevet. La décoration change; et l'on voit, dans une autre chambre de la maison, Léon recevant le brevet des mains de D. Juan. Était-ce la peine de changer le lieu de la scène ? C'est là vraiment l'enfance de l'art.

(33) Cette mauvaise plaisanterie avilit Léon ; car elle prouve qu'il n'aime point sa femme, et qu'il ne s'est marié que par un calcul intéressé.

(34) C'était une erreur accréditée chez les anciens que certaines cavales engendraient après avoir seulement aspiré le zéphyr ou vent d'ouest. *Virg. Georg. lib.* III, v. 273. *Plin. Hist. nat. lib.* VIII, *cap.* 42. Mais toute la fin de cette scène est d'une gaieté fausse et de mauvais goût.

(35) Il y a dans l'anglais : *Good stubborn wife... Good evil wife...* Nous avons traduit littéralement.

(36) Toutes ces plaisanteries forcées sont des contre-vérités. Léon veut dire à Pérez qu'il le tient pour fou, tout au moins pour mahométan et non baptisé, ce qui était alors une grande injure en Espagne, où l'on se piquait de descendre des vieux chrétiens, et non pas des mahométans ou Maures qui n'avaient été définitivement expulsés de la péninsule que sous le règne de Ferdinand et Isabelle, à la fin du 15^{me}. siècle.

(37) Pérez répond sur le même ton que Léon lui a parlé, par les exagérations et des folies. La situation de ces deux hommes qui se prétendent propriétaires de la même maison est assez piquante ; mais Margarita n'a qu'à dire un mot pour la faire cesser.

(38) Ce mensonge qui fait triompher un moment Pérez a quelque chose de comique. Mais il n'est guère vraisemblable.

(39) Il se trouve donc que le duc de Médina a fait remettre à Léon un faux brevet de colonel ; il a donc abusé du nom du roi, et il est un faussaire ; cela n'est guère digne de son rang ; le discours qu'il tient n'est pas plus noble que l'action qu'il a faite.

(40) Léon, pour se moquer de Pérez, lui répète ses propres paroles.

(41) *Be cozen'd by a thing of clouts, a she moth*
That ev'ry silkman's shop breeds... by a whim wham!..

Littéralement : « Être trompé par une espèce de torchon, de » lavette, par une teigne femelle, par un de ces insectes com- » me on en trouve dans toutes les boutiques de marchands de » soie, par je ne sais quoi ! »

(42) Pérez est si en colère, qu'il en perd la raison. Il prend Cacafogo pour un esprit, et celui-ci à son tour le prend pour un sorcier.

(43) *Quicksand choke their waters*
And hers that brought 'em too!..

(44) Voilà un moment où Léon parle comme un galant homme et où il mérite qu'on s'intéresse à lui. Malheureusement cela ne durera pas.

(45) Comprend-on qu'un mari puisse tenir à sa femme un pareil langage ? Mais ce qui n'est pas moins inconcevable, c'est que ce soit précisément ce langage inconvenant, odieux, qui opère, tout d'un coup, la conversion de la femme et lui fait trouver aimable un mari qui l'avilit et qui l'insulte!.. Voilà d'étranges mœurs !!!.

(46) Toutes ces réconciliations et ces conversions subites arrivent, parce qu'il faut en finir; rien ne les motive.

(47) Le duc avait fait d'abord remettre à Léon un brevet de colonel ; ici il lui en donne un de capitaine seulement ; et Léon se contente de le remercier, quoique le duc se soit moqué de lui : mais qui répond à Léon que ce second brevet n'est pas faux comme le premier ?

(48) Margarita apprend ici qu'Altéa est la sœur de Léon, elle voit par conséquent qu'elle a été la dupe de tous les deux; et elle ne fait pas la moindre réflexion à cet égard. Cela lui paraît tout simple et tout naturel.

(49) Léon ne doit guère se fier à ces belles protestations du duc de Médina.

(50) Nous remarquerons en finissant que nos auteurs, oubliant que leur scène est en Espagne, emploient à tout moment les dénominations anglaises de *milord* et de *milady*, et que nous avons cru devoir les faire disparaître.

Nous avons fait ces observations (et nous en aurions pu faire beaucoup d'autres) non pas dans un esprit de critique malveillante, mais seulement pour mettre le lecteur à portée de juger et d'apprécier ce singulier ouvrage dans lequel la raison est souvent outragée, et toutes les bienséances continuellement violées; mais où il y a de la chaleur d'imagination, une certaine verve de gaieté, et une sorte de force comique.

NOTICE

SUR

L'HÉRITIÈRE

ET SUR

LE GÉNÉRAL, BURGOYNE.

LE plus grand événement de la vie militaire
u général Burgoyne est une capitulation. Il
ut avouer cependant que son titre et son rang
homme de guerre ont donné beaucoup d'im-
ortance à ses comédies. Les mêmes ouvrages
rtis de la plume d'un autre seraient proba-
ement assez peu connus, et n'obtiendraient
s les honneurs de la traduction. Il ne faut
nc pas séparer ici le général de l'auteur; car
s défaites de l'un ont servi à relever les succès
e l'autre.

Burgoyne, issu par naissance illégitime
une famille illustre de l'Angleterre, réuni
ès sa jeunesse les deux conditions les plus fa-
orables au développement de l'ambition, la
écessité de prendre place dans le monde par

son talent, et de puissantes protections pour y parvenir. Après une éducation brillante et soignée, il entra dans la carrière des armes, qui, à cette époque (en 1750), n'excitait que médiocrement l'émulation de la jeune noblesse d'Angleterre. Il se battit comme un officier de fortune, et avança rapidement comme le fils d'un lord très-considéré du ministère. Le courage des Anglais n'avait alors occasion de s'exercer que dans quelques guerres partielles sur le continent, où ils intervenaient comme auxiliaires. En 1762, lorsque le roi Georges fit passer en Portugal un corps de troupes, pour aider aux hostilités contre l'Espagne, Burgoyne en eut le commandement, et conduisit cette expédition avec sagesse et talent. Nommé à son retour membre du conseil privé, et bientôt élu député du parlement, il jouit dès lors d'une grande considération dans sa patrie qui ne comptait à cette époque aucun général d'un mérite supérieur. Il avait quelques années auparavant, et lorsqu'il était encore simple officier dans un régiment, gagné le cœur d'une illustre et riche héritière qu'il épousa secrètement, lady Char-

lotte Stanley, fille de lord Derby. Ce mariage, qui avait d'abord indigné le noble lord, père de la jeune Anglaise, obtint grâce devant ses yeux, à mesure que le mérite et la fortune de Burgoyne se développèrent; et, dès qu'il eut lui-même quelque crédit, il fut reconnu avec empressement par une puissante famille, et se vit soutenu de toutes parts. C'était d'ailleurs un esprit fin, adroit, sachant très-bien emprunter aux lettres ce qu'elles peuvent donner de facilité pour les affaires, et d'agrémens dans le monde, courtisan fort habile, dans un pays où ce petit talent est assez rare, et où, sans être le meilleur de tous les moyens pour réussir, il a toujours quelque puissance.

Il ne faut donc pas s'étonner si, lorsque la guerre d'Amérique, amenée par tant de fautes, d'hésitations et de violences, eut pris un caractère chaque jour plus menaçant, Burgoyne, partisan du ministère et de la cour, général estimé, et passant presque pour un politique habile, fut envoyé aux États-Unis avec un commandement considérable et de haute confiance. C'était dans la troisième année de la révolution. Déjà de sanglans combats avaient

été livrés, et de cruelles représailles exercées. Les milices de l'indépendance américaine avaient tenu avec courage contre l'armée anglaise commandée par le général Howe. Elles avaient perdu quelques-uns de leurs plus vaillans chefs : mais Washington était paru sur la scène; et, porté par le suffrage public à la première place, il avait réuni tous les pouvoirs dans ses mains habiles, et détruit ce ferment de désunion et d'indiscipline qui était le plus grand obstacle à la victoire des provinces insurgées. Peut-être déjà était-il bien tard pour lutter avec avantage contre le patriotisme de tout un peuple, que de premiers succès avaient animé, et qui s'irritait par ses malheurs. Cependant le général Howe venait de remporter deux victoires; et, maître de Philadelphie, il avait pris ses quartiers d'hiver dans la ville qui s'était déclarée naguère le siège de l'indépendance américaine.

C'est dans ce temps même que Burgoyne, à la tête d'un corps de sept mille hommes d'excellentes troupes récemment arrivées d'Europe, fut dirigé vers les provinces du Nord, avec l'espoir d'y soutenir les succès qui ve-

naient d'être obtenus dans les provinces du sud. Burgoyne employa tous ses efforts pour rallier à la cause anglaise, et pour faire servir à son expédition, les peuplades sauvages de ces contrées, genre d'auxiliaires odieux, dont l'usage, qui malheureusement n'était pas nouveau, lui fut tant reproché dans la suite. Déjà les Anglais, dans leurs guerres contre la France pour la possession du Canada, avaient acheté contre une nation civilisée le secours des cannibales de l'Orénoque, et mis un tarif aux cruautés du scalpel indien. Mais aujourd'hui, c'était dans une guerre presque civile, c'était contre des compatriotes qu'une pareille alliance était invoquée, et qu'un si détestable secours souillait la bannière anglaise.

Quoi qu'il en soit, Burgoyne espéra peut-être contenir l'aveugle férocité de ces recrues barbares et incommodes; et, dès qu'il fut arrivé à Crown-Point, forteresse que les Américains ne purent défendre contre lui, il réunit tous ces confédérés dans une fête guerrière, où les effets terribles des armes européennes se mêlèrent aux prodiges de la force et de l'agilité sauvage. Il fit en même temps paraître une

proclamation pleine de menaces, et dans laquelle les Américains étaient sérieusement invités à se soulever contre la tyrannie du congrès. Il est juste de dire qu'au milieu des jeux militaires et des liqueurs enivrantes que le général avait prodiguées dans cette fête, pour animer la valeur et le zèle de ses alliés, il leur recommanda de s'abstenir de toutes les cruautés qui leur étaient familières. Mais il paraît en même temps qu'il comptait sur la terreur que pouvait inspirer aux colons américains le choix de semblables auxiliaires : car, dans sa proclamation écrite avec un style emphatique et figuré, qui semblait vouloir imiter l'éloquence des peuples sauvages, il annonçait aux Américains *renitens* que « des envoyés de justice et de colère » les attendaient sur le champ de bataille ; que, » vaincus, la famine, la dévastation et toutes » les horreurs de la guerre, leur fermeraient le » retour dans leurs foyers. »

Cette entrée en campagne fut promptement suivie de la prise de Ticonderago, place importante que les milices américaines avaient enlevée aux Anglais, et puissamment fortifiée. Burgoyne remporta quelques autres avantages, et entre-

prit de pénétrer jusqu'à New-Yorck, parmi toutes les difficultés qui s'offraient sur cette terre sauvage, à travers ces antiques forêts, dont les arbres immenses, abattus par la précaution des milices américaines, formaient à chaque pas des barrières presque insurmontables.

La lenteur forcée de sa marche laissa reprendre courage aux colons du Canada. Les cruautés affreuses commises par ses auxiliaires, et qui furent encore exagérées par l'épouvante et la haine publique, enflammèrent d'indignation toutes les âmes. L'armée des colons de la Nouvelle-Angleterre se trouva bientôt forte de treize mille hommes, sous les ordres du général Gate, qui avait autrefois été le compagnon d'armes de Burgoyne.

Cependant une division que Burgoyne avait détachée pour tenter la prise du fort *Sandwich*, se débanda, et fut pillée par les sauvages qui en faisaient partie. Un autre corps de cavalerie allemande fut également défait, et affaiblit d'autant l'armée peu nombreuse de Burgoyne.

Ce fut alors qu'il écrivit au général Gates pour se plaindre que les lois de l'humanité

avaient été violées dans le traitement qu'avaient éprouvé ses soldats vaincus. Les Américains pouvaient récriminer; et le général Gates le fit en leur nom, avec une apparence de simplicité qui n'ôtait rien à l'amertume de sa réplique. « Monsieur, répondit-il, que des sauvages » américains dans leurs guerres mutilent les » malheureux qui tombent entre leurs mains, » qu'ils leur enlèvent la peau du crâne pour en » faire un trophée; il n'y a là rien de nouveau; » mais que le fameux lieutenant général Bur- » goyne, qui réunit en lui les caractères d'homme » du monde, d'homme de guerre et d'homme » de lettres, prenne à ses gages les barbares » de l'Amérique, pour arracher la peau du crâne » des Européens, qu'il mette un prix à chaque » trophée semblable; voilà ce que personne ne » voudra croire, jusqu'à ce que des faits au- » thentiques aient forcé la conviction. » En même temps, il citait le meurtre récent d'une jeune américaine enlevée par les sauvages.

Burgoyne, dans une réponse à cette lettre, se défendit avec indignation d'avoir payé ou souffert aucune cruauté; mais il ne put nier l'horrible catastrophe de la jeune américaine,

et l'impunité qu'il avait accordée aux meurtriers. Pendant cette correspondance, voyant que tout lui manquait à la fois, et n'espérant plus rien d'une expédition partielle sur le Canada, Burgoyne traversa la rivière de *Hudson* pour se rapprocher de l'armée du général Howe. Ses troupes anglaises et allemandes avaient beaucoup souffert; et il ne lui restait plus qu'une cinquantaine de ces sauvages qui, n'ayant pas la délicatesse des peuples civilisés, changent presque toujours avec la fortune, et ne conçoivent guère que l'on reste fidèle à des alliés malheureux. Comme il s'avançait sur les hauteurs de *Saratoga*, il fut attaqué par le général Arnold, qui était alors l'un des plus intrépides soutiens de l'indépendance américaine. L'honneur des armes de la couronne anglaise fut conservé dans ce combat : mais Burgoyne y perdit six cents hommes. En même temps, un détachement américain surprit et détruisit des bateaux que l'armée anglaise avait sur le lac *Georges*, et qui servaient au transport de ses provisions. Burgoyne se trouva sans issue, sans vivres, avec une armée réduite à moins de six mille hommes, au milieu d'un pays im-

praticable et partout ennemi. Attaqué de nouveau par Arnold, il se défendit avec courage, mais en s'affaiblissant toujours; et il perdit une partie de ses canons, sur lesquels la milice américaine se précipitait en désordre, et qu'elle enlevait le sabre à la main.

Dans cette situation, Burgoyne chercha l'occasion d'un combat général qu'on lui refusa. Il entreprit alors sa retraite sur *Saratoga*, en abandonnant ses blessés, qu'il fit recommander à l'humanité du général Gates. Il espérait gagner quelques forteresses que les garnisons anglaises occupaient encore sur les bords du fleuve *Georges ;* mais investi de tous côtés par des troupes en nombre supérieur, n'ayant ni vivres, ni asile, ni moyen de communication, il fut obligé de se rendre. L'orgueil anglais ménagea le mieux qu'il pût les termes de cette capitulation, qui fut appelée convention; et le bon sens américain ne chicana pas sur les mots et sur le cérémonial, content d'avoir en sa possession la caisse militaire, l'artillerie, les tentes, les bagages, les fusils de l'armée vaincue, à laquelle on promettait seulement libre passage en Angleterre, sous la condition qu'elle

ne porterait plus les armes contre les Américains.

On peut concevoir avec quelle force ce coup accablant retentit en Angleterre. Depuis long-temps des voix éloquentes s'élevaient contre la guerre d'Amérique, et plus encore contre la manière maladroite et inhumaine dont elle était conduite. L'homme d'état le plus vénéré de l'Angleterre, lord Chatam, le père du célèbre Pitt, avait cette année même, à l'ouverture du parlement, foudroyé de tous les traits d'une sublime colère l'association de l'armée anglaise avec les sauvages, et l'emploi de cette force aveugle et barbare déchaînée contre de paisibles colons et d'anciens concitoyens. Il avait invoqué la politique, la religion, l'humanité; il avait remué tous les sentimens qui peuvent entrer dans un cœur d'homme; il s'était écrié avec un accent que son âge, son génie, sa vertu, devaient rendre sacré. « Milords, je suis vieux » et faible, et pour le présent incapable d'en » dire davantage, mais je n'aurais pu dormir » cette nuit, ni reposer ma tête sur mon oreil- » ler, si je n'avais donné carrière à ma haine, » à mon éternelle haine pour ces absurdes et hi- » deuses barbaries. »

Dans le premier moment, cette éloquence, cette émotion d'un grand homme n'avait rien produit, n'avait dérangé aucun calcul : mais le machiavélisme a besoin de succès; et tout à coup il recevait par la défaite de Burgoyne un éclatant démenti. Il était manifeste que l'on avait fait inutilement ce qu'il n'était jamais permis de faire. L'armée anglaise avait péri malgré ses honteux auxiliaires, et par l'animosité même qu'avaient excitée d'inutiles barbaries. Un cri s'éleva dans toute l'Angleterre pour accuser l'imprudent général, et la fausse politique qui avait dirigé la guerre.

Burgoyne, retenu prisonnier, envoya d'Amérique une relation officielle dont l'art et l'élégance furent généralement remarqués. Mais on se souvint que le célèbre Marlborough ne savait pas écrire correctement une phrase, et qu'avec lui l'Angleterre n'avait jamais éprouvé la honte d'un semblable revers. Burgoyne établissait du reste fort bien que ses plans avaient été changés par des ordres supérieurs, auxquels il avait dû se conformer, et il démontrait avec esprit comment il aurait pu battre les Américains.

Le poids de cette défaite fut encore aggravé

par une circonstance imprévue qui prouva que les assemblées politiques, lorsqu'il s'agit d'un grand intérêt, n'ont pas plus de bonne foi que le despotisme le plus corrompu. Le congrès calculant que les troupes vaincues à *Saratoga*, si elles étaient renvoyées en Angleterre, y seraient employées à quelque service intérieur; ce qui permettrait au gouvernement anglais de disposer d'un nombre égal de soldats pour continuer la guerre d'Amérique, éluda par mille artifices l'accomplissement de la capitulation. En vain le général Washington, avec la loyauté de son caractère antique, somma le congrès de tenir une parole donnée solennellement : il ne put rien obtenir. La malheureuse armée de Burgoyne fut disséminée dans les villes des Provinces-Unies.

Burgoyne, dont la liberté n'avait pas été stipulée dans la convention primitive, obtint seul la permission de retourner en Angleterre, prisonnier sur sa foi. Il y trouva les esprits fort prévenus contre son imprudence ou son malheur. Il réclama le droit d'être jugé. Mais une haute cour militaire devant laquelle il parut refusa de statuer, à cause de sa qualité actuelle de

prisonnier, qui le rendait étranger aux lois du pays : la même objection lui fut opposée lorsqu'il sollicita l'honneur d'être présenté au roi. Cependant la chambre des communes, dont il était membre avant sa disgrâce, lui demeurait ouverte : il n'eut pas le même scrupule que Régulus, qui, prisonnier des Carthaginois, se déclarait indigne de siéger dans le sénat romain; il vint à la chambre, où plus d'une accusation amère avait retenti contre lui dans son absence. Il saisit l'occasion d'une enquête demandée par Fox et Wilkes sur les événemens de *Saratoga*, et il défendit sa conduite militaire avec beaucoup de force et d'adresse, sans ménager le ministre dont les ordres avaient influé sur l'expédition, et que Fox avait déjà dénoncé comme la seule cause du désastre, par la raison très-simple que, pour une opposition, il vaut bien mieux, en pareil cas, abattre un ministre que de quereller un général vaincu. Depuis ce moment, Burgoyne ne prit aucune part considérable aux affaires de son pays, qu'une administration opiniâtre continuait d'engager dans la guerre d'Amérique. Plusieurs fois seulement, il se réunit par ses opinions et par ses votes aux

hommes d'état qui ne cessaient de demander la fin des hostilités, toujours renouvelées et toujours impuissantes. Il était rentré en grâce à la cour ; il y portait les agrémens d'un esprit élégant et poli, et une ambition qui n'était plus suspecte, et se bornait à la faveur. Il était soutenu par la bienveillance de la reine, princesse éclairée, et protectrice ingénieuse des talens et les lettres. Burgoyne, qui toute sa vie avait fait des vers légers, profita de son loisir pour composer des ouvrages plus étendus, et donna successivement quelques comédies en prose. Les souvenirs de sa vie guerrière et politique le suivaient un peu dans ces travaux littéraires : il essaya plus d'une fois de mettre sur la scène une imitation burlesque des manières de quelques jeunes officiers français qu'il avait vus en Amérique : mais on n'a jamais très-bonne grâce à plaisanter ceux par qui l'on a été battu. Burgoyne réussit mieux, ce semble, dans la peinture de quelques détails des mœurs anglaises. Son style comique a du mouvement et de l'élégance ; mais ne comparons pas l'*Héritière* au chef-d'œuvre de Shéridan. Burgoyne n'a pas ce feu d'esprit et cette verve inépuisable

de satire et de gaieté. C'est un homme du mon qui écrit avec soin. L'*Héritière*, sous ce ra port, est un ouvrage digne d'estime : elle respire pas cette verve hardie qui nous attac et plus souvent nous choque dans la comé anglaise. Mais les scènes sont adroitement lié l'intrigue se noue et se dénoue avec art, et dialogue amuse par un tour habituellem naturel et piquant.

Burgoyne mourut en 1792, laissant la putation d'un homme de beaucoup d'esp d'un général malheureux, et d'un auteur n diocre.

VILLEMAIN.

L'HÉRITIÈRE.

PERSONNAGES.

SIR CLÉMENT FLINT.
CLIFFORD.
LORD GAYVILLE.
ALSCRIP.
CHIGNON.
M. BLANDISH.
PROMPT.
M. RIGHTLY.
LADY ÉMILY.
MISS ALSCRIP.
MISS ALTON.
MISTRESS SAGELY.
TIFANY.
MISTRESS BLANDISH.
PORTEURS, VALETS, etc., etc.

La scène est à Londres.

L'HÉRITIÈRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement de mistress Blandish.

M. BLANDISH, MISTRESS LÉTITIA BLANDISH écrivant. La table est couverte de lettres, billets, cartes de visite, etc.

(Mistress Blandish, le coude appuyé, dans l'attitude d'une personne qui médite, et contente d'elle-même; elle quitte la plume.)

MISTRESS BLANDISH.

Voila mon billet fini. (*Elle lit avec affectation :*) « Adieu, ma charmante amie, mon adorable, ma toute parfaite compagne! imaginez l'ardeur de vos amans unie à votre sensibilité, vous n'aurez encore qu'une faible idée de la sincérité et de la tendresse de votre Létitia Blandish. » C'est ce qui s'appelle une phrase, une période. Faites-en autant si vous pouvez....

BLANDISH.

Non, en vérité; je suis un tout autre système;

mais, au nom du vieux père de la flatterie, à qui adressez-vous cette admirable production?

MISTRESS BLANDISH.

A une personne qui en vaut la peine, je vous le promets; à miss Alscrip....

BLANDISH.

Quoi! de la sensibilité à miss Alscrip! ma chère sœur; c'est trop fort, même dans votre genre. Si vous n'eussiez fait que vous étendre sur sa fortune, ses rentes, ses terres, ses hypothèques, tout en mettant à ses pieds les titres de lord Gayville et ceux de quarante autres lords, pour en faire tout ce qu'il lui plairait, rien de mieux; mais la qualité que vous avez prise pour texte de vos éloges....

MISTRESS BLANDISH.

Est une de celles qui lui manquent entièrement. C'est pourquoi mes flatteries en seront mieux reçues. Voilà ma maxime.

BLANDISH.

C'est la mienne aussi; mais je n'en fais jamais une épreuve aussi critique. Louer la sensibilité de miss Alscrip, autant vaudrait louer celle du coffre-fort de son oncle, qui lui a laissé les cinquante mille livres sterling dont elle jouit maintenant; autant vaudrait louer celle de son père, de cet inexorable usurier dont elle attend la même fortune. Mais voyons (*il sonne*); pensons aux affaires de la matinée. (*Prompt entre.*) Écoutez, Prompt; envoyez le porteur distribuer ces lettres et ces billets. Avez-vous quelques ordres à donner, madame?

MISTRESS BLANDISH, donnant sa lettre.

Voici pour miss Alscrip : dites-lui dans quelle ıpatience je suis de savoir comment elle a passé nuit dernière, et que j'irai en personne m'en former dans une demi-heure..... Ayez soin d'enyer nos cartes chez toutes les dames en couche de tre connaissance.

PROMPT.

Je suis à leur porte, madame, avant qu'on ait aprté la première charge de paille.

BLANDISH.

Et chez tous nos hommes d'importance qui garnt la chambre par suite de leurs propres maux ou ceux de la nation.

PROMPT.

Chez tous, monsieur; chez leurs secrétaires et urs principaux commis.

BLANDISH, à Prompt.

Que devient l'affaire dont vous vous êtes chargé ur lord Gayville?

PROMPT.

J'ai remis sa lettre, et je compte recevoir une réonse ce matin.

BLANDISH.

Il ne me croit pas dans le secret.

PROMPT, d'un air malin.

Dieu vous garde d'y être.

BLANDISH.

Je ne vous pardonnerais jamais votre officieuse intervention.

PROMPT.

Oh ! jamais.

BLANDISH, haut.

C'est bien ; dépêchons.

MISTRESS BLANDISH.

A propos, ajoutez ceci à la liste de nos amies en couche : passez chez mistress Barbara Winterbloom, pour prendre des nouvelles des petits chats d'Angora, et de la couvée des moineaux de Java.

PROMPT, lisant son mémorandum en sortant.

Femmes en couche, ministres, etc ; vieilles filles, chats et moineaux, la meilleur liste de visites que j'aie vue depuis que j'ai l'honneur de servir la famille Blandish.

(Il sort.)

MISTRESS BLANDISH.

Ce sont les attentions délicates qui forment ces liaisons si précieuses dans le monde féminin. Je me conforme aux caprices de l'une... ; je souffre gaiement les plaisanteries d'une autre ; j'aide une troisième dans ses petites intrigues, et je prends le parti de toutes contre leurs maris ; aussi le *beau monde* ne peut-il plus se passer de moi, et je suis l'âme de toutes les réunions à la mode, à la ville et à la campagne.

BLANDISH.

La campagne ! allons donc ! c'est du temps perdu !

MISTRESS BLANDISH.

Temps perdu! comme si les femmes d'un certain ton quittaient Londres pour se faire bergères, au risque de se hâler le teint. Non, non; les cartes, le trictrac, voilà les plaisirs d'une vie champêtre; et, quelque peu d'adresse que vous me supposiez, je ne laisse pas d'avoir à la fin de l'année une part fort honnête dans l'argent mignon de mes amies.

BLANDISH.

C'est une pauvre ressource : le jeu est la plus mauvaise spéculation, et j'y ai renoncé.

MISTRESS BLANDISH.

Vraiment !

BLANDISH.

Oui; il était temps : les femmes ne paient pas; et quant aux hommes, le siècle devient circonspect en proportion de sa pauvreté. Il est singulier qu'il faille risquer sa réputation pour prouver une dette de jeu, et se battre en duel pour être payé. J'ai une infinité d'autres projets qui valent mieux; deux surtout. Je ne suis embarrassé que du choix.

MISTRESS BLANDISH.

Contez-moi cela, je vous en supplie.

BLANDISH.

Il s'agit de savoir si j'épouserai la sœur de mon ami ou la femme qu'on lui destine.

MISTRESS BLANDISH.

Épouser la femme qu'on lui destine? Quoi! l'usure,

le coffre-fort! certes, l'opinion que vous avez d'elle ne peut manquer de vous servir admirablement.

BLANDISH.

Les sentimens que milord a pour elle m'assurent du succès. Il ne peut la souffrir ; et, malgré l'empressement de son oncle, sir Clément, il tient pour ce mariage : il est lancé dans une aventure dont il m'a fait confidence, et qui ne se terminera que lorsque je me serai décidé. Voilà une nouvelle pour vous.

MISTRESS BLANDISH.

A son défaut, sa sœur lady Émily ? le premier parti d'Angleterre, pour la beauté l'esprit et les talens.

BLANDISH.

Eh! que me font ses charmes personnels ! De ces deux alliances, l'une m'introduirait dans des relations de femmes à l'aide desquelles je pourrais aisément me passer de fortune, ou l'autre m'apporterait assez de fortune pour me passer de ces relations.

MISTRESS BLANDISH.

Mais quelle certitude de succès avez-vous ?

BLANDISH.

Ne sont-elles pas femmes ?.. J'oublie qu'il faut que je sorte : je vais en premier lieu voir lord Gayville et son compagnon Clifford.

MISTRESS BLANDISH.

A propos de Clifford, lady Émily et lui se sont connus à l'âge des premières impressions.

BLANDISH.

Je crois bien qu'il a toujours été dans ses intentions de devenir complétement l'ami de la famille ; car, outre ses desseins sur lady Émily, je me suis aperçu qu'il cherche à s'emparer de l'esprit de lord Gayville. Il s'imagine qu'une opposition constante aux faiblesses de son ami ne peut manquer de lui obtenir son estime. Pauvre niais ! Pour moi, au contraire, je ne résiste que juste ce qu'il faut pour augmenter le prix de mon acquiescement. Ainsi, adieu pour ce matin; vous, chez miss Alscrip avec une bonne dose de flatterie, et moi, chez sir Clément et sa famille, muni d'une composition légère comme l'éther et qu'il faut étendre avec la pointe d'une plume.

(Il sort. Mistress Blandish le rappelle.)

MISTRESS BLANDISH.

Blandish ! écoutez, avant de sortir, les souhaits que je fais pour vous. Puissiez-vous, pour réussir en tout point, trouver chez les personnes à qui vous aurez à faire, la moitié seulement de la vanité qui vous est propre.

BLANDISH.

Merci, ma chère Létitia ; ce n'est pas le premier coup que vous me portez aujourd'hui, et vous avez raison ; car, si nous ne nous disions pas de temps en temps quelques mots de vérité, nous oublierions jusqu'à l'existence de cette vertu.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Appartement de lord Gayville.

LORD GAYVILLE et M. CLIFFORD.

GAYVILLE.

Cessez de me presser mon cher Clifford; un homme qui a des sentimens généreux comme vous peut-il descendre jusqu'à approuver l'avarice de mon oncle?

CLIFFORD.

Milord, vous ne vivez pas pour vous; vous avez un nom et un rang glorieux à soutenir.

GAYVILLE.

Absurde politique! Un père se ruine en bâtimens, en élections ou au jeu, dès lors l'héritier et son titre sont à vendre. Oh! combien sir Clément ne nous citerait-il pas de familles où cette habitude a existé depuis des siècles, et dont le patrimoine s'est accru de génération en génération, quoique chaque possesseur l'ait absorbé à son tour!

CLIFFORD.

Mais vous étiez de son avis il y a un mois, et vous écriviez, transporté de ce mariage : Dès que je pense à mis Alscrip, des rêves de magnificence, d'équipages, de châteaux, d'hôtels, tous les plaisirs de l'indépendance et de la prodigalité, viennent en foule amuser mon imagination.

GAYVILLE.

Il est vrai; il faut s'en prendre à la dissipation dans laquelle j'étais plongée, à la mode dont j'étais l'esclave.

CLIFFORD.

Votre réserve avec moi vous trahit; vous ne me cacheriez pas ce qui ne pourrait que me faire plaisir. Mais je ne veux pas forcer votre confiance.

GAYVILLE.

Ne me jugez pas trop sévèrement, et je vous dirai tout. Quelle femme! elle réunit en elle tout ce que son sexe a d'aimable.

CLIFFORD.

Fort bien; mais qui est-elle? comment, et où l'avez-vous vue ?

GAYVILLE.

Je la rencontrai seule, à pied ; et, je dois le dire, sa situation est si fort au-dessous de son mérite, qu'elle portait un paquet à la main.

CLIFFORD.

Je ne puis m'empêcher de sourire de ce début ; mais continuez.

GAYVILLE.

Son costume était celui que choisirait un peintre habile pour caractériser la modestie; mais ses grâces et son élégance naturelle se faisaient remarquer malgré elle; et, à travers les vêtemens sans art d'une fille de quaker, elle laissait voir tout ce que nous pouvons imaginer d'une immortelle ; je vis et j'adorai.

CLIFFORD, souriant.

Vous feriez aussi bien de finir tout d'un coup votre dissertation en vers, car vous voilà sur le Parnasse.

GAYVILLE.

Elle était persécutée par un de ces êtres dont l'espèce est particulière à cette ville, qui prennent le nom d'homme comme il faut sans y avoir d'autre titre qu'un chapeau rond, des bottes et une canne; de ces gens qui s'échappent des bureaux et des boutiques pour mettre le désordre dans les endroits publics, insulter les étrangers, et faire rougir les femmes modestes. Je n'eus pas de peine à l'en délivrer.

CLIFFORD.

Et, après avoir vaincu le dragon, vous avez, en véritable chevalier, conduit votre dame dans son château.

GAYVILLE.

Tout ce que je pus en obtenir fut la permission de l'aider à monter dans un fiacre. Je la suivis sans qu'elle s'en aperçût, et je la vis descendre dans une rue détournée, chez une marchande de modes dont quelques guinées me valurent la bienveillance. Je passais presque toute ma vie dans cette maison, et souvent, sans être vu, je consacrais des heures entières à écouter avec avidité une voix qui aurait suffi pour captiver mon âme indépendamment des autres attraits de mon enchanteresse. Enfin....

CLIFFORD.

Voyons ce qui va suivre.

GAYVILLE.

Son hôtesse, qui se moquait de mes scrupules à l'égard d'une jeune inconnue logée au second, me persuada de me cacher dans le cabinet de sa chambre, et m'assura, comme une femme bien au fait, que je n'avais point à craindre d'interruption d'aucune des personnes de la maison.

CLIFFORD.

N'avez-vous pas eu honte, milord? Quelle que soit la fin de votre aventure, de tels moyens étaient indignes de vous.

GAYVILLE.

Je l'avoue, et j'en fus puni. Cette charmante fille ne m'eut pas plus tôt découvert, que la terreur et l'indignation de la vertu l'agitèrent tour à tour. J'aurais mieux aimé commettre un sacrilége que de lui faire la moindre insulte. Confus, abattu, je balbutiai quelques mots sans suite : l'intérêt que je prenais à son sort... le respect... Je la suppliai de me pardonner, et je la laissai toute entière à la haine que je devais lui inspirer.

CLIFFORD.

Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage. Je comptais plaisanter avec vous, votre émotion me fait craindre pour votre tranquillité et pour votre honneur. Vous êtes entre deux précipices, poussé d'un côté par la folie ; de l'autre...

GAYVILLE.

Arrêtez, Clifford ; je ne suis point d'humeur à recevoir des remontrances de cette espèce. Votre ton

avec moi est singulièrement changé depuis notre séparation. Vous semblez renoncer au titre de mon ami pour prendre celui d'un gouverneur.

CLIFFORD.

Non, milord; je rejette ce rôle de suppliant comme indigne de moi, et je prouve mes droits à votre amitié.

(Un valet entre suivi par Blandish.)

LE VALET.

Milord, monsieur Blandish!

CLIFFORD, d'un ton expressif.

Et j'espère que chacun en fera autant.

BLANDISH.

Monsieur Clifford, que ma présence ne vous éloigne pas; j'ai besoin d'apprendre de vous les moyens de gagner et de conserver l'estime de notre cher lord Gayville.

CLIFFORD, tâchant de retirer sa main que Blandish tient dans la sienne.

Monsieur, vous êtes fait pour servir d'exemple.

BLANDISH.

Je me suis présenté chez vous pour vous voir. Nous venons de parler de vous avec sir Clément, lady Émily a glissé son mot.

CLIFFORD, retirant sa main.

Oh! monsieur; de grâce, vous me rendez trop fier. (*A part.*) Parasite achevé!

(Il sort.)

BLANDISH, à part.

Méprisant vaurien! (*A lord Gayville.*) Milord

vous semblez abattu ; y aurait-il quelque chose de nouveau ?

GAYVILLE.

Non ; car il n'est pas nouveau de se trouver trompé dans le choix d'un ami.

BLANDISH.

Avez-vous raconté votre histoire à monsieur Clifford ?

GAYVILLE.

Oui ; et j'aurais aussi bien fait de la déclarer à mon oncle. Tout cynique qu'il est, il n'aurait pu me décourager, ni me désapprouver davantage.

BLANDISH.

Ils ont tous deux raison. Je vois les choses précisément comme eux ; mais j'ai moins de courage ou plus de sensibilité que d'autres. Les inclinations de l'homme que j'aime sont un talisman qui paralyse mes objections.

GAYVILLE.

Fidèle Blandish ! vous êtes le confident qu'il me faut.

BLANDISH.

Qu'est-il arrivé depuis votre aventure du cabinet ?

GAYVILLE.

L'aimable fugitive a quitté sa demeure le jour suivant, mais je l'ai retrouvée. Elle est dans une maison aussi retirée que la première, mais habitée par des gens tout différens, et où elle est inaccessible. Je lui ai écrit, et, sachant qu'elle était dans

la détresse, je lui ai remis deux cents livres sterling en billets de banque, que je l'ai priée d'accepter, avec toute la délicatesse dont je suis capable, et (je le jure) sans aucun dessein de la corrompre.

BLANDISH.

Deux cents livres sterling et le nom de lord Gayville!

GAYVILLE.

Elle ne me connaît que sous le nom de M. Heartly; l'ambition que j'ai d'être aimé pour moi-même, m'a rendu jaloux de mon titre.

BLANDISH.

Et par quel hasard, ou par quel moyen monsieur Heartly a-t-il découvert sa fugitive?

GAYVILLE

Par l'incomparable adresse de Prompt, votre valet de chambre; vous devez me pardonner d'avoir en cette occasion pris de force à mon service l'homme du monde le plus propre à remplir mes vues. Mais le voilà.

(Prompt entre.)

PROMPT.

Êtes-vous seul, milord?

(Il paraît effrayé en apercevant son maître)

GAYVILLE.

Ne crains rien, Prompt; ta paix est faite.

PROMPT.

Voici comme je reconnais les bontés de votre seigneurie. (*Il lui donne une lettre.*) Cette lettre

vient d'être remise à l'instant à l'endroit désigné par un porteur.

GAYVILLE.

Dis plutôt par un Cupidon, brave Prompt, et ces caractères ont été gravés avec la pointe d'une de ses flèches. (*Il baise l'adresse.*) « A Heartly Esq^e.»— Blandish, avez-vous jamais rien vu de pareil?

BLANDISH.

Si le style répond à l'écriture..

GAYVILLE.

S'il y répond, infidèle, vous allez en avoir la preuve sur-le-champ. (*Il ouvre la lettre avec précipitation.*) Ciel! que vois-je? Mes billets de banque rendus, et pas une seule ligne, pas un mot pour moi. Quel affreux désappointement. Que penser de ceci!

PROMPT.

Pourvu qu'elle n'ait pas déjà levé le pied; je n'ai pas pensé à demander d'où venait la lettre.

GAYVILLE.

Reconnaîtrais-tu le messager?

PROMPT.

Je crois que oui, milord; il était d'un certain âge pour un Cupidon, taille de six pieds, et un nez tirant sur le rouge.

GAYVILLE.

Trêve de plaisanteries, monsieur, jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvé.

PROMPT.

Je ferai mieux, je mettrais ma main au feu que je vais la découvrir elle-même.

BLANDISH.

Et comment cela, maraud?

PROMPT.

Oh! mon Dieu, monsieur il n'y a rien de si aisé que de faire mettre à la fenêtre toutes les créatures vivantes de cette ville : un ours apprivoisé ou un bœuf furieux, deux hommes ou deux chiens qui se battent, un ballon dans l'air (ou attaché au plafond, c'est la même chose), font plus de bruit qu'il n'en faut pour attirer la première et la seconde enfance avec tous les âges intermédiaires. Je suis sûr de la connaître par inspiration.

GAYVILLE.

Veux-tu que je te la dépeigne ?

PROMPT.

Non, milord, les instans sont trop précieux : j'aurais le temps de passer à son dernier logement, de parcourir la moitié de la ville avant que votre seigneurie ait mis seulement un pied devant l'autre.

GAYVILLE.

Pars donc, mon brave graçon. Il ne peut se tromper car la nature ne peut avoir formé rien de comparable à cette divinité.

BLANDISH.

Que ne donnerais-je pas pour pouvoir rappeler ce diable de Prompt. Mais, en dépit de moi, je ne le

puis : c'est un aveuglement complet. Ah ! je ne vois que trop comment tout ceci finira.

GAYVILLE.

Que pouvez-vous craindre ?

BLANDISH.

Je crains que mon furet ne joue trop bien son rôle, que je n'oublie tous les préceptes de votre oncle, et que je ne me prête à cette intrigue extravagante jusqu'à ce que vous voyiez dans vos bras l'objet de votre passion.

GAYVILLE.

J'en accepte l'augure, mon cher ami. — Les préceptes de mon oncle ! mais comment faire pour lui cacher mon secret pour le moment ? Vraiment ce n'est pas fort aisé. Sir Clément est le soupçon personnifié. Son œil perçant semble lire la pensée au fond de votre cœur.

BLANDISH.

Le meilleur moyen serait de redoubler d'assiduité auprès de miss Alscrip, mais d'un autre côté la dissimulation est un vice si bas.

GAYVILLE.

Rien de plus vrai, et si je suis obligé d'y avoir recours un instant, c'est avec la ferme résolution de ne jamais être l'époux de miss Alscrip. Je puis manquer d'égards pour une femme que je méprise, mais le dégoût que j'ai pour elle ne me la fera jamais trahir. Adieu, Blandish, si vous voyez Prompt avant moi, je compte sur vous pour me faire savoir le plus tôt possible les nouvelles qu'il aura rapportées.

BLANDISH.

J'ai peur que vous n'ayez raison d'y compter. Je ne puis vous résister. (*Lord Gayville sort.*) Ah! j'ai tort, tort, mille fois tort! — J'espère qu'il n'aura pas perdu un mot de cette exclamation. Une complaisance aveugle pour les passions d'un jeune homme n'est qu'un faible moyen de gagner son affection.

(Il sort.)

SCÈNE III.

La maison de mistress Sagely.

MISTRESS SAGELY, MISS ALTON.

MISTRESS SAGELY.

En vérité, miss Alton (puisque vous voulez continuer à porter ce nom), vous pouvez rendre grâces au ciel de m'avoir trouvée dans ce désert. Que dis-je? un désert! Ah! cette ville offre dix fois plus de dangers à la jeunesse et à l'innocence; chaque homme qu'on y rencontre est un loup.

MISS ALTON.

Je vois, ma chère dame, que vous insistez sur l'imprudence que j'ai commise en venant à Londres; mais songez à la sauve garde que je comptais y trouver. Que mon désappointement a été cruel! Quelles fâcheuses conséquences il a eu pour moi! Je m'applaudissais du hasard qui m'avait conduite dans une

demeure écartée ; j'étais en garde contre l'autre sexe, mais pouvais-je penser que le mien trahirait une infortunée ?

MISTRESS SAGELY.

Défiez-vous de tout le monde si vous voulez être en sûreté, mais surtout défiez-vous de vous-même. Ah ! ma chère fille, un cœur si violent dans ses aversions court grand danger d'être le même dans ses affections.

MISS ALTON.

Si elles sont fondées sur une estime méritée, vous les approuverez : mon aversion était excitée par le caractère du misérable dont on me menaçait; pourriez-vous me blamer ?

MISTRESS SAGELY.

Maintenant dites-moi la vérité; avez-vous la même aversion pour cet homme plus dangereux encore avec lequel vous avez fait connaissance, ce débauché, cet abominable Heartly? Ah ! mon enfant, votre regard me donne des soupçons.

MISS ALTON.

Madame, je n'ai pas une pensée que je ne sois prête à vous dévoiler entièrement. M. Heartly est fait pour plaire et pour être évité. Je suis offensée de ses tentatives et j'espère ne le revoir jamais. Son adresse à découvrir ma retraite, ses lettres, ses offres, m'inquiètent vivement; et je vous conjure de ne pas perdre un moment pour me placer sous l'espèce de protection que je vous demande.

MISTRESS SAGELY.

Si telle est votre résolution, je crois pouvoir vous

servir, miss Alscrip. Une riche héritière (dont vous pouvez avoir entendu prononcer le nom dans votre famille) cherche pour compagne une jeune personne d'une famille distinguée qui aurait éprouvé des revers : elle est trop grande dame pour supporter la solitude et peut-être ne croit-elle pas pouvoir compter entièrement sur l'assiduité d'un mari. Vos talens comme musicienne vous seront auprès d'elle une puissante recommandation. Je lui ai déjà parlé de vous, et je vais vous remettre une lettre qui vous servira d'introduction.

MISS ALTON.

Je profiterai sans retard de votre [illegible]ligeance.

PROMPT, en dehors.

Je vous dis que j'ai affaire à mistress Sagely; qu'il faut que je le voie.

MISTRESS SAGELY.

Par ma foi! voilà un impertinent qui entre de force dans la maison.

MISS ALTON.

Oh! ciel! s'il était suivi par monsieur Heartly.

MISTRESS SAGELY.

Entrez dans la chambre qui est sur le derrière; vienne qui voudra, je vous garantis que vous n'avez rien à craindre. (*Miss Alton sort. — Prompt entre en regardant de tous côtés.*) Qui êtes-vous, monsieur? Que cherchez-vous ici?

PROMPT.

Madame, je cherchais, je cherchais.... je vous cherchais.

MISTRESS SAGELY.

Eh bien, monsieur, que me voulez-vous?

PROMPT, examinant la disposition de l'appartement.

Madame, je veux, je veux...

MISTRESS SAGELY.

Voler la maison peut-être?

PROMPT.

C'est précisément tout le contraire, madame; je veux m'assurer si tout y est bien en sûreté. Vous avez en votre possession un trésor que je ne voudrais pas perdre pour tout au monde, une jeune personne.

MISTRESS SAGELY.

Vraiment, mon ami, faites-moi le plaisir de retourner à vos affaires; il n'y a point ici de jeunes personnes auxquelles on puisse parler.

PROMPT.

Mon Dieu, madame, je ne désire point lui parler, je réserve mes attentions pour les dames d'un âge plus mûr. C'est à vous seule que je compte adresser mes propositions.

MISTRESS SAGELY.

M'adresser vos propositions? Auriez-vous connu défunt mon mari, monsieur?

PROMPT.

Tranquillisez-vous, ma bonne madame Sagely, je n'ai pas plus de vues sur vous pour cet objet-là,

que sur ma grand'mère. Mes propositions sont d'une nature toute différente.

MISTRESS SAGELY.

D'une nature différente; comment, impudent valet!.. Holà, qu'on appelle un constable.

PROMPT.

Comment pouvez-vous rester si long-temps sans me comprendre? Vous m'inspirez un respect qui me fera surmonter toutes les tentations de votre personne, quelques puissantes qu'elles soient; et quant à la jeune dame, je viens seulement vous proposer de la garder vous-même. Je pourrais vous offrir une charmante petite maison dans un quartier agréable; vous y seriez logées toutes deux bien plus commodément. Un ameublement tout neuf et dans le dernier goût, un joli office bien garni de vaisselle d'argent, et un petit nègre avec un turban pour vous servir.

MISTRESS SAGELY.

Et croit-on me séduire par ces offres brillantes? Apprends, maraud, que je suis au-dessus de cette tentation. Il est vrai, je n'ai qu'un faible revenu et de fortes charges, l'ancien teneur de livres de mon mari à faire exister, notre pauvre vieux cheval à nourrir, ce pauvre Smiler, qui a si long-temps traîné toute la famille dans notre demi-fortune. Mais en me retranchant ce superflu, et en condamnant quelques fenêtres [1], je puis encore joindre les deux bouts, et je méprise de rien devoir à vous ou à celui qui vous envoie. (*Prompt essaie d'ouvrir la porte et regarde par le trou de la serrure.*)

Que fait là cet impudent personnage? tenez la porte bien fermée et ne vous montrez pas.

PROMPT, à part.

Oh, oh! elle est ici, je le vois, et c'est tout ce que je veux. (*Haut.*) Madame Sagely, votre très-humble serviteur, je désirerais faire plus ample connaissance avec vous, en tout bien tout honneur; mais je me vois forcé de différer jusqu'à un moment plus favorable. (*A part, en sortant.*) Quand l'honnêteté et la pauvreté viennent à se rencontrer, elles se trouvent si bien ensemble que c'est peine perdue de chercher à les séparer.

(Il sort.)

MISTRESS SAGELY.

Fermez la porte de la rue lorsqu'il sera dehors et ne le laissez jamais entrer.

(Miss Alton rentre.)

MISS ALTON.

Au nom de Dieu, madame, laissez-moi vous quitter sur-le-champ. Je suis inquiète, j'ai la certitude que M. Heartly est pour beaucoup dans tout ceci.

MISTRESS SAGELY.

Je le crois, ma chère, et je vois maintenant qu'il est nécessaire de vous éloigner; je vais écrire la lettre, et puisse le ciel vous protéger! Pensez à mon conseil, défiez-vous de vous-même.

(Elle sort.)

MISS ALTON.

Oui, certes, c'est ce que je veux faire. Je veux oublier la retenue d'Heartly, pour ne voir que ses intentions criminelles. Hélas! la reconnaissance

m'est donc devenue suspecte ? Pénible leçon ! Une femme ne doit point se croire en sûreté lorsqu'elle ne trouve dans son cœur aucun sentiment coupable ; il faut qu'elle soit constamment sur ses gardes, pour ne pas être trahie par ses vertus mêmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans la maison de sir Clément Flint.

LADY ÉMILY GAYVILLE jouant aux échecs avec CLIFFORD, SIR CLÉMENT est assis à quelque distance d'eux. Il fait semblant de lire un parchemin, pendant qu'il ne cesse de les observer à la dérobée.

LADY ÉMILY.

Échec; si vous n'y prenez garde, vous êtes mat le coup suivant.

CLIFFORD.

J'avoue, lady Émily, que vous êtes sur le point de remporter une victoire complète.

LADY ÉMILY.

Oui, mais un triomphe si facile ne me flatte nullement.

CLIFFORD.

Alors, cherchez des adversaires assez forts pour vous résister, s'il y en a.

LADY ÉMILY.

J'en trouverais mille. Mais j'aurai soin de ne lutter que contre ceux dont le triomphe me ferait plaisir.

SIR CLÉMENT, à part.

Voilà une conversation assez significative des deux côtés; voyons jusqu'où ils la pousseront.

LADY ÉMILY.

Mon oncle, ne parliez-vous pas?

SIR CLÉMENT, lisant à mi-voix, assez haut pour être entendu.

« Et les parties contractantes s'engagent en outre et conviennent que toutes lesdites terres, et héritages. Hum! hum! » Combien l'ambiguïté est quelquefois utile!

CLIFFORD.

C'est une observation très-naturelle que sir Clément fait sur cet énorme parchemin. (*Il se met à son jeu avec attention. — Lady Émily le regarde d'un air pensif.*) A quel alternative vous m'avez réduit, lady Émily! je péris si j'avance, victime de ma témérité. Il n'est plus en mon pouvoir de faire retraite.

SIR CLÉMENT.

De mieux en mieux, parler en chiffres est un talent bien agréable.

CLIFFORD.

Monsieur!

SIR CLÉMENT, recommençant à lire.

« En foi de quoi lesdites parties y ont apposé le sceau de leurs armes. Ce.... hum!.... hum!.... Jour de... hum!... hum!... »

LADY ÉMILY, reprenant sa vivacité

Voyons, c'est trop long-temps badiner avec vous ; voici votre coup de grâce.—Mon oncle, j'ai vaincu.

(Ils se lèvent tous deux.)

SIR CLÉMENT.

Je n'en doute pas, ma chère ; et comme les grands maîtres, sans jeter les yeux sur l'échiquier. Clifford, le nom de votre mère n'était-il pas Charlton ?

CLIFFORD.

Oui, monsieur.

SIR CLÉMENT.

En parcourant les pièces que m'a envoyées Alscrip, relativement à la dot de sa fille, je trouve la note d'une cession faite par sir William Charlton du Devonshire. Était-il de la même famille?

CLIFFORD.

C'était mon aïeul, monsieur ; les débris de sa fortune furent le commencement de celle de M. Alscrip, qui, d'abord l'intendant de ses biens, devint son seul arbitre dans les difficultés où il se trouvait, et finit par être son unique créancier.

SIR CLÉMENT.

Et il n'y a pas de monopole plus avantageux que celui de la détresse d'un riche malaisé. Si Alscrip n'avait pas eu vingt occasions semblables, je n'aurais pas choisi sa fille pour l'unir à lord Gayville.

CLIFFORD.

C'est une consolation pour moi dans les pertes de ma famille, de penser que par l'événement elles

sont toutes à l'avantage de l'homme que j'aime le plus.

SIR CLÉMENT.

Ouais, Cliffort. Faites attention, n'allez pas sur les brisées de Blandish.... Rappelez-vous que la sincérité est votre rôle.

CLIFFORD.

On dirait, que vous doutez si cette vertu n'est pas un vain mot; en vérité, je suis sûr que vous ne croyez pas qu'il existe un seul honnête homme.

SIR CLÉMENT.

Vous me faites une injustice. Je crois qu'il y en a, qu'il y en a plusieurs; et cela d'après le vieux principe, que, « l'honnêteté est la meilleure politique. » L'intérêt personnel est le grand but de la vie, nous crie la nature. — La franchise sert mieux que la ruse, dit le proverbe.

CLIFFORD.

Mais pour des motifs purement désintéressés.

SIR CLÉMENT.

Clifford, voulez-vous vous moquer de moi?

CLIFFORD.

Quelle est votre opinion, lady Émily?

LADY ÉMILY, cherchant toujours à prendre un air gai.

Moi, je pense qu'il peut s'en rencontrer; mais il est fâcheux qu'ils soient pour la plupart importuns ou ennuyeux. La franchise dans toute sa pureté est, je crois, une qualité assez grossière, qui peut à peine supporter le poli de la civilité la plus commune, et

quant au désintéressement, il arrive à quelques jeunes gens d'en avoir en débutant ; mais c'est voyager avec un ressort brisé, on est trop heureux de le changer au premier relais.

SIR CLÉMENT.

Émily, vous semblez vraiment étudier d'après moi ; continuez, ma chère, et nous lirons ensemble tous les caractères qui se présenteront à nous.

LADY ÉMILY.

Lire les caractères de toutes nos connaissances, c'est délicieux. Que de romans, de contes, de satires, que de poëmes héroï-comiques se présentent à mon imagination? Nos jeunes gens seront des essais sans mérite ; les vieillards, des pamphlets politiques; les coquettes, des pièces fugitives ; les beautés à la mode, un composé de parfums, d'essence de perle, de lait de rose, et de rosée d'Olympe. Cependant je ne puis me défendre, en feuilletant ainsi le livre de mes connaissances, d'une sorte de frayeur.

CLIFFORD.

Comment cela?

LADY ÉMILY.

J'ai peur de tomber, sans m'en apercevoir, sur certaines choses qu'on ne voudrait point voir, comme il arrive pour les passages licencieux des vieilles comédies. Au reste, il ne s'agit que de sauter à pieds joints les feuillets qui feraient rougir.

SIR CLÉMENT.

Peu importe, quand une femme lit sans témoins,

pour elle seule; il y a de malins philosophes qui doutent que ces alarmes de la modestie soient jamais incommodes.

LADY ÉMILY, à sir Clément.

Savez-vous que ce propos injurieux, et votre impertinent sourire me donnent envie de vous lire vos caractères à tous deux à haute voix.

SIR CLÉMENT.

Voyons, essayez, je serai le premier à ouvrir vos tablettes.

LADY ÉMILY, à sir Clément.

D'abord un traité sur les Houyhnhnms, à la manière de Swift, écrit dans le but de nous rendre odieux à nous-mêmes, et de tirer une satisfaction maligne de nos imperfections. (*A Clifford.*) Le contraste sera une dissertation sur la morale des anciens, adressée aux modernes; essai chimérique sur un sujet usé et passé de mode.

SIR CLÉMENT.

Clifford, il faut marquer cette page. Et maintenant nous allons faire le portrait de notre belle critique.

LADY ÉMILY.

Non, je me charge de me peindre, et de me rendre justice, ce qui est plus que vous ne pourriez faire entre vous deux.

SIR CLÉMENT.

Et sans rien sauter.

LADY ÉMILY.

Écoutez donc bien : une esquisse vive, brillante

et légère des manières du bon ton telles qu'elles sont, avec quelques petits efforts pour les rendre ce qu'elles devraient être ; plutôt intéressante qu'instructive, non pas tout-à-fait sans art, mais en usant avec ménagement.

SIR CLÉMENT.

Mais les passions, Émily, n'oubliez pas ce qui doit toujours occuper la première place dans un traité féminin.

LADY ÉMILY.

Elles abondent ; mais elles sont assez adroitement mêlées et confondues, pour qu'aucune ne domine les autres, semblables à ces couleurs qui changent suivant que vous les regardez en face ou de côté : souvent des accès de vivacité leur donnent du brillant, et de temps à autre elles sont obscurcies par les ombres du caprice. Au reste, sans aucune intention hostile, et ne redoutant pas la critique. C'est ainsi, messieurs, que je m'offre à vous, telle qu'un ouvrage sortant de la presse, et dont j'espère que vous trouverez la reliure assez élégante.

SIR CLÉMENT.

Le tout formant un compagnon très-agréable pour le cabinet [3]. Je suis sûr que vous en conviendrez avec moi, Clifford. Mais, puisque nous nous trouvons ensemble dans une familiarité si aimable, ce serait dommage de nous séparer tant que la curiosité de chacun n'est pas entièrement satisfaite. Faites-moi le plaisir de me donner quelques détails sur votre histoire, Clifford ; le vieux lord Hardacre déshérita votre père, son second fils ?

CLIFFORD.

Oui, le mariage dont nous parlions tout à l'heure en fut la cause. Mon père, peu de temps avant sa mort, plaça sur la tête de ma mère le peu de fortune qui lui restait, pensant que, quel que fût le ressentiment de son père contre lui, un enfant innocent ne devait pas en souffrir.

SIR CLÉMENT.

Présomption ridicule : nous en aurions jugé bien différemment, n'est-il pas vrai, Émily? Nous aurions promptement découvert qu'aux yeux d'un vieillard raisonnable, un mariage d'amour devait être une faute impardonnable. Vous me comprenez?

LADY ÉMILY.

Parfaitement! (*A part.*) Vos demi-mots sont toujours trop intelligibles, cœur de pierre.

SIR CLÉMENT.

Mais les bontés de votre oncle, le lord actuel, ont sans doute compensé la sévérité de son père?

CLIFFORD.

Amplement : il m'offrit de m'envoyer de Cambridge à une école militaire d'Allemagne, pour me mettre en état de prendre du service à l'étranger, jugeant bien qu'un boulet de canon pourvoirait vite et honorablement aux besoins d'un parent pauvre.

SIR CLÉMENT.

Sur mon honneur, j'ai connu des oncles moins judicieux.

CLIFFORD.

Lorsque l'amitié de lord Gayville et votre indulgence me choisirent pour l'accompagner dans ses voyages, tous les soins de lord Hardacre se portèrent sans partage sur ma sœur, qui, à la mort de ma mère, se trouva maîtresse de cinq cents livres sterling, seules économies que les dépenses de notre éducation eussent laissées à cette malheureuse mère?

LADY ÉMILY.

Oh! que j'ai besoin d'un acte de justice et de générosité qui me réconcilie à cet odieux lord Hardacre. Dites-moi donc vite ce qu'il fit pour miss Clifford.

CLIFFORD.

Il lui accorda généreusement une pension de quarante livres sterling par an, à condition qu'elle demeurerait avec un de ses fermiers dans un comté éloigné, afin que la famille n'eût point à rougir de sa position. Et ma sœur me marquait dans sa dernière lettre, qu'il l'avait menacée de lui retenir cette chétive pension, si elle ne consentait à un mariage détestable, auquel il voulait la contraindre.

LADY ÉMILY.

Que je la plains!

SIR CLÉMENT.

Vraiment cette histoire est fort intéressante, et racontée d'une manière très-pathétique. Émilie, vous avez l'air bien triste, mon enfant.

LADY ÉMILY, à part.

Je n'en conviendrai pas avec vous cependant. (*Haut.*) Cette fois-ci, mon oncle, vous auriez besoin de vos lunettes. Je pense à une chose fort divertissante, à la première visite que je vais faire à miss Alscrip, pour voir de plus près tous les appas qui sont destinés à mon trop heureux frère.

SIR CLÉMENT.

Vous pouvez le faire sans sortir de la chambre; la fortune d'une riche héritière est le compendium de ses attraits et le véritable gage du bonheur conjugal.

LADY ÉMILY.

Je suis sûre que je devine votre système. L'union la plus sage est celle qui, fondée sur la richesse, n'a point à craindre que l'amour vienne troubler sa tranquillité.

SIR CLÉMENT.

Précisément.

LADY ÉMILY.

Celle qui fait du divorce l'espoir le plus consolent du mariage, et du veuvage un des plus grands bonheurs de la vie; qui sépare les intérêts du mari de la femme et des enfans....

SIR CLÉMENT.

Pour établir le bien-être de tous dans une parfaite indépendance....

LADY ÉMILY.

Sur la base étendue d'une haine de famille réciproque. C'est très-bien, mon cher oncle, très-bien,

en vérité; et d'après ce principe, quoique la jeune personne doive probablement devenir votre nièce et ma sœur, je suis certaine que vous ne vous opposerez pas à ce que je me moque un peu d'elle.

SIR CLÉMENT.

Vous aurez bien de la peine à la rendre plus ridicule que je ne me l'imagine. Quel est votre plan?

LADY ÉMILY.

Quoique toute son ambition soit de faire croire qu'elle donne le ton pour le goût et les modes, elle n'est le plus souvent qu'une servile imitatrice. Blandish m'assure que je suis son principal modèle; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle veut copier mes manières aussi-bien que ma tournure, et qu'elle les exagère à un point qui m'indigne. Puisqu'elle veut à toute force me ressembler, j'ai résolu de lui donner un autre modèle, et si je n'en fais pas la caricature la plus achevée....

CLIFFORD.

Ce beau projet est-il bien d'accord avec la bonté de votre cœur?

LADY ÉMILY.

Non, et je ne sais quand il m'arrivera encore d'avoir des accès de bonté : cependant je veux bien encore vous en donner une preuve en vous laissant, messieurs les critiques, à des sujets plus dignes de vous occuper que votre très-humble servante.

(Elle lui fait une révérence et sort en riant.)

SIR CLÉMENT.

Eh bien, Clifford, que pensez-vous d'Émily?

CLIFFORD.

Que, lorsqu'elle veut feindre la malignité, on voit aisément qu'elle ne sait pas jouer son rôle.

SIR CLÉMENT.

Mais sa beauté, son esprit, ses progrès depuis que vous avez quitté l'Angleterre ! D'un homme de votre âge et de votre goût je me serais attendu à quelque chose de plus qu'un froid compliment sur son caractère ! N'auriez-vous pu risquer un sentiment d'admiration, sans craindre de blesser cette sincérité sans tache dont vous faites profession ?

CLIFFORD.

Je l'admire, monsieur, comme une brillante étoile, et regarde la distance qui me sépare de l'une et de l'autre comme également incommensurable.

SIR CLÉMENT, à part.

Adroit hypocrite ! (*A Clifford.*) Eh bien, laissons là Émily, puisqu'il faut prendre un télescope pour l'apercevoir, et parlons de Gayville, que nous pouvons observer de plus près. Que fait-il maintenant?

CLIFFORD.

Tout ce que vous pouvez désirer, je l'espère; mais vous savez que je ne suis ici que depuis trois jours et je l'ai à peine vu depuis mon arrivée.

SIR CLÉMENT.

Je n'ai aussi fait que l'entrevoir ; mais j'ai su qu'il a merveilleusement profité de son expérience acquise en pays étranger. Après avoir parcouru la moitié du globe sans accident, il se laisse prendre en

touchant terre, comme un oiseau qui s'abat de fatigue.

CLIFFORD.

Si vous avez quelques soupçons sur la conduite de lord Gayville, pourquoi ne pas les lui communiquer familièrement; je suis garant que vous serez satisfait de la sincérité de ses réponses.

SIR CLÉMENT.

Vous pouvez avoir raison, mais cependant vous en saurez plus de lui en deux heures, que je n'en tirerais en un mois. Voyons, Clifford, songez à vos intérêts comme vous le devez; veillez sur lord Gayville, examinez toutes ses démarches; vous ne vous imaginez pas combien vous auriez de droit à mon amitié ni jusqu'où je porterais ma reconnaissance, si vous vouliez découvrir....

CLIFFORD.

Monsieur, vous êtes étrangement dans l'erreur sur la nature de mes liaisons avec lord Gayville; je suis souvent le confident de ses secrets, mais je ne serai jamais l'espion de sa conduite.

(Il salue et sort.)

SIR CLÉMENT.

Très-bien joué Clifford! un beau débit, une emphase tout-à-fait dans la couleur du rôle. Il irait loin, si à son âge il était aussi aisé de faire des dupes, qu'au mien de distinguer un fourbe. Sans un vigilant gardien, Gayville et Émily seraient bientôt sa proie; car ce sont deux êtres privilégiés dans lesquels tous les sentimens généreux se sont développés avec l'âge jusqu'à leur entière maturité,

avant que la ruse, la défiance et l'intérêt personnel aient encore jeté un germe. Il faut que j'emploie Blandish dans cette affaire; c'est un fripon d'un genre différent. Bien au-dessous de Clifford en hypocrisie, il lui est très-supérieur en impudence; tous deux concourent au succès de mes vues, en pensant n'agir que dans leur intérêt. Je serai toujours sûr de rencontrer des gens zélés à me servir tant que je saurai offrir un appât à leur cupidité et à leur intérêt personnel.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Une antichambre.

ALSCRIP, en dehors.

Le dîner ne sera prêt que pour sept heures. Dites à la cuisinière de m'apporter des œufs au lard. La peste soit de tout ceci! l'heure de nos dîners et la cuisine française finiront par me faire mourir de faim, quoique chaque semaine je me trouve, par les comptes que je paie, avoir acheté la moitié des provisions du marché Saint-James. (*Il entre en prononçant les derniers mots.*) A quel changement me suis-je soumis pour contenter une fille à qui rien ne peut plaire? au lieu de mes repas réguliers à l'auberge de Furmiral, me voici transplanté dans Berkeley Square, jeûnant à l'hôtel d'Alscrip, jusqu'à ce qu'il plaise à mes convives de bon ton de rentrer de leur promenade du matin, deux heu-

res après le coucher du soleil. C'est bien pis encore si l'on me mène chez mes voisins de qualité à la suite de miss Alscrip, ainsi qu'elle l'appelle; milady me regarde du haut de sa grandeur, milord d'un air dédaigneux me place au coin de la table le plus éloigné du feu, sur une petite chaise à fond de canne, et cependant j'ai sur la maison et les meubles une hypothèque dont on me doit encore tout l'intérêt avec les arrérages. Il est vrai que c'est un plaisir d'être bien habillé; ma fille soutient que toutes les modes sont fondées sur la raison. Malgré cela, ma perruque est si étroite et mon collet si raide, qu'ils me donnent une idée fort juste du pilori. Je me trouve aussi bien serré sur les hanches; mais il y a du bon sens dans tout ceci, car si les hommes retranchent en proportion de ce que les femmes ajoutent, nous ne tiendrons pas dans le monde plus de place que nous n'en occupions auparavant.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, miss Alscrip demande à vous voir.

(Il sort.)

ALSCRIP.

Y a-t-il quelqu'un avec elle, maintenant?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il n'y a que mistress Blandish.

ALSCRIP.

Il faut qu'elle se contente de sa société jusqu'à ce que j'aie satisfait mon appétit. Faites-moi monter mes œufs au lard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MISS ALSCRIP à sa toilette. CHIGNON, son valet de chambre, occupé à la coiffer; MISTRESS BLANDISH assise à côté d'elle, et tenant une boîte d'épingles de diamant.

MISS ALSCRIP.

Ainsi vous croyez réellement, Blandish, que ces plumes d'Otahiti ajoutées à mes garnitures ont réussi.

MISTRESS BLANDISH.

Oh! grâces à ces charmantes fleurs d'Italie, et à ces nœuds de perles qui retenaient les festons, il était impossible de rien voir d'un plus heureux effet : votre parure mit toute la salle de bal de mauvaise humeur. — Monsieur Chignon, cette épingle un peu plus avancée.

MISS ALSCRIP.

Et que disait-on?

MISTRESS BLANDISH.

Vous savez que ma plus vive sollicitude est de faire rendre justice à l'amie de mon cœur, de sorte que, lorsque vous vous levâtes pour danser, je me poussai jusqu'au milieu du cercle. (*A Chignon.*) Monsieur, ne pensez-vous pas que ce gros diamant ferait très-bien au milieu du front?

CHIGNON.

Eh, non, madame, ça ne relève pas [3]; ça ne donne point de relief au poids de la boucle; au milieu du

front, un gros bouton, un gros nœud de diamans! *Pardi, ce serait un accommodage à la Polyphème :* le gros œil du géant au milieu du front.

MISS ALSCRIP.

Chignon a raison, quant au goût, mais il n'a pas été aussi heureux que de coutume dans le choix de ses allusions.

CHIGNON.

Ah! madame, vous faites une grande injustice à mon pays; si vous y alliez passer un mois seulement, vous en rapporteriez tout le bon goût. A Paris tout s'ajuste par les côtés, les diamans, les chapeaux, les regards, *les bons mots même*; tout par côté, rien n'est droit à Paris.

MISS ALSCRIP, souriant à Chignon, et se tournant vers mistress Blandish.

Eh bien? ensuite...

MISTRESS BLANDISH.

On ne pouvait se lasser d'admirer. Que d'élégance! dit lady Spite, c'est fort bien pour miss Alscrip, qui regarde l'argent comme rien. En vérité, c'est la parure nuptiale d'une princesse! ajouta mistress Scanty; et quand on songe que ce n'est que pour une soirée!

MISS ALSCRIP.

Délicieux! voilà précisément le langage que je désirais qu'on tînt sur moi. A propos, y a-t-il rien de plus heureux que l'accident qui m'arriva! Lorsque, dans une figure de contredanse, Billy Skim accrocha ma garniture avec sa grosse boucle de soulier, vîtes-vous comme elle se déchira?

MISTRESS BLANDISH.

Si je le vis?

MISS ALSCRIP.

Une des grandes plumes resta attachée à son soulier, et lui donnait tout-à-fait l'air d'un Mercure de pantomime avec des ailes au talon.

MISTRESS BLANDISH.

Charmante créature, que d'esprit dans vos descriptions!

MISS ALSCRIP.

Jamais il n'y eut de déchirure plus à propos.

MISTRESS BLANDISH.

Et ensuite de quelle indifférence ne fîtes-vous pas preuve? Quel exemple vous donnâtes aux femmes d'un haut rang lorsque tout le monde s'empressait de ramasser les fragmens épars.

MISS ALSCRIP.

Quand les perles roulaient sur le parquet, et que je suppliai la compagnie de vouloir bien ne pas s'occuper de cette bagatelle, ajoutant que je laissais celles qui restaient pour les étrennes de la servante qui balayerait la salle. He! he! he! Croyez-vous que lady Émily eût mieux fait que cela.

MISTRESS BLANDISH.

Lady Émily! Pauvre fille! Il faudra bientôt qu'elle se contente de tenir humblement le second rang dans la famille.

MISS ALSCRIP.

He! he! he! Êtes-vous bien sincère dans ce que vous me dites là, Blandish; en effet il serait étrange

qu'il en fût autrement, car je suis assez riche pour acheter dix fois lady Émily.

CHIGNON.

Madame, quelle sera votre humeur aujourd'hui?

MISS ALSCRIP.

Mon humeur, Chignon? pour laquelle suis-je coiffée maintenant?

CHIGNON.

La parfaite aimable, madame; mais, en rapprochant des sourcils les pointes des cheveux ou en ajoutant quelques boucles sur les côtés, je puis vous donner l'air *sévère*, *capricieux*, l'air que vous voudrez.

MISS ALSCRIP.

Remettons cela à un autre moment, je ne suis pas encore décidée. J'étais hier en capricieuse, je crois que je garderai pour aujourd'hui la parfaite aimable. (*Chignon sort.*) Tiffany, ôtez-moi ma robe à poudrer. Comme cette sotte tire! Croyez-vous avoir affaire à mon cocher?

MISTRESS BLANDISH.

Ma chère, ma parfaite aimable, que rien n'altère la douceur de votre caractère. Pourquoi ne pas avoir recours à moi pour ces petits services. Une délicatesse comme la vôtre veut être servie par la légèreté d'un sylphe.

(Pendant que mistress Blandish parle, Tiffany sort d'un air mécontent.)

MISS ALSCRIP.

On m'a promis de me procurer une personne d'une classe plus élevée.

MISTRESS BLANDISH.

Une nouvelle femme de chambre?

MISS ALSCRIP.

Non, quelque chose de mieux que cela; une personne destinée à occuper un emploi plus distingué, et en même temps bien mieux faite pour supporter ma mauvaise humeur. Une humble compagne, bien née, bien élevée et entièrement dépendante, est un accessoire de première nécessité dans les meilleures familles.

MISTRESS BLANDISH.

Au moins, ne l'élevez pas au rang de votre amie si vous ne voulez pas que j'en devienne jalouse.

MISS ALSCRIP.

Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Je prendrai le plus grand soin pour que réciproquement l'amitié soit tout-à-fait hors de question. J'avais pensé à faire revivre la mode des pages vêtus en écarlate et argent (comme on le lit dans l'histoire des anciens temps), pour se tenir sur le devant du carrosse et porter la queue de leur maîtresse; mais j'ai pris un nouveau domestique mâle, dans la personne de mon valet de chambre auquel j'ai confié mon buste. Mes deux femmes auront soin de ma personne depuis la plante des pieds jusqu'à l'épaule. Ayant ainsi pourvu au service de ma personne, la comtesse de Gayville aura à sa suite une dame de compagnie chargée de servir son esprit.

MISTRESS BLANDISH.

J'avoue que c'est une idée de l'élégance la plus remarquable.

MISS ALSCRIP.

Il faudra qu'elle possède à fond l'art d'écrire un billet, dans le genre familier, cérémonieux ou spirituel. Rien n'est si ennuyeux que d'être obligé de faire de l'esprit pour son propre compte. Mais surtout elle doit être bonne musicienne.

MISTRESS BLANDISH.

En effet votre âme est formée pour l'harmonie.

MISS ALSCRIP.

Je ne sais encore quel nom lui donner. L'appellerai-je gouvernante de la chambre particulière, ou gardienne du boudoir avec une clef d'argent en sautoir.

(Chignon entre.)

CHIGNON.

Madame, une jeune personne demande si vous êtes visible.

MISS ALSCRIP.

Une jeune personne! N'est-ce pas lady Émily Mayville?

CHIGNON.

Non, madame, mais si vous étiez absente, et qu'elle fût coiffée de ma main, elle serait la plus charmante personne que j'aie jamais vue.

MISS ALSCRIP.

Faites-la entrer. (*Chignon sort.*) Qui peut-elle être?

MISTRESS BLANDISH.

Quelque femme de bon goût pour savoir l'adresse de votre correspondant à Paris, ou...

(Miss Alton entre. Miss Alscrip fait une profonde révérence à miss Alton qui a l'air embarrassée de cet accueil cérémonieux.)

MISS ALSCRIP.

En effet, sa tournure prouve en faveur de son goût! Holà! n'y a-t-il personne dans l'antichambre? pourquoi n'a-t-on pas ouvert les deux battans de la porte? Chignon, approchez un fauteuil à madame.

MISS ALTON.

Madame, je viens.

MISS ALSCRIP.

Madame, veuillez vous asseoir.

MISS ALTON.

Excusez-moi, madame.

MISS ALSCRIP.

Madame, je vous supplie.

MISS ALTON.

Madame, cette lettre vous informera combien j'ai peu de droits à l'accueil honorable que vous voulez bien me faire.

MISS ALSCRIP lit.

« Miss Alton, qui vous remettra cette lettre, est la personne que je vous ai recommandée comme digne de vous être attachée en qualité de demoiselle de compagnie. (*Elle regarde miss Alton d'un air dédaigneux.*) Elle appartient à une bonne famille, et je suis assurée que ses talens et ses bonnes qualités parleront en sa faveur mieux que je ne saurais jamais le faire. Je suis, madame, votre

très-obéissante, hum, hum. » Blandish, avez-vous amais vu erreur pareille?

MISTRESS BLANDISH.

Charmante étourdie! toujours des distractions; quoi pensiez-vous donc?

MISS ALSCRIP.

En effet, ceci peut compter pour une. Chignon, onnez-moi le fauteuil. (*Elle se jette dans le fauteuil.*) Jeune femme, où avez-vous été élevée?

MISS ALTON.

En grande partie chez mes parens, madame.

MISS ALSCRIP.

Mais vous vous êtes perfectionnée, j'en suis sûre, lans un pensionnat de province; car vous savez, Blandish, qu'il n'est point de village où l'on ne se en lettres d'or sur une enseigne bleue, *maison 'éducation de jeunes demoiselles;* les professeurs ttachés à l'établissement sont un comédien amulant pour montrer à danser, et un déserteur de Dunkerque, qui enseigne la grammaire française.

MISTRISS BLANDISH.

Quel génie vous avez pour les descriptions! rien ne vous échappe. Je suis sûre que l'histoire de cette eune personne est précisément telle que vous venez le la raconter à l'avance.

MISS ALTON.

Il n'est que trop vrai, madame, mon histoire n'offre rien qui puisse intéresser votre curiosité; elle a été trop insignifiante pour mériter votre

sympathie, mais elle ne contient aucune circonstance qui puisse exciter la gaieté.

MISS ALSCRIP, bâillant.

J'espère, mon enfant, que le genre de vie que vous allez mener ne pourra qu'ajouter à la vôtre. Je ne pourrais supporter d'avoir sans cesse autour de moi une figure triste. On m'a prévenu que vous étiez bonne musicienne, pourriez-vous pincer de la harpe? En voici une qui ne me sert que comme pièce d'ameublement; mais je crois que l'homme qui vient ici monter mes pendules a soin de la tenir d'accord.

MISS ALTON.

Madame, je n'ose pas vous désobéir; mais je n'ai jamais joué que devant un auditoire extrêmement prévenu en ma faveur. Je crains que les étrangers ne trouvent mon talent indigne de leur attention.

ROMANCE.

Dès mes plus jeunes ans j'ai connu la tristesse,
Et les pleurs de ma mère ont préparé mes pleurs :
Un soupir précédait sa plus tendre caresse;
Je lisais dans ses yeux ses cruelles douleurs.

J'aimai toujours les chants que redit Philomèle,
Quand l'oiseleur cruel lui ravit ses enfans.
De bonne heure à mon cœur la pauvre tourterelle
De ses accens plaintifs fit comprendre le sens.

Dans mon sein de l'amour dort encore la flamme.
Ah! puissé-je jamais n'en éprouver l'ardeur;
Ou s'il faut quelque jour qu'il soumette mon âme,
Que la raison préside au choix de mon vainqueur.

MISS ALSCRIP.

Pas mal du tout, je vous assure, Blandish : seulement un peu trop mélancolique. Mais je suis sûre qu'elle saura jouer des contredanses, lorsqu'il s'agira d'animer et de mettre en train. Ainsi, miss Alton, vous êtes la bienvenue, et pouvez compter sur ma protection; et vraiment je désire que vous restiez avec moi dès ce moment. Ma toilette étant presque finie, j'aurai un vide horrible jusqu'à l'heure du dîner.

MISS ALTON.

Madame, vous me faites beaucoup d'honneur, et je vous obéis bien volontiers.

MISTRESS BLANDISH.

Je vous félicite, miss Alton, de la situation la plus désirable à laquelle pût aspirer une jeune personne avec vos talens. Nous ferons vous et moi à l'envi tous nos efforts pour empêcher que notre charmante comtesse éprouve jamais une heure de mélancolie. Elle n'a qu'un défaut, c'est celui de trop se livrer aux doux épanchemens d'un cœur sensible.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, voici une lettre.

MISS ALSCRIP.

Elle est aussi volumineuse qu'une dépêche ministérielle. Oh! miséricorde, c'est une pétition? Pour l'amour de Dieu, parcourez-la, miss Alton. (*Miss Alton lit.*) J'aimerais autant lire un des ser-

mons méthodistes de lady Newchapel. Que nous révèle-t-elle ?

MISS ALTON.

Madame, un enchaînement extraordinaire de malheurs, que la prudence humaine ne pouvait prévoir ni prévenir; les tristes revers de toute une famille jadis riche et heureuse, aujourd'hui dans la dernière misère, et sous les verroux d'une prison; et elle ajoute que ces malheureux ont l'honneur de vous être alliés, quoique de loin.

MISS ALSCRIP.

Des parens éloignés, j'en étais sûre; ils croient qu'on est fait d'or et d'argent.

(Un autre domestique entre.)

UN DOMESTIQUE.

Madame, un messager arrive de la ménagerie, avec le seul petit chien qui reste de l'espèce péruvienne; il en a refusé vingt guinées.

MISS ALSCRIP.

Vingt guinées ! Quand il en demanderait cinquante, il faut que je l'aie.

MISTRESS BLANDISH, se mettant à courir.

Je veux lui donner le premier baiser.

MISS ALSCRIP, l'arrêtant.

Je jure que non.

MISS ALTON.

Madame, je finissais la pétition.

MISS ALSCRIP.

C'est de l'argent jeté par la fenêtre; mais donnez-leur un écu.

(Elle sort avec mistriss Blandish.)

MISS ALTON.

« Les doux épanchemens d'un cœur trop sensible. » La preuve est excellente. Je conçois que l'avarice ferme l'oreille aux cris des malheureux; mais je n'aurais pu croire, si je ne l'avais vu, que le goût de la prodigalité ne cherchât pas d'abord à se satisfaire par des actions bienfaisantes.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le cabinet de toilette de miss Alscrip.

MISS ALTON seule.

Graces à l'inépuisable fécondité de mistress Blandish en fait d'adulation, je serai dispensée de la partie de mon rôle qui révolte mon caractère. Mais qui vient ici? je me trouverai fort heureuse si je ne suis pas exposée dans cette maison à des impertinences que je ne prévoyais pas....

(Chignon entre.)

CHIGNON, à part.

Ma foi, la voilà. Je ne veux pas perdre de temps pour lui faire ma cour. A moi les manières polies et l'assurance de ma patrie! (*Il la salue d'une manière ridicule. Miss Alton est occupée à feuilleter des livres de musique.*) Mademoiselle, est-il permis.... oserai-je vous offrir mes hommages respectueux? (*Miss Alton ne fait pas attention à ses discours.*) Mademoiselle, si vous vouliez mettre votre tête entre mes mains, je donnerais à votre beauté un éclat, qui nous rendrait, vous et moi, le sujet des conversations de toute la ville.

MISS ALTON.

Je vous prie, monsieur Chignon, de garder toute votre ambition pour ce qui vous regarde seul dans ce compliment.

ALSCRIP, en dehors.

Où est ma fille ?

MISS ALTON.

Est-ce la voix de M. Alscrip, monsieur Chignon ? il est embarrassant pour moi de le voir avant de lui avoir été présentée.

CHIGNON.

Mettez-vous derrière moi, mademoiselle, il ne fera que passer dans la chambre, et ne pourra vous apercevoir.

(Alscrip entre.)

ALSCRIP.

Ah ! ma fille est déjà partie ? mais (*apercevant Chignon*) voilà un nouvel échantillon de vermine étrangère !.... Un valet de chambre pour dame !.... O souverain caprice de la mode !.... Si je donnais à une femme de chambre le soin de ma personne, on me trouverait ridicule. (*A mesure qu'il traverse le théâtre, Chignon se tient de côté pour lui cacher miss Alton, et lui fait de profonds saluts lorsqu'il jette les yeux sur lui.*) Que diable veut monsieur ? je croyais que toute son agilité était dans ses doigts : quelles grotesques grimaces fait ce singe ; il se tord et se plie comme s'il avait une curiosité derrière le dos.

CHIGNON, à part.

Cela peut être, mais au moins elle ne sera pas pour vous, si je puis l'empêcher.

ALSCRIP, découvrant miss Alton.

Ah! ah! Qu'avons-nous ici? Monsieur, quelle est cette personne?

CHIGNON.

Monsieur, ma maîtresse désire vous parler dans son boudoir, elle m'a envoyé pour vous y conduire.

ALSCRIP, le contrefaisant.

Oui, monsieur; mais je vais d'abord me conduire moi-même vers cette dame. Dites-moi sur-le-champ qui elle est?

CHIGNON.

Monsieur, elle vient rester ici auprès de ma maîtresse pour lui tenir compagnie. Mademoiselle étudie de la musique. Il ne faut pas qu'on la dérange.

ALSCRIP.

Melez-vous de vos affaires, monsieur, ou je vais déranger tous les peignes que vous avez sur la tête. Allez dire à ma fille d'attendre que j'aille la trouver. Je veux donner à sa compagne quelques conseils de précaution contre les Français impertinans, marauds!

CHIGNON, à part.

Des précautions! Peste! C'est vous-même qui êtes sujet à caution; je vous crois un vieux libertin, mais rival peu dangereux.

ALSCRIP, bas, en regardant miss Alton avec sa lorgnette.

Le diable n'est jamais las de me tendre des piéges. (*Elle s'avance modestement.*) Par tout ce qui est délicieux, il faut que je fasse plus ample connaissance avec elle. (*Il la salue, elle lui fait une*

révérence, tenant toujours le cahier de musique à la main.) Mais comment m'y prendre? Mon plan d'attaque ordinaire contre les femmes de ma fille ne peut me réussir ici.

MISS ALTON, à part.

Ma situation devient très-embarrassante!

ALSCRIP.

Charmante étrangère, permettez-moi de me joindre à ma fille pour vous dire que vous êtes la bienvenue. Depuis l'établissement de l'hôtel d'Alscrip, elle n'y avait jamais amené, jusqu'à ce jour, personne qui pût me plaire.

MISS ALTON, un peu confuse.

Monsieur, en me jugeant digne d'une protection aussi respectable que la vôtre, vous mettez le comble à l'honneur que m'a fait miss Alscrip.

ALSCRIP.

J'aurais pu vous inspirer une épithète plus convenable que celle de respectable. Elle est trop cérémonieuse, et mes sentimens pour vous ont trop peu d'affinité avec le froid respect. Je n'ai jamais eu un tel désir de paraître aimable.

MISS ALTON, à part.

Voilà un étrange vieillard! (*A Alscrip d'un air plus embarrassé.*) Monsieur, je vous prie de m'excuser, miss Alscrip m'attend.

ALSCRIP.

N'ayez point peur, ma charmante et méfiante enchanteresse! (Dieu! dans quel désordre je me trou-

ve.) Ne craignez rien; il est vrai, je suis d'une nature un peu inflammable, tendre comme un tourtereau et aussi innocent. Voyons, jouez moi un petit air, que mes oreilles jouissent comme mes yeux.

MISS ALTON.

Monsieur, je vous prie de m'excuser; en vérité, cela ne mérite pas votre attention.

ALSCRIP.

Ne la mérite pas! J'aime mieux vous entendre que toutes les signoras de l'univers. Voilà les cordes qui me mettront hors de moi.

(Il approche la harpe.)

MISS ALTON.

Je ne cède que pour éviter le reproche d'affectation, en refusant ce qui ne vaut pas la peine d'une demande.

(Elle prend la harpe et en pince rapidement. Alscrip saisit ses doigts et les baise avec transport.)

ALSCRIP.

Oh! les charmans petits vagabonds!

MISS ALTON.

Fi donc, monsieur, que voulez-vous faire? (*Alscrip s'empare de ses deux mains et continue à les baiser. Miss Alton, s'efforçant de se débarrasser.*) Au secours!

(Miss Alscrip entre.)

MISS ALSCRIP.

Que fait donc ici mon papa?

(Un court silence. Miss Alscrip étonnée; Miss Alton confuse; Alscrip met sa main sur son œil.)

ALSCRIP.

O mon enfant! j'ai un je ne sais quoi dans l'œil qui me rend presque fou. Un petit insecte, je crois. Diable, dans un de mes transports, j'ai saisi les mains de cette jeune personne, ce dont elle a été aussi effrayée que si je l'eusse mordue.

MISS ALSCRIP.

Oui, mon cher papa, je vois que vous avez quelque chose dans l'œil et je vais faire mon possible pour vous l'ôter sur-le-champ. Miss Alton, voulez-vous me faire le plaisir de m'attendre dans le salon.

MISS ALTON.

J'espère, madame, que vous me permettrez de vous donner l'explication de ce qui vient de se passer, lorsque lorsque l'occasion s'en présentera.

(Elle sort.)

MISS ALSCRIP.

C'est inutile. Laissons cela pour l'ajouter au catalogue des merveilles, telles que l'aubépine de Glastonbury qui fleurit en hiver. Plaisanterie à part, papa, quoique j'aie fait de mon mieux pour feindre de prendre le change sur votre conduite, j'en suis vraiment indignée. Un homme de votre âge et d'une profession où l'opinion publique est d'une si grande importance!

ALSCRIP.

Ma chère Molly, n'ai-je pas quitté mon état de procureur et ne me suis-je pas fait un homme comme il faut pour me moquer du qu'en dira-t-on? ou, quand il en serait autrement, crois-tu que le baiser

d'une jolie fille puisse nuire à un homme de loi? Ma chère Molly, plût à Dieu que notre confrérie n'eût pas d'autres reproches à craindre !

MISS ALSCRIP.

Oh! toujours Molly, ce nom affreux ! n'oublierez-vous jamais mon nom de baptême; songez que je vais être comtesse. Si vous ne réduisiez pas ma fortune, en dépensant la vôtre pour satisfaire vos basses inclinations, je pourrais être appelée votre grâce.

ALSCRIP.

Épargne-moi tes leçons et tu seras appelée ton altesse, si cela te fait plaisir.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, la voiture de lady Émily Gayville est à la porte, plaît-il à votre seigneurie d'être chez elle.

MISS ALSCRIP.

Oui, faites-la entrer dans le salon. (*Le domestique sort.*) Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien modérer un peu vos passions. Songez à la dignité de votre maison, et, s'il vous faut des maîtresses, achetez une figurante française.

(Elle sort.)

ALSCRIP.

Fort bien, madame la comtesse, fort bien! voilà de la morale de qualité. Que me sert d'avoir en terre une femme jalouse, s'il faut que mes enfans me mènent par le nez? J'aimais autant mes anciennes persécutions. O Molly ! Molly !

(Il sort.)

SCÈNE II.

Un salon.

MISS ALTON seule.

Quelle embarrassante situation est la mienne dans cette maison! Je devrais cependant être satisfaite de l'abri qu'elle m'offre contre les tentatives de Heartly. Je le suis; mais, hélas! Clifford! puis-je ne pas me plaindre, lorsque je me trouve seule, n'ayant que le choix du malheur.

(Chignon paraît introduisant lady Émily.)

CHIGNON.

Milady Émily Gayville! — madame n'est pas ici; annoncez, s'il vous plaît, milady.

LADY ÉMILY, à part.

Me serais-je trompée? sûrement j'ai entendu le nom de Clifford, et prononcé d'un ton.... Faites-moi le plaisir (*bas à Chignon*) de me dire quelle est cette personne?

CHIGNON.

C'est mademoiselle Alton, confidente de milady, et la première en grade, dans la maison, après moi.

(Il examine la coiffure de lady Émily d'un air impertinent. Miss Alton se lève d'un air modeste, et replie son ouvrage.)

LADY ÉMILY.

Il paraît qu'il y a une différence considérable dans la modestie de ses gens. Vous pouvez vous retirer, monsieur.

CHIGNON, en sortant.

Ma foi, sa tête est passable, oui, sa tête peut passer.

LADY ÉMILY, à part.

Comme mon cœur palpite de curiosité! (*Miss Alton, ayant rangé son ouvrage, fait une révérence en se retirant.*) Miss Alton, je ne suis nullement pressée; au contraire, je remercie le hasard qui me donne l'occasion de faire connaissance avec une personne dont l'extérieur est aussi aimable. Je ne sais si cet impertinent étranger ne m'a pas induit en erreur. Mais ne pourrais-je, sans vous paraître trop curieuse, savoir si vous faites partie de la famille Alscrip?

MISS ALTON.

Madame, je suis sous la protection de miss Alscrip. Je m'imagine qu'on me fait passer pour sa servante. Je ne rougis point d'une situation humble, qui n'est pas le résultat d'une faute.

LADY ÉMILY.

Il est honteux, pour le siècle où nous vivons, qu'avec tant de droits au respect, vous vous trouviez dans une position qui a quelque chose d'humiliant.

MISS ALTON.

Madame, mon humiliation (si c'en est une) est juste. J'ai peut-être eu trop d'orgueil, et mon cœur avait besoin de s'imposer un pareil châtiment. Une vie laborieuse et retirée m'eût sans doute plu davantage: mais, orpheline, étrangère, ignorante et timide, j'ai dû préférer l'emploi que

e remplis, comme moins exposé à la médisance. (*On sonne.*) Je ne puis priver plus long-temps miss Alscrip de l'honneur de vous voir.

(Elle fait une révérence respectueuse et sort.)

LADY ÉMILY.

Il y a dans tout ceci quelque mystère triste et touchant. Quelle délicatesse de sentiment ! Quelles manières distinguées ! Et que tout ceci s'accorde bien avec son soupir pour Clifford ! Elle a eu de l'orgueil ? De l'orgueil de quoi ? D'être aimée de Clifford ! ce n'est que trop clair. Mais comment expliquer sa position actuelle ? Il l'a séduite et abandonnée. Ce n'est encore que trop évident, je le crains. Elle a parlé aussi d'un châtiment que son cœur lui imposait. Suis son exemple, Émily, et renonce à un homme qu'il est chaque jour plus nécessaire pour toi d'oublier. Mais voilà miss Alscrip et son amie. Dieu ! comment reprendre ma gaieté ? Il faut que j'essaie cependant, et si dans l'expérience que je vais faire de leur folie ou de la mienne, je parviens à bannir la tristesse de mes pensées, je trouverai mon expédient admirable. (*Miss Alscrip et mistress Blandish entrent. Miss Alscrip court au-devant de lady Émily, et lui donne un baiser sur le front.*) Je vous demande pardon de ma maladresse, madame ; mais j'avoue que je ne m'attendais pas à ce baiser.

MISS ALSCRIP.

O ma chère lady Émily ! je le croyais d'un usage universel. Il y a des siècles qu'en France on a adopté

cette manière de s'embrasser, précisément entre les deux sourcils.

LADY ÉMILY.

Je suis la première à reconnaître la convenance de cette coutume ; car l'endroit de la figure qu'on a choisi est presque le seul qu'on puisse toucher sans craindre de gâter les couleurs du teint.

MISS ALSCRIP.

Hé ! hé ! hé ! Quelle jolie idée !

MISTRESS BLANDISH.

Combien j'ai désiré ce moment ! Laissez-moi, je vous en supplie, bannir toute étiquette, et unir les deux plus aimables personnes que la nature et la fortune aient jamais destinées à être alliées.

(Elle prend la main de miss Alscrip et la met dans celle de lady Émily Gayville.)

MISS ALSCRIP.

Je vous rends grâces, ma chère Blandish ; cependant je vous assure, lady Émily, que j'étais déterminée à rompre la glace à la première occasion ; mais je ne vous vis point hier chez lady Dovecourt.

LADY ÉMILY, avec affectation.

Non, je rentrai chez moi, en quittant l'opéra ; je m'occupai du projet de faire revivre un bonnet de forme ancienne ; et, après avoir lu une page dans les Épreuves du caractère ; je me mis au lit où je rêvai que j'étais Belinde, dans la Boucle de cheveux enlevée.

MISTRISS BLANDISH.

Dieu ! a charmante personne !

MISS ALSCRIP, à part.

Il faut que j'attrape ses manières quand j'en de-
rais mourir. (*Haut, tâchant d'imiter lady Émi-
r.*) Je me retirai aussi de bonne heure, je sou-
ai avec mon vieux père auquel je fis expliquer
ion contrat de mariage, ma dot, mes substitutions
t héritages; je lus une page dans Un Procès de Di-
orce, et je vis en rêve un équipage couleur de
ose, avec des petits cupidons sortant d'une cou-
onne ducale.

MISTRESS BLANDISH.

Couple aimable et parfait, quelle égalité entre
ous! Je pense à un nom que je veux vous donner,
e ne vous appellerai plus que les inséparables
imitables.

MISS ALSCRIP.

En effet, je le trouve on ne peut mieux choisi.
n voit si peu d'originaux sans copie! Ce que je ne
uis souffrir...

LADY ÉMILY.

Est une imitation servile : il faut que je vous dé-
obe vos propres paroles pour vous montrer jusqu'à
uel point nos idées sont semblables.

MISS ALSCRIP.

Précisément. Ce n'est pas qu'on veuille être ab-
olument exempt d'imitation.

LADY ÉMILY.

Oh! Dieu nous en garde!

MISS ALSCRIP.

Mais quand on imite les manières de quelqu'un

il faut les faire entrer, et les *tisser* (si je puis m'exprimer ainsi) dans l'originalité qu'on possède.

MISTRESS BLANDISH.

Joli ! très-joli !

LADY ÉMILY.

Cest-là le talent. Mon Dieu, si l'on était obligé de ne subsister que sur les idées et les caprices qui vous appartiennent en propre, quel génie ne serait pas à sec au bout de l'année ?

MISS ALSCRIP.

Chère lady Émily, ne raffollez-vous pas de la folie ?

LADY ÉMILY.

A l'excès. Je désespère seulement de la voir se soutenir comme il faut.

MISS ALSCRIP.

Je me flatte que votre crainte n'est pas fondée.

LADY ÉMILY.

Vous êtes dans l'erreur : il est bien vrai que les hautes classes de la société nous offrent ici quelques exemples d'une extravagance qu'aucun autre pays ne peut égaler ; mais il y a aussi beaucoup de fausses sœurs qui, après avoir débuté avec éclat dans la carrière de la folie, font halte avant d'avoir fourni la moitié de la course.

MISTRESS BLANDISH.

Esprits pauvres et sans courage !

LADY ÉMILY.

Savez-vous que plus d'une duchesse s'est laissée

voir dans la même voiture que son époux, comme les deux colombes dans le même panier de l'estampe de la félicité conjugale; et une autre a été découverte, je rougis de le dire....

MISTRESS BLANDISH.

Dieu nous bénisse. Où a-t-elle été découverte? et comment? de quelle manière?

LADY ÉMILY.

Allaitant son propre enfant!

MISS ALSCRIP.

O barbarie! Pour l'amour de Dieu changeons de sujet. Vous nous parliez d'un bonnet que vous aviez l'intention de faire revivre, lady Émily est-il dans le genre des bonnets à la Henri IV?

LADY ÉMILY.

Tout-à-fait différent, une ruche à l'anglaise, et des boucles naturelles, sans poudre, qui rendront aux cheveux châtains de l'héroïne de Prior l'admiration qui leur est due.

MISS ALSCRIP.

Ce sera affreux, épouvantable!

LADY ÉMILY.

Il faut en passer par-là. Pour nous distinguer du reste du monde, il faut nous rapprocher de la nature. Hâtez-vous, vous avez tant à faire que vous resterez en arrière.

MISS ALSCRIP.

Je le crois. Mais comment se transformer ainsi tout d'un coup?.. Que dira-t-on en France?

LADY ÉMILY.

Nous aurons un nouveau traité pour l'échange de nos modes et folies réciproques ; j'espère que les pauvres ne se plaindront pas, comme ils l'ont fait à l'occasion d'autres traités, de la supériorité de nos manufactures.

MISS ALSCRIP.

Des modes et des folies ! Quelle douce rivalité !

LADY ÉMILY.

Oui, et ce traité sera si bien compris des deux côtés, qu'il n'y aura nul besoin d'une contre-déclaration pour l'expliquer.

MISS ALSCRIP rit en se tordant les lèvres d'une manière affectée.

Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé !

LADY ÉMILY.

Ma chère miss Alscrip, que faites-vous là ? Mon amitié pour vous me force à vous reprendre. Ne savez-vous pas qu'on n'abaisse plus ainsi la lèvre inférieure depuis que lady Simpermode s'est cassé une dent. (*Elle fait avec la bouche une grimace ridicule.*) Voici le tour des lèvres que je compte mettre à la mode l'hiver prochain. On l'appellera le sourire de Paphos.

MISS ALSCRIP, imitant lady Émily.

Il est fort joli, je vous assure, il faut que j'essaie de l'attraper.

LADY ÉMILY.

Rien n'est plus aisé. Il suffit d'un mot cabalistique comme pour les métamorphoses dans les contes

le fées. Vous n'avez qu'à prononcer souvent devant votre miroir niminipimini, les lèvres ne peuvent manquer de prendre leur pli.

MISS ALSCRIP.

Nimini-pimini-inimi-nimini. Oh! c'est d'un enfantillage délicieux ; c'est d'une ravissante innocence; c'est se donner un baiser à soi-même.

LADY ÉMILY.

Vous le faites dans la perfection. N'est-il pas vrai, mistress Blandish, que cela lui sied infiniment?

MISTRESS BLANDISH.

Les traits de notre amie sont faits pour tout ce qui est gracieux; mais jamais ils ne ressortent avec plus d'éclat que dans la transition subite d'un extrême à l'autre.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, lord Gayville désire savoir si vous êtes visible.

MISS ALSCRIP.

Voilà un cérémonial bien exact.

LADY ÉMILY, à part.

Jamais frère ne vint plus à propos au secours de sa sœur. « Je me suis moquée d'elles jusqu'à en être fatiguée. »

MISS ALSCRIP.

Dites à miss Alton de venir me parler. (*Le domestique sort.*) Lady Émily, vous ne pouvez me

blâmer lorsque je défends la cause de notre sexe. Il faut que je punisse un amant pour quelques intentions encore récentes. Je ne le verrai pas.

LADY ÉMILY.

Ah! cruelle! (*Elle voit miss Alton. — Miss Alton entre.*) Miss Alscrip, vous avez certainement la compagne la plus élégante qu'on puisse voir.

MISS ALSCRIP.

Vraiment, croyez-vous? Je la trouve au contraire nonchalante et sans goût; mais je vais l'éprouver dans cette circonstance. Miss Alton, il faut que vous me fassiez un plaisir; je veux intriguer mon futur époux. Vous allez vous charger de mon rôle et me doubler, comme le fait à Paris une seconde actrice, quand la première à des vapeurs.

MISS ALTON.

En vérité, madame, la tâche que vous m'imposez...

MISS ALSCRIP.

Sera d'une grande utilité pour vous, et tout-à-fait convenable pour moi. (*A lady Émily dont l'attention est absorbée par miss Alton.*) Ne vous affligez pas, lady Émily; la punition de votre frère sera de courte durée; j'amènerai bientôt moi-même la scène de la réconciliation.

LADY ÉMILY, cherchant à reprendre sa gaieté.

Je ne puis m'empêcher de le plaindre, surtout en songeant que, quoi que vous fassiez, il aura toujours les mêmes yeux pour vous. Ainsi, mon aimable

cœur, je le laisse à votre merci et à celle de votre représentante, dont le caractère, si je le juge bien, ne doit pas être porté à des actes de rigueur.

MISTRESS BLANDISH.

Emmenez-moi avec vous, chère lady Émily, il ne sera pas dit que j'aie l'indiscrétion de rester lorsqu'un amant va paraître.

LADY ÉMILY, à part, en regardant miss Alton.

Quelle incertitude pénible j'aurai à supporter! Si je restais ici un instant de plus, je ne pourrais m'empêcher de me trahir. Adieu, miss Alscrip.

MISS ALSCRIP.

Appelez les gens de lady Émily.

LADY ÉMILY.

Vous ne sortirez pas. Souvenez-vous de minimi simieni. Je suis à vos ordres.

(Elle sort.)

MISTRESS BLANDISH.

Je vous suis, ma charmante amie. (*Elle revient et dit à demi-voix à miss Alscrip, en lui donnant la main.*) Elle donnerait ses yeux pour vous ressembler.

(Elle sort.)

MISS ALSCRIP.

Maintenant c'est votre tour, miss Alton; songez seulement qu'en me doublant vous êtes la femme qu'il adore.

MISS ALTON.

Réellement, madame, je suis tout-à-fait incapable d'exécuter vos ordres d'une manière satisfai-

sante pour vous. Tout ce que je puis faire est de me charger d'un simple message.

MISS ALSCRIP.

Ne craignez rien. (*On frappe à la porte.*) Le voici. Venez avec moi, je vous dirai tout ce qu'il faudra faire.

(Elles sortent.)

(Lord Gayville entre précédé par un domestique.)

LORD GAYVILLE.

Ainsi il faut se débarrasser maintenant de cette odieuse visite ; il y a dans mes procédés une petitesse qui justifie la confusion que j'éprouve. Hélas! où est maintenant la charmante souveraine de mon cœur ? Perdue ! perdue à jamais pour moi !

(Miss Alton entre du fond de la scène.)

MISS ALTON.

Une fort jolie commission que celle dont on me charge !

LORD GAYVILLE, se croyant seul.

Si elle pouvait savoir quel sacrifice je suis prêt à faire !

MISS ALTON, à part.

A coup sûr, si la distraction est une marque d'amour, il doit être violemment épris. Il est fort désagréable pour moi d'aller prévenir un homme que je n'ai jamais vu ; mais je vais lui débiter mon message si brièvement. Mylord?....

LORD GAYVILLE, se tournant.

Madame ! (*Tous deux restent immobiles d'éton-*

nement.) Est-il possible ? Miss Alton ! Ma charmante fugitive !

MISS ALTON.

Comment, monsieur Heartly ! Lord Gayville !

LORD GAYVILLE.

Ma surprise et ma joie sont également inexprimables ! Mais dites-moi, je vous en conjure, par quelle étrange circonstance je vous retrouve ici ?

MISS ALTON, à part.

Viens à mon secours, juste ressentiment !

LORD GAYVILLE.

Vous m'avez adressé la parole. Me connaissiez-vous ?

MISS ALTON.

Oui, mylord ; mais seulement comme l'amant de miss Alscrip, et elle m'a chargée d'un message pour vous.

LORD GAYVILLE.

Au nom de Dieu, madame, en quelle capacité ?

MISS ALTON.

Ma place auprès d'elle, mylord, ne m'élève pas beaucoup au-dessus de la classe ordinaire des domestiques.

LORD GAYVILLE.

C'est impossible, sûrement. C'est placer le diamant au-dessous de la paille qui le déprécie, que de mettre l'ouvrage inimitable de la nature aux ordres de l'art défectueux.

MISS ALTON.

C'est un abri qui m'a été offert contre des obli-

LORD GAYVILLE.

O vous! qui êtes encore plus charmante que vous ne vous montrez sévère!....

(Il se jette à ses genoux.)

MISS ALSCRIP.

J'espère que c'est à moi qu'il faut rapporter tout ceci; cependant....

LORD GAYVILLE.

Le rôle que vous me voyez jouer ici me rend plus odieux s'il est possible, à mes propres yeux, que je ne le suis aux vôtres.

MISS ALSCRIP, derrière.

Par tout ce qu'il y a au monde de perfide, j'ai quelques soupçons....

MISS ALTON

Quittez ce langage, mylord. Miss Alscrip a des droits.

MISS ALSCRIP.

Oui, maintenant voyons ceci.

LORD GAYVILLE.

Je prends le ciel à témoin de mon aversion pour elle. C'est par ma famille, de laquelle j'attends tout, que je me suis laissé entraîner à ces maudites démarches. Accueillez mon repentir sincère, ayez pitié d'un misérable en proie aux plus cruels tourmens de l'amour, de la honte, du repentir et du désespoir.

(Miss Alscrip s'avance, lord Gayville et miss Alton restent confondus.)

MISS ALSCRIP.

Je n'ai jamais vu de ma vie un rôle si bien doublé.

LORD GAYVILLE.

Où me cacher? de quel œil peuvent-elles me regarder? comment me relever, même dans mon esprit!

MISS ALSCRIP, regardant lord Gayville.

Quelle dignité pleine d'expression! (*Se tournant vers miss Alton.*) Douce simplicité, aimable défiance de soi-même! elle ne pourrait exécuter mes ordres que très-maladroitement, disait-elle.

LORD GAYVILLE, à part.

Il ne me reste qu'un moyen. (*A miss Alscrip.*) Madame, votre arrivée imprévue a découvert un mystère qui, je l'avoue, aurait dû vous être déclaré plus tôt. La jeune personne que vous voyez possède mon cœur tout entier; si l'adorer est un crime, je suis l'homme le plus coupable au monde. Pardonnez-moi si vous le pouvez, ma sincérité m'est douloureuse à moi-même; mais, dans la crise actuelle, c'est la seule expiation que je puisse offrir.

(Il salue et sort.)

MISS ALSCRIP, après un moment de silence.

Admirable! parfait! la déclaration la mieux tournée que jamais ait prononcée un seigneur ruiné à la femme qui devait faire sa fortune. La personne qui est ici, la personne que..... Madame, j'attends patiemment la sincérité de l'expiation de votre seigneurie.

MISS ALTON.

Madame, je suis confuse des étranges événemens qui viennent d'avoir lieu; mais permettez-moi de

vous assurer que c'est innocemment et bien contre mon gré que je me trouve votre rivale.

MISS ALSCRIP.

Une rivale! de plus fort en plus fort. Croyez-vous être faite pour me donner de l'inquiétude? vous, petite fille, vous, qui de la petite table à laquelle on vous fait l'honneur de vous admettre, tendez les piéges de votre coquetterie à l'imbécille héritier qui vient passer dans sa famille les vacances de Noël! Vous.... vous.... vous, vile séductrice de mon bon vieux et honorable père. (*Elle pleure, puis elle continue dans un doublement de colère.*) Comment, milady est-elle muette? impertinente, avez-vous l'audace de garder le silence?

MISS ALTON.

Madame, je me préparais à justifier ma conduite dans ce qui vient d'arriver; je m'y croyais obligée par égard pour moi, et par respect pour vous. Mais votre conduite ne permet plus d'avoir pour vous qu'un sentiment.

MISS ALSCRIP.

Quel est-il, madame?

MISS ALTON, d'un ton ferme et expressif.

Le mépris.

(Elle sort.)

MISS ALSCRIP.

Vit-on jamais chose pareille! Dire ces choses-là à une femme immensément riche! à moi, à qui on enlève un amant; et cet amant n'est qu'un lord

indigent. Je ferai ressusciter l'acte contre les sorciers. Je ferai juger cette intrigante aux prochaines assises. Je.... je.... je....

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Le cabinet d'Alscrip.

ALSCRIP et RIGHTLY.

RIGHTLY.

Pour tout ceci, monsieur Alscrip, je suis autorisé à terminer par mon client sir Clément Flint. Il ne me reste plus qu'à examiner les titres et contrats relatifs à la propriété du domaine de Charlton, que vous voudrez bien me montrer. Cela fait, on pourra grossoyer le contrat de votre fille.

ALSCRIP.

Je ne vois rien, mon ami Rightly, qui nécessite l'examen dont vous parlez. Ne suis-je pas paisible possesseur depuis nombre d'années ?

RIGHTLY.

Sir Clément le veut absolument.

ALSCRIP.

Un client, avoir des volontés ! Et vous, vieux praticien, vous souffrez un pareil doute sur votre infaillibilité ! Ah ! de mon temps j'avais un moyen sûr de désappointer la curiosité de ces gens qui veulent toujours voir jusqu'au fond de leurs affaires.

RIGHTLY.

Comment cela, je vous prie ?

ALSCRIP.

Je lui faisais moi-même lecture des pièces. J'étais le meilleur lecteur de Chancerylane, pour lasser l'attention. Je ne prenais haleine qu'une fois dans un quart d'heure, toujours à contre-sens, et je ne faisais qu'une seule phrase de six pages de parchemin. Voulez-vous avoir un échantillon de mon savoir-faire ?

RIGHTLY, souriant.

Je ne doute point de votre talent.

ALSCRIP.

Eh bien, retournez vers sir Clément, et suivez mon exemple.

RIGHTLY.

Non, monsieur Alscrip; quoique je rende justice à votre talent, je n'admets point votre doctrine. Les lois de l'Angleterre, comme son gouvernement, sont le plus beau système de morale que le monde ait jamais produit; et elles ne sauraient être trop généralement comprises.

ALSCRIP.

La loi comprise! Comment diable! Voulez-vous gâter le métier ?

RIGHTLY.

Non; mais le relever. Si tout homme de sens avait la connaissance de la théorie, qui est de son

ressort, notre profession se rapprocherait de la pureté de son institution, destinée à soutenir le droit, et non à encourager la fraude.

ALSCRIP, à part.

Voilà de singulières maximes! Sûrement il ne veut que m'éprouver! (*Haut.*) Confrère Rightly! nous savons notre monde; nous sommes seuls ici. (*A demi-voix.*) J'ai fermé la porte à clef.

RIGHTLY.

C'est une précaution fort inutile. Je n'ai pas un sentiment, ni un principe que je ne voulusse proclamer à la face de Londres entier.

ALSCRIP, à part.

S'il en est ainsi, je vous déclare le membre le plus sot ou le plus effronté de toute la confrérie.

RIGHTLY.

Mais où sont ces pièces? Il ne doit pas vous être difficile de les trouver; car je vois que vous disposez tous vos papiers avec un ordre remarquable.

ALSCRIP.

Oui, j'ai des cases distinctes pour toute espèce d'écrits, surtout pour les contrats de vente. Il y en a quelques-unes dans des tiroirs, d'autres dans des armoires. (*A part.*) Et quelques-uns enfouis dans la terre.

MISS ALSCRIP, frappant à la porte.

Pourquoi fermez-vous ainsi votre porte, monsieur? Il faut que je vous parle sur-le-champ.

ALSCRIP.

Attends un moment, mon enfant, je suis à toi dans la minute.

(Il se retourne vers Rightly pour le dissuader.)

RIGHTLY, froidement.

Si les pensées, qu'éveille l'approche du mariage, entrent pour quelque chose dans l'impatience de mademoiselle votre fille, vous prenez un mauvais moyen pour la satisfaire ; car je vous le dis franchement, notre affaire ne peut se conclure avant que j'aie examiné les papiers en question.

ALSCRIP.

Peste soit du vieux limier; comme il s'attache à sa proie! (*Miss Alscrip frappe de nouveau.*) J'y vais, te dis-je. (*Il ouvre un bureau avec précipitation, cherche à la hâte dans ses papiers, et en met un dans les mains de Rightly.*) Le voici, puisqu'il faut satisfaire ce caprice, entrez dans la chambre à côté. Vous qui savez que toutes les clauses essentielles d'un acte pareil peuvent tenir dans une coquille de noix, vous l'aurez examiné en moins de dix minutes.

(Il le conduit dans une autre chambre.)

MISS ALSCRIP.

Je ne veux pas attendre un instant de plus; quelle que soit votre occupation, ouvrez-moi.

ALSCRIP, ouvrant la porte.

Opiniâtreté féminine! Qu'y a-t-il maintenant?

(Miss Alscrip entre dans la plus violente émotion.)

MISS ALSCRIP.

Ainsi, monsieur; oui, monsieur; vous vous êtes fort bien conduit avec moi, réellement; vous êtes un modèle de tendresse paternelle, : le beau mariage que vous me ménagiez!

(Se promenant sur le théâtre.)

ALSCRIP.

Que diable veux-tu dire?

MISS ALSCRIP, continuant.

Moi qui, avec cinquante mille livres sterling, à moi appartenantes, suis restée sous la surveillance de mon père, chose inouïe! pour attendre un époux avec une patience exemplaire, jusqu'à ce que je fusse d'âge à me marier.

ALSCRIP.

Que diable veux-tu dire?

MISS ALSCRIP le suivant à mesure qu'il recule.

Moi qui, à quatorze ans, aurais pu épouser un marquis français. Ma gouvernante m'assurait qu'il était bien marquis, quoique il fût son frère.

ALSCRIP.

Miséricorde! Une gouvernante!

MISS ALSCRIP.

Et pour ce qui est du tiers-état, n'avais-je pas le choix du marché? Et le beau colonel irlandais, à Bath, qui avait déjà enlevé six héritières pour lui ou pour ses amis, et qui aurait été à Gretna les yeux bandés!

ALSCRIP, à part.

Pardieu, je voudrais de tout mon cœur que tu y fusses maintenant. (*Haut.*) Que diable y a-t-il au fond de tout ceci?

MISS ALSCRIP.

Il y a lord Gayville; et votre friponne, à laquelle vous faisiez les yeux doux ce matin, y est aussi. Cette perfide créature! je l'avais envoyée pour me procurer un petit divertissement, comme ma doublure.

ALSCRIP.

Votre quoi?

MISS ALSCRIP.

Comme ma doublure, pour le tourmenter.

ALSCRIP.

Votre doublure? Ma foi, voilà encore le service le plus inutile que tu aies trouvé. Tu battrais d'une main les dix femmes d'Angleterre les plus savantes dans l'art de la vexation!

MISS ALSCRIP.

Je les ai surpris précisément comme vous avec votre...

ALSCRIP.

Est-ce là tout? Eh! je ne vois pas grand mal à cela.

MISS ALSCRIP.

Comment! une femme de ma fortune, et avec mes avantages personnels, rejetée, congédiée.

ALSCRIP.

Que dis-tu? rejetée! a-t-il rompu le contrat? peux-tu prouver qu'il ait rompu le contrat?

MISS ALSCRIP.

A la bonne heure, mon cher papa, vous prenez le ton qui vous convient. Le sang des Alscrip parle en vous, parle comme il le doit, vous allez vous battre avec lui sur-le-champ, n'est-ce pas?

ALSCRIP.

Oh! je t'en réponds, je suis un homme, je te montrerai un cartel de procureur, bâtons, épieux, fusils, sabres, dagues, poignards, couteaux, ciseaux et poinçons! je ferai entrer dans un morceau de papier de six pouces carrés plus d'armes qu'il n'en faudrait pour remplir l'arsenal de la Tour.

MISS ALSCRIP.

Des pistolets! Ne me parlez pas d'autre chose que de pistolets, mon cher papa! Qui vous servira de second?

ALSCRIP.

J'en aurai deux: John Roe et Richard Roe, deux des meilleurs garçons d'Angleterre, pour aviser à ce que justice se fasse, et très-habitués aux procès de la haute société, lui présenteront leur exploit. Ainsi ne t'affliges pas, ma chère Molly; je te réponds des dommages et intérêts. Pour nous indemniser de la perte que nous avons faite en bonne humeur et en considération, il recevra un exploit avant demain soir.

MISS ALSCRIP.

Dommages, exploits. Que veut dire ce jargon de procureur? croyez-vous satisfaire ainsi la sensibilité d'une femme? Bloc de pierre que vous êtes!

vous n'avez pas le moindre sentiment d'honneur de famille; pas la moindre tendresse.

ALSCRIP.

Ma foi tu en as assez pour nous deux, quand tu veux que ton père se fasse casser la tête. Mais retire-toi, il y a une autre espèce d'honneur de famille dont il est plus nécessaire de prendre soin. Si nous avions un procès, ce serait un terrible instrument contre nous. (*Il prend un parchemin comme pour le fermer.*) Ce....: comment! que diable!... J'espère que j'ai la vue trouble.... Malédiction! je me suis trompé. Quelle faute! comment la réparer? Voilà ce que fait faire l'impatience d'une femme.

MISS ALSCRIP.

Dieu! dans quelle agitation vous êtes; qu'y avait-il donc dans ce vieux morceau de parchemin?

ALSCRIP.

Maudit soit le parchemin. Ce vieux coquin de Rightly va tout découvrir si je ne l'interromps. Monsieur Rightly! monsieur Rightly! monsieur Rightly!

(Il va vers la porte par laquelle Rightly est sorti.)

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, M. Rightly est parti.

ALSCRIP.

Parti! pour quel endroit?

LE DOMESTIQUE.

Il est retourné chez lui, je présume, monsieur; il est sorti par la porte qui donne dans la salle, et

m'a chargé de dire à votre honneur, que vous pouviez être assuré qu'il examinerait avec le plus grand soin le papier que vous lui avez remis.

ALSCRIP.

Mort et enfer! Mon chapeau et ma canne. (*Le domestique sort.*) Mon chapeau et ma canne.

(Il se promène en frappant du pied comme un furieux.)

MISS ALSCRIP.

Je m'attends avant que vous ne rentriez....

ALSCRIP.

De par tous les diables, je m'attends à être ruiné, et cela pour t'avoir écoutée. Les femmes ont par prescription le privilége de faire du mal, le mal, rien que le mal; c'est la loi commune du genre féminin.

(Il sort transporté de colère.)

MISS ALSCRIP.

Miséricorde, je ne l'ai jamais vu si furieux, même du vivant de ma mère.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le cabinet d'Alscrip.

CHIGNON seul.

QUE diable veut dire tout ça? Monsieur enragé! mademoiselle Alscrip errant çà et là, comme les furies dansantes du grand opéra; ma petite musicienne fermée à clef, et moi institué geôlier de la petite *bastille* en l'absence de madame. Par Dieu! j'aime mieux être gardien de ma jolie *prisonnière* que du sacré collége des cardinaux. Mais qui vient ici?

(Sir Clément Flint et Clifford entrent.)

SIR CLÉMENT, parlant à un domestique.

M. Alscrip n'est pas chez lui, n'importe, nous attendrons son retour. (*A Clifford.*) Voici le valet de chambre français; il peut être fort utile de faire connaissance avec lui. Monsieur, comment trouvez-vous ce pays-ci?

CHIGNON.

Ce sera un très-bon pays, monsieur, dans quelque temps, lorsque vous serez un peu plus pauvres.

SIR CLÉMENT.

Est-ce une règle parisienne pour devenir meilleur?

CHIGNON.

Oui, monsieur, et nous vous donnons un bon exemple à suivre. Dans des temps heureux, vous vous noyez ou vous pendez. Dans un temps malheureux, vous ferez comme nous. Toujours pauvres, toujours contens! Oubliez vos politiques, riez de vos afflictions. Prenez du tabac. Vive la dissipation! Ah! le bon pays (4)!

SIR CLÉMENT.

Je vous suis obligé de vos bons avis, monsieur; vous autres Français, vous êtes si affables et si communicatifs à l'égard des étrangers! J'ai appris qu'il était venu demeurer ici une jeune personne. Nous ne savons pas exactement à quel titre. Ne pourriez-vous pas faire en sorte qu'elle passât par cette chambre? Ou....

CHIGNON, à part.

Pardi, voilà encore un autre vieux roué qui en veut à la petite musicienne!

SIR CLÉMENT.

Ce n'est que par curiosité. Nous ne l'avons jamais vue, et nous avons des raisons particulières....

CHIGNON.

Ma foi, vos raisons sont très-significatives. (*A part.*) Mais comment diable faire? Ouvrir la cage de mon petit oiseau? Mon joli rosignol! Non Chignon! non. (*Cherchant.*) Ha! ha! La Tiffany! C'est ici

qu'il faut employer la politique ! Eh bien, je me charge de votre affaire, et de vous rendre la dupe de mon adresse.

(Il sort en faisant un signe à sir Clément.)

SIR CLÉMENT.

Eh bien ! Clifford ! Voilà un fripon aussi désintéressé que qui que ce soit en Europe. Mais, écoutez. Savez-vous pour quel objet je vous ai amené ici?

CLIFFORD.

Je déclare que je n'y comprends rien, si cette visite a le moindre rapport avec le secret de lord Gayville.

SIR CLÉMENT.

Vous saurez, en ce cas-là, que sa Dulcinée est ici avec le titre de compagne musicienne de miss Alscrip. Son nom est Alton. (*Le regardant de côté.*) Je vous le dis, parce que je suis convaincu que vous l'ignorez.

CLIFFORD.

Monsieur, vous ne me connaissez pas.

SIR CLÉMENT.

Allons donc, vous ne me ferez pas l'injustice de le croire. Mais, voyons! la découverte que j'ai faite, devant lever tous vos scrupules, dites-moi si vous voulez parler à cette fille ?

CLIFFORD.

Dans quel but, monsieur ?

SIR CLÉMENT.

Si vous vous annoncez comme l'ami de lord Gayville, elle causera avec vous bien plus volontiers

qu'elle ne le ferait avec moi. Sondez-la, tâchez de découvrir ses véritables intentions. Si elle ne doit qu'à sa beauté l'empire qu'elle a sur lui, je serai tranquille.

CLIFFORD.

Que ma complaisance, en cette occasion, vous prouve jusqu'à quel point je désire vous obliger. Si je puis entrevoir cette merveille, je promets de vous donner mon avis sincère sur le danger que court mon ami.

(Chignon entre et fait signe à sir Clément que la personne qu'il demandait arrive.)

SIR CLÉMENT.

Laissez-la avec ce monsieur. Venez, vous allez me montrer le nouveau salon.

(Il sort.)

CHIGNON, à part.

Avec ce monsieur? De tout mon cœur. La Tiffany remplira son but et le mien.

(Il sort.)

(Clifford s'occupe à examiner l'ameublement du cabinet.)

(Tiffany entre.)

TIFFANY.

Que veut dire ce Français avec ces messieurs qui me demandent, et son avis de faire les yeux doux? J'espère que je sais exercer mes yeux, sans qu'il prenne la peine de m'instruire. Ha! ma foi! Voilà un joli homme!

CLIFFORD.

En effet, elle a une jolie figure, et quelque chose d'attrayant! Mais où est ce regard timide et craintif, cette modestie qui inspire le respect, si bien

décrite par mon ami ? (*Tiffany s'ajuste, et s'avance vers Clifford. A part.*) Son silence indique sa retenue. Le diable m'emporte si je sais par où commencer, de peur d'effaroucher sa modestie !

TIFFANY, à part.

On prétend que la vivacité m'allait bien. Essayons. (*A Clifford.*) On m'a dit, monsieur, que vous vouliez parler à une jeune personne qui demeure ici. Que.... que.... (*Elle baisse les yeux d'un air malin.*) La description que vous en avez faite ne pouvait s'appliquer qu'à moi. Me voici, je suis prête à entendre tout ce qu'un monsieur peut avoir à me dire.

CLIFFORD, à part.

Grâces à Dieu ! Voilà ma conscience soulagée.

TIFFANY.

Me suis-je trompée, monsieur ? Dites-moi, je vous prie, qui cherchiez-vous ici ?

CLIFFORD.

Vous seule, ma jolie inconnue. On a dérobé le cœur d'un de mes amis ; vos yeux me disent que vous êtes le coupable. Voulez-vous avouer le larcin, ou s'il faut que je vous arrête ?

TIFFANY.

Je suis innocente de fait, monsieur ; mais peut-être suis-je coupable d'intention. J'espère que votre cœur est en sûreté ?

CLIFFORD.

Et s'il ne l'était pas, ma charmante, auriez-vous la conscience de vous en emparer aussi ?

TIFFANY.

Certainement, et de cent autres encore. Et puis les fondre tous ensemble, comme les Juifs font des objets qu'ils dérobent, pour qu'on ne puisse plus les reprendre.

CLIFFORD, à part.

Je n'y conçois rien ! Serais-je arrivé dans un moment où son imagination capricieuse nuit à son art. (*Haut.*) Mais êtes-vous réellement la jeune personne qui a été reçue chez miss Alscrip en qualité de demoiselle de compagnie ?

TIFFANY.

Monsieur, si vous voulez parler de la jeune personne qui, malgré son peu de droit à ce titre a été nommée la fleur de cette maison, qui a été quelquefois remarquée à ses fenêtres, et qui a souvent été suivie contre son gré par des messieurs, vous ne vous trompez pas, monsieur.

CLIFFORD, à part.

Il faut que Gayville soit fou, ou qu'il ait voulu se moquer de moi en me la dépeignant précisément en sens inverse de ce qu'elle est.

TIFFANY.

J'espère que vous n'êtes point fâché, monsieur? je ne voudrais pas vous paraître impertinente, quoique j'aie trop de goût pour vouloir faire la prude.

CLIFFORD.

Fâché, ma chère ! je suis ravi, je vous jure. Et ainsi sans autre réserve de part ni d'autre, abordons franchement le sujet qui m'amène ici. Vous

ne vous attendez certainement pas à des liaisons éternelles.

TIFFANY, se donnant des airs.

Monsieur, je ne vous comprends pas, je ne suis pas ce que vous croyez... Des liaisons ! vraiment, je n'aurais jamais cru... mon état... ma conduite;... des liaisons ! je ne sais ce que veut dire ce mot.

SIR CLÉMENT, en dehors.

Clifford, êtes-vous prêt ?

CLIFFORD.

Je suis à vos ordres.

TIFFANY, à part.

Peste soit de l'interrupteur !

SIR CLÉMENT, en dehors.

Je n'attendrai pas miss Alscrip plus long-temps.

TIFFANY, à part.

Oh ! mon Dieu, il ne va pas me donner le temps de revenir sur ce que j'ai dit (*Elle court à Clifford.*) Il est vrai, monsieur, que je ne voudrais pas faire une chose pareille pour tout au monde, mais vous êtes un homme d'honneur, et je suis certaine que vous ne voudrez pas donner un mauvais conseil à une pauvre fille encore novice; ainsi donc, monsieur, (*Elle entend sir Clément qui entre*), mettez vos propositions par écrit et vous pouvez être assuré d'une réponse.

(Elle sort en courant.)

(Sir Clément entre.)

SIR CLÉMENT.

Eh bien, Clifford, qu'en pensez-vous ?

CLIFFORD.

Vous pouvez être parfaitement tranquille. Cette fille une fois bien connue ne peut faire impression ; et je ne doute pas qu'une robe de soie et un billet de loterie, si je les lui eusse offerts, comme mon ultimatum, n'eussent suffi pour l'acheter.

SIR CLÉMENT, en souriant.

Ne vous formez-vous pas quelquefois, Clifford, des opinions erronées sur les prétentions de certaines gens? L'intérêt, ou une folle passion inspirent d'étranges idées. Selon que l'un ou l'autre domine, il nous arrive de porter nos vues si bas ou si haut...

CLIFFORD, avec émotion.

Que nous sommes forcés d'appeler à notre secours la raison et l'honneur !

SIR CLÉMENT.

Et alors...

CLIFFORD.

Nous arrêtons le déréglement de nos passions par le sentiment de ce qui est vertueux.

SIR CLÉMENT, à part.

Sententieux imposteur ! (*Haut.*) Mais revenons à notre affaire.

CLIFFORD.

Monsieur, je voudrais vous obliger en ce qui dépend de moi. Je pense à un projet qui ramènerait lord Gayville à la raison, sans violence, et sans faire tort à aucun des deux. Voici ce que c'est. Cette fille n'ayant pu marchander verbalement, m'a prié

de lui écrire mes propositions; j'ai envie de le faire. Nous montrerons sa réponse à lord Gayville, et soyez sûr qu'elle se montrera assez à découvert pour le guérir radicalement de tout ce qu'il y a de purement sentimental dans sa passion pour elle.

SIR CLÉMENT.

Votre idée me plaît. Asseyez-vous et mettez-la sur-le-champ à exécution. (*Clifford écrit. — Sir Clément, à part.*) Il a le génie inventif, beaucoup de dispositions à l'intrigue : afficher un honneur inflexible suffit souvent pour surmonter les préventions défavorables. Dieu merci! mes opinions sur la méchanceté des hommes sont des convictions!

CLIFFORD, écrivant.

Je suis fâché de vous faire attendre, monsieur?

SIR CLÉMENT, regardant l'ameublement.

Oh! je m'amuse ici plus que vous ne pensez; je me complais dans une contemplation édifiante, au milieu des tombeaux de tant de propriétés décédées. (*Faisant le tour de l'appartement garni d'armoires, qui laissent voir de vieux papiers attachés ensemble, des rayons couverts de cartons, d'hypothèques avec queue, baux, quittances*, etc.) Que de vieux parchemins enfouis ici pour jamais, auxquels il ne manque qu'un bon commentateur pour devenir aussi intéressans que l'abbaye de Westminster. Par exemple, qu'avons-nous ici? Ah! ce sont les restes du prieuré de Fatland, autrefois d'une grande importance monastique, la demeure de l'orgueil, de la paresse et de l'hypocrisie; après

la réformation, le siége de la vieille hospitalité anglaise, et dans ce siècle-ci, changé, embelli, détruit, et les matériaux vendus à l'enchère.

CLIFFORD.

Commentaires édifians, en effet; je vous assure qu'ils ne sont point perdus pour moi.

SIR CLÉMENT.

Ici reposent dans la poussière, les reliques du château de Court-Baron, donné lors de la conquête à la famille des Leftimount. Le dernier rejeton de cette race antique, après avoir gagné la vaisselle du roi à vingt-sept courses différentes, et représenté son comté dans six parlemens, est mort d'un coup de pistolet. Un pensionnaire inconsolable a élevé ce carton à sa mémoire. Eh bien, Clifford, avez-vous fini?

CLIFFORD.

Oui, monsieur. (*Il lit à demi-voix.*) « Vous avez séduit un jeune homme d'un rang élevé, mais vous êtes découverte; et tous les projets que vous formeriez pour mettre obstacle à son mariage avec miss Alscrip, ne feraient que causer son malheur et votre ruine. Abandonnez-vous à la générosité de sa famille, et votre fortune est faite. Envoyez votre réponse (et cela sur-le-champ) à l'hôtel de sir Clément Flint, à l'adresse de votre, etc.

« HENRY CLIFFORD. »

(Il plie la lettre.)

SIR CLÉMENT.

Notre ami, le valet de chambre, est l'homme qui

se chargera de la remettre et de nous apporter la réponse. Je retourne chez moi, vous me rejoindrez en route.

(Chignon entre.)

CLIFFORD, cachetant sa lettre.

Vous venez à propos, monsieur. (*Il lui donne la lettre d'un air mystérieux.*) Ayez la bonté de remettre ceci à miss Alton en main propre.

CHIGNON, à part.

Mademoiselle Alton ! Mon stratagème n'a donc pas réussi ?

CLIFFORD.

A miss Alton, lorsqu'elle sera seule. Je connois tout le secret..

CHIGNON, à part.

Le diable emporte Tiffany pour vous avoir tout conté.

CLIFFORD.

Et vous servez votre maîtresse en me servant auprès de miss Alton. Monsieur, une réponse le plus tôt possible ; vous me trouverez chez sir Clément Flint. C'est dans la rue voisine.... et.... vous m'entendez. (*Faisant sonner sa bourse.*) Alerte, monsieur.

(Il sort.)

CHIGNON.

Si je vous entends ? Oui dà, vous parlez le *langage universel.* (*Imitant le geste de Clifford.*) J'entrevois, je commence à voir quelque chose. Pardieu, je vais donner la lettre et sonder les inclinations de *mademoiselle la musicienne.* Si c'est avec lui qu'un duo peut lui plaire, cela coupe l'herbe sous le pied

à Alscrip, à Gayville et à moi-même.... *Voilà le malheur.* Eh bien, quand l'amour se croise avec l'intérêt, préférez toujours l'intérêt pour le présent et fiez-vous au lendemain pour les chances d'amour. Voilà notre principe en France.

SCÈNE II.

La maison de sir Clément Flint.

LORD GAYVILLE et SIR CLÉMENT.

LORD GAYVILLE.

Je suis résolu à ne plus revoir miss Alscrip.

SIR CLÉMENT.

Et j'espère que vous êtes munie d'argumens capables de justifier les motifs de cette rupture à mes yeux et à ceux du monde.

LORD GAYVILLE.

Quant à vous, j'espère que votre ancienne amitié viendra à mon secours; mais pour l'opinion du monde, je la méprise. La multitude ne voit de bonheur que dans le faux éclat de la richesse et de la magnificence. Je l'ai entrevu, quoique de loin encore à travers le prisme fidèle d'un amour réciproque.

SIR CLÉMENT.

On ne trouverait pas, je gage, dans aucun livre de lieux communs, extrait de toute une bibliothèque de comédies et de romans, une assertion plus

sentimentale. Votre folie aurait fait honte à un écolier, même dans le siècle dernier. Aujourd'hui on apprend à connaître le monde en même temps que la grammaire, et l'on a de justes notions du peu de mérite des femmes, avant d'arriver à l'âge où l'on peut être dupe de leurs attraits.

LORD GAYVILLE.

Monsieur, vos préventions....

SIR CLÉMENT.

Mes préventions ? Voulez-vous vous en rapporter à Clifford ? Le voici qui vient. Votre ami, cet autre vous-même ?

(Clifford entre.)

LORD GAYVILLE.

Et Clifford condamnerait-il le choix du cœur ?

CLIFFORD.

Jamais, mylord, lorsqu'il sera placé dignement. Mais dans la cause que vous souteniez, à ce que je vois, je suis prêt à rougir pour vous. N'en soyez point surpris. Je connais votre enchanteresse.

LORD GAYVILLE.

Vous la connaîtriez ?

CLIFFORD.

Oui; et, si je ne me trompe, je vais faire détruire ses sortiléges par elle-même. Je suis en correspondance avec elle.

LORD GAYVILLE.

Vous, en correspondance avec miss Alton ! Quand ? De quelle manière ? Que dois-je penser de tout ceci

CLIFFORD.

Que vous avez affaire, mon cher lord, à la plus indigne coquette, à la fourbe la plus accomplie, et qui est toute prête à trafiquer de ses charmes.

LORD GAYVILLE.

Rage et blasphème !

SIR CLÉMENT.

Allons, Gayville, je vais vous parler franchement. Vous avez sottement laissé cette fille enfler ses prétentions. Mais, puisqu'une autre ne peut vous satisfaire, ne marchandez pas, et finissez-en.

LORD GAYVILLE.

Monsieur, c'est un cœur pur qu'elle réclame, et j'ai peur que nous ne puissions la satisfaire entre nous.

(Chignon entre ; il tire Clifford à l'écart et lui remet une lettre.)

CHIGNON.

Alerte, monsieur ! Je répète vos propres paroles ; mademoiselle Alton est toute à vous.

SIR CLÉMENT.

Voyons, Clifford, lisez. Lord Gayville brave cette épreuve.

LORD GAYVILLE.

Quel est ce stratagème merveilleux ? Que va nous apprendre ce papier ?

CLIFFORD, ouvrant la lettre.

Votre seigneurie en sera informée mot pour mot. (*A peine a-t-il jeté les yeux sur la lettre, qu'il mon-*

tre la plus vive agitation.) Je tombe de mon haut! Rêvé-je? Est-il possible? Qui a écrit cette lettre?

SIR CLÉMENT.

Oh! parlez sans crainte, monsieur, nous sommes tous amis ici.

CHIGNON.

C'est la véritable demoiselle Alton, à qui vous m'avez chargé de remettre votre lettre. Elle l'ouvre; elle pâlit, puis rougit, puis elle se trouble, puis elle baise votre nom, puis elle écrit, puis elle me dit de voler auprès de vous.

LORD GAYVILLE.

Confusion sur confusion! Que veut dire tout ceci? Expliquez-vous.

CLIFFORD.

Excusez-moi. Je suis déconcerté, confondu, anéanti d'étonnement. Cette lettre est en effet tout autre que celle que j'attendais. Je suis plus intéressé au sort de miss Alton que votre seigneurie. Je ne puis supporter plus long-temps cette incertitude. Mon ami, viens avec moi sur-le-champ.

(Chignon et Clifford sortent.)

LORD GAYVILLE.

Quel mystère! Que puis-je conjecturer de tout ceci? Clifford intéressé au sort de miss Alton! Clifford, son ancienne connaissance!

SIR CLÉMENT.

Pourquoi pas? Et sa dupe aussi.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

M. Clifford est-il sorti, monsieur ?

LORD GAYVILLE, avec impatience.

Qui le demande ?

LE DOMESTIQUE.

Un commissionnaire avec une lettre qu'il ne veut pas remettre à un domestique.

SIR CLÉMENT.

Faites-le monter. (*Le domestique sort.*) Qui sait s'il ne pourra pas nous aider à sortir de ce labyrinthe ?

(Le commissionnaire entre une lettre à la main.)

LORD GAYVILLE, toujours avec impatience.

De qui tenez-vous cette lettre ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Sauf le bon plaisir de votre honneur, je l'ignore. En passant dans Berkeley Square, j'entends une jalousie s'ouvrir ! cette lettre me tombe sur la tête avec une demi-couronne, et elle ne pouvait mieux rencontrer ; car il n'y a pas dans la ville un homme plus adroit que moi, ni plus habile (je m'en vante) dans les affaires délicates. Ainsi je résolus de la remettre fidèlement. Le nom de votre honneur, n'est-il pas Clifford ?

LORD GAYVILLE.

Non, en vérité, mon ami, je ne suis pas assez heureux pour cela.

SIR CLÉMENT, à part.

Il ne faut pas que cette lettre soit perdue cependant. (*Haut.*) Écoutez, mon brave homme, je me charge de votre lettre. (*Il prend la lettre.*) Voici pour votre peine.

LE COMMISSIONNAIRE.

Dieu bénisse votre honneur, et si vous voulez envoyer une réponse, mon numéro est 47 dans Bond-street, votre honneur : on me connaît sous le nom de Jone le discret.

(Il sort.)

LORD GAYVILLE.

A quoi sert cette fraude? quels que soient mes soupçons, une lettre doit être sacrée.

SIR CLÉMENT.

Les circonstances où nous nous trouvons font exception à votre règle. Quand il y a complot contre l'état, la cire cède. (*Il ouvre la lettre et la lit.*) Ma foi, ceci passe mon attente : quoique le mystère semble inexplicable, cette lettre seconde mes vues d'une manière merveilleuse. Gayville, je vous félicite...

LORD GAYVILLE.

De quoi?

SIR CLÉMENT.

De ce que vous allez être convaincu! si ceci n'est pas évident! Écoutez seulement. (*Il lit.*) « Depuis le peu de mots sans suite que je vous ai écrits il y a quelques minutes, ma perplexité redouble. Je tremble à chaque instant d'être exposée à de nou-

velles insultes de la part de la famille Alscrip : mais je désire encore plus éviter lord Gayville. (*Il s'arrête et regarde lord Gayville.*) Ne soupçonnez pas ma sincérité, il n'est l'objet d'aucune pensée qui doive vous alarmer. » La voilà, Gayville, regardez-la au travers du prisme fidèle d'un amour mutuel. « Il n'est l'objet d'aucune pensée qui doive vous alarmer. Volez à mon secours, sauvez-moi, chér Henri. »

LORD GAYVILLE.

Cher Henri!

SIR CLÉMENT, continuant.

Cher Henri! dans cette prière le danger de votre Henriette s'unit à l'impatience de son affection.

LORD GAYVILLE.

Mystère infernal! Mais ce doit être quelque ruse, quelque fausseté. (*Il arrache la lettre des mains de sir Clément.*) Non, de par tout ce qu'il y a de perfide! je reconnais cette écriture adorable que nul ne saurait imiter.

SIR CLÉMENT.

Tout cela est d'accord avec la rigueur inflexible de la morale moderne. La communauté de biens est le premier principe de l'amitié; votre cheval, votre maison, votre bourse, votre maîtresse, votre femme même seraient encore un meilleur exemple de la morale de ce siècle généreux. Rendez grâces à la fortune, qui vous donne l'occasion d'éprouver en même temps la fidélité de votre ami et celle de votre maîtresse.

LORD GAYVILLE.

Monsieur, j'ai assez de mon humeur noire sans que vous y ajoutiez la vôtre; je m'y perds. Ce ne peut être qu'un ancien attachement caché pendant long-temps. Mais l'aveu de sa correspondance, et sa confusion au reçu de son billet, son sang-froid en l'accusant; l'intérêt passionné qu'il prend à son sort; la conviction qui résulte de la seconde lettre!.. Je suis hors de moi; mais je veux éclaircir cette affaire à fond quand il faudrait arracher la vérité du cœur de Clifford.

(Il sort dans une colère violente.)

SIR CLÉMENT.

Il faut aussi que je cherche cet habile fourbe; sa noirceur passe mon espérance, et la complication de ses piéges excite ma curiosité.

SCÈNE III.

L'appartement de lady Émily.

LADY ÉMILY lisant.

Je n'y saurai penser! mes yeux ont beau errer sur mille sujets différens, mes pensées sont toutes concentrées sur un seul objet. Ah! ce soupir! ce soupir échappé ce matin à cette beauté malheureuse; il a trouvé dans mon cœur un écho qui lui répond sans cesse.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, M. Blandish!

LADY ÉMILY.

Ah! mon Dieu, avez-vous dit que j'y étais?

LE DOMESTIQUE.

Votre seigneurie ne m'avait point donné d'ordres contraires.

LADY ÉMILY.

Faites-le entrer. (*Le domestique sort.*) Il faut que je reprenne mon air de légèreté; c'est le seul qui soit convenable avec un homme auquel je permets quelquefois de m'amuser, mais que je ne pourrai jamais estimer : j'ai été forcée d'avoir recours à l'affectation dans cette malencontreuse journée, plus souvent que mon véritable caractère ne me permettrait de le faire dans le cours d'une longue vie. (*Blandish entre.*) Blandish, je suis aujourd'hui d'une humeur affreuse; avez-vous quelque chose de nouveau pour me divertir?

BLANDISH.

En fait de nouvelles, la plus fraîche est que Clifford entretenait une liaison clandestine qui vient d'être découverte, avec l'objet de la passion secrète de lord Gayville; qu'il a trahi la confiance de son protecteur et ami, et a réellement enlevé son amante. (*A part.*) Ce que Gayville doit savoir à l'heure qu'il est, avec toutes les circonstances aggravantes, ou Prompt n'aura pas été aussi actif que de coutume.

LADY ÉMILY, d'un ton ému.

Blandish, voilà un complot bien maladroit. Clifford trahir son ami! vous me persuaderiez plutôt que Gayville est exempt de passions, mon oncle charitable, et vous sincère.

BLANDISH.

Ce que je vous dis de sa conduite n'est point un bruit vague, il y a des preuves positives; et lorsque vous les connaîtrez, vous ne pourrez plus penser à lui sans aversion.

LADY ÉMILY, d'un air piqué.

Vraiment? En ce cas-là n'en parlons plus; j'ai déjà assez d'aversions.

BLANDISH.

Il est impossible que vous ayez l'intention d'appliquer ce mot cruel à un homme dont tout le crime est de vous adorer.

(Il lui baise la main.)

(Clifford entre.)

CLIFFORD à part, d'un air étonné.

Une pareille faveur à Blandish!

LADY ÉMILY, à part.

Contre-temps fâcheux! Que de méprises il va faire!

BLANDISH, à part.

L'ennemi m'a surpris; mais le seul remède, en pareille occasion, est de faire bonne contenance.

CLIFFORD.

Je crains d'avoir commis une indiscrétion impardonnable.

BLANDISH.

M. Clifford ne peut jamais être indiscret; mais, quand vous ne seriez pas arrivé aussi à propos, lady Émily me rendrait témoignage que je n'ai rien épargné pour détruire toutes les préventions qu'elle pouvait avoir conçues.

LADY ÉMILY.

Ne feriez-vous pas mieux de répéter ici, mot pour mot, monsieur Blandish, toutes les choses obligeantes que vous avez dites de monsieur?

CLIFFORD.

Cela n'est point nécessaire, madame. Si je pouvais, sans vous dérober les momens qui vous sont précieux, à ce que je vois....

LADY ÉMILY.

Monsieur?

CLIFFORD.

Si je pouvais, dis-je, obtenir une courte audience....

(Regardant Blandish.)

BLANDISH, à part.

Il est effronté en diable! Mais il ne pourra faire taire promptement les faits qui déposent contre lui, et j'aurai soin que la conférence ne soit pas longue. (*Haut, à lady Émily.*) Lady Émily, entendez M. Clifford, et jugez si je vous l'ai présenté sous un faux jour. (*A Clifford.*) Quand vous aurez besoin d'un ami, vous savez où le trouver.

(Il sort.)

LADY ÉMILY.

Voici une entrevue, monsieur Clifford, qui a lieu, je veux qu'on le sache, sans mon agrément. Ce n'est point à moi que vous devez rendre compte de vos actions; je n'y prends personnellement aucun intérêt.

CLIFFORD.

Je ne le sais que trop.

LADY ÉMILY, d'un air piqué.

N'allez pas en conclure que je m'intéresse à celles d'une autre personne.... Vous m'avez déconcertée entre vous deux; mais, dans tout mon embarras, il n'y a pas la moindre raison de croire à une préférence; pour peu que vos yeux vous servent, vous devez le voir aisément.

CLIFFORD.

Heureux Blandish, tu l'emportes!

LADY ÉMILY.

Blandish, cet homme odieux; je l'abhorre, je n'ai guère plus mauvaise opinion de vous, quoique vous ayez fait bien plus que lui pour la mériter.

CLIFFORD.

Qu'il m'est cruel d'être obligé de vous laisser sur ma conduite des impressions aussi défavorables! bien plus, de me voir contraint à vous demander une faveur, qui, dans le temps où vous me jugiez avec le plus d'indulgence, vous aurait paru, sinon présomptueuse, au moins fort étrange. Voici la clef de mon appartement; il renferme un secret que la nécessité m'a forcé d'y déposer contre mon gré et contre la stricte bienséance. Si sir Clément était de

retour avant moi, je vous supplie de l'empêcher de découvrir ce mystère et d'accorder à l'objet que vous trouverez chez moi, votre confiance et votre protection... Lord Gayville... Mais je vais trop loin. L'événement le plus important de ma vie, est sur le point de se décider. Au nom de toute la compassion et de la sensibilité que la nature a mises dans votre cœur, non pour moi.... mais parce qu'il s'agit d'une circonstance digne de vous, je vous conjure d'acquiescer à mes désirs. Prenez-la, je vous en supplie.

(Il lui donne la clef qu'elle reçoit avec quelque répugnance, et sort.)

LADY ÉMILY.

Ah!... il a bien fait de ne pas attendre ma réponse; j'étais dans une indécision! quel détour mystérieux il a pris pour m'attirer dans une confidence que je ne pouvais pas accepter directement. Je vais trouver une lettre, je suppose; l'histoire de son cœur, ses erreurs et leur excuse. Il a nommé mon frère aussi, pour me faire prendre à ce secret un nouvel intérêt que je pusse avouer. On ne saurait ne pas approuver son adresse, mais qui serait insensible à sa délicatesse?... Ah! quand un homme réunit ces deux qualités, je crains bien qu'il ne soit sûr de la victoire, même avec la femme la plus prudente.... chut... N'est-ce pas le bruit de la voiture de mon oncle? (*Elle regarde par la fenêtre.*) C'est lui... Maintenant éclaircissons ce mystère. Curiosité, principe irrésistible inné dans les cœurs féminins, sois mon excuse, jusqu'à ce que j'ose avoir recours à des motifs plus louables.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Un autre appartement.

LADY ÉMILY entre.

Je ne tremblerais pas, je crois, davantage, avant d'ouvrir cet appartement, quand même il serait possible d'y rencontrer Clifford. Comment peut-on trouver le courage de commettre une action coupable, lorsqu'une découverte aussi innocente que celle que je vais faire, me cause une telle frayeur ? (*Elle s'approche de la porte en hésitant et l'ouvre. — Miss Alton s'avance.*) Est-il possible, miss Alton ! Que veut dire ceci ?

MISS ALTON.

Madame, on m'a conduite dans cet appartement qui devait me servir d'asile pendant une heure ; je voudrais, si je puis l'éviter, ne pas déclarer dans cette maison qui je suis. Lorsque je vous ai vue dernièrement, vous m'honorâtes de votre bonne opinion. Mon histoire, si je ne vous la racontais toute entière, m'exposerait à des soupçons qui pourraient me priver de vos bontés.

LADY ÉMILY.

Que faire ? je la vois pâle, prête à s'évanouir. Je ne puis la laisser découvrir dans la situation où elle se trouve... Retirez-vous.... vous pouvez compter sur moi, pour votre sûreté..... Vous savez mieux que moi les droits que vous aurez à mon estime

(*Entendant sir Clément.*) Retirez-vous, ou vous êtes découverte.

(Elle la fait rentrer, et ferme la porte sur elle.)

(Sir Clément entre.)

SIR CLÉMENT.

Oh! le triomphe de l'honneur! la sincérité de l'amitié! comme mes opinions se trouvent confirmées! Quelles preuves à l'appui de mon système!

LADY ÉMILY.

O mon courage, ne m'abandonne pas! Sachons dissimuler un instant.

SIR CLÉMENT.

Je suis sûr qu'il y a des gens pour lesquels de pareils événemens seraient un sujet de chagrin et de misanthropie; quant à moi, je les considère avec ravissement, j'y vois des avis salutaires et convaincans pour le genre humain.

LADY ÉMILY.

Que votre bienveillance, mon cher oncle, est supérieure à la bienveillance ordinaire. Elle s'accroît en proportion du mal qui arrive, et se réjouit (toujours dans le principe du bien général) lorsqu'elle découvre des traits de noirceur, de confiance trahie, d'estime mal placée. N'ai-je pas raison d'attribuer la joie que vous montrez en ce moment à cet ingénieux raffinement de plaisir?

SIR CLÉMENT.

Ha! ha! Et à quels sentimens dois-je attribuer, ma bonne nièce, l'humeur où je vous trouve? Sans doute au dégoût que vous avez éprouvé pour Clif-

ford, au premier coup d'œil. Aussi suis-je persuadé que vous apprendrez, non-seulement avec indifférence, mais encore avec plaisir, qu'il est reconnu pour le plus insigne fourbe, l'hypocrite le plus achevé. Mais diable, je me trompe! Je ne veux pas lui faire injustice en parlant au superlatif. Il a son égal.

LADY ÉMILY.

Réellement! Je vous félicite d'une retenue aussi charitable.

SIR CLÉMENT.

Et je vous félicite, ma spirituelle nièce, sur l'honneur que fait à votre sexe le second chef-d'œuvre dont je veux parler: un autre assemblage parfait de tous les vices. Mais je ne doute pas que votre bon naturel ne vous fournisse aisément des excuses pour l'un et pour l'autre.

LADY ÉMILY.

Voyons, monsieur, trêve de sarcasmes, je vous prie. Je puis traiter légèrement une action coupable et cependant la considérer avec horreur. Il n'y a que les prudes ou les gens qui veulent usurper une réputation de vertu, qui condamnent avec tant de rigueur. Permettez-moi d'ajouter, au recueil de soupçons que vous possédez, un trait qui vous a échappé; défiez-vous toujours dans une jeune femme, de l'âge et de la délicatesse de celle dont vous parliez, défiez-vous, dis-je, de la vertu qui ne connaît point le sourire.

SIR CLÉMENT.

Et de la sincérité qui s'en pare maladroitement.

(Prompt entre brusquement.)

PROMPT.

Je félicite votre honneur. Je vois que vous la tenez.

SIR CLÉMENT.

Qui ?

PROMPT. Lady Émily se retourne.

Je vous demande pardon, madame ; mais, ayant entrevu un jupon, et sachant que l'objet de mes poursuites était ici, j'avoue que je vous avais prise pour une autre.

SIR CLÉMENT.

Ici dans cette maison ?

PROMPT.

Aussi sûr que nous y sommes. Elle est entrée par le jardin, donnant le bras à Clifford. Elle sera montée par l'autre escalier ; si milady était de ce côté-ci, elle doit l'avoir vue.

LADY ÉMILY, confuse.

Oui ; mais malheureusement j'étais à l'autre extrémité de la maison.

SIR CLÉMENT.

Voilà une effronterie qui n'est pas croyable. Émily, que pensez-vous de lui ?

LADY ÉMILY.

Que c'est un monstre ! (*A part.*) Comme mon embarras redouble !

SIR CLÉMENT.

Comment, dans ma maison ! dans son apparte-

ment! Je suis étonné qu'il ne vous ait pas demandé votre protection, Émily! Qu'auriez-vous dit?

LADY ÉMILY.

Je ne sais ; mais si je me fusse laissée séduire au point de la recevoir, je regarderais comme indigne de moi de trahir le coupable que j'aurais promis de protéger.

SIR CLÉMENT, Il essaie d'ouvrir la porte et la trouve fermée.

Émily, ma chère, sonnez la femme de charge, pour savoir si elle n'a point une seconde clef de cette porte?

LADY ÉMILY.

Que faire?

PROMPT.

Elle est indubitablement ici, monsieur, et il est impossible qu'elle s'échappe. Elle ne saurait être mieux, jusqu'à ce que vous ayez assemblé toutes les parties intéressées pour les confronter, et obtenir une explication pleine et entière de tout ce qui vient de se passer.

SIR CLÉMENT.

De tout mon cœur; ainsi, prenez soin de faire venir le plus tôt possible toutes les personnes que cette affaire regarde. Que j'attends avec impatience cette manifestation de la pureté du cœur humain! Venez avec moi, Émily, m'aider à arrêter mon plan. Amis, amants, quelle leçon nous allons vous donner!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement.

CLIFFORD et M. RIGHTLY.

CLIFFORD.

Votre habileté dans votre profession, M. Rightly, est aussi incontestable que votre intégrité; mais il y a dans la manière dont nous recouvrons le domaine de Charlton quelque chose de si surprenant; et si vous saviez dans quelles circonstances cette découverte a lieu et comme elle vient à propos! Je suis trop ému pour pouvoir vous remercier comme je le devrais.

RIGHTLY.

Monsieur, je ne demande ni remercîmens, ni reconnaissance; je n'ai fait que révéler une fraude, dont mon silence m'eût rendu complice.

CLIFFORD.

Vous avez le droit de connaître toutes mes pensées; mais j'ai un rendez-vous indispensable qui ne me laisse pas le temps de m'expliquer. Faites-moi le plaisir de me prêter votre crayon un in-

stant (*Rightly sort de sa poche un crayon et un portefeuille*), et une page blanche de votre portefeuille.

(Clifford écrit.)

RIGHTLY.

Je gagerais ma vie qu'il a la tête tournée par quelque fille qui n'a pas le sou. Il y a un défaut, aimable, il est vrai, mais très-remarquable dans la nature de quelques personnes. Une bonne tête et un bon cœur les rendent aussi imprévoyans que l'auraient pu faire le vice ou la folie.

CLIFFORD.

Monsieur Rightly, je remets entre vos mains un nouveau secret relatif au domaine de Charlton; obligez-moi de ne le lire que lorsque vous serez rentré chez vous. (*Il rend le portefeuille à Rightly, et dit à voix basse en s'en allant.*) Voilà déjà une réponse à votre cartel, Gayville, et maintenant occupons-nous de l'autre...

RIGHTLY.

Un moment, monsieur, je ne m'engage au secret qu'autant que mon propre jugement m'en confirmera la nécessité.

CLIFFORD.

Et que la délicatesse de votre cœur l'approuvera: ce sont mes conditions.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE II.

Hyde-Park.

LORD GAYVILLE entre précipitamment; il regarde à sa montre.

Pas encore ici! je suis sûr d'avoir fixé dans mon billet l'heure et le lieu d'une manière précise. (*Il se promène sur le théâtre.*) Si l'on m'eût dit, il y a trois jours, que je serais, de propos délibéré, le provocateur d'un duel, j'aurais regardé cette assertion comme une insulte faite à mes principes; et si l'on m'eût dit que Clifford serait la cause de cette violation des lois divines et humaines que nous avons toujours respectées tous les deux, cela m'aurait paru un rêve. Mais il vient couper court à mes réflexions. (*Clifford entre.*) Je vous attendais, monsieur. (*Clifford le salue sans parler.*) Cette étiquette serait bonne pour une visite de cérémonie, mais est peu d'accord avec les motifs pour lesquels je vous ai donné rendez-vous ici.

CLIFFORD.

Quels sont-ils, milord?

LORD GAYVILLE.

Ceux de la vengeance! d'une vengeance entière et définitive. Tirez votre épée, monsieur.

CLIFFORD.

Non, milord; je réserve mon épée pour défendre une cause plus noble, elle n'est pas l'instrument

d'une colère aveugle, et n'a point encore été tirée contre un ami.

LORD GAYVILLE.

Mais pourquoi n'est-elle pas préparée à soutenir une autre cause, à justifier votre perfidie... la perfidie la plus noire que l'éternel ennemi du genre humain ait jamais inspirée. Vous avez trahi l'ami qui vous chérissait, qui avait mis en vous toute sa confiance : et vous l'avez trahi dans ses intérêts les plus chers.

CLIFFORD.

Prenez garde, milord; si mon sang était bouillant comme le vôtre, et je le sens qui s'échauffe, vous ne savez pas quelle punition vous attend. Je suis venu de sang-froid: vos provocations outrageantes, votre soif de sang donnent à la modération un air de bassesse, je suis tenté de me venger.

LORD GAYVILLE, tirant son épée.

Les moyens sont tous prêts ! Voyons, monsieur, montrez-nous que le courage et l'infamie ne sont pas aussi incompatibles qu'on le croit généralement.

CLIFFORD.

Encore un mot semblable, et par le jour qui nous éclaire?... Qu'ai-je fait pour mériter ce titre?

LORD GAYVILLE.

Interrogez votre conscience : sous le masque de l'amitié vous avez entretenu des liaisons secrètes avec la femme que j'adore; vous m'avez supplanté dans son affection, vous m'avez dépouillé du charme le plus doux de ma vie. Pouvez-vous nier?

CLIFFORD.

J'avoue tout cela.

LORD GAYVILLE.

Incomparable assurance du crime !

CLIFFORD.

Êtes-vous sûr qu'il n'y ait rien dans les événemens possibles qui puisse excuser ou expier....

LORD GAYVILLE.

La mort ! la mort seule ! Point de soumission abjecte, de compromis pour l'infamie. Choisissez sur-le-champ, et n'ajoutez pas à votre bassesse la seule chose qui puisse y mettre le comble, l'invention d'une fausseté pour la pallier.

CLIFFORD, dans une agitation extrême, et tirant son épée.

D'une fausseté ! Vous n'avez point d'autre explication ?

(Après quelques efforts sur lui-même, Clifford baisse son épée et offre sa poitrine.)

LORD GAYVILLE.

Défendez-vous, monsieur ! Que voulez-vous faire ?

CLIFFORD.

Vous avez dit que ma mort seule pouvait vous satisfaire. Tuez-moi, mais rappelez-vous mes dernières paroles.

LORD GAYVILLE.

Je le dis encore. Mais à armes égales ; je ne suis pas un assassin.

CLIFFORD.

Si c'est assassiner que de déchirer le cœur d'un

ami plus cruellement que vous ne pourriez le faire avec le faible instrument que vous avez à la main, vous l'avez déjà fait.

LORD GAYVILLE.

Qui pourrait croire que ce regard, ce langage, ne sont pas ceux de l'innocence, s'il ne venait de faire l'aveu de son horrible noirceur ?

CLIFFORD.

Je le répète, j'ai été votre rival auprès de la femme que vous adorez. Son affection m'est acquise à jamais. Je l'ai éloignée de vos yeux, mise à l'abri de vos poursuites.

LORD GAYVILLE.

Damnation !

CLIFFORD.

Je l'ai fait pour sauver la beauté sans défense, l'innocence sans protecteur; pour sauver.... une sœur.

LORD GAYVILLE.

Une sœur !

CLIFFORD, avec transport.

Vengeance ! vengeance complète ! (*Un moment de silence.*) Je l'ai obtenue sur lui et sur moi-même. Rien ne manque à ma victoire !

LORD GAYVILLE.

Où cacher ma honte ?

CLIFFORD.

Partageons-la, et oublions-la dans ce lieu.

(Ils s'embrassent.)

LORD GAYVILLE.

Pourquoi me cacher ce secret ?

CLIFFORD.

Je ne le savais pas moi-même ; un étrange enchaînement de circonstances, dont vous avez été témoin en partie, m'a tout découvert. J'allais vous révéler tout, lorsque la colère m'a emporté. Oublions nos erreurs mutuelles, afin de nous rappeler seulement que nous sommes amis pour la vie.

LORD GAYVILLE.

Frères, Clifford ; échangeons ce titre saint, et ratifions-le doublement. Unissez-moi à votre charmante sœur ; acceptez en retour la main de lady Émily ; son cœur vous appartient, je le sais. Nous abandonnerons le monde à la sottise, à l'avarice. Qu'un Alscrip ou un sir Clément Flint poursuivent le fantôme du bonheur ; nous trouverons le véritable, et nous le fixerons par les liens qu'il aime, la vertu, l'amour et l'amitié.

CLIFFORD.

Pas un mot de plus, milord ; les obstacles à votre proposition sont insurmontables.

LORD GAYVILLE.

Quels obstacles ?

CLIFFORD.

L'honneur, la bienséance, l'orgueil.

LORD GAYVILLE.

L'orgueil, Clifford ?

CLIFFORD.

Oui, milord. Henriette Clifford ne surprendrait pas la main même d'un prince. Et moi-même, quoique pénétré pour lady Émily d'une passion semblable à la vôtre, je ne pourrai jamais supporter l'idée de m'introduire, par un mariage clandestin, dans une famille à laquelle je suis attaché par tous les nœuds de la reconnaissance et du devoir. En vérité je dois vous le dire, milord, sans le consentement de sir Clément vous ne devez plus penser à ma sœur.

LORD GAYVILLE.

Inflexible aussi. Non, je n'y renonce pas, mais j'y prétendrai ouvertement. Je cours de ce pas chez sir Clément.

CLIFFORD.

Ne précipitez rien ; la fortune, ou une autre divinité propice, prépare des merveilles : venez me trouver chez votre oncle, et promettez-moi de me laisser faire.

LORD GAYVILLE.

Qu'espérez-vous de ce délai?

CLIFFORD.

Promettez.

LORD GAYVILLE.

Je suis dans une situation à m'attacher à des ombres. J'essaierai de vous obéir.

CLIFFORD.

Adieu.

SCÈNE III.

La maison de sir Clément.

MISS ALSCRIP entre, l'air radieux; elle est suivie par mistress Blandish.

MISS ALSCRIP.

Je suis enchantée, ma chère Blandish, de cette invitation de sir Clément. Le pauvre vieillard, j'espère, médite une conciliation.

MISTRESS BLANDISH.

Que je me suis réjouie de revoir sur votre figure ces sourires pour lesquels elle est faite.

MISS ALSCRIP.

Blandish, je vous prie de vouloir bien ne pas donner à entendre que ces sourires m'aient jamais abandonnée : vous ne voudriez certainement pas qu'on s'imaginât dans le monde que la perte d'un chétif comte pût altérer l'humeur d'une héritière de ma sorte. J'ai été on ne peut plus divertie par tout ce qui s'est passé depuis le commencement jusqu'à la fin.

MISTRESS BLANDISH.

Certes, si la gaieté peut jamais être un défaut, l'excès de la vôtre doit en être un exemple.

MISS ALSCRIP.

J'entends que l'on fasse savoir à tout le monde que je n'ai fait que rire, et c'est la vérité.

MISTRESS BLANDISH.

Ma chère amie, qu'importe la vérité, lorsque vous me chargez de l'exécution de vos ordres.

MISS ALSCRIP.

Mais vous rappelez-vous les airs de cette créature? Peut-on concevoir rien de plus ridicule?

MISTRESS BLANDISH.

La rivalité, n'est-ce pas? Rivale de miss Alscrip! Eh! eh! eh!

MISS ALSCRIP.

Oui, mais quand vous en parlerez en public, riez un peu plus haut.

MISTRESS BLANDISH.

Rivale de miss Alscrip! Ah! ah! ah!

TOUTES DEUX.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MISTRESS BLANDISH, s'essuyant les yeux comme une personne qui vient de rire aux larmes.

Au nom de tout ce qu'il y a de plaisant, qu'est devenue la rivale? avec qui voulez-vous qu'elle se soit enfuie?

MISS ALSCRIP.

Il faut laisser cela dans le doute : des circonstances précises bornent la curiosité à une seule histoire dont la fausseté peut être reconnue; l'incertitude ouvre les portes à mille contes, et les rend tous probables. Mais j'entends quelqu'un dans l'escalier. Préparez-vous, Blandish; vous allez être témoin de la dignité ou du calme avec lequel une

femme de mon importance rejette un amant de qualité qui l'offense.

MISTRESS BLANDISH.

Charmante douceur de caractère !

(Sir Clément Flint entre.)

SIR CLÉMENT.

Miss Alscrip, votre...

(Au moment où il commence à dire votre très-humble serviteur, Blandish paraît hors d'haleine.)

BLANDISH.

Le duel est terminé.

SIR CLÉMENT.

Et sans effusion de sang. Vous arrivez trop tard de quelques minutes, mais votre attachement bien connu pour les deux adversaires (*ironiquement*) m'est garant que vous vous réjouissez du succès. Miss Alscrip, votre très...

MISS ALSCRIP.

Un duel! Ah! je vous prie, contez-nous les détails; comme il n'y a point eu de sang, je ne m'évanouirai pas.

SIR CLÉMENT.

Je suis sûr qu'il s'est passé de la manière ordinaire : les chapeaux sur les yeux; silence farouche; première botte, parade et riposte; explication et raccommodement. L'homme d'honneur ne se réconcilie qu'après avoir échangé un coup d'épée ou de pistolet. Oh! rien n'est meilleur pour aiguiser la bonne humeur qu'une petite dose d'acier. C'est un

remède qui enlève radicalement les nausées, et laisse la digestion entièrement libre, pour tout ce qu'on peut lui présenter.

MISS ALSCRIP.

Dieu que c'est heureux! quand on songe aux pillules que certaines gens ont à avaler.

SIR CLÉMENT.

Blandish, voyez si la porte de Clifford est encore fermée; il y a dans sa chambre une personne que vous ne vous attendez guère à y trouver, et qu'il peut me convenir d'interroger de concert avec miss Alscrip.

(La porte s'ouvre, et on voit paraître lady Émily.)

BLANDISH.

Lady Êmily!

SIR CLÉMENT.

De plus en plus inexplicable, morbleu!

MISS ALSCRIP.

Lady Émily enfermée dans l'appartement de Clifford? en vérité, je ne m'attendais pas à celle-ci.

(Lady Emily a l'air très-content.)

SIR CLÉMENT, d'un ton sec.

Lady Émily, j'ai toujours reconnu votre prudence sur l'article des visites. Vous n'avez jamais donné une meilleure preuve de votre discernement.

LADY ÉMILY.

O mon pauvre oncle! vous ne vous attendez guère à ce qui va vous arriver.

SIR CLÉMENT.

Ce n'est point, j'espère, un désappointement d'amour.

LADY ÉMILY.

Non, il est d'une nature toute différente, et qui vous tient bien plus à cœur. Votre système est menacé d'un coup si terrible, que je crois et j'espère qu'il ne s'en relèvera jamais. Pourriez-vous penser que les observations judicieuses de toute votre vie sont sur le point d'être confondues par l'apparition....

SIR CLÉMENT.

De quoi ?

LADY ÉMILY.

D'une femme prudente et ingénue, et d'un homme sincère et probe.

SIR CLÉMENT.

Ah !

MISTRESS BLANDISH.

Que veut-elle dire ?

MISS ALSCRIP.

Rien de bon. Elle a l'air si agréable !

LADY ÉMILY.

Avancez, mon amie, vous qu'on a tant outragée. Notre connaissance personnelle ne date pas de bien loin, mais nos cœurs se sont entendus dès la première entrevue. (*Présentant miss Alton.*) Votre prisonnière, monsieur, est miss Henriette Clifford.

SIR CLÉMENT.

La sœur de Clifford ?

MISS ALSCRIP.

Quoi ! la fugitive Alton devenue femme de qualité ?

LADY ÉMILY, d'un air dédaigneux, à miss Alscrip.

L'humble compagne de miss Alscrip ! La coquette ! le modèle achevé de la fourberie ! la seule femme qui égale Clifford ! (*A sir Clément d'un air railleur.*) C'est elle en effet !

BLANDISH, à part.

Au diable la cause de cette affection de famille ! Je vois qu'il ne me reste plus de chance favorable qu'auprès de l'héritière.

(Il se rapproche d'elle et lui fait la cour. Pendant cette conversation, lady Émily paraît occupée à encourager miss Clifford. Sir Clément réfléchit, et l'examine de temps en temps.)

SIR CLÉMENT, à voix basse.

Franchise et discrétion !

(Clifford entre et court à sa sœur.)

CLIFFORD.

Ma chère Henriette, je vois qu'on m'a envié le plaisir de vous présenter moi-même ici. Mais, mon innocente fugitive, lorsque votre conduite sera connue, personne ne sera surpris que je m'enorgueillisse d'une sœur telle que vous. Miss Clifford, voyez votre persécuteur converti.

(Lord Gayville paraît.)

LORD GAYVILLE, avec transport.

Oui, son persécuteur converti ! Ses vertus que toute son humilité ne put obscurcir, que chaque

épreuve rendit plus éclatantes, firent connaître la honte à un libertin, et le sauvèrent.

MISS CLIFFORD.

Que je suis émue ! Que répondre ?

LORD GAYVILLE.

Elles ont ajouté le sentiment au désir, elles ont rendu ma passion honorable et m'ont arraché un vœu que je fais de toute mon âme, (et que le ciel me punisse si j'y manque !) celui de l'obtenir par des liens légitimes et sacrés, ou de renoncer à ma fortune, à ma famille, à mes amis et de devenir de mon propre choix un exilé dans ce monde.

MISS CLIFFORD.

O mon frère, empêchez....

SIR CLÉMENT.

Milord, votre famille et vos amis vous sont infiniment obligés. Votre rôle est parfaitement joué. Monsieur Clifford, c'est votre tour. Mademoiselle, selon les règles de la stricte bienséance, s'en rapporte à ses parens. Voyons, finissez la comédie, joignez une de ses mains à celle de son amant, pendant que de l'autre elle cache sa timide rougeur, et que le héros transporté récite la morale : *Tout pour l'amour* (5), ou *le Monde Perdu par Antoine.*

(Miss Clifford paraît très-agitée.)

CLIFFORD.

Sois tranquille, mon Henriette; ceci est *l'école des préventions* (6), et la leçon de la honte va venir.

MISS ALSCRIP.

Je vous assure que ces singuliers événemens me

troublent et me réjouissent en même temps. La bonne fortune miraculeuse qu'a eue ma ci-devant protégée de rencontrer dans la chambre à coucher de son frère une amie si passionnée; l'éloquence entraînante de lord Gayville, et son admirable explication ; et la joie excessive que sir Clément doit ressentir d'une union fondée sur une passion si pure!.. En vérité, j'ai tant de félicitations à adresser, que je ne sais par laquelle je dois commencer.

LADL ÉMILY, à part.

C'est charmant. Son ton appelle une réplique sévère ; et, ce qui est rare, nous la pourrons faire sans regret.

MISS ALSCRIP.

Quant à la fortune, n'allez pas vous imaginer, sir Clément, que je veuille faire entendre que cette jeune personne en est dépourvue. Oh! Dieu! bien loin de là.... Ses talens en musique sont une bonne dot.

(Alscrip et Rightly en dehors.)

ALSCRIP.

Écoutez donc, arrêtez un moment.

SIR CLÉMENT.

Qu'y a-t-il de nouveau? Une dispute entre les avocats?

ALSCRIP, entrant.

Vous n'avez pas encore entendu mon dernier mot.

RIGHTLY, entrant.

Vous savez le mien, monsieur.

ALSCRIP, à voix basse.

Je vous donnerai dix mille livres au lieu des cinq mille que je vous ai offertes.

RIGHTLY.

Des millions ne me corrompraient pas. (*S'avançant.*) Quand je découvre une fraude et venge l'opprimé, je sens en moi l'esprit des lois anglaises et le juste orgueil d'un jurisconsulte.

ALSCRIP.

Que Lucifer confonde de pareils traits! (*Dans cet endroit de la scène, sir Clément, lord Gayville, lady Émily, Clifford et miss Clifford, ne forment qu'un groupe. Rightly déroule un parchemin et en montre une partie à sir Clément. Miss Alscrip et son père conversent ensemble du côté où est entré Alscrip. Blandish et mistress Blandish sont un peu en arrière, observant ce qui se passe.*) Cette maudite, maudite nullité!

MISS ALSCRIP.

Nullité! Qui ose parler de nullité? Est-ce de moi qu'il s'agit, monsieur?

ALSCRIP.

Non, mais de ma terre, ce qui est infiniment plus grave.

MISS ALSCRIP.

Comment? quoi? où?... quand?... La terre qui était réservée pour moi?

ALSCRIP.

Oui, mais ce *moi* a tout détruit, quand ce *moi* est entré ce matin dans ma chambre, et le diable avec

lui, pour me ravir d'un seul coup toutes mes facultés. Je suis ruiné. Voyons maintenant quel sort vous allez faire à votre pauvre père.

MISS ALSCRIP.

Moi, vous faire un sort!

MISTRESS BLANDISH.

Voici un incident bien désagréable.

MISS ALSCRIP.

Oui, et vous nous êtes très-utile avec votre figure allongée qui pourrait servir de frontispice à un livre de complaintes.

RIGHTLY, s'avançant avec sir Clément.

Je vous en ai parlé ce matin avec quelque doute, mais maintenant j'en appelle à tous les avocats. Aux termes de votre traité, il manquerait à l'héritière deux mille livres sterlings que cet écrit découvert récemment donne par substitution aux héritiers de sir William Charlton, et par conséquent à M. Clifford en vertu des droits de sa mère.

LADY ÉMILY.

Comment?

LORD GAYVILLE.

Heureux désappointement!

SIR CLÉMENT, à part.

Deux mille livres sterlings à Clifford! Il est dommage qu'il n'ait pu faire parade de désintéressement; il avait découvert ses desseins sur Émily avant de connaître ses droits à cette fortune.

(Sir Clément examine lady Émily à la dérobée.)

LADY ÉMILY.

Comment cacher l'air gauche que je dois avoir ?

SIR CLÉMENT, se tournant vers Alscrip.

Essayer de m'en imposer à l'aide de faux titres ! J'aurais cru qu'une pareille tentative était au-dessus de l'audace de tous les procureurs ensemble. Et il prend cette perte aussi à cœur que s'il eût acheté ce domaine avec son bel argent.

ALSCRIP, avec hésitation.

Sir Clément ! Que pensez-vous d'un arrangement à l'amiable ?

SIR CLÉMENT, ironiquement.

Rien n'est plus raisonnable. L'excellent naturel de miss Alscrip, mis en balance avec la diminution de sa fortune, rend le calcul fort aisé; et pour compléter la dot, M. Clifford fera le sacrifice d'une partie de son acquisition. Lady Émily, voulez-vous être juge ?

LADY ÉMILY, à part.

Oh ! le lynx m'a vue ! J'étais bien sûre de ne pas lui échapper. (*Haut à sir Clément.*) Non, monsieur, je ne puis essayer ici qu'un effort amical. (*A miss Alscrip.*) Et réellement, miss Alscrip, je ne vois rien dans tout ceci qui puisse vous chagriner ; vous trouverez à faire emplette de titres de noblesse. Or, pourquoi une femme de votre importance ne tirerait-elle pas d'elle seule tout son éclat ? Je connais un de mes anciens admirateurs qui ferait un lord très-passable, et qui même faci-

literait l'achat. La famille Blandish est bien avec toutes les administrations, et les armoiries de fraîche date sont toujours deux fois aussi brillantes que les anciennes. Je ne vois pas de placement plus avantageux pour une partie de vos fonds.

BLANDISH, à part.

Oui ; mais puisque les nullités sont à la mode, j'examinerai un peu plus attentivement toutes choses avant de conclure le marché.

MISS ALSCRIP.

Je mourrai plutôt que de laisser entrevoir mon dépit ; et cependant (*pleurant*) point de titre ! point de place !

LADY ÉMILY.

Croyez-moi, miss Alscrip, vous en trouverez une telle qu'il vous la faut précisément. L'œil du public dans ce pays-ci n'est pas long-temps abusé. Croyez-moi, restez soigneusement dans l'obscurité. La noblesse montre le mérite au grand jour ; mais elle donne à nos défauts un relief odieux.

ALSCRIP.

Molly, sortons d'ici, et le plus tôt sera le meilleur ; car nous sommes diablement maltraités dans cette cause ; ainsi, viens avec moi, Molly. (*La prenant par-dessous le bras.*) Je dis adieu à Berkeley Square. Ceux qui auront affaire à l'hôtel d'Alscrip, le trouveront dans le voisinage de l'auberge de Furnival, avec le noble titre de procureur en grosses lettres, des obligations en blanc derrière les vitres, et un marteau en cuivre à la porte.

MISS ALSCRIP pleurant, et à part.

Oh! la cruelle métamorphose! Mais sa folie me servira de régime pendant huit jours. Alors je prendrai moi-même la direction de mes affaires, et je sortirai de mon obscurité plus brillante que jamais; (*à la compagnie*) et vous trouverez que l'on peut sans être noble se montrer aussi impertinent, parler aussi haut et intercepter aussi souvent le passage dans les endroits publics, que le plus titré d'entre vous. (*Lady Emily rit.*) Oui, madame, et cela sans emprunter les airs de votre seigneurie.

ALSCRIP.

Viens donc, Molly.

MISS ALSCRIP.

Oh! vous êtes la perle des pères.

(Alscrip et sa fille sortent. Blandish et mistress Blandish restent.)

LADY ÉMILY.

Comment, mistress Blandish, abandonnerez-vous votre amie miss Alscrip dans son malheur?

MISTRESS BLANDISH.

Nous ne devons point troubler le repos des morts, mon aimable lady Émily.

BLANDISH.

Oh! mon aimable sœur, épargnez votre rhétorique; la mienne même serait ici hors de saison. La vérité et le sentiment ont le dessus dans ce moment-ci; mais soyons bien tranquilles, notre tour viendra. (*S'adressant aux assistans.*) La flatterie est l'aliment de la bonne humeur, et nul de vous ne peut s'en passer. Vous brouiller avec la famille

des Blandish, c'est quitter une cuisine délicieuse pour la nourriture grossière d'un pauvre parent, ou d'un capitaine en retraite.

(Il prend sa sœur sous le bras.)

MISTRESS BLANDISH, jetant un regard d'admiration sur la compagnie.

Oh! les deux charmans couples!

BLANDISH, l'entraînant.

Te tairas-tu, dédicace ambulante!

(Ils sortent.)

LORD GAYVILLE.

Couple unique, portez-vous bien. (*Se tournant vers sir Clément.*) Et maintenant, monsieur, quelle que soit votre décision à mon égard, voici des prétentions que vous pouvez entendre sans manquer à la prudence. La fortune qui appartient à mon ami...

RIGHTLY.

Pour prévenir toute erreur, il n'est pas en son pouvoir d'en disposer.

SIR CLÉMENT.

Qu'est-ce maintenant? encore des nullités?

RIGHTLY.

La fortune était incontestablement à lui : mais, avant d'en être assuré, cet enfant prodigue, en se rendant à Hyde-Park, s'en est dépouillé d'un trait de plume jusqu'au dernier shelling. Voici l'acte par lequel il s'engage à faire les transports requis, aussitôt que les formalités nécessaires auront été remplies.

LORD GAYVILLE.

Et en faveur de qui a-t-il fait cet acte désespéré?

RIGHTLY.

En faveur de la séductrice la plus dangereuse; d'une petite magicienne, qui, lorsqu'elle s'empare d'un cœur, n'en laisse pas un atome.

TOUS.

Comment!

RIGHTLY, d'un ton ému.

Et elle est devant vos yeux. (*Montrant miss Clifford.*) Ses regards et son trouble suffiraient pour la faire condamner dans tous les tribunaux de l'univers.

LADY ÉMILY.

Incomparable Clifford!

MISS CLIFFORD.

Mon frère, cela ne doit pas être.

CLIFFORD.

Pardonnez-moi, ma chère Henriette, c'est une affaire terminée. Sir Clément, la fortune de ma sœur est loin d'égaler celle que vous attendiez de miss Alscrip. Pour combler ce déficit, je ne puis vous offrir que les vertus éprouvées par lord Gayville, et une affection qu'elle a eu moins de peine à réprimer qu'à cacher. Si dans cet état de choses vous consentez à la recevoir dans votre famille, je sentirai vraiment le prix de mon acquisition.

LADY ÉMILY, s'avançant vers sir Clément.

Maintenant, monsieur, où sont vos soupçons? Où est le principe régulateur qui gouverne le genre humain? Sous quel point de vue, par quelle épreuve découvrirez-vous ici les traces de l'intérêt

personnel? Quoi! pas un seul mot pour vous moquer de ma crédulité? Hélas! pauvre Yorick (7)! complétement abattu! Mille pardons, monsieur; j'avoue que mon agitation va jusqu'à l'extravagance. Vous m'avez trouvée déconcertée de la première découverte; je suis enchantée de la seconde : voilà dans mon caractère un problème digne d'être résolu par vous.

SIR CLÉMENT, qui a paru plongé dans une profonde méditation.

Monsieur Rightly, faites-moi le plaisir de me prêter le papier que vous avez à la main.

RIGHTLY.

L'engagement de M. Clifford, monsieur; le voici. (*Il lui donne le papier; sir Clément le parcourt et le déchire.*) Que faites-vous, monsieur?

SIR CLÉMENT.

J'annule l'obligation, et je m'engage à payer l'équivalent à Gayville : ou si Clifford y tient absolument, et veut se réduire à la misère en faisant une nouvelle promesse, je veux aussi faire une héritière qui le dédommage; et je n'irai pas loin. (*Montrant lady Émily.*) La voici, unissant à une sensibilité extrême tant de vivacité, qu'elle voit le bien partout où il se trouve, et le crée où il n'exista jamais. Votre cause est gagnée; vous pouvez tomber aux genoux de vos dames, et demander leur consentement.

LORD GAYVILLE, à miss Clifford.

Dans cet heureux instant, veuillez oublier mes erreurs pour ne vous souvenir que de mon amour.

MISS CLIFFORD.

Avec de pareilles sanctions pour mes aveux, je ne nierai point avoir été sensible à la sincérité de votre attachement, dès le moment où le respect vous rendit capable de le maîtriser.

CLIFFORD.

Les paroles me manquent, lady Émily.

LADY ÉMILY.

Je le souhaite de tout mon cœur; mais on remarque généralement que ce manque de paroles sert de prélude à de longs discours bien fleuris. Plaisanterie à part, Clifford, nous n'avons besoin ni l'un ni l'autre de bien longues explications; sir Clément vous dira combien il y a de temps que nous nous parlons en action. (*Elle lui donne la main.*) Mon cher oncle, qu'un sourire vous sied bien, lorsque vous lui laissez sa signification naturelle!

SIR CLÉMENT.

Si vous me croyez converti, vous vous trompez. J'ai toujours cru que l'intérêt personnel était le principe dominant de la nature humaine: mon cœur dans ce momeut me confirme cette vérité. Voici un problème pour le vôtre, ma chère Émily; et puissent tous ceux qui m'entendent convenir de sa solution! Récompenser le mérite, et rendre heureux ceux que nous aimons, est le *nec plus ultrà* de l'égoïsme.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

L'HÉRITIÈRE.

(1) On n'a pas besoin de dire que cette plaisanterie attaque directement l'impôt des portes et fenêtres.

(2) Quoique le sens du mot *cabinet* soit ici rendu clair par l'allusion elle-même, ce serait peut-être le cas de prévenir le lecteur qu'il s'agit d'un cabinet d'étude, si l'auteur de la pièce était tout autre que le général Burgoyne, plus chaste dans son langage qu'aucun des dramatiques anglais. Mais l'attention des amis du théâtre est éveillée sur ce mot, depuis qu'un critique plein de goût et de savoir, dont nos acteurs sont accoutumés à respecter les lois, vient de prouver qu'on avait tort de rire au vers de Molière :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Peut-être la phrase de sir Clément est-elle une nouvelle preuve que le mot cabinet est *noble* quand il s'agit du sonnet d'Oronte, comme du livre auquel lady Émily se compare.

(3) Les phrases imprimées en italique sont dites en français bon ou mauvais par notre compatriote Chignon, qui est un de ces français de théâtre que John Bull prend niaisement pour des représentations du caractère français; car nous sommes pour lui une nation de perruquiers et de danseurs.

(4) Conséquence du caractère ridicule donné à Chignon. Dans une caricature anglaise, on voit un Anglais gros, gras et lourd, s'arracher les cheveux, et s'écrier : « Que je suis malheureux! » A côté de lui un Français, maigre et mourant de faim, joue du violon, en chantant : « Vive la gaieté! »

(5) Titre d'une pièce de Dryden. *All for Love.*

(6) Espèce d'allusion à l'*École de Médisance.*

(7) C'est l'exclamation d'Hamlet.

REMARQUES

SUR

LA COMÉDIE DE L'HÉRITIÈRE.

L'auteur de cette comédie fut élégant écrivain et brave soldat. Cependant, comme auteur il a des défauts, et comme général il ne fut pas exempt de fautes. Sa vie a été féconde en événemens, et il paraît avoir possédé, entre autres qualités, celle d'une patience philosophique : si dans le feu de la jeunesse, ou l'orgueil de l'âge mur, il se laissa exalter par la prospérité, il est certain qu'il supporta avec résignation cette sorte d'adversité plus redoutée de l'ambitieux, que l'indigence ne l'est du riche: l'espoir déçu de la célébrité.

Une inclination secrète et un mariage clandestin composent les premiers actes du drame tragi-comique de sa vie. Son esprit cultivé, ses manières agréables, lui firent bientôt pardonner, par la noble maison des Derby, son union avec lady Charlotte Stanley. Le dernier comte de Derby, père de lady Charlotte, le reconnut pour son gendre, et le comte actuel l'a toujours considéré non-seulement comme son oncle, mais encore comme son ami.

Notre auteur à cette époque n'occupait dans l'armée qu'un rang subalterne. La protection de sa nouvelle famille, plutôt que son mérite personnel, selon toute apparence, lui obtint de l'avancement. Il avait quelques talens comme général, et le succès couronna quelquefois ses entreprises; mais ses défaites ont eu des suites plus mémorables que ses victoires. Ces dernières n'eurent que des résultats partiels ou insignifians; sa défaite a Saratoga eut les effets les plus funestes.

Il envoya d'Amérique une relation très-pathétique et fort bien faite de la capitulation de toute son armée. Cette dépêche était écrite avec pureté, et tous les lecteurs furent charmés du

style. Mais il eut mieux fait de battre l'ennemi, et de ne pas mettre un mot d'orthographe dans sa dépêche, car c'est ainsi probablement qu'aurait fait Marlborough à sa place.

Le général Burgoyne paraît avoir été capable de tout ce qui ne demandait pas absolument du génie. Il était parfait dans sa médiocrité; brave, quoique souvent inhabile guerrier; écrivain élégant, mais quelquefois sans couleur.

Lorsque la comédie de *l'Héritière* fut représentée pour la première fois, elle fut comparée et même préférée par quelques personnes à *l'École de Médisance*. Mais elle fut appréciée à sa juste valeur lorsque la saison théâtrale fut passée et les théâtres fermés.

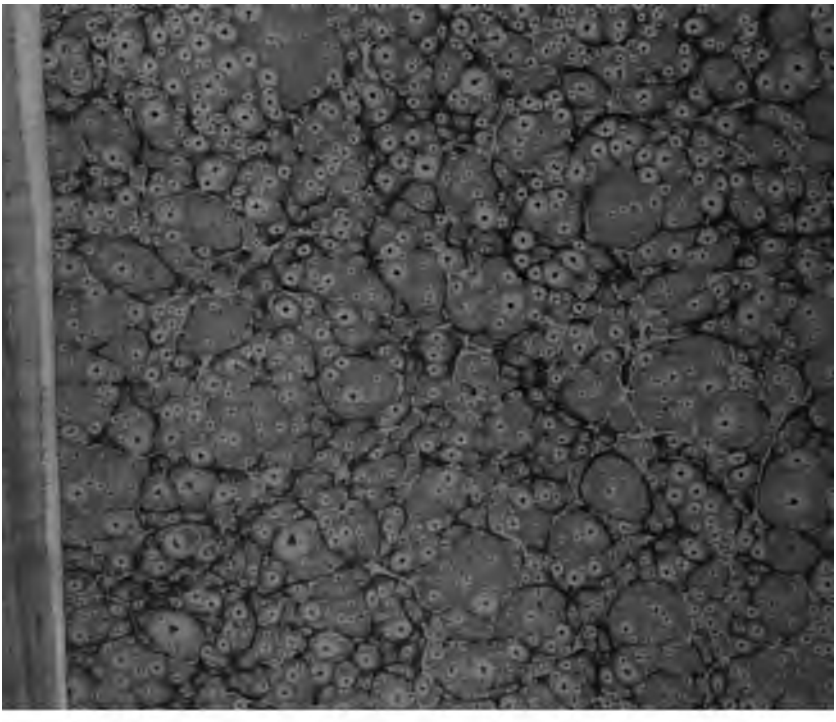
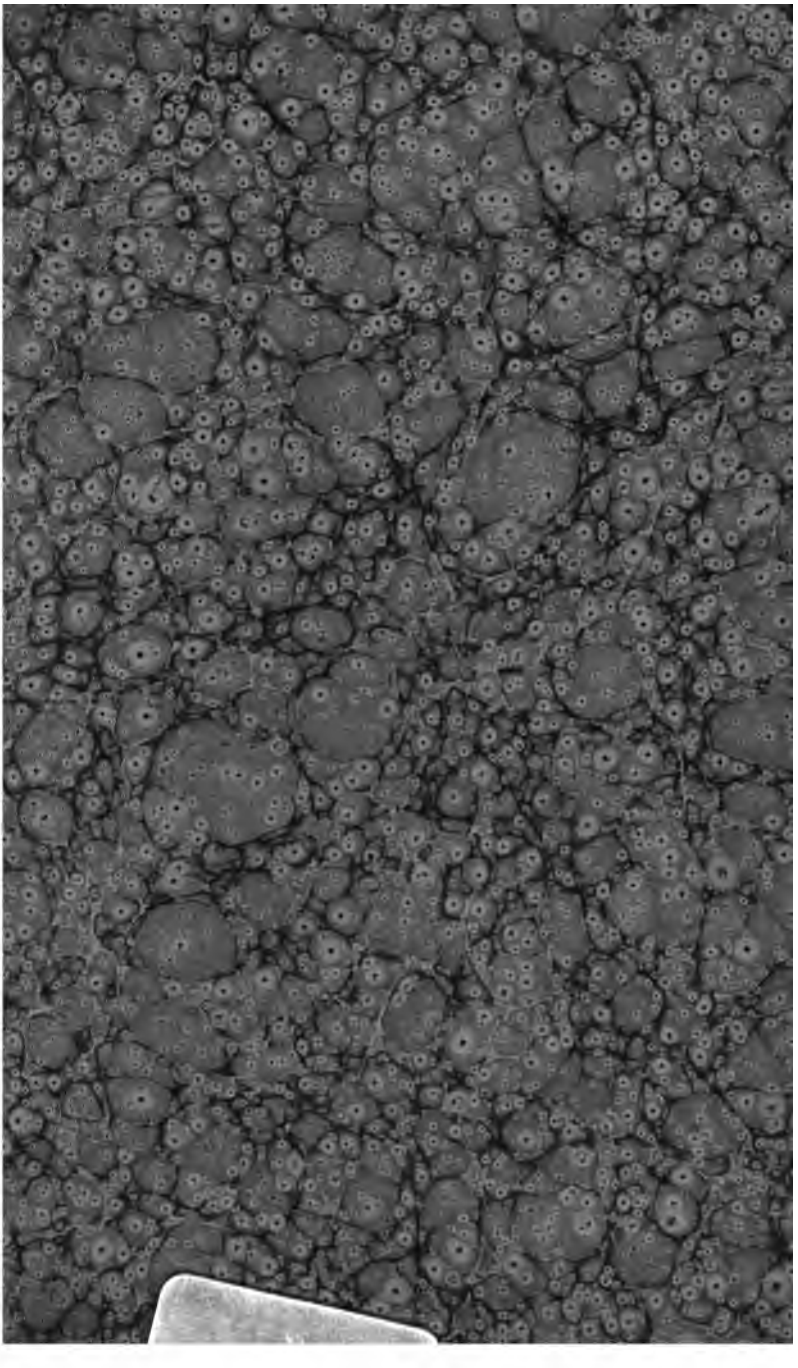
Cependant c'est une production estimable autant par l'excellent ton qui y règne d'un bout à l'autre, que par la situation particulière de l'auteur, et les circonstances de la mise en scène. *L'Héritière* est dédiée au comte de Derby; l'actrice qui remplissait le rôle de lady Émily, lors de la première représentation, est maintenant comtesse de Derby.

Le lieutenant général Burgoyne est l'auteur d'un autre comédie intitulé *La Fille des Chênes*, et de l'excellente farce de *Bon Ton*. Il avait la passion du spectacle, et était au théâtre d'Haymarket la veille du jour qu'il mourut subitement dans l'été de 1792.

Il était du conseil privé, colonel du 4e. régiment d'infanterie, et membre du parlement pour la ville de Preston dans le comté de Lancastre. Il avait occupé plusieurs emplois qui donnaient de forts émolumens; mais ayant donné sa démission à l'époque où il écrivit cette comédie, il devint une nouvelle preuve de l'adage: « Un auteur n'est presque jamais riche. »

(*Mistress Inchbald.*)

La notice intéressante et détaillée qui précède cette pièce nous dispense d'ajouter d'autres critiques sur *l'Héritière*, ou même sur ces remarques de mistress Inchbald, qui nous paraissent sévères, mais justes.

[Victor Chappuis.]

FIN DU TROISIÈME VOLUME.